UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Thèse 2017

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

L'accompagnement spirituel de la naissance

Cairus, Elise Constance

How to cite

CAIRUS, Elise Constance. L'accompagnement spirituel de la naissance. Doctoral Thesis, 2017. doi: 10.13097/archive-ouverte/unige:95277

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:95277
Publication DOI: 10.13097/archive-ouverte/unige:95277

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Université de Genève
Faculté autonome de théologie protestante

L’accompagnement spirituel de la naissance

Thèse soutenue le 31 mai 2017
par

Elise Cairus

Sous la direction de
la professeure Lytta Basset

A Maman et à Pauline

Remerciements

Ma gratitude va naturellement d'abord à la professeure Lytta Basset, qui m'a proposé de diriger cette thèse et qui m'a donc donné l'opportunité d'approfondir un sujet qui me tient particulièrement à cœur. Tout en me laissant une grande autonomie, elle m'a plus d'une fois fait bénéficier de conseils constructifs et critiques dans le large domaine de l'accompagnement spirituel. Cette recherche doit beaucoup à sa grande expérience et à ses connaissances sur un sujet encore bien timide en pastorale.

Je tiens à adresser mes vifs remerciements aux membres du jury qui ont bien voulu accepter la tâche de lire et d'évaluer cette thèse. Au président du jury, le professeur Christophe Chalamet, de la Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève ; au professeur François-Xavier Amherdt, pour ses stimulantes et pertinentes interventions dans nombre de colloques de doctorants à Neuchâtel et à Fribourg, pour ses incessants encouragements et pour son fidèle soutien ; au docteur Cécile Entremont, pour sa passion de l'humain et pour ses grandes compétences en théologie et en psychologie.

Je remercie également le Rectorat de l'Université de Neuchâtel, en particulier son ancienne Rectrice, la professeure Martine Rahier qui, dans un contexte de fermeture de la Faculté de théologie, m'a octroyé, au terme de quatre années d'assistanat, une cinquième année rémunérée en tant que collaboratrice scientifique. Sans cet apport et sa confiance à mon égard, l'achèvement de cette recherche aurait été beaucoup plus difficile.

Au moment de jeter un dernier regard sur ces années neuchâteloises, je fais un clin d'œil à mes deux anciennes collègues doctorantes, Catherine Rohner et Françoise Surdez, avec qui j'ai partagé des heures bouillonnantes de réflexion, de créativité et d'élaboration de colloques, dans la joie, la solidarité et la bonne humeur !

Ma gratitude va à la Faculté autonome de théologie protestante de l'Université de Genève qui a accepté mon immatriculation à la suite de la fermeture de la Faculté de théologie de Neuchâtel. J'ai ainsi pu bénéficier d'un contexte agréable pour l'achèvement de ma thèse, « à la maison », puisque c'est à Genève que j'avais effectué mon cursus universitaire. Mes remerciements vont à l'ensemble du Collège des professeurs et spécialement au Doyen de la Faculté, le professeur Jean-Daniel Macchi.

Une pensée spéciale va au pasteur Emmanuel Rolland à qui je dois, avec la collaboration de l'Esprit saint, d'avoir remis le pied à l'étrier…

J'adresse des remerciements particuliers à toutes les personnes qui ont bien voulu témoigner dans le cadre de ma recherche. Pour préserver leur anonymat, je ne les nommerai pas, mais je tiens à ce qu'elles sachent qu'elles furent mon moteur pour terminer ma thèse. Je les remercie de la confiance qu'elles m'ont témoignée en me parlant d'une partie intime et parfois très douloureuse de leur vie. Au cœur de ces échanges s'est toujours glissé le Souffle d'amour à qui rien n'est impossible. Avec émotion, je pense aussi à mes deux petits « miracles de thèse » et à leur maman respective, deux enfants nés au cours de mes recherches alors que la médecine n'avait pas misé sur de telles naissances ! Je remercie aussi les soignants qui m'ont accordé du temps pour me parler de leur ressenti et de leur spiritualité dans l'exercice de leur travail particulier au chevet des mères et des bébés, dans un contexte où vie et mort sont parfois très proches.

Après d'innombrables heures de rédaction, il fut salutaire de donner le manuscrit à relire à des tiers traqueurs de coquilles… tout en assumant évidemment la responsabilité de ce qui en reste ! Anne Dapples et Sr Anne-Sophie Porret ont relu patiemment et méticuleusement les épreuves successives de cette thèse. Je les remercie non seulement du temps passé sur ces nombreuses pages, mais aussi de leurs remarques vives et pertinentes, des échanges prolongés ou à bâtons rompus sur un sujet qui ne laisse pas indifférent.

Travail éminemment personnel, une thèse n'est jamais une entreprise tout à fait solitaire ! Cette recherche n'aurait simplement pas pu aboutir sans le soutien indéfectible de mes proches. Je pense aux amis de mon « petit groupe théologique » qui se reconnaîtront, avec qui les échanges personnels et spirituels ont contribué à mener à bien ce projet. Je pense aussi à quelques précieux amis qui, de diverses manières, ont pris une part active importante dans cette entreprise tout au long de ces presque six années de travail. Dans l'ordre alphabétique, il s'agit d'Alain, Anne, Anne-Sophie, Aurore et Pierre-Joseph, Charles, Nancy et Jacques, Pascal, Pierre-Yves, Sophie et Stéphanie. Je leur dois bien plus que ce qu'ils peuvent imaginer ! Merci !

Un immense merci à mon Papa qui ne se doutait pas de cette issue quand il m'a amenée pour la première fois à l'Ecole du dimanche en 1984 !... Merci de m'avoir toujours poussée et encouragée sur des chemins exigeants. Merci d'avoir favorisé ma curiosité depuis l'enfance. Merci aussi d'avoir été si présent pour Pauline lors des périodes rédactionnelles particulièrement chargées.

Ma reconnaissance va à ma petite sœur Laurence, à qui je dois les échappées belles, les restos, les cafés, les « coupettes », les échanges *viva voce* ou par sms à toute heure, qui font tant de bien ! Merci d'être toujours présente et fidèle, sous le soleil et dans les tempêtes…

L'adage dit que « derrière chaque grand homme se cache une femme ». L'inverse est vrai aussi… même si une thèse, qui fait grandir son auteur, ne suffit pas à lui donner de la grandeur. Toute ma gratitude va évidemment à mon mari Olivier qui a contribué à faire qui je suis devenue aujourd'hui et qui dépasse largement le cadre de cette thèse. Je loue sa patience durant ces longues années de recherche et sa présence indéfectible et apaisante pour moi et pour le foyer familial, sans quoi cette entreprise n'aurait tout simplement pas été possible !

Et finalement, merci à Pauline, inspiratrice de ces pages…

Genève, le 20 février 2017

Abréviations

AMP	Assistance médicale à la procréation
CDF	Congrégation pour la doctrine de la foi
CES	Conférence des évêques suisses
DPI	diagnostic préimplantatoire
DPN	diagnostic prénatal
FEPS	Fédération des Eglises protestantes de Suisse
FIV	fécondation *in vitro*
GPA	gestation pour autrui
HUG	Hôpitaux universitaires de Genève
IAC	insémination artificielle avec le sperme du conjoint
IMG	interruption médicale de grossesse
ITG	interruption thérapeutique de grossesse
PMA	procréation médicalement assistée
RES	Réseau évangélique suisse
SA	Semaines d'aménorrhée
TEC	transfert d'embryon(s) congelé(s)

Les citations bibliques proviennent, sauf mention différente, de la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB), Paris, Société biblique française /Editions du Cerf, 2010.

Abréviations **5**

Introduction **13**
L'intérêt de cette recherche **13**
Délimitation du sujet **15**
Méthodologie **16**
Hypothèse et orientations de la thèse **17**

PREMIERE PARTIE **19**

1. De la banalisation de la vie et de la mort à un éclairage chrétien **20**
1.1. Besoin de rites **20**
1.2. Histoire de la naissance **24**
1.2.1. La médicalisation propre aux XX^{e} et XXI^{e} s. 24
1.2.2. Les héritages 25
1.2.2.1. L'héritage de l'Antiquité aux Lumières 25
1.2.2.2. L'héritage moderne 28
1.2.2.3. L'héritage chrétien 30
1.3. Mettre un enfant au monde au XXI^{e} siècle **32**
1.3.1. Le désir d'enfant 32
1.3.2. Le milieu hospitalier 33
1.3.3. L'accueil du nouveau né : fin de la grossesse psychique 34
1.3.4. La « mourance » : un accouchement de fin de vie 36
1.3.4.1. La mort est un passage 36
1.3.4.2. Apprendre à mourir 37
1.3.4.3. Accompagner la fin de vie c'est accompagner la vie 38
1.4. Les enjeux des nouvelles technologies médicales **39**
1.4.1. La naissance entre affaire privée et affaire publique 39
1.4.2. Différentes technologies 40
1.4.3. Et l'éthique ? 41
1.4.4. Pour l'accompagnement spirituel 42
1.5. La vie, un dû ou un don ? **43**
1.5.1. Un droit à l'enfant ? 43
1.5.1.1. « Pluri-parentalité » 45
1.5.2. A l'origine, en Dieu 48
1.5.2.1. Fondement de toute filiation 49
1.5.2.2. Un amour parental transcendant 51
1.5.2.3. La révélation du Père à la Résurrection du Fils 52
1.5.2.4. Par l'Esprit saint 53
1.5.3. Abba, Père 54
1.5.3.1. Continuité entre la foi juive et la foi chrétienne 54
1.5.3.2. Chez les évangélistes 55
1.5.4. Pour l'accompagnement spirituel 55
1.5.4.1. Le mystère trinitaire comme mystère de vie 55
1.5.4.2. La paternité et l'Esprit 57
1.5.4.3. L'accompagnement « par l'Esprit » 59
1.5.4.4. L'éternelle enfance de Dieu 60
1.5.5. Etre là 61
1.6. Retrouver le don sacré de la vie **63**
1.6.1. La sanctification 63

1.6.2. Le don de la vie humaine comme présupposé de l'accompagnement spirituel. 64
1.6.3. Théologie et bioéthique 66

2. La naissance comme cheminement spirituel 68
2.1. « Toutes mes sources sont en Toi » 68
2.1.1. Je viens d'où ? 68
2.1.2. Un coup de cœur de Dieu 69
2.1.2.1. Théologie de la naissance 70
2.1.3. Gestation en la femme 71
2.1.3.1. Travailler à la vie 72
2.1.4. Le côté maternel de Dieu 74
2.1.4.1. Dans l'Ancien Testament 74
2.1.4.1.1. Création 74
2.1.4.1.2. Différenciation 76
2.1.4.1.3. « Va pour toi ! » 76
2.1.4.2. Mise au monde 77
2.1.4.3. Dans le Nouveau Testament 78
2.1.4.3.1. Double naissance 78
2.1.4.3.2. Allaitement 81
2.1.4.4. Dieu, Père maternel 83
2.2. La vie comme un voyage intérieur 85
2.2.1. Le nomadisme spirituel 85
2.2.2. La Parole sous tente 86
2.2.3. Le nomadisme ambiant 87
2.3. Pas de naissance sans souffrance 89
2.3.1. Souffrances de la naissance biologique 89
2.3.1.1. Le corps souffrant 89
2.3.1.2. L'âme souffrante 91
2.3.2. Souffrances de la naissance spirituelle 92
2.3.2.1. L'œuvre de Dieu 92
2.3.2.2. Un « travail » à accompagner 93
2.4. Engendrement biologique, engendrement spirituel 95
2.4.1. La vie dans la Vie 95
2.4.1.1. Le chemin méditatif de la grossesse 95
2.4.1.2. Une occasion de dire sa reconnaissance 98
2.4.2. En quête de sens 98
2.4.2.1. Quelle spiritualité ? 98
2.4.2.2. Les différents socles de l'accompagnement spirituel 100
2.4.3. Le bouleversement provoqué par l'arrivée d'un enfant 101
2.4.3.1. Un événement à la fois universel et singulier 101
2.4.3.2. A la vie, à la mort 103

DEUXIEME PARTIE 104

3. Un accompagnement spécifique 105
3.1. La miséricorde 106
3.1.1. Etymologie et définition 106
3.1.2. Occurrences dans l'Ancien Testament 107
3.1.3. L'incarnation présuppose la miséricorde 109
3.1.4. Occurrences dans le Nouveau Testament 109
3.1.5. « L'apostolat de l'oreille » 113

3.1.6. La miséricorde du « Fils de l'homme » 114
3.2. Pères et mères spirituels 115
3.2.1. De la direction spirituelle ou « cure d'âme » à l'accompagnement spirituel .. 116
3.2.2. L'accompagnement spirituel aujourd'hui 117
3.2.3. L'importance du lien 118
3.3. Accompagner la naissance 121
3.3.1. A la maternité Sainte-Félicité à Paris : Les Petites Soeurs des Maternités Catholiques 121
3.3.1.1. Origines 121
3.3.1.2. Vocation 122
3.3.2. Le parcours de préparation spirituelle à la naissance 123
3.3.2.1. Déroulement des soirées 123
3.3.2.2. « Lettre à un nouveau-né » 124
3.5. Marie, une mère « ordinaire » 126
3.5.1. L'Annonciation 127
3.5.1.1. La nouvelle qui change la vie 127
3.5.1.2. Dieu qui rejoint l'humain 128
3.5.2. La Visitation 129
3.5.2.1. En marche ! 129
3.5.2.2. Se laisser rejoindre 129
3.5.2.3. « La joie de l'Evangile » 130
3.5.3. La Naissance 132
3.5.3.1. Incarnation 132
3.5.3.2. Entre exultation et émerveillement 132
3.5.3.3. La mère de Jésus 133
3.5.4. Présentation au Temple 134
3.5.4.1. Jésus, Siméon et Anne 134
3.5.4.2. Jésus, Faustine, Dorothée et Myna 135
3.5.5. Jésus à 12 ans 136
3.5.5.1. Chercher, se chercher 136
3.5.5.2. Différenciation 137
3.5.6. Cana 139
3.5.6.1. Marie la discrète 139
3.5.6.2. Une seconde mise au monde 139
3.5.6.3. L'eau et le vin, symboles de vie 140
3.5.7. La croix 141
3.5.7.1. A Dieu 141
3.5.7.2. Après la mort de Jésus 142
3.5.8. Une sœur dans la foi 143
3.5.8.1. Confrontation à la Parole 143
3.5.8.2. La naissance comme passage 144
3.6. Couples en espérance d'enfant 145
3.6.1. A la Paroisse Sainte Colette à Paris 146
3.6.2. Sainte Colette 147
3.6.3. Et du côté protestant ? 147
3.7. Analyse et enjeux pour l'accompagnement 148
3.7.1. Entre la vie et la mort 148
3.7.2. Méditer le cycle de la vie 149
3.8. Donner du sens à l'événement 150
3.8.1. Par un parcours spécifique 150

3.8.2. Par la prière 150
3.8.3. Par l'identification à Marie et sa proximité 151
3.8.4. Mise au monde de Dieu 152
3.9. Guide du sauvetage *post-partum* 152

4. Quand une complication survient 154
4.1. Accompagner l'infertilité 155
4.1.1. L'aide médicale à la procréation : pour qui, pourquoi ? 155
4.1.1.1. Médicalisation du contrôle des naissances 155
4.1.1.2. Stérilité, infertilité : choix de la terminologie 156
4.1.1.3. Les causes de l'infertilité 157
4.1.1.4. Techniques médicales 157
4.1.2. Emergence de questions spécifiques 158
4.1.2.1. Quelles limites à la PMA ? 158
4.1.2.2. Du côté des couples 160
4.1.3. Les « oubliées du Seigneur » ? 161
4.1.3.1. Dans la Bible, la vie n'est pas un dû 161
4.1.3.2. Sara 162
4.1.3.3. Rébecca 162
4.1.3.4. Rachel 162
4.1.3.5. L'enseignement de ces histoires 163
4.1.3.6. Rachel l'insatisfaite 163
4.1.3.7. Rachel l'inconsolable 164
4.1.3.8. Quel exaucement ? 165
4.1.3.9. Colère, culpabilité et punition 166
4.1.3.10. Le non exaucement apparent 168
4.1.3.11. Du bon usage des textes bibliques et de la tradition dans l'accompagnement spirituel 168
4.1.4. Pourquoi un accompagnement spirituel des couples infertiles ? 171
4.1.4.1. Un difficile et long combat 171
4.1.4.2. Deux témoignages éloquents 173
4.1.4.3. Dénigrement de soi 176
4.1.5. Ces femmes qui n'ont pas d'enfant 177
4.1.5.1. Du désir d'enfant à l'enfant désiré 177
4.1.5.2. Pourquoi avoir un enfant ? 179
4.1.5.3. *Childfree* 180
4.1.5.4. La vie religieuse 182
4.1.5.5. Ces hommes qui n'ont pas d'enfant 184
4.1.6. Le difficile renoncement à la parentalité 185
4.1.6.1 Une succession de deuils 185
4.1.6.2. Par étapes 187
4.1.7. Une fécondité psychique et spirituelle 188
4.1.7.1. Qu'est-ce que le bonheur ? 188
4.1.7.2. Ouverture à une autre fécondité 189
4.1.7.3. Renouer avec l'extérieur 191
4.2. Accompagner les parents d'un enfant handicapé ou gravement malade 192
4.2.1. Des attentes dépassées 192
4.2.1.1. La parentalité, un processus complexe 192
4.2.1.2. Un choix difficile 192
4.2.2. Le DPN et le DPI comme ouvertures vers la vie 193

4.2.2.1. « Nos enfants ne sont pas un diagnostic » 194
4.2.2.2. De l'idée à la réalité 195
4.2.3. Du diagnostic à la décision de poursuivre la grossesse 196
4.2.3.1. De l'utilité du DPN 196
4.2.3.2. « Sélectionner ou accepter ? » 196
4.2.3.3. Un accompagnement encore trop discret 197
4.2.4. Accueillir un enfant handicapé ou gravement malade : témoignages 199
4.2.4.1. Anouk 200
4.2.4.2. Laura 202
4.2.4.3. Une fragilité pouvant devenir féconde 203
4.2.4.4. Thaïs 205
4.2.4.5. La force de l'amour 206
4.2.4.6. Le difficile choix d'aimer 207
4.3. Accompagner l'interruption de grossesse 208
4.3.1. Un sujet sensible 208
4.3.1.1. Entre idéologie et affaire privée 208
4.3.1.2. Des conséquences non négligeables 209
4.3.2. Un syndrome post-avortement ? 210
4.3.2.1. Des réactions variées 210
4.3.2.2. Un terrain fragile 211
4.3.2.3. La violence, une manifestation possible de l'IVG 213
4.3.2.4. Une souffrance difficile à déceler 214
4.3.3. « Une conspiration du silence » 215
4.3.3.1. Une décision difficile à prendre 215
4.3.3.2. Reconnaissance du statut de l'embryon 215
4.3.3.3. Un chemin de solitude 216
4.3.4. Le diagnostic prénatal 217
4.3.4.1. La grossesse toujours plus médicalisée 217
4.3.4.2. Pistes pour l'accompagnement spirituel 218
4.3.4.3. Refuser les examens médicaux ? 219
4.3.5. Le diagnostic préimplantatoire 221
4.3.5.1. Un sujet politique 221
4.3.5.2. Un sujet confessionnel 222
4.3.5.3. Ambiguïté des sentiments 224
4.3.5.4. Qui est responsable ? 225
4.3.6. L'interruption médicale de grossesse 226
4.3.6.1. Terminologie 226
4.3.6.2. Le poids de la responsabilité 226
4.3.6.3. Accompagner… l'accompagnant 228
4.3.6.4. Un deuil nécessaire 229
4.3.6.5. Accompagner la mort en salle de naissance 230
4.3.7. Vers un accompagnement spirituel plus généralisé en cas d'interruption de grossesse 231
4.3.7.1. Sur un chemin de pardon 231
4.3.7.2. Et les pères ? 232
4.3.7.3. L'avortement comme début d'un cheminement spirituel 233
4.3.8. L'interruption de grossesse, un acte banal ? 235
4.4. Accompagner le deuil périnatal 236
4.4.1. Introduction 236
4.4.1.1. Une forte médicalisation 236

4.4.1.2. Quelques chiffres 237
4.4.2. Spécificité du deuil périnatal 237
4.4.2.1. Un manque de reconnaissance 237
4.4.2.2. Une réalité en décalage 239
4.4.2.3. « Chemin du deuil » et « travail de deuil » 240
4.4.2.4. La grossesse de nos jours 242
4.4.2.5. L'identité parentale fragilisée 245
4.4.3. Pistes pour un accompagnement en vue de la reconnaissance de l'identité parentale 247
4.4.3.1. Du temps pour écouter 247
4.4.3.2. La foi ébranlée 248
4.4.3.3. Mise en mots : une étape importante vers la reconnaissance 249
4.4.3.4. Préparer le temps du souvenir 251
4.4.3.5. La pratique habituelle du baptême 255
4.4.4. En route avec les pèlerins d'Emmaüs 255
4.4.4.1. Deux disciples de Jésus 255
4.4.4.2. En perte de repères 256
4.4.4.3. Parler en présence de Jésus 256
4.4.4.4. Entre désespoir et réconfort 257
4.4.4.5. Le retour à la vie quotidienne : Dieu-avec-nous 258
4.5. « A ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » 261
4.5.1. Du côté des soignants 261
4.5.2. Un accompagnement spirituel adéquat 263
4.5.3. Un « commandement » nouveau 264
4.5.3.1. Une invitation à agir 264
4.5.3.2. L'amour-lien 265
4.5.3.3. L'amour-service 266
4.6. La famille spirituelle 267
4.6.1. Dans l'évangile 267
4.6.1.1. « Il me faut être chez mon Père » 267
4.6.1.2. « Je vous appelle amis » 269
4.6.1.3. « Voici ton fils. (…) voici ta mère. » 271
4.6.2. L'importance de la communauté en temps de crise 272
4.6.2.1. Un accompagnement spirituel et charnel 272
4.6.2.2. La force invisible du soutien 273
4.6.2.3. La parole libératrice 274
4.6.3. « En tiers entre nous, le Christ » 275
4.6.3.1. Qu'est-ce que l'amitié ? 275
4.6.3.2. « L'amitié véritable » 275

Conclusion générale 280
« Tu enfanteras dans la douleur » 280
La naissance, une occasion spirituelle 281
Démarche, résultats et perspectives 282

Bibliographie 285
Instruments de travail 285
Monographies et articles 287
Internet 297

Annexes **300**
Modèle de questionnaire directif – complications **300**
Témoignage de Béatrice **302**
Témoignage de Bertille **305**
Témoignage de Daphné **308**
Témoignage de Domitille **310**
Témoignage de Dorothée **313**
Témoignage de Eliana **317**
Témoignage d'Estelle **320**
Témoignage de Flavie **323**
Témoignage de Mariella **326**
Témoignage de Maryline **329**
Témoignage de Myna **332**
Témoignage de Nadège **335**
Témoignage de Nina **337**
Témoignage de Raphaël **340**
Témoignage de Tania **343**
Témoignage de Teresa **348**
Témoignage de Typhaine **351**
Témoignage de Wynona et Henri **354**
Questionnaire directif - soignants **357**
Témoignage d'Infirmière puéricultrice n° 1 ..... **359**
Témoignage d'Infirmière puéricultrice n° 2 ..... **362**
Témoignage de Sage-Femme n° 1 ..... **366**
Témoignage de Sage-Femme n°2 ..... **370**
Témoignage d'un pédiatre **373**
Entretien avec Véronique Barrelet , psychologue du Planning familial (HUG) **376**

Introduction

L'intérêt de cette recherche

« La mère et l'enfant se portent bien ! » La formule consacrée scellant l'annonce d'une nouvelle naissance peut paraître désuète de nos jours dans notre société où la grossesse et la naissance sont très médicalisées et sont devenues banales. Malgré tout, chaque accouchement, chaque naissance, comporte un risque pour la mère et pour l'enfant. On a tendance à oublier que l'obstétrique est une médecine d'urgence, que tout peut basculer d'un instant à l'autre et que lorsqu'une complication survient, il faut parer au plus pressé : sauver la vie de la mère et celle de l'enfant.

Une sage-femme m'a dit, après mon propre accouchement, qu'on ne peut dire qu'après coup si un accouchement s'est bien passé ou non. Environ cinq cent mille femmes meurent chaque année en couches ou suites de couches, en particulier dans les pays en voie de développement, ce qui représente environ six femmes sur mille. Dans les pays occidentaux, un enfant sur cent meurt entre quatre mois et demi de grossesse et la première année de vie. Il est impossible d'anticiper et de prévoir tel risque ou telle complication. Alors, préciser que « la mère et l'enfant se portent bien », c'est nécessaire et rassurant ! Si en plus « le père est aux anges », c'est la consécration suprême ! En effet, « cette joie est le plus beau signe de l'espérance, car le désir d'enfant, que réalise la naissance, se montre toujours plus fort que la conscience du risque qu'il pourrait y avoir à transmettre la vie. »[1]

Mais il n'en va de loin pas toujours ainsi. Une complication peut vite survenir, pour l'enfant comme pour la mère. Après la prise en charge médicale, puis éventuellement psychologique, des questionnements existentiels peuvent survenir. Je me suis aperçue que la plupart des pasteurs et des prêtres n'étaient pas préparés à accompagner de telles situations. Quelques aumôniers d'hôpital sont confrontés à des complications foeto-maternelles lorsque celles-ci se produisent en milieu hospitalier. Mais le couple qui peine à avoir un enfant, la mère qui fait une fausse couche précoce, celle qui décide d'interrompre sa grossesse ou les parents qui savent qu'ils vont accueillir un enfant malade ou handicapé ne sont pas ou peu écoutés par les ministres de nos Eglises. La naissance, dans l'imaginaire collectif, c'est un événement heureux. Alors quand un grain de sable vient perturber la bonne marche des étapes menant à l'accouchement sans problème d'un enfant en bonne

[1] Brigitte Picq, « Mettre au monde », dans *Christus* n° 217, janvier 2008, p. 8.

santé, la plupart des gens – pas seulement les pasteurs et les prêtres ! – sont effrayés dans un premier temps, puis démunis, ne sachant comment soutenir et aider les personnes concernées. Ce n'est pas « normal », et ce qui n'est pas « normal » fait peur.

Le caractère inédit de cette thèse réside dans le fait qu'il n'existe absolument rien dans la littérature théologique et pastorale protestante au sujet d'un accompagnement spirituel autour de la naissance. Du côté catholique, par contre, la pastorale familiale dispose d'un large horizon proposant diverses ressources utiles pour un tel accompagnement, même si le sujet central de la naissance n'est pas beaucoup traité par des théologiens. Il faut relever que le catholicisme a un avis clair sur ce qu'est la vie humaine qui est précieuse et donc à préserver coûte que coûte. Il s'agit d'attirer l'attention des croyants sur le caractère estimable de toute vie humaine dès sa conception. Le protestantisme est plus timide, même si les Eglises réformées et évangéliques osent de temps en temps sortir de leur réserve pour émettre un avis concernant un référendum soumis à votation en Suisse, relatif à des sujets sensibles comme l'avortement ou la procréation médicalement assistée. Je n'émettrai pas d'avis sur ce sujet dans les pages suivantes, puisqu'il ne s'agit pas d'une thèse en éthique mais en théologie pratique. Il est tout de même utile de rappeler ici que l'éthique protestante invite à respecter la vie humaine dès ses premiers instants. Mais concrètement, chaque protestant est renvoyé à sa propre conscience et à sa propre responsabilité devant la vie placée face à lui. Ce qui laisse un vide dans la littérature théologique sur le sujet, en particulier en théologie *pratique*, domaine dans lequel les pasteurs devraient pouvoir puiser de quoi réfléchir, méditer, pour pouvoir ensuite accompagner les personnes concernées par ces questionnements loin d'être évidents auxquels ne correspondent pas de réponses toutes prêtes.

Il convient de souligner que le Canada fait preuve d'une certaine avance sur l'Europe en proposant une abondante littérature, particulièrement en anglais, abordant la maternité (*motherhood*), l'accouchement (*childbirth*), la spiritualité et l'accompagnement spirituel (*spiritual care*), mais qui est le fruit de recherches effectuées par le corps médical, en particulier par des infirmières spécialisées[2], non par des théologiens ou des aumôniers.

---

[2] Notons spécialement les travaux du docteur Lynn Clark Callister, professeure à l'école d'infirmières de l'Université Brigham Young aux Etats-Unis, dont l'article suivant donne le point de vue d'une infirmière : « Spirituality in Childbearing Women », paru dans le *Journal of Perinatal Education*, printemps 2010, Volume 19, Number 2, p. 16-24 ; ceux de Jennifer Hall, professeure à l'école de santé de l'Université de Bournemouth au Royaume-Uni, dont l'article suivant, co-écrit avec Susan Crowther, résume bien la pensée : « Spirituality and spiritual care in and around childbirth », dans *Women and birth*, June 2015, Vol. 28(2), p. 173-178 ; et ceux de l'australienne Sharon Moloney, docteure en philosophie et spécialiste de l'étude des femmes (sciences sociales) qui a consacré une thèse de doctorat à l'approche spirituelle des changements

Dès lors, une réflexion plus abondante sur ce thème d'un point de vue théologique et spirituel apparaît comme novatrice, prometteuse et engageante, mais reste à publier.

Délimitation du sujet

L'objet de ma recherche porte sur l'accompagnement spirituel autour de la naissance. Elle s'intéresse d'une part à montrer en quoi la naissance d'un enfant est à la fois un événement singulier de la vie et une occasion d'approfondissement théologique. Il est en effet légitime de s'interroger sur une approche spirituelle et religieuse d'une problématique plutôt réservée au domaine du soin. D'autre part, elle cherche à montrer qu'en cas de complication, lorsque surgissent des questions existentielles, un accompagnement spirituel adéquat est utile pour rétablir le lien avec soi-même, les autres et le Tout-Autre (Dieu).

J'ai choisi de m'intéresser uniquement à des cas concrets que j'ai rencontrés lors d'entretiens menés ces trois dernières années. Il s'agit de personnes touchées par l'infertilité, l'accueil d'un enfant porteur d'une maladie grave ou d'un handicap, l'interruption volontaire ou médicale de grossesse et le deuil périnatal (fausses couches, morts *in utero*). Par conséquent, je n'ai volontairement pas abordé certaines questions de notre société pluraliste comme l'homoparentalité, la gestation pour autrui, le don de gamètes ou d'embryons. Non qu'elles soient indignes d'intérêt, au contraire. Je pense qu'elles sont à prendre en compte dans le débat actuel, d'autant plus que chacun s'est forgé un avis sur ces questions, qu'on donne beaucoup la parole aux potentiels parents concernés, mais que personne ne se fait l'avocat des principaux concernés qui sont les enfants, généralement issus des techniques de PMA disponibles et autorisées dans certains pays. On ne peut en effet pas faire l'économie de réfléchir à un accompagnement psycho-

---

corporels chez la femme (règles, grossesse, accouchement…), dont l'article « Dancing with the Wind : A Methodological Approach to Researching Women's Spirituality around Menstruation and Birth », paru dans International Journal of Qualitative Methods 6 (1), p. 114-125, en mars 2007 reprend les grands axes de ses recherches. Aucun de leurs articles ou ouvrages n'aborde la question spécifiquement religieuse et spirituelle de la naissance et de la maternité, encore moins celle de l'accompagnement spirituel de ces étapes. En français, mentionnons les travaux de Marie-Noëlle Bélanger-Lévesque, doctorante à l'Université de Sherbrooke au Canada, où elle travaille en co-tutelle entre les facultés de théologie et d'études du religieux et de médecine (département d'obstétrique) et qui fait partie du groupe de recherche interfacultaire SPIN (Spiritualité et Naissance), notamment sur la question de la spiritualité des couples en salle de naissance qui a fait l'objet de son mémoire de master en 2012. Sa thèse, en cours d'élaboration, porte sur le phénomène de l'accouchement sous péridurale au Québec et les enjeux spirituels qu'il peut receler, ainsi que les résistances qui y sont opposées.

spirituel adéquat dans un débat qui implique des tiers, à savoir des enfants qui devront porter toute leur vie l'histoire de leur venue au monde.

Cette thèse n'étant pas une thèse en éthique mais en théologie pratique, je ne pose aucun jugement de valeur moral sur la PMA ou l'interruption de grossesse, par exemple. Mon intérêt est pastoral : comment accompagner spirituellement des personnes traversant des difficultés en lien avec la grossesse ou la naissance d'un enfant ? Comment les aider à se relier à une transcendance, à un Dieu qui les aime inconditionnellement et qui aime inconditionnellement leur enfant quel qu'il soit ? Comment leur permettre de continuer leur chemin en faisant en sorte que tel choix, à tel moment, soit le moins mauvais ?

Méthodologie

J'ai rencontré, par le bouche-à-oreille, une vingtaine de personnes désireuses de me raconter leur histoire en lien avec la naissance. Il s'agit de personnes issues de milieux socio-culturels différents, de religions et de confessions différentes, parfois agnostiques. J'ai mené autant d'entretiens qui ont duré en moyenne une heure et demi, parfois plus. Parfois, l'accompagnement s'est prolongé par e-mail, par sms ou lors de discussions informelles. J'ai procédé avec une liste de questions préalablement écrite. On la trouve dans les annexes. Tous les témoignages complets, pris en notes à la main, se trouvent également retranscrits dans les annexes. Ces sources de renseignements m'ont permis de déceler où avait éventuellement manqué un accompagnement spirituel au moment d'une complication. Même chez les moins fervents croyants et pratiquants, une allusion à la transcendance a presque toujours été faite… La garantie de l'anonymat fut la condition préalable à toute rencontre et le « secret professionnel » a été respecté. Tous les prénoms ont donc été changés, y compris ceux des enfants évoqués.

J'ai aussi rencontré cinq membres du corps médical dans la perspective de voir quelle était la place de la spiritualité en salle de naissance dans notre canton de Genève très laïc ! Je n'imaginais pas, à vrai dire, qu'on puisse travailler toute la journée ou toute la nuit avec des femmes enceintes et des nourrissons sans déceler le miracle de la vie qui ne nous appartient pas… Les sages-femmes, les infirmières puéricultrices, les pédiatres et les gynécologues-obstétriciens n'ont en général pas choisi leur métier « par hasard », et je dois dire que je n'ai pas été déçue de mes rencontres qui d'ailleurs ne trouvent pas toutes écho dans ces pages ! Les noms ont là aussi été préservés. Subsiste juste une indication de leur lieu de travail (clinique privée ou hôpital universitaire, cabinet médical libéral).

Il n'est ici question que d'un tout petit échantillon d'une population concernée. Ne s'agissant pas d'une thèse en sociologie, je ne comptais pas tirer de statistiques à partir de milliers de cas. Je conçois que cette manière de faire est moins scientifique qu'humaniste, mais elle dit tout de même ce que vivent certaines personnes engagées ou plus éloignées des Eglises. Une autre méthode aurait pu être choisie, dans la perspective d'obtenir des chiffres plus concrets et d'observer un plus large panel de personnes dans des situations très différentes les unes des autres.

Hypothèse et orientations de la thèse

A partir de ces témoignages, j'ai fait mienne l'hypothèse biblique suivante : la vie humaine est voulue par Dieu qui aime chacune et chacun inconditionnellement. A ce titre, elle se doit non seulement d'être respectée, protégée et préservée, mais aussi accompagnée de manière adéquate et respectueuse, dans la joie et la reconnaissance. Chaque être humain a le droit de trébucher, doit pouvoir avoir la force de se relever et de continuer le chemin. Chaque être humain doit pouvoir trouver en lui-même les ressources pour aider son prochain dans le tumulte, sans jugement et même sans obligation de l'aimer. On ne nous dit pas que le Samaritain de la parabole est devenu ami avec le blessé du bord de la route…

Dans une première partie, j'expliquerai comment notre époque semble avoir banalisé la vie et la mort. Une rétrospective historique de la naissance permettra de montrer ce glissement vers une plus grande médicalisation qui paraît avoir vidé la naissance de sa sacralité. On veut avoir maîtrise sur tout et, de ce fait, on fait moins confiance à la vie ou à Dieu. Toute filiation trouve sa source en Dieu, en son amour inconditionnel, par son Souffle Saint. Puis il s'agira de voir dans quelle mesure la naissance d'un enfant peut être l'occasion d'un cheminement spirituel et d'une croissance dans sa foi.

La seconde partie abordera l'accompagnement spirituel proprement dit à la source duquel se trouve la miséricorde, cet élan à se tourner vers la misère d'autrui. D'abord en milieu hospitalier avec les Petites Sœurs des Maternités Catholiques et en particulier celles de la Clinique Sainte-Félicité à Paris qui proposent un parcours d'accompagnement spirituel à la naissance et une présence continue à la maternité. Puis je présenterai diverses situations compliquées que peuvent traverser les couples avant la survenue d'une grossesse, pendant celle-ci ou après. Il s'agira de voir comment les accompagner dans ce qu'ils ont à vivre, en me basant sur des témoignages issus de rencontres avec des mères surtout, mais aussi deux pères. Certaines personnes ont cumulé plusieurs difficultés et en

ont tiré de belles et grandes leçons de vie ! Ainsi, l'infertilité, l'accueil d'un enfant malade ou handicapé, l'interruption de grossesse et le deuil périnatal peuvent devenir autant d'occasions où exercer la miséricorde en accompagnant ces situations avec bienveillance et empathie afin que les personnes concernées puissent reprendre pied dans la vie.

PREMIERE PARTIE

La naissance entre banalisation et cheminement spirituel

1. De la banalisation de la vie et de la mort à un éclairage chrétien

Notre société conçoit la naissance de manière paradoxale. D'une part, les femmes ont moins d'enfants qu'auparavant, ce qui rend intolérable la survenue d'une complication fœtale ou maternelle, quand ce n'est pas la mort elle-même. D'autre part, au milieu des activités professionnelles et de loisirs, la naissance d'un enfant est un événement presque comme un autre, qui s'inscrit dans l'agenda d'une vie qu'on ne veut pas voir trop bouleversé.

Entre le caractère précieux et l'apparente indifférence, la naissance d'un enfant provoque un large horizon de réponses chez des parents de plus en plus sollicités professionnellement, socialement et individuellement. « Les gens vivent tellement superficiellement la naissance », m'a glissé une sage-femme lors d'un entretien…

Il conviendra de commencer par rappeler quelques points de l'histoire de la naissance à travers les siècles, de voir comment elle a été appréhendée à la fois par les parents et par les accompagnants. Puis seront abordés les enjeux des nouvelles technologies médicales au détour du XX^{e} siècle. Ont-elles vraiment débarrassé la naissance de son caractère sacré au point d'en faire un événement aussi banal qu'une réorientation professionnelle ou l'achat d'une maison ?... Pourtant, nous verrons aussi que chaque naissance est unique et dit quelque chose d'existentiel à chaque parent, s'il est bien disposé et veut bien l'entendre.

1.1. Besoin de rites

De tout temps et dans toute civilisation, la naissance, comme la mort, était ritualisée. Le caractère mystérieux de la vie et donc de la mort appelait une part sacrée, mystique, que l'être humain a codifiée comme pour s'approprier la part qui lui revenait. Notre époque désacralisée, en balayant les rites de début et de fin de vie (on ne baptise plus systématiquement les bébés et on se passe même parfois de cérémonie pour prendre congé d'un défunt), a relégué la naissance et la mort à des étapes d'un passage sur Terre qui n'a plus vraiment de sens. Pire encore, comme le souligne Yvonne Knibiehler, historienne et auteure de nombreux ouvrages sur l'histoire de la naissance, dans un livre écrit à deux mains avec le docteur Paul Cesbron, gynécologue-obstétricien, à la suite des révolutions issues de 1968, « les disciples de Simone de Beauvoir en viennent à désacraliser la

maternité, à la dénoncer comme une aliénation, un esclavage »[3]. Cette constatation en dit long sur le respect porté à son semblable, ou à son prochain pour employer un terme évangélique, qu'il soit encore dans le sein de sa mère ou à peine sorti, ou agonisant dans un lit à un âge avancé, et elle donne un signal de désintérêt majeur pour la nature de la vie.

Cette banalisation de la vie et de la mort vient peut-être de l'individualisme ambiant qui fait oublier fondamentalement que l'être humain appartient à une communauté. S'ensuit naturellement la question du rapport à l'autre, du partage, de l'attention réciproque et du respect mutuel. A quoi bon ritualiser si l'objet de ce rite ne représente rien de spécial ?

Traditionnellement, le baptême était le rite d'entrée dans la vie, revenant à poser un regard unique et miséricordieux sur un nouvel être humain. « Il est une autre dimension que celle de la naissance biologique qui a fait advenir l'enfant comme un enfant de la chair : c'est une dimension spirituelle qui est alors annoncée comme "pouvoir de devenir enfant de Dieu" (Jn 1,12). L'Evangile de Jean parlera de "naissance d'en haut" (3,7), fruit du souffle de l'Esprit saint. »[4] Cette vie ne se limitant en effet pas à la sphère familiale et biologique, elle s'inscrit en Christ, dans une communauté, par aspersion ou par immersion, par le don de l'Esprit saint. De nos jours, le pédobaptisme n'est plus systématique et jamais urgent. Il se base davantage sur une confession de foi personnelle du baptisé à un âge avancé, plutôt que sur celle de ses parents, parrain et marraine qui prennent les engagements pour lui lorsqu'il est petit. L'alternative au baptême étant, en attendant, une « présentation » de l'enfant à la communauté paroissiale lors d'un culte réunissant famille et amis proches, témoins de l'engagement des parents à l'élever dans la foi chrétienne et à l'accompagner dans son cheminement en vue de sa demande personnelle du baptême, en général à l'adolescence.

Parfois on assiste aussi à de nouveaux rites codifiés, laïcs, comme les « baptêmes républicains » ou une petite cérémonie sur mesure en comité restreint plus ou moins festif à la maison. Un moyen de célébrer la venue au monde d'un enfant sans connotation religieuse qui trouve son origine au moment de la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France à partir de la Révolution française. Relevons tout de même l'appellation de « baptême » qui n'est autre, étymologiquement, que le fait de « plonger quelqu'un dans l'eau » et qui provient exclusivement du rite chrétien dont l'administration consiste

[3] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident*, Paris, Albin Michel, coll. « La cause des bébés », 2004, p. 180.
[4] Roland Poupin, « Le baptême et la naissance spirituelle », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Albin-Michel, 2010, p. 431.

toujours en un ondoiement ou en une immersion… Or le « baptême » républicain ne requiert pas d'eau. Cette incongruité lexicale s'accorde mal avec l'anticléricalisme longtemps prôné par les demandeurs d'un tel acte. L'enfant reçoit un « parrain » et une « marraine », non pas censés veiller à ce qu'il reçoive une éducation religieuse comme c'est le cas dans le christianisme, mais qui seront les garants d'une éducation selon les valeurs civiles qu'ils auront choisies.

D'autres cérémonies laïques calquées sur le modèle religieux existent pour célébrer d'autres moments importants de la vie. Pensons notamment aux cérémonies funèbres civiles, consistant par exemple en un « recueillement musical »[5] en mémoire d'une personne décédée pour écouter ensemble un morceau de musique, sans discours ni évocation de la vie du défunt. Ces alternatives, qui ne sont pas seulement inspirées de notre héritage judéo-chrétien mais qui s'inscrivent dans l'histoire de l'humanité depuis la préhistoire dans toutes les cultures, montrent bien que l'humain a besoin de marquer spécialement les grandes étapes qui jalonnent son existence, principalement le début et la fin. « On n'enterre pas un homme comme une bête. On ne le brûle pas comme une bûche. Le rituel marque cette différence, il la souligne, il la confirme, et c'est ce qui le rend presque indispensable »[6], résume le philosophe athée André Comte-Sponville.

Les personnes se déclarant athées ou très distancées de toute religion cherchent à remplacer les rites religieux par d'autres formes d'insertion sociale qui, à mon sens, témoignent également d'une quête spirituelle allant au-delà d'une religion précise mais qu'on ne sait plus formuler clairement. « Lorsqu'on parle de *spiritualité*, aujourd'hui, c'est le plus souvent pour désigner une partie somme toute restreinte – quoique peut-être ouverte sur l'illimité – de notre vie intérieure : celle qui a rapport avec l'absolu, l'infini ou l'éternité »[7], écrit André Comte-Sponville. Pour lui, spiritualité et religion ne sont pas obligatoirement liées : « Toute religion relève, au moins pour une part, de la spiritualité ; mais toute spiritualité n'est pas forcément religieuse. »[8] Il s'agit en effet d'une démarche humaine visant à donner un sens à l'existence, à définir des valeurs dans un lien à une transcendance qui dépasse l'être humain, que les croyants appellent Dieu. Pour ce qui concerne la venue au monde d'un nouvel être, pour montrer qu'il donne un sens à la vie de ses parents et qu'il y prend une place particulière, Yvonne Knibiehler écrit ceci : « pour

[5] Relevons là aussi que le terme employé évoque la sphère spirituelle : le recueillement est le fait de se recueillir, de rentrer en soi-même pour se connecter à son intériorité, lieu d'une transcendance.
[6] André Comte-Sponville, *L'Esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu,* Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de poche », 2006, p. 19.
[7] *Id*., p. 145.
[8] *Ibid.*

qu'un petit humain soit heureux d'être au monde, il faut qu'il entende que sa naissance fut une fête ! »[9]

De nos jours, l'annonce d'une naissance se fait de multiples façons, par téléphone, par sms (photo du nouveau-né de quelques heures voire minutes à l'appui), par e-mail, mais aussi par la poste à l'aide du traditionnel faire-part. Ce dernier revêt des formes diverses, allant de l'annonce conventionnelle effectuée par les parents eux-mêmes au support original mettant en scène toute la fratrie et laissant la parole au bébé lui-même ! Cette évolution des faire-parts montre la métamorphose de la conception de la famille. La notion de parentalité qui se transforme. Les générations qui se succèdent. Chacun doit trouver sa place dans la famille (parfois recomposée) qui évolue à l'arrivée de chaque nouvel enfant.

Claude de la Genardière est psychanalyste et spécialiste de la transmission entre les générations. Elle constate ceci : « Des parents annoncent la naissance d'un enfant, ou plus tard son mariage, de même, différents membres d'une famille font savoir le décès d'un des leurs. Mais habituellement on ne fait pas soi-même part de ses propres avancées, de ses propres changements de place dans la vie et la mort… Traditionnellement, on ne fait pas soi-même part de son mariage. On ne peut pas non plus faire part de sa naissance ni de sa mort, sauf poétiquement ou philosophiquement… »[10]

Les parents qui parlent à la place de l'enfant brouillent quelque peu les générations. C'est la transmission de la vie qui s'efface, en quelque sorte. Ce sont les rôles parentaux qui s'affaiblissent et celui de l'enfant qui se renforce. La fratrie a aussi une grande part de présence dans ces annonces dont certaines sont faites avec un humour limite, effaçant même presque les parents de ce nouvel être qui se serait déjà affranchi de tout lien de sang ! On ne se fait pourtant pas tout seul, et s'il y a faire-part, c'est qu'il y a (quelque part…) parents !

Ces nouveaux rites, ancrés dans l'histoire d'un couple ou d'une famille plutôt que dans une communauté au sens plus large, sont tout de même fragilisés par l'absence de lien transcendant et d'acceptation du mystère de la vie qui nous dépasse et nous dépassera encore longtemps. Les avancées médicales notables de ces dernières décennies qui permettent de connaître toujours mieux le développement de la vie à ses débuts sans pour

---

[9] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident,* p. 279.
[10] Claude de la Genardière, *Faire part d'enfances. Quand les parents jouent à l'enfant en l'annonçant*, Paris, Seuil, 2005, p. 45.

autant avoir des explications scientifiques sur tout ne résoudront probablement pas tous ces mystères.

Est-ce que cette banalisation de la vie et de la mort est une preuve de capitulation de l'humain face à un mystère si grand qu'il entrevoit ne jamais pouvoir le percer tout à fait ? Est-ce que la médicalisation à outrance a laissé de côté le mystère de la vie au « profit » de la banalisation des gestes techniques entourant la vie naissante et la vie mourante, laissant peu de place à la spiritualité et à l'ancrage de cette vie dans une transcendance que les croyants nomment Dieu ? A-t-on vraiment perdu de vue le caractère sacré de la vie ? C'est ce dont il est question dans les pages suivantes, après une présentation historique de la naissance.

1.2. Histoire de la naissance

Pour comprendre les enjeux posés ici, il est opportun de voir succinctement quelle est l'évolution de la conception de la naissance, de la considération de la femme enceinte et de la jeune mère, mais aussi de l'enfant avant et après sa naissance à travers les siècles, particulièrement sur les plans sociaux, médicaux et religieux.

1.2.1. La médicalisation propre aux XX^e^ et XXI^e^ s.

Les pratiques obstétricales ont passablement évolué ces dernières années, grâce aux progrès de la médecine visant à vaincre la mort néonatale et maternelle. Cela a réduit la naissance uniquement à un acte biologique. On y a dès lors nettement moins vu l'aspect sacré et miraculeux. La mise en place de la péridurale (années 1940), qui soulage les douleurs des contractions lors de l'accouchement, a également révolutionné culturellement la naissance. « A présent, l'ambivalence de la médicalisation devient perceptible, et suscite des angoisses inédites[11] »[12], note Yvonne Knibiehler.

En un siècle tout a changé en Occident. Actuellement, la procréation ne dépend plus seulement du désir sexuel, la fécondité est maîtrisée grâce à la contraception, la stérilité trouve des solutions dans les traitements de PMA, la mortalité néonatale et

[11] Ces « angoisses inédites » apparaissent avec la surinformation reçue par les femmes enceintes au cours de leur grossesse. Que ce soit par le biais de leur médecin faisant de la prévention (sur l'alimentation, le mode de vie, etc.) ou par celui d'Internet, la future mère est aujourd'hui confrontée à des avis parfois contradictoires qui deviennent donc anxiogènes. Il y a quelques dizaines d'années, les femmes enceintes s'en remettaient à leur médecin et surtout à leur instinct, et faisaient, il me semble, davantage confiance à la nature.

[12] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident,* p. 10.

maternelle ont été significativement réduites voire devenue quasiment inexistante dans le monde occidental pour la seconde. Si ces victoires ne sont pas à remettre en cause, puisqu'elles ont aidé et aident encore de nombreux couples à mieux appréhender leur parentalité, nous ne pouvons pas nier qu'elles ont induit une autre manière de considérer la naissance en la déconnectant de son côté sacré et en transformant l'heureux événement naturel en prouesse technique.

Pour mieux comprendre cette évolution, il convient de passer en revue la compréhension de la naissance à travers les siècles qui nous précèdent.

1.2.2. Les héritages

De tout temps, la naissance a été considérée comme un moment particulier de la vie, pas seulement pour les nouveaux parents, mais pour toute la communauté. Faisant intégralement partie de la vie sociale jusqu'à une époque relativement récente, l'accueil d'un nouvel être était marqué par des rites divers selon les endroits et les périodes. La jeune mère était souvent dispensée de toute tâche autre que les soins à son enfant, tandis que les femmes de la famille s'occupaient d'elle (prenant en charge la toilette ou l'alimentation). Ce sont des coutumes toujours en vigueur dans certains pays. Sous nos latitudes, la naissance d'un enfant évoque bien souvent (mais pas toujours) la joie pour les jeunes parents et pour l'entourage, mais ce dernier n'est plus associé pratiquement à la vie de la nouvelle famille et la mère se retrouve souvent bien seule durant la période de son « congé » maternité. Comment un tel glissement s'est-il produit ? C'est ce que ce panorama historique et religieux va tenter d'éclaircir.

1.2.2.1. L'héritage de l'Antiquité aux Lumières

« Les souffrances et les périls que l'accouchement impose aux femmes sont représentées dans l'Antiquité comme équivalents à ceux que les hommes affrontent à la guerre. »[13] Donner la vie en risquant la sienne, tel était l'apanage des femmes de l'époque, dont le premier accouchement les plaçait face à la peur de l'inconnu et à la douleur, malgré le fait que la plupart du temps, autour d'elles, les femmes accouchaient dans des conditions certes douloureuses mais assez bonnes. La mort rôdait toujours et l'enfant et sa mère étaient alors dans un état de grande vulnérabilité.

[13] *Id*., p. 29.

La stérilité était considérée comme une malédiction et les femmes ne se posaient pas la question du désir d'enfant : elles étaient « faites pour ça ». Si elles n'avaient pas d'enfant assez tôt après leur mariage, elles risquaient d'être répudiées par leur mari au « profit » d'une femme pouvant lui assurer une descendance.

Mais contrairement à ce qu'on croit, « un examen des sources littéraires, iconographiques et archéologiques remet en question les idées reçues sur le prétendu désintérêt des Anciens envers le nouveau-né et le nourrisson. Dès la naissance, la survie et le bien-être du tout-petit font l'objet de soins spécifiques dont la valeur fortement symbolique met en jeu une représentation du corps du nouveau-né, avec des compétences et des besoins qui lui sont propres. »[14]

Ce sont les médecins de la Grèce antique qui posent les jalons de la médecine générale et de la médecine obstétricale en particulier. Les écoles de Cos et de Cnide, au V^e^ s. avant J.-C., étudient minutieusement le corps humain souffrant et élaborent un panorama théorique très large qui prévaudra jusqu'aux temps modernes, influençant également les savants de l'Empire romain comme Galien. Mais c'est Soranos d'Ephèse, au II^e^ s. après J.-C., qui établit les bases de l'obstétrique médicale. On lui doit un texte intitulé *Maladies des femmes*[15], dont on peut penser que le contenu provient des pratiques séculaires des sages-femmes dont on ne possède aucun texte descriptif. Il propose un savoir théorique assez vaste, la somme des connaissances de son temps, sur les organes génitaux féminins et leur fonctionnement basé sur des dissections, ainsi que des propositions thérapeutiques concrètes face aux complications de l'accouchement et aux soins de base du nouveau-né. On notera aussi sa conception de l'enfant inhérente à l'époque, lorsqu'il dit qu'il faut observer si l'enfant nouveau-né est apte à être élevé selon son état de santé…

Parallèlement, certaines idées populaires ont eu la vie dure pendant longtemps. Comme la pensée selon laquelle un enfant était viable au bout de sept ou neuf mois de grossesse mais pas de huit, ce qui a sans doute coûté la vie à de nombreux nouveau-nés. Ou celle qui préconisait d'attendre deux jours avant de mettre l'enfant au sein, parce qu'on pensait qu'il était encore traumatisé par la naissance et que le premier lait de la mère, le colostrum, était indigeste et mauvais pour la santé du bébé. Ce qui lui faisait en réalité courir de graves dangers, puisqu'il n'était pas nourri…

---

[14] Véronique Dasen, « Entrer dans la vie à l'époque romaine », dans Marie-France Morel (dir.), *Accueillir le nouveau-né, d'hier à aujourd'hui*, Toulouse, Erès, 2013, p. 21.

[15] Soranos d'Ephèse, *Traité des maladies des femmes de Soranos d'Ephèse*, texte établi, traduit et commenté par Paul Burguière, Danielle Gourevitch, Yves Malinas, Paris, Les Belles Lettres, Livres I-IV, 1988-2000.

C'est lors du *dies lustricus*, ou jour de nomination, huit ou neuf jours après la naissance, que l'enfant entrait officiellement dans la *gens* paternelle lors d'une cérémonie présidée par le *pater familias*. A cette occasion, l'enfant recevait son nom et des porte-bonheurs censés écarter le mauvais œil responsable de la mort des tout-petits. « A défaut de vaccins, on recourt aux amulettes. »[16]

« Jusqu'au XVI^e^ siècle, le discours savant sur l'accouchement et la naissance est encore assez proche des savoirs populaires, car l'obstétrique est alors dans l'enfance et les hommes de l'art reprennent volontiers à leur compte la manière de faire des accoucheuses, les matrones de routine. Quant à la pédiatrie, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, elle n'existe pas, ou si peu. Les deux siècles qui suivent voient l'obstétrique se constituer peu à peu en corps de doctrine et les deux types de savoirs, longtemps proches, diverger progressivement. »[17]

C'est Louise Bourgeois et Ambroise Paré qui vont remettre l'obstétrique au goût du jour au XVI^e^ s. Louise Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis, offre un vaste aperçu des pratiques de l'époque, à l'intersection de deux mondes sociaux et de deux époques, entre médecine savante et pratique courante. Un grand savoir auquel on peut avoir accès dans *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveau-nés*, ouvrage paru en 1609 et réédité quatre fois au XVII^e^ s., il sera traduit en anglais, allemand et néerlandais. On peut lire entre autres la description de l'extraction de l'enfant par le siège, et la justification de l'interruption de grossesse lorsque la vie de la mère est en danger. Elle a également publié le récit des naissances des six enfants de la reine Marie de Médicis et du roi Henri IV sous le titre de *Récit véritable de la naissance de Messeigneurs et dames les enfants de France*.

Ambroise Paré, quant à lui, souvent à juste titre qualifié de père de la chirurgie, a développé l'usage de la chaise d'accouchement et de divers instruments d'auscultation. Lui et ses successeurs étaient partagés entre le savoir livresque et pratique, selon l'expérience des accoucheuses qui leur étaient subordonnées. Notons encore que c'était la femme qui recevait le plus d'attentions de la part du corps médical qui consignait son savoir par écrit pour approfondir ses connaissances et former des disciples.

En effet, il est difficile de savoir comment le nouveau-né était accueilli à la période classique. Il s'agissait d'abord d'une réalité physique : un nouvel être venait au monde.

[16] Véronique Dasen, « Entrer dans la vie à l'époque romaine », p. 48.
[17] Jacques Gélis, « L'évolution des savoirs en obstétrique et en pédiatrie aux siècles classiques », dans Marie-France Morel, (dir.), *Accueillir le nouveau-né, d'hier à aujourd'hui*, p. 53.

Ensuite, il était considéré comme une réalité sociale en arrivant dans une famille, une microsociété régie par des codes précis. Cet accueil commençait dans la pièce même où il était né lorsque la sage-femme procédait aux vérifications d'usage et aux premiers soins. Plus tard, qu'il fût enfant de prince ou de paysan, l'enfant avait droit à son arbre planté pour commémorer sa naissance.

Toutes ces évolutions ont marqué la conscience collective de manière notoire. La femme n'a plus peur de mourir lors de son accouchement, surtout dans les milieux aisés où la naissance est plus surveillée. La médecine obstétricale trouve ses lettres de noblesse au XVIII^{e} s. lorsque les chirurgiens commencent à en faire leur spécialité les plaçant en haut de l'échelle sociale. Il faut attendre le XIX^{e} s. pour que l'attention se porte sur le nouveau-né et que les éventuelles souffrances dues à une naissance éprouvante soient évoquées et prises en compte dans les soins. Enfin l'enfant est reconnu comme un être sensible et digne d'intérêt…

1.2.2.2. L'héritage moderne

Jusqu'au XVIII^{e} siècle, la préoccupation du salut était première et il fallait baptiser le nouveau-né au plus vite. Entre le XVIII^{e} et le XIX^{e} s., les conditions d'existence se sont améliorées de façon marquante et le bien-être terrestre immédiat a pris le dessus sur la béatitude éternelle. Mais c'était encore l'indifférence qui prévalait. Elisabeth Badinter, qui est l'auteure d'un livre sur l'histoire de l'amour maternel auquel je renvoie pour plus de détails, pose en effet la question de savoir comment on aurait pu s'intéresser à un être qui risquait de mourir avant son premier anniversaire… «Étant donné le taux élevé de la mortalité infantile jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle, si la mère s'était attachée intensément à chacun de ses nourrissons, à coup sûr elle serait morte de chagrin »[18], écrit-elle en précisant qu'une telle interprétation empêche un quelconque jugement sur leur attitude.

A travers son étude, Elisabeth Badinter montre que l'amour maternel, s'il existe depuis toujours, n'est pas inné, qu'il ne va pas de soi, mais qu'il s'acquiert au fil du temps passé avec son enfant, qu'il est un apprentissage de tous les instants. « L'amour maternel ne va pas de soi, il est "en plus". »[19]

A partir d'une certaine époque, dans la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, le nouveau-né représente l'avenir économique de la famille et sa mort prématurée (*in utero*

[18] Elisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVIIe s. – XXe s.)*, Paris, Flammarion, coll. « Le Livre de Poche », 1980, p. 85.
[19] *Id.*, p. 375.

ou durant la petite enfance) commence à devenir un scandale. L'Etat entreprend donc de s'en préoccuper et de mettre en place des structures d'accueil pour les enfants abandonnés (tâche dont s'était longuement acquittée l'Eglise jusque là). Jean-Jacques Rousseau est sans doute le plus célèbre de ces pères abandonneurs puisqu'il a déposé ses cinq enfants entre 1746 et 1755 dans le nouvel hôpital construit spécialement pour les enfants trouvés !

Après la Révolution française, sous des temps nouveaux, les nouveau-nés incarnent une immense espérance, ils appartiennent à la République avant d'appartenir à leurs parents… Le texte de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ne mentionne nulle part la paternité ! On peut penser que « ce silence respecte le domaine de la vie privée qui est aussi celui de la liberté individuelle. »[20]

Mais c'est au XIX^e^ siècle qu'on prônera l'amour maternel comme forme suprême du bonheur féminin. Son pendant se trouvera alors dans des avortements ou tentatives d'avortement précédant le plus souvent un infanticide chez les jeunes filles ou jeunes femmes célibataires. Les techniques médicales progressent, on connaît de mieux en mieux l'anatomie féminine et les interventions deviennent moins risquées sans toutefois éliminer tout risque de mort pour la femme se soumettant à un avortement. En parallèle, les conditions de l'accouchement tendent à s'améliorer et contribuent à faire significativement baisser la mortalité néonatale.

Jusqu'aux découvertes d'Ignace Semmelweis sur les origines de la fièvre puerpérale en 1848, de nombreuses femmes mouraient en couches. La mortalité maternelle a baissé en flèche grâce à la désinfection systématique des mains consécutive à la mise en évidence des microbes et du processus infectieux et contagieux par Louis Pasteur. L'ouverture des premières maternités hospitalières a déplacé l'accouchement en milieu médical, ce qui a été une vraie révolution de société et de santé publique. Le corps professionnel a changé, les matrones à domicile ont laissé leur place aux sages-femmes de la maternité, subordonnées aux médecins qui s'occupaient des mères et des enfants. « Victoires immenses ! Par leurs conséquences, elles débordent le domaine médical et chirurgical, elles amorcent de profondes transformations sociales et familiales. Autour de la parturiente et du nouveau-né, le monde des femmes, empirique, coutumier, affectif, sera peu à peu disqualifié face au monde des hommes, qui se veut rationnel, novateur, volontaire. Les médecins acquièrent de l'assurance, la science s'empare de l'heureux événement. »[21]

---

[20] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident,* p. 87.
[21] *Id.*, p. 116.

Toute cette technicité et ces progrès médicaux rapides et spectaculaires ont leur revers de médaille. Si des menaces ancestrales et naturelles pouvaient être éradiquées, de nouvelles ont fait leur apparition, non sans dommage. Aussi, mettre un enfant au monde au XXI^{e} siècle a changé la donne : entre maîtrise de la fécondité (contraception et PMA), progrès de la médecine fœtale et néonatale, questions éthiques (DPI, GPA…), la naissance se situe sur un fil entre affaire privée et affaire publique. Les nouvelles technologies ont-elles effacé le don de la vie prôné par les religions au profit d'un dû auquel tout un chacun peut prétendre ?

1.2.2.3. L'héritage chrétien

Depuis l'Antiquité, le christianisme est traversé par différentes conceptions de la maternité, de la paternité et de la parentalité. Le Dieu des chrétiens est considéré comme Père. Père du Christ, son Fils unique, le Sauveur. Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, la figure paternelle est un symbole fort au niveau politique et sociétal, par ailleurs reconnue comme incertaine, mais dont l'autorité, en famille, ne se discute pas. Avec l'idée chrétienne de paternité divine, chaque père devient alors image de Dieu. Le premier devoir du père est en effet d'élever ses enfants en vue du salut. Toute vie est sacrée. Tout infanticide est un crime, de même que l'avortement.

Cependant, les Pères de l'Eglise ont quelque peu « maudit » la sexualité en mettant en avant le péché originel, ce qui a faussé jusqu'à aujourd'hui l'idée qu'on s'en fait en réduisant le christianisme à la morale sexuelle et aux interdits qui lui sont liés. Paul Cesbron le résume ainsi : « Cette méfiance confère à la religion chrétienne un caractère particulier : elle accorde plus de valeur à la chasteté qu'à la fécondité, même pour les femmes. Celles (et ceux) qui renoncent au mariage, aux relations sexuelles et à la procréation "choisissent la meilleure part". »[22]

Et plus loin : « Comme la chasteté est toujours préférable à la concupiscence, même dans le mariage, la grossesse stigmatise celle qui a cédé aux tentations de la chair ; il n'est pas convenable de s'en réjouir ostensiblement. D'ailleurs l'Eglise sait consoler les femmes stériles : si Dieu n'exauce pas leurs prières, c'est qu'il a d'autres desseins. La stérilité n'est plus un opprobre. »[23] Cette « consolation des femmes stériles » paraît bien légère et arrangeante… Quelle femme s'en est-elle contentée ?! La stérilité n'est peut-être plus un

[22] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident,* p. 52.
[23] *Id.*, p. 59-60.

opprobre public, mais elle provoque, encore aujourd'hui, un sentiment de honte et d'inaccomplissement. J'y reviendrai.

Quant à la souffrance liée à l'enfantement, toujours selon Paul Cesbron, et sans doute selon encore bien d'autres, elle est traditionnellement accolée au péché originel et une conséquence directe de la punition divine donnée à Eve. « Les douleurs de l'accouchement confirment le châtiment infligé à Eve. Leur signification n'est pas négative : offertes à Dieu avec soumission, elles contribuent au rachat des péchés, et entrent ainsi dans l'économie du salut ; celle qui les subit trouve dans cette croyance la force de les mieux supporter. »[24]

Ces considérations sont toutes de difficiles et désuètes lectures pour aujourd'hui, surtout si l'on est quelque peu éloigné de l'Eglise, catholique en particulier, et pas forcément au courant des positions actuelles. J'émets l'hypothèse que Paul Cesbron ne fait que rapporter quelques remarques d'un autre âge, dont on ne peut plus se satisfaire aujourd'hui.

Pour trouver, dans les méandres de l'opinion collective souvent fausse, la pensée qui fait foi aujourd'hui, il convient d'ouvrir le *Catéchisme de l'Eglise catholique*[25] et lire ceci concernant premièrement la chasteté : « "La chasteté doit qualifier les personnes suivant leurs différents états de vie : les unes dans la virginité ou le célibat consacré, manière éminente de se livrer plus facilement à Dieu d'un cœur sans partage ; les autres, de la façon que détermine pour tous la loi morale et selon qu'elles sont mariées ou célibataires" (CDF, décl. « Persona humana » 11). Les personnes mariées sont appelées à vivre la chasteté conjugale ; les autres pratiquent la chasteté dans la continence : "Il existe trois formes de la vertu de chasteté : l'une des épouses, l'autre du veuvage, la troisième de la virginité. Nous ne louons pas l'une d'elles à l'exclusion des autres. C'est en quoi la discipline de l'Église est riche." (s. Ambroise, vid. 23) »[26] L'Eglise comprend la chasteté des époux comme une expression de la maîtrise de soi au sein de l'exercice épanouissant de la sexualité, dans le respect de l'autre conduisant à la communion spirituelle[27]. Toute chasteté vécue dans la fidélité et le respect de l'autre (conjoint ou Dieu dans le cas des religieux) s'ouvre sur une fécondité au sens large, comme don de Dieu. Je développerai plus bas l'idée selon laquelle les engendrements biologiques comme les engendrements

[24] *Id*., p. 61.
[25] Le protestantisme octroyant une grande diversité de pensées sur les questions de morale, mettant au centre la conscience personnelle et individuelle, il n'est pas possible de les détailler ici. Je rejoins cependant la position de l'Eglise catholique, qui est la plus clairement énoncée et reprise régulièrement dans les médias.
[26] *Catéchisme de l'Eglise catholique*, Paris, Bayard, 2012[2,] n°2349, p. 482.
[27] *Cf. Id*., n° 2339, 2342 et 2347, p. 481-482.

spirituels n'échappent pas aux douleurs de l'enfantement et m'intéresserai également à l'équilibre entre fécondité biologique et spirituelle.

1.3. Mettre un enfant au monde au XXI^e siècle

1.3.1. Le désir d'enfant

De nos jours, à l'ère de la contraception largement diffusée et de l'avortement banalisé et sécurisé, les femmes se posent davantage de questions quant à leur volonté d'avoir, ou pas, un enfant et il est désormais relativement rare, dans nos pays occidentaux, de « tomber enceinte » sans l'avoir « prévu » ou du moins désiré. Souvent, la grossesse n'est pas totalement refusée, mais simplement remise à des « temps meilleurs ». Le « bon moment » est analysé et c'est souvent (mais pas toujours, cela dépend en partie du milieu socioculturel ou de l'héritage familial) au terme des études et de quelques années de vie professionnelle que les couples décident de tenter l'aventure de la parentalité, avec toutes les tribulations qui peuvent obstruer plus ou moins durablement le cheminement vers la réalisation de ce projet.

Car l'enfant est souvent devenu un projet commun du couple. Au même titre qu'un achat de maison, le gravissement des échelons professionnels ou l'implication dans une activité bénévole ou de loisirs, lieux d'épanouissement personnel et de reconnaissance sociale dépassant le cadre du foyer. Avoir un ou des enfants est une étape de la vie, une suite logique. On les veut en bonne santé, conformes aux multiples échographies, sans souffrance et sans trop de dérangement. La crèche est réservée assez tôt pour que la mère puisse reprendre son travail sans soucis, les grands-parents sont mis à contribution pour que les jeunes parents aient l'opportunité de souffler le week-end de temps à autre, si possible loin de la maison, et les vacances se passent en « club » où une garderie assure les activités et le baby sitting le soir. Je caricature à peine…

Le désir d'enfant est complexe et ne répond pas à une logique. En général, la jeune femme prend la décision d'arrêter sa contraception. Elle s'ouvre à nouveau à la vie possible en elle et par elle. En effet, inconsciemment, « le désir d'enfant est porteur de nos désirs d'immortalité, de nos espoirs, de nos modèles ! »[28] Laurence Pernoud, auteure d'ouvrages sur la grossesse et l'éducation, parle du premier enfant comme de l' « enfant

[28] Irène Diamantis, « Désir non désir », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, p. 594.

viscéral »[29], celui qui est désiré de manière presque irrationnelle par le couple désormais prêt à fonder une famille et qui, de fait, transformera le couple en famille avec son arrivée.

Mais « la réalisation d'un désir comportera toujours son poids d'insatisfaction. Le désir implique une part de renoncement à son projet car quelque chose devra toujours être retranché de ces premières représentations narcissiques. Ainsi, le désir d'enfant, l'attente merveilleuse restera toujours marqué du sceau d'un "Ce n'est pas ça !" propre à tout désir. En effet, le pur désir rate toujours son objet. »[30] Des questionnements et des réflexions que nos aînées n'ont probablement pas abordés… Elles se mariaient, travaillaient parfois, surtout à la campagne, avaient des enfants, souvent beaucoup, mais ne se sont sans doute jamais posé la question de savoir pourquoi… La naissance d'un enfant, surtout lorsqu'il s'agit du premier, réserve bien des surprises aux parents les mieux préparés[31], dont ils n'avaient pas du tout conscience auparavant.

1.3.2. Le milieu hospitalier

Entre les années 1920 et 1970, le foyer familial (et donc l'entourage immédiat) a progressivement cessé d'être le lieu d'accueil du nouveau-né, principalement pour des raisons sanitaires. Ce changement voit aussi, en parallèle, l'augmentation très significative de dépressions du *post-partum* liées, peut-être, à la solitude des jeunes mères hospitalisées, à la séparation fréquente d'avec leur bébé qui ne leur est amené la nuit que pour la tétée, ou encore aux heures de visites limitées. Naissance sans douleur ni violence, certes, mais qui a vu s'inviter dans les maternités toute une cohorte de « psys ». Elle est devenue sinon heureuse du moins anxiogène. Aurait-on laissé quelque chose de côté au profit d'une certaine sécurité de la mère et de l'enfant ? Quelle place pour l'événement spirituel qu'est aussi la naissance ?

Les femmes accouchent désormais majoritairement en milieu hospitalier, ce qui offre une sécurité pour la mère et pour l'enfant en cas d'éventuelle complication. Mais une tendance à revenir à une mise au monde plus naturelle voit le jour depuis quelques années, avec la création de maisons de naissance (situées en général à proximité d'une

---

[29] *Cf.* Laurence Pernoud, *Il ne fait pas bon être mère par les temps qui courent*, Paris, France Loisirs, 1982.
[30] Irène Diamantis, « Désir non désir », p. 597.
[31] Remarquons le nombre d'ouvrages spécialisés sur la grossesse, l'allaitement, l'éducation, la psychologie, etc. présents sur le marché ! A croire qu'on trouverait le mode d'emploi pour une grossesse, une naissance et une éducation heureuses et « normales » ! De bons conseils se trouvent dans ces livres, certes, et rassurent beaucoup de parents désemparés, mais c'est aussi une occasion supplémentaire, avec les forums Internet, de se faire peur face à l'inconnu, car leurs habitudes familiales n'entrent pas exactement dans les situations énumérées…

maternité…) et la pratique des doulas[32], des accompagnantes de la naissance qui offrent un soutien émotionnel et une présence différente de la sage-femme ou du médecin au cours de la grossesse et de l'accouchement.

1.3.3. L'accueil du nouveau né : fin de la grossesse psychique

Souvent, le couple prépare un « projet de naissance » (rien n'est laissé au hasard, de nos jours…) avec ses désirs pour les différentes étapes de l'accouchement et du séjour en maternité. Le personnel soignant s'engage à le respecter dans la mesure de la réalité. Si une complication survient, il est évident qu'il faut parer à l'urgence. Les sages-femmes sont souvent confrontées à l'intrusion des appareils électroniques non seulement en salle de naissance (le film sur le iPad en cours d'accouchement, les premières photos immédiatement envoyées par sms à l'entourage alors que le bébé est à peine né…) mais aussi en chambre où il arrive que les mères décident elles-mêmes de l'heure de la tétée en fonction de la diffusion de tel programme télévisé…

Psychologiquement, « l'expulsion du fœtus hors du ventre maternel constitue la séparation d'avec cet autre soi-même et la délivrance met fin à la cohésion narcissique de la grossesse dans une confrontation somato-psychique. Bydlowski[33] indique que la grossesse inaugure l'expérience d'une rencontre intime avec soi-même : la femme enceinte est dans un état particulier qualifié de "transparence psychique", état de vulnérabilité psychique, caractérisé à la fois par un appel à l'aide latent et un état de conscience modifié. (…) La mère se trouve dans un état de repli proche de la dissociation, qui serait même pathologique en dehors du contexte de la grossesse. Cet état particulier lui permet d'être branchée sur le psychisme de son bébé et de décoder les indices qu'il peut lui transmettre. (…) De la grossesse à la rencontre effective avec son enfant, la mère bascule son attention du dedans vers le dehors, allant d'un investissement initial narcissique vers un investissement objectal. Et cette dynamique est mise en actes au moment de la naissance par la section du cordon ombilical et la dotation d'un prénom qui individualise en donnant

[32] Mot provenant du grec ancien, δούλη, signifiant « esclave, servante ». Pour plus d'information concernant cette activité, on peut consulter le site Internet suivant : http://doulasuisse.org/.
[33] *Cf.* Monique Bydlowski, « La transparence psychique de la grossesse », dans *Etudes freudiennes*, 32, 1991, p. 2-9. Note de l'auteure.

une identité. »[34] Ce processus complexe a été largement détaillé dans des ouvrages et articles de psychologie et de psychiatrie[35].

Plus subtile encore, la thèse de Jean-Marie Delassus, fondateur du premier service de maternologie[36] en 1987, postule que la naissance n'est pas l'accouchement. La naissance nous invite en effet à découvrir une dimension d'existence inouïe. Selon lui, notre naissance et toute naissance d'un être humain (et c'est ce qui le différencie des autres animaux), se déroule en trois phases : une première naissance « au-dedans », c'est-à-dire avant de naître physiquement, une deuxième qui est caractérisée par « la projection brutale dans un monde inadéquat par rapport à l'origine »[37] et enfin une troisième pour recomposer ce qui nous avait constitués à l'origine. Cette thèse s'appuie sur nombre de cas pratiques et d'études que ce médecin a mis en œuvre pendant plus de vingt-cinq ans et dont il rend compte dans plusieurs ouvrages.

« N'y a-t-il pas eu une vie prénatale humaine dont nous avons gardé des traces et par laquelle peut-être nous avons été structurés ? Est-ce que l'enfant qui vient au monde ne proviendrait pas aussi d'un autre monde, d'un Réel antérieur à toute réalité ? Ne naissons-nous pas avec une dimension première qui, désormais, nous fait autrement que l'animal sans pour cela être d'emblée semblables à l'homme adulte ? Est-ce que la phase de transition natale et postnatale ne prend pas ici tout son sens et une importance extrêmes, justifiant la nécessité d'une interprétation de la naissance ? L'homme natal serait ainsi l'homme dont l'être originel devrait être modifié pour que sa naissance réelle puisse se faire. »[38] Jean-Marie Delassus souligne le fait que toute étude de la naissance doit prendre en compte cette différenciation entre accouchement et naissance précisément. Il en va de même pour la période de la fin de la vie terrestre. La naissance est un processus qui transcende l'accouchement qui est un moment, un passage-clef. La « mourance » est à la naissance ce que l'accouchement est à la mort. Les deux sont très proches.

---

[34] Diane de Galembert, « L'accueil du nouveau-né », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, p. 1051s.
[35] *Cf.* entre autres : M. Bydlowski, « La transparence psychique de la grossesse », dans *Etudes freudiennes*, 32, 1991, p. 2-9 ; Jean-Marie Delassus, *Psychanalyse de la naissance*, Paris, Dunod, 2005 ; Jean-Marie Delassus, Laurence Carlier et Véronique Boureau-Louvet, *L'aide-mémoire de maternologie*, Paris, Dunod, 2010.
[36] La maternologie est la prise en compte des aspects psychiques de la maternité, de la naissance et de la parentalité.
[37] Jean-Marie Delassus, *Psychanalyse de la naissance*, Paris, Dunod, 2005, p. 17.
[38] *Id.,* p. 15.

1.3.4. La « mourance »[39] : un accouchement de fin de vie

1.3.4.1. La mort est un passage

Dans une perspective chrétienne, nous croyons qu'après notre mort nous serons accueillis par le Christ Vivant. Ce ne sera pas le néant, le vide absolu, le non-sens. « Etre chrétien, c'est croire que notre vie a un sens »[40] et donc qu'elle provient de Dieu et retourne à Lui. « Le fait d'être là reçoit la valeur d'un don reçu, qui oblige donc à chercher le donateur, qui dans ce cas peut être appelé Dieu. La mort est une donnée objective, mais qui n'est qu'un passage nécessaire vers l'épanouissement définitif de la personne. Avant la naissance : l'Amour qui cherche à donner la vie ; après la mort : la vie, selon une modalité nouvelle, libérée et personnifiée à travers chaque être humain. »[41] J'ajoute : après la mort, nous trouverons l'Amour qui englobe la vie et qui libère la personne des tumultes qu'elle a pu vivre sur terre. Sur le mode de la naissance humaine, « les espèces ne se développent pas pour rester à l'intérieur. (…) L'homme n'attend pas pour venir au monde, il trouve d'emblée un autre monde où, avant tout autre, s'est effectuée sa naissance antérieure. »[42]

Lydia Müller, psychologue et psychothérapeute, met en parallèle la naissance et la « mourance », deux traversées initiatiques, deux accouchements ouvrant sur deux facettes de la vie. Cette approche audacieuse mais tellement chrétienne est éloquente : la « mourance », le processus conduisant à la mort, est un accouchement en fin de vie ! Et qui dit accouchement dit préparation et accompagnement. Avant de développer cette pensée féconde, voici un petit dialogue imaginaire entre deux jumeaux dans le ventre de leur mère. L'un est croyant, l'autre non :

« Bébé-Athée (BA) : Et toi, tu crois à la vie après l'accouchement ?
Bébé-Croyant (BC) : Bien sûr. C'est évident que la vie après l'accouchement existe. Et ici nous sommes juste pour devenir forts et prêts à ce qui nous attend après.
BA : Tout ça, c'est insensé. Il n'y a rien après l'accouchement… Est-ce que tu peux toi imaginer à quoi une telle vie pourrait ressembler ?
BC : Eh bien, je ne connais pas tous les détails. Mais là-bas il y aura beaucoup de lumière, beaucoup de joie. Et par exemple là-bas on va manger avec notre bouche.

[39] Substantif inventé par Lydia Müller, auteure de *La fin de vie, une aventure. Guide à l'intention des personnes atteintes d'une maladie incurable et de leurs proches*, Paris, Dervy, 2012.
[40] Louis Evely, *La Prière de l'homme moderne*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, p. 63.
[41] Marie-Christine Bernard, *Etre parent, une aventure humaine et spirituelle*, Paris, Presses de la Renaissance, 2011, p. 240.
[42] Jean-Marie Delassus, *Psychanalyse de la naissance*, p. 42.

BA : Mais c'est du n'importe quoi ! Nous avons notre cordon ombilical et c'est ça qui nous nourrit. Et de cette autre vie, il n'y eut encore aucun revenant. La vie tout simplement se termine par l'accouchement.

BC : Non ! Je ne sais pas exactement à quoi cette vie après l'accouchement va ressembler. Mais dans tous les cas, nous verrons notre maman et elle prendra soin de nous.

BA : Maman ? Tu crois en maman ?! Et où se trouve-t-elle ?

BC : Mais elle est partout ! Elle est autour de nous ! Grâce à elle, nous vivons. Et sans elle, nous ne sommes rien.

BA : C'est absurde ! Je n'ai jamais vu aucune maman donc c'est évident qu'elle n'existe pas.

BC : Non, je ne suis pas d'accord. Car, parfois lorsque tout devient calme, on peut entendre quand elle chante… sentir quand elle caresse notre monde… Je suis certain que notre vraie vie ne va commencer qu'après l'accouchement… »[43]

1.3.4.2. Apprendre à mourir

Les progrès scientifiques et médicaux de ces dernières décennies ont refoulé la naissance et la mort et la plupart du temps, de nos jours, ces deux événements se produisent en milieu hospitalier. Les récentes découvertes en psychologie sur la naissance[44] ont quelque peu changé les regards sur cette dernière et livré une nouvelle grille de lecture pour le cheminement inverse, celui qui conduit à la mort. Lydia Müller l'a détaillé après avoir elle-même subi une grave maladie dont elle est sortie, mais qui l'a conduite aux confins de cette vie et en a transformé les abords. Dans une interview parue dans *Neosante.eu*, la revue internationale de santé globale en mars 2015, elle souligne qu'en Occident, on a tendance à opposer la vie à la mort, parce que la mort est synonyme de non-vie et que cela effraie les gens. Or comprendre le début de la vie peut nous aider à comprendre notre passage à travers la mort. Ainsi, souligne-t-elle, « la Vie n'est pas l'opposé de la mort, car la Vie n'a pas d'opposé. Seule la vie du corps connaît la mort. La Vie est. Elle est dans la naissance et dans la mort, qui sont des moments ponctuels de la Vie. »[45]

[43] Texte anonyme peu « scientifique » mais très parlant ! Trouvé au hasard d'Internet, à lire notamment en suivant ce lien : http://www.berrebi.org/2011/11/15/discussion-entre-bebe-athee-et-bebe-croyant/

[44] *Cf. supra*, les travaux de Jean-Marie Delassus.

[45] Lydia Müller, « Il est possible de réussir sa mort », Interview parue dans le magazine *Neosante.eu*, n° 43, Bruxelles, mars 2015, p. 12.

Ces considérations l'ont conduite à montrer qu'il y a une manière féconde de mourir, en s'y préparant consciemment, comme la future mère se prépare à son accouchement et aux contractions qui permettront à son enfant de venir au monde. « La personne est amenée à revisiter, à re-questionner son existence, afin de discerner ce qui est à terminer, à mettre en ordre, pour partir en paix. (…) On peut mourir accompli. »[46] Comme lors de la naissance d'un enfant, lorsque le ventre de sa mère le retient parce que le col de l'utérus n'est pas encore assez dilaté, il arrive que la personne « en mourance » n'arrive pas à lâcher prise ou que ses proches n'arrivent pas à la lâcher, et qu'il persiste des points de blocage. La personne ne sait pas si elle peut lâcher son entourage et cela peut tourner à l'acharnement et allonger la phase d'agonie et de mort… Exactement comme lors d'un accouchement qui se complique et doit se terminer en césarienne…

Enfin, Lydia Müller compare deux moments : celui où le mourant se retrouve face à la lumière (phénomène souvent décrit dans les expériences de mort imminente), plongé dans l'amour inconditionnel que les croyants appellent Dieu ; et celui où l'enfant est expulsé du ventre maternel et arrive dans un lieu lumineux, entouré de l'amour de ses parents… Rabindranath Tagore, un philosophe indien de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, utilise cette belle métaphore : « la mort c'est une bougie qui s'éteint quand l'aube se lève ».

« Ceux qui accompagnent le mourant doivent intercéder : être cette force d'amour dont il a besoin pour qu'il puisse lâcher, voir cette ouverture et se laisser mourir. (…) Nous – les soignants, les laïcs, les psychothérapeutes, nous avons à accomplir un service spirituel ! »[47] Nous pouvons rapprocher ces accompagnants des sages-femmes et des obstétriciens qui accueillent le nouveau-né : ils sont les « passeurs » du monde intra-utérin au monde extra-utérin, celui où l'enfant va continuer sa vie entouré de ses parents et de ses proches.

1.3.4.3. Accompagner la fin de vie c'est accompagner la vie

Soigner ces passages de vie par un accompagnement adéquat et bienveillant est primordial, car ils sont tous deux initiatiques, c'est-à-dire qu'ils apportent une plus grande maturité et permettent de grandir intérieurement, existentiellement et spirituellement. Dans la perspective judéo-chrétienne du passage, Pâques illustre bien le développement que je viens de détailler. Tout au long de son histoire, Dieu a accompagné le peuple élu à travers

[46] *Id.*, p. 13.
[47] *Id.*, p. 14.

les méandres de sa libération vers la Terre Promise. Comme une sage-femme, Il était là, parfois silencieux, parfois loquace, faisant en sorte que toujours la vie l'emporte. Puis, en Jésus Christ, il a aidé les personnes qu'il rencontrait à naître à une vie renouvelée, spirituelle, porteuse de sens et tournée vers l'espérance. A Pâques s'accomplit cette naissance en Dieu, ce retour à Dieu d'où chaque créature vient. Pâques promet que Dieu sera présent chaque fois que ce sera nécessaire, pour faire naître à la vie, parce qu'on n'en finit jamais de naître et de venir au monde, même lorsqu'on meurt. En fin de compte, les accompagnants spirituels, les pasteurs, les prêtres, les aumôniers, ne sont rien d'autre que des sages-femmes qui assistent Dieu dans son immense tâche de mise au monde.

1.4. Les enjeux des nouvelles technologies médicales

1.4.1. La naissance entre affaire privée et affaire publique

La naissance est-elle une affaire privée ou publique ? Avec l'essor des technologies médicales, l'hospitalisation pour l'accouchement et l'accès généralisé au congé maternité et parental, elle a fait apparaître de nouveaux espaces de liberté. Si la procréation relève bien a priori de la liberté individuelle d'un couple, des limites peuvent-elles lui être imposées, dans le cas par exemple d'un couple homosexuel voulant avoir recours à une mère porteuse, ou au-delà d'un certain nombre de FIV n'ayant mené qu'à des échecs ? Où se place la frontière entre affaire privée (« nous décidons d'avoir un enfant et personne ne peut s'immiscer dans ce projet ») et affaire publique où des spécialistes différents vont se pencher sur le « cas » pour les aider (ou pas) à mener à bien leur projet parental ? « Jusqu'où nous mènera la science du vivant, dans son expansion peut-être incoercible ? Jusqu'à la fabrication industrielle d'êtres humains programmables ? »[48] se demandent Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler.

Et si l'ectogénèse imaginée en 1932 par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes* était en passe de devenir réalité ? Selon Henri Atlan, médecin et philosophe français, ce n'est qu'une question d'une cinquantaine, voire d'une centaine d'années… « Il s'agirait de combler l'espace entre les cinq jours qui suivent la fécondation *in vitro* et la vingt-quatrième semaine, qui est le seuil de viabilité, compte tenu de l'état actuel des techniques concernant ces couveuses, et faire se développer toutes les étapes du développement de l'embryon et du fœtus dans une cavité ou une couveuse beaucoup plus

[48] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident*, p. 253.

performante que l'actuelle, puisqu'il faudra qu'elle soit capable de reproduire les fonctions du placenta. »[49] Comment aborderions-nous cette nouvelle phase de la procréation humaine ? Maternité et paternité seraient-elles alors sur pied d'égalité ? Quels garde-fous poser pour déplacer la naissance de la sphère privée à la sphère publique ? Autant de questions posées qui demeurent à ce jour sans réponse satisfaisante.

1.4.2. Différentes technologies

La médecine reproductive englobe différentes spécialités : la procréation médicalement assistée, la médecine fœtale qui comprend à la fois le diagnostic prénatal et une part de chirurgie *in utero*, la néonatologie, et finalement, la génétique.

Si l'infertilité peut compromettre au moins pour un temps le projet parental, mettre au monde un enfant anormal est, de nos jours, selon des critères spécifiques, tout aussi effrayant et affligeant. L'émergence de la pilule contraceptive et du fameux slogan « un enfant si je veux, quand je veux » fait croire à une totale liberté face à la maternité. En faisant miroiter la venue d'un enfant comme une commande à passer quand bon semble aux femmes (et parfois aux hommes), plus aucun raté n'est toléré…

En dehors des questions classiques entourant les techniques médicales d'aide à la procréation, on ne peut nier qu'elles floutent la limite entre thérapie (pallier la stérilité par des traitements en fonction des pathologies) et eugénisme (tri des embryons). Chaque avancée scientifique est contrebalancée par les excès qu'elle pourrait engendrer et qu'elle engendre à terme au fil des expériences et des tests qui vont toujours plus loin. Aussi, le DPI est une conséquence de la FIV, pourtant utilisée au départ pour aider des couples présentant des troubles de la fertilité à concevoir un enfant. Qui pensait, il y a trente ans, qu'on arriverait aussi loin dans cette technique ?

De plus, certains néonatologues, grisés par l'envie de toujours faire davantage, tentent de repousser les limites de la mort en essayant de sauver le plus petit des prématurés… Réussir à réanimer et à maintenir en vie des nourrissons nés avec 16 ou 17 semaines d'avance et pesant souvent moins de 500 grammes sans séquelles particulières relève encore du miracle. En effet, seuls 10% de ces enfants survivent, mais à quelles conditions ? A quand l'idée d'un liquide amniotique artificiel dans lequel le bébé serait plongé afin de simuler le ventre maternel et de prolonger une grossesse qui s'est brutalement interrompue ? Les idées pullulent, mais leur mise en œuvre tarde. Peut-être

[49] Henri Atlan, « Science : les avatars de la personne humaine », dans Jacques Attali avec Stéphane Bonvicini, *Le sens des choses*, Paris, Robert Laffont, coll. « Le Livre de poche », 2009. p. 226.

parce que le mystère de la vie et de la mort refuse encore (et refusera peut-être toujours ?) de livrer son ultime secret ?

Alors ? Quels sont les enjeux ? Peut-on laisser faire les futurs parents, la future mère célibataire, le couple d'homosexuels, la femme ménopausée à n'importe quel prix ? Qui se soucie des enfants ? Dans le débat public qui revient régulièrement sur le devant de la scène, en cas de votation populaire par exemple, on ne laisse pas une grande part à l'avis des personnes concernées. Qui a entendu l'avis d'un enfant né par don de sperme et/ou d'ovule et qui ne connaît donc pas tout ou partie de ses origines biologiques ? Peut-on l'assimiler à un enfant adopté ? Qui a entendu l'avis d'un enfant né par mère porteuse et élevé par un couple de « papas » ? Comment va se développer psycho-affectivement l'enfant qui va naître au sein du premier « trouple »[50] de femmes à s'être mariées récemment au Brésil ?

Une affiche de film a récemment attiré mon attention. Il était écrit : « Accoucher naturellement dans une société artificielle, est-ce encore possible ? » Il s'agit du documentaire *Loba*[51] qui dénonce ce que subissent beaucoup de femmes qui accouchent en milieu hospitalier et qui ont le sentiment de « se faire voler leur accouchement » par un personnel soignant non respectueux de leurs désirs et souvent débordé par un surcroît de travail auprès des patientes et de leurs bébés, et un côté administratif toujours plus prenant. La volonté de beaucoup de femmes est de se réapproprier ce moment unique et intime de leur vie, de la conception (même assistée médicalement) à l'accouchement, dans la confiance avec des interlocuteurs et des praticiens respectueux de leur être et de leurs besoins spécifiques.

1.4.3. Et l'éthique ?

Cette prise de conscience, cette volonté de se réapproprier la naissance de son enfant, de retrouver des émotions ancestrales relèvent bien de la liberté individuelle. Les femmes ne veulent plus être les otages d'une médecine qui a envahi la sphère privée. Cela nous montre que la frontière entre le privé et le public ne cesse de se déplacer, en dépassant largement le domaine de la biologie. « A court terme, les effets de la médicalisation sont prévisibles et même observables. (…) Dans la sphère privée, ils

[50] Union « poly-affective » formée de trois personnes, en l'occurrence trois femmes. L'une d'elles est enceinte. L'histoire est relatée sur Internet, à lire en suivant ce lien : https://fr.news.yahoo.com/trois-femmes-se-marient-dans-la-legalite-au-bresil-134139459.html?cmp=frfdac

[51] Pour plus d'informations, *cf.* http://lobafilm.com/fr/histoire-du-film/

affectent d'abord l'enfant mis au monde et ses deux auteurs : une sorte de réaction en chaîne transforme de fond en comble la fonction symbolique de la mère et du père, donc aussi leurs identités respectives, leur relation à l'enfant, leur relation de couple. Dans la sphère publique, les nouvelles manières de naître posent des problèmes imprévus. Problèmes d'ordre économique, particulièrement lourds : il faut gérer les usines à bébés, leurs équipements toujours plus sophistiqués, leurs personnels jamais assez nombreux. Problèmes d'ordre politique : il faut redéfinir le rôle de l'Etat qui se voulait naguère sereinement nataliste, et qui doit aujourd'hui réinventer la protection sociale. Problèmes éthiques enfin, liés surtout aux perspectives vertigineuses ouvertes par les procréations assistées. »[52]

L'éthique qui entoure ces progrès scientifiques en est à ses balbutiements et parfois même les questionnements pointent en même temps qu'une avancée dans le domaine. Par exemple, qu'en est-il des embryons surnuméraires délaissés dans de l'azote liquide à moins 196°C par le couple une fois son projet parental mené à bien ? Les donner à d'autres couples stériles ? Permettre à la science d'approfondir ses découvertes ? Ces considérations sont complexes et appellent vigilance, discernement et prudence.

1.4.4. Pour l'accompagnement spirituel

Chaque étape de la vie humaine est concernée par l'évolution des technologies scientifiques. De même que sont accompagnés les rites dits de passage comme la naissance par le baptême, l'entrée dans l'âge adulte par la confirmation ou le mariage, et la mort par le service funèbre, de même les difficultés liées à la procréation et l'usage de la médecine devraient l'être aussi. Les personnes concernées vivent un temps d'éclatement dans leur parcours de vie et leur projet parental, et se raccrochent souvent à une aide extérieure pour les guider sur ce chemin et au besoin leur faire voir les limites au-delà desquelles il pourrait être dangereux de s'aventurer.

En effet, comment déterminer soi-même si tel acharnement (entamer un 5^{e} protocole de FIV, par exemple) est vraiment utile et ne contribuerait pas à fragiliser le couple ou si investiguer davantage pour comprendre pourquoi tant de fausses couches surviennent ferait accepter la réalité de ne pas devenir parents ? Une personne tierce formée à l'écoute et à l'accompagnement spirituel peut en cela aider le couple ou la

[52] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident*, p. 253s.

personne à discerner comment unifier son être face à l'adversité et à s'ouvrir à l'action transformatrice de Dieu dans sa vie à ce moment-là.

D'un côté les découvertes scientifiques et leur utilisation en médecine sont bonnes et ont permis à nombre de couples de mener à bien leur projet parental ou de bénéficier de soins continus avant, pendant ou après une grossesse ; d'un autre, elles peuvent faire miroiter l'impossible et plonger les personnes dans un désarroi profond si elles n'arrivent pas à exaucer leur désir le plus grand qui est celui d'enfanter. Le rôle des accompagnants, pasteurs, prêtres et aumôniers, est de les aider à accepter l'inaccomplissement niché en eux en leur faisant découvrir la fécondité différente qui se cache en leur être profond.

1.5. La vie, un dû ou un don ?

1.5.1. Un droit à l'enfant ?

Au vu de ce qui précède, l'avènement de la contraception, de l'avortement et de la PMA a conduit, d'une part, à banaliser la vie et la mort et, d'autre part, à penser l'enfant comme un objet envers lequel on aurait des droits. Très justement, la psychanalyste Monique Bydlowski fait remarquer qu'avoir un enfant est une chance ou un malheur, mais en aucun cas un droit. La PMA a semé le trouble dans l'esprit des couples faisant appel à elle. En effet, en revendiquant une obligation de « résultat » et en s'attendant à ce qu'au moins une tentative, parfois parmi des dizaines, fonctionne et leur donne l'enfant tant désiré, les futurs parents se placent dans une optique de rendement.

« [Les bébés] ont désormais toutes chances d'avoir été "désirés", par une "femme libérée" des antiques sujétions du deuxième sexe, et par un "nouveau père" disposé à pouponner avec enthousiasme. Reste à savoir comment tous ces changements sont vécus et ce qu'ils représentent pour les personnes concernées. La distance est parfois importante entre les discours et le vécu, entre ce qu'on espère et ce qu'on éprouve. »[53] Une longue attente après une période d'infertilité peut fausser l'attitude du couple face à cet événement. Il peut d'une part considérer qu'il a « réussi » (à devenir parents) tout en étant reconnaissant du don qui lui est fait, il peut d'autre part se mettre en attente d'autre chose, comme de l' « enfant parfait », sans défaut, auquel il a « droit ». Après tout ce temps à espérer, ce serait vraiment un échec d'apprendre que l'enfant en devenir est atteint d'une maladie ou d'une malformation ! Ou qu'il n'est pas calme la nuit et pleure souvent… Ou

[53] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident*, p. 255.

qu'il tète mal et qu'il faut se résoudre à abandonner l'allaitement… Entre ces deux extrêmes, de nombreuses réactions peuvent aussi survenir, allant d'une attitude anxiogène pendant la grossesse et durant les premiers mois de la vie de l'enfant à un détachement presque suspect. Comment en effet investir la prochaine venue d'un enfant après des années de doutes sur sa capacité à procréer ? Certains parents ne revêtiront pleinement ce titre qu'après plusieurs mois de grossesse voire à la naissance ou même après.

Le « mythe de l'enfant parfait » est apparu il y a une trentaine d'années, en même temps que le développement des technologies biomédicales et technoscientifiques liées à la maîtrise plus large de la procréation humaine. Cependant, cet « enfant parfait » n'a jamais clairement été défini. Louise L. Lambrichs, philosophe, souligne que « l' "enfant parfait" est toujours cité entre guillemets comme on saisirait avec des pincettes, pour ne pas se salir, une idée suspecte entre toutes. (…) L'affaire en tout cas est singulière puisqu'un *enfant parfait* a priori – en admettant qu'il existât – devrait susciter plus de désir que de méfiance. »[54] Chaque parent souhaite évidemment que son enfant soit en bonne santé et qu'il lui apporte plus de joies que de soucis et c'est à cela que l'on pense en premier lorsque l'on parle de « perfection », dans le sens d' « achèvement ». Ce qui signifie que l' « enfant parfait » existe, et même en nombre ! Mais cela ne veut pas dire qu'il est sans défauts… Et c'est là que l'on entre dans la subjectivité, car considérer un trait de caractère comme une qualité ou un défaut relève de son point de vue personnel.

Finalement, « pour un parent suffisamment bon (pour reprendre l'expression de Winnicott[55]), l'enfant parfait n'est-il pas celui qui incarne ce miracle ordinaire de lui ressembler tout en étant différent, voire un peu mieux que lui quand la générosité se met de la partie ? »[56], demande encore Louise L. Lambrichs. Si chaque parent s'en tient à cette remarque, il lui sera plus aisé d'accompagner son enfant sur son propre chemin en l'encourageant, plutôt qu'en lui faisant remarquer que ce qu'il fait n'est jamais assez bien pour lui ou elle.

Mais l'investissement affectif précoce envers l'enfant, souvent avant la conception, implique une tolérance moins grande envers les complications qui peuvent survenir à tout moment de la grossesse et de l'accouchement, et durant toute la première année de l'enfant, voire plus. La mort d'un nouveau-né, même prématuré, devient intolérable,

---

[54] Louise L. Lambrichs, « Le mythe de l'enfant parfait », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Albin-Michel, 2010, p. 1356.
[55] Pour qui un parent parfait n'existe pas.
[56] Louise L. Lambrichs, « Le mythe de l'enfant parfait », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, p. 1361.

injuste (mais injuste par rapport à quoi ? La longévité moyenne d'un être humain ? La qualité de vie ?...) et même affligeante. « Jadis, les croyances et les cérémonies religieuses pansaient la peine : le tout-petit, baptisé, accédait directement aux béatitudes ; non baptisé, il trouvait refuge dans les limbes, protégé de toute souffrance. A présent, de telles consolations n'opèrent que rarement, le deuil est sans recours. »[57] Heureusement, les tendances évoluent et l'on permet davantage au deuil d'un bébé de s'exprimer et de suivre un processus grâce à des rites, à des cérémonies, à l'expression artistique et à la parole salvatrice qui permettent à l'enfant d'être présent autrement dans la vie de ses parents. De même, « face à ce malheur, l'attitude des soignants a récemment changé ; naguère, ils écartaient les parents, croyant hâter le deuil. Aujourd'hui, au contraire, ils insistent pour que les parents voient leur enfant mort. Spontanément, d'ailleurs, nombreux sont les parents qui demandent que leur bébé décédé soit vêtu de la layette préparée pour lui ; ils le photographient ; ils veulent le voir figurer dans leur livret de famille (…). »[58]

1.5.1.1. « Pluri-parentalité »

La délicate question des formes de « pluri-parentalité » qui s'offrent à notre société ne peut pas être esquivée dans une telle réflexion. Celle-ci englobe les dons de gamètes et d'embryons, l'homoparentalité, la GPA, la procréation bien au-delà de l'âge de la ménopause, la procréation *post mortem*, etc. Sans vouloir traiter toutes ces questions d'un point de vue éthique qui serait hors sujet ici, il convient d'aborder ces redoutables problèmes qui viendront tôt ou tard se poser dans les entretiens pastoraux, si tel n'est pas déjà le cas. Autant être prévenu ! Je souligne que certaines pratiques dont il va être question maintenant ne sont pas forcément toutes légalisées en Suisse, mais que certains couples ou certaines femmes célibataires partent faire ces démarches à l'étranger où la législation est plus souple en ces domaines. Elles ne seront par ailleurs pas abordées dans le chapitre sur les complications possibles, car je n'ai rencontré aucune personne concernée dans le cadre de mes enquêtes.

Le premier problème est celui de l'identité. De qui est l'enfant qui vient au monde si sa mère a été inséminée avec le sperme d'un donneur anonyme parce que son mari (devenu légalement le père de l'enfant) est stérile, ou si elle a eu recours à un don d'ovocyte ou d'embryon ? En France, un enfant issu de cette technique ne saura jamais quelles sont ses origines génétiques, puisque l'anonymat total est imposé. Pourra-t-il vivre

[57] Paul Cesbron et Yvonne Knibiehler, *La naissance en Occident*, p. 258.
[58] *Id.*, p. 258-259.

toute sa vie dans cette ignorance sans en souffrir tôt ou tard ? « Doit-on, peut-on cacher à un enfant la réalité de ses origines ? Si la réponse est non, comment gérer l'anonymat du donneur de sperme ? Si la réponse est oui, comment gérer la relation de l'enfant avec son géniteur ? »[59] Auparavant, lors d'adultères et de naissances d'enfants qu'on appelait « bâtards », le silence préservait les personnes concernées de ce genre de questionnements et la sérénité de tous les membres de la famille était préservée, au moins en apparence...

Depuis quelques années, la psychogénéalogie dénoue parfois quelques questionnements existentiels ayant mené à une thérapie en déterrant un non-dit, mais la plupart du temps, aucun voile n'est levé sur certains secrets de famille, et les individus continuent de souffrir et parfois de reporter telle difficulté sur les générations suivantes sans savoir pourquoi.

Il en va de même pour ce qui concerne la GPA, ou « gestation pour autrui », en d'autres termes les « mères porteuses ». Qui est la mère ? Celle qui donne son ovocyte (ou son embryon surnuméraire après avoir réalisé son propre projet parental), celle qui prête son utérus, porte l'enfant dans son ventre et le met au monde ou celle qui l'élèvera ? Celle qui nourrit ou celle qui allaite ? Il existe des situations dans lesquelles une femme sert de mère de substitution pour sa propre fille et met donc au monde son (ou ses) petit(s)-enfant(s) ! Où est la limite ? On peut certes voir dans cet exemple un acte généreux et charitable, mais on ne s'arrête jamais sur les enfants impliqués et leur développement psycho-affectif lorsqu'ils apprendront l'histoire de leur venue au monde (par leurs parents au mieux, par des tiers au pire) ? Jean Breck se pose aussi la question et conclut : « Quelle est la meilleure solution pour l'enfant ? Manifestement, c'est d'éviter ce genre de situation. »[60]

D'autre part, en dépit de la contraception généralisée mais jamais fiable à 100%, beaucoup d'enfants viennent au monde sans avoir été désirés. En France toujours, il est possible d'accoucher sous X, c'est-à-dire dans un anonymat total. Le même problème de l'identité pourra se poser un jour ou l'autre lorsque l'enfant cherchera à connaître son histoire et ses origines. En Suisse, quelques hôpitaux offrent le service des « boîtes à bébés », dispositif permettant aux mères désemparées par leur grossesse de déposer leur bébé (venu au monde dans des conditions précaires, imagine-t-on, puisqu'en général elles accouchent seules dans la clandestinité) dans un lieu où il sera pris en charge médicalement avant d'être confié à une famille d'accueil. Cette possibilité est également

---

[59] *Id.*, p. 201.
[60] Jean Breck, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique*, Paris, Cerf, 2007, p. 214.

anonyme, mais on a constaté que dans sept cas sur dix les mères avaient laissé une trace permettant de les retrouver ou en tout cas de connaître leur identité.

Le risque encouru par ces femmes qui abandonnent ensuite leur enfant n'est généralement pas pris en compte. Elles ont mené leur grossesse seules, sans suivi médical, et ont accouché de la même manière. Alors qu'elles auraient pu avorter… Ou demander de l'aide, un soutien financier, une piste pour s'en sortir et accepter l'enfant qui se présentait. Que sait-on de leur vie ? De leurs frustrations face à leur situation et à l'abandon de leur enfant ? Elles disparaissent dans la nature avec certainement beaucoup d'amertume et de tristesse au fond d'elles. Ne s'agit-il pas finalement d'un double abandon ? L'aide aux parents en difficulté est un vrai problème qu'on ne résout malheureusement pas avec l'accouchement sous X ni avec les « boîtes à bébé », même s'il vaut mieux que ces enfants trouvent un avenir à l'hôpital qu'une triste fin dans un sac poubelle ou un congélateur.

Il existe aussi des cas de conception *post mortem*, c'est-à-dire d'un enfant conçu après le décès de son père biologique, avec du sperme cryoconservé à cette fin, à cause d'une maladie grave et dont les traitements auraient pu porter atteinte à ses fonctions reproductrices (ses gamètes congelés auraient été utilisés ultérieurement en cas de guérison). La mère est alors inséminée avec ce sperme ou a recours à une fécondation *in vitro* alors que son conjoint est mort.

Humainement, on peut tout à fait comprendre qu'elle veuille porter ce projet parental jusqu'au bout malgré son veuvage et son deuil, qu'elle désire que son mari « continue à vivre » dans leur descendance commune. Mais, sans sous-estimer le fait que cet enfant sera entouré de tout l'amour dont il pourra avoir besoin, qu'il trouvera peut-être une ou des figures paternelles de substitution dans un parrain, un oncle, un grand-père ou un beau-père, est-il acceptable de concevoir en toute connaissance de cause un enfant qui sera orphelin de père dès le début de sa vie ? Comment accompagner cet enfant conçu après la mort de son père ? S'agit-il de la primauté du droit *à* l'enfant ou du droit *de* l'enfant ? Comment accompagner cet enfant devenu adulte et désirant fonder une famille à son tour ? On objectera à cette situation le père qui meurt en cours de grossesse, comme cela s'est souvent passé et se passe encore en temps de guerre, ou en cas d'accident ou de maladie brutale. La nuance réside dans le fait que la conception de l'enfant est survenue *avant* le décès du père, que celui-ci avait vécu en même temps que son épouse la concrétisation du projet parental.

1.5.2. A l'origine, en Dieu

Chaque civilisation connaît cette métamorphose du couple qui devient parents, mais chaque culture l'aborde différemment et lui donne un sens particulier. D'un point de vue judéo-chrétien, cette expérience peut être comprise en regard de l'histoire de la création du monde et de l'humain par Dieu. Donner naissance à un enfant, c'est, comme Dieu, le « mettre au monde », littéralement, le donner hors de soi, pour lui-même.

Les enfants demandent souvent où ils étaient avant leur naissance. Certains parents ouverts à une forme de spiritualité et de transcendance se questionnent aussi au moment d'accueillir un enfant au sein de leur foyer, que ce soit le premier ou pas. En effet, « (…) ce genre de questions : où étions-nous avant d'exister, comment sommes-nous venus sur la terre, d'où nous vient la vie, qu'est-il ce tout-petit qui repose dans le sein de sa mère ? »[61] peuvent surgir. Au fil du temps, les parents découvriront peut-être, par la lecture de la Bible, la méditation, la prière, des discussions avec un pasteur ou un prêtre et avec d'autres parents, qu'ils contribuent sciemment à la Création de Dieu et s'y reconnaissent en tant que créatures. « (…) le Père créateur demande au couple de coopérer à sa Création, et Dieu (…) lui confie la vie sous la forme la plus petite, la plus humble, la plus vulnérable et la plus sacrée qui soit (…). »[62] L'amour dont Dieu aime ses créatures est un amour inconditionnel. Et « l'amour des parents est un instrument de l'amour de Dieu le Père qui attend avec tendresse la naissance de tout enfant, l'accepte sans conditions et l'accueille gratuitement. »[63]

Dans une relation non dysfonctionnante, l'amour porté à son enfant est inconditionnel. De par la séparation avec sa mère, puis durant ses premières années de vie, l'enfant construit peu à peu son histoire et devient un sujet à part entière d'une vie qui n'appartient qu'à lui, sous le regard de ses parents et de Dieu.

L'enfant n'appartient pas à sa mère ni à son père, la créature humaine n'appartient qu'à Dieu[64], aussi le don de la vie s'inscrit-il dans une optique de liberté. Le parent, comme Dieu, accepte de regarder son enfant, sa créature, prendre des chemins personnels pour s'accomplir lui-même, elle-même. Se désapproprier de son enfant est un apprentissage que l'on peut vivre à la lumière de l'histoire du commencement de

[61] Luc Lannoye, *Le Tout-Petit*, Namur, Fidélité, 1997, p. 9.
[62] Philippe de Cathelineau, *Aux sources de la culture de Vie. Père et mère il les créa*, Chambray-lès Tours, Ed. C.L.D., 2003, p. 71.
[63] Pape François, *La joie de l'amour*, § 170, Paris, Médiaspaul, 2016, p. 129.
[64] *Cf.* Rm 14, 8.

l'humanité dans la Genèse. Pour aimer bien, il faut savoir se détacher, se désapproprier l'autre, comme Dieu s'est séparé de sa créature et l'a envoyée dans le monde.

1.5.2.1. Fondement de toute filiation

Accueillir un enfant au sein de son couple ou de sa famille lorsque l'on est croyant signifie participer à la Création de Dieu. « La mère collabore avec Dieu pour que se produise le miracle d'une nouvelle vie. (…) Chaque femme participe au mystère de la création qui se renouvelle dans la procréation humaine. (…) Tout enfant qui est formé dans le sein de sa mère est un projet éternel de Dieu le Père et de son amour éternel. » [65] Les chrétiens ont accès à ce Père créateur et source de toute vie par Jésus, son Fils. « La filiation du Fils est le fondement de toute filiation humaine et de l'adoption filiale par le Père. »[66] Le Pape François l'a ainsi rappelé très clairement lors de l'une de ses catéchèses : « Aujourd'hui, nous nous laissons guider par le mot "père". Un mot qui nous est cher, à nous chrétiens, plus que tout autre, parce que c'est le nom avec lequel Jésus nous a appris à appeler Dieu : Père. Le sens de ce mot a reçu une nouvelle profondeur, précisément à partir de la manière dont Jésus l'employait pour s'adresser à Dieu et manifester sa relation particulière avec Lui. Le mystère béni de l'intimité de Dieu, Père, Fils et Esprit, révélé par Jésus, est le cœur de notre foi chrétienne. »[67]

Beaucoup de passages bibliques nous disent que nous naissons d'une volonté de Dieu, qu'Il est à l'origine de toute vie humaine qui est l' « œuvre de ses mains »[68], « gravée sur ses paumes »[69]. « Avant de te façonner dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu ne sortes de son ventre, je t'ai consacré »[70], dit Dieu au futur prophète Jérémie. « Consacré » signifie « mis à part », « choisi pour une tâche » spéciale, et cette tâche est simplement celle d'être enfant de Dieu et de respecter son dessein. On ne choisit pas de venir au monde, on est choisi par Dieu. Dieu voit en chacun de nous ce que nous ne voyons pas forcément. Au cours d'accompagnements pastoraux et spirituels, c'est souvent l'occasion de discerner le pourquoi de notre vie sur terre, notre utilité ici-bas. Dans l'optique de l'accompagnant, chacun arrive petit à petit à se percevoir tel que Dieu le voit,

[65] Id., § 168, p. 127.
[66] Gilles Emery, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité*, Paris, Cerf, 2009, p. 136.
[67] Pape François, Catéchèse hebdomadaire du 28 janvier 2015 dont on peut lire l'intégralité en suivant ce lien : http://www.zenit.org/fr/articles/l-absence-de-la-figure-paternelle-cree-des-blessures-tres-graves.
[68] *Cf.* Ps 19, 2b.
[69] *Cf.* Es 49, 16.
[70] Jr 1, 5.

à réaliser qu'Il est avec chacun, qu'Il a posé un regard d'amour sur chacun et qu'Il l'a aimé[71], c'est pour beaucoup une « révélation » ! De même, se rendre compte que l'autre pose un regard d'amour sur soi peut transfigurer toute une vie car on s'aperçoit qu'à travers cette personne aimante et bienveillante, c'est Dieu qui nous aime et qui nous désire tels que nous sommes.

« C'est toi qui as créé mes reins ; tu m'abritais dans le sein maternel »[72], dit le psalmiste à Dieu, reconnaissant qu'il ne s'est pas fait tout seul et qu'il n'est pas seul dans sa vie : « Seigneur, tu m'as scruté et tu connais, tu connais mon coucher et mon lever ; de loin tu discernes mes projets ; tu surveilles ma route et mon gîte, et tous mes chemins te sont familiers. (…) Mystérieuse connaissance qui me dépasse, si haute que je ne puis l'atteindre ! »[73]

Job aussi, du fond de sa détresse et de sa colère, reconnaît tout de même que c'est Dieu qui l'a créé : « Tes mains, elles m'avaient étreint ; ensemble, elles m'avaient façonné de toutes parts, et tu m'as englouti. Rappelle-toi : tu m'as façonné comme une argile, et c'est à la poussière que tu me ramènes. Ne m'as-tu pas coulé comme du lait, puis fait cailler comme du fromage ? De peau et de chair tu me vêtis, d'os et de nerfs tu m'as tissé. »[74]

Je me base sur les textes bibliques pour dire que le pourquoi et le comment de la vie résident mystérieusement en Dieu. Ces passages bibliques attestent que la vie intra-utérine est reconnue pleinement par Dieu qui confère à ce nouvel être des qualités morales et spirituelles par le fait qu'il est une personne à part entière qu'il faut protéger. Jésus sous-entendait lui-même que la vie est plus précieuse que le respect à n'importe quel prix de la Loi, lorsqu'il demandait de manière pédagogique à ceux qui se trouvaient autour de lui s'il valait mieux sauver une vie ou la perdre, jour de sabbat ou pas[75]. De fait, il a guéri l'homme à la main paralysée. Il ressentait de la colère envers les Pharisiens au « cœur endurci »[76], convaincus de savoir discerner (comme Dieu) le bien du mal, inflexibles sur l'observation de la Loi. En somme, ce sont ces derniers qui souffraient de paralysie, celle de leur cœur, puisqu'aussitôt après ils se sont réunis pour savoir comment faire périr

[71] *Cf.* Mc 10, 20 : « Jésus le regarda et se prit à l'aimer. »
[72] Ps 139, 13.
[73] Ps 139, 1b-3.6.
[74] Jb 10, 8-11.
[75] *Cf.* Mc 3, 4 ; Lc 6, 9.
[76] *Cf.* Mc 3, 5.

Jésus[77]. La Bible souligne que la vie est fragile et, confiée à l'humain, qu'elle est à protéger à tout prix et, de ce fait, elle interdit formellement le meurtre[78].

1.5.2.2. Un amour parental transcendant

L'amour dont Dieu aime ses créatures peut inspirer un amour parental non dysfonctionnant. Le *Catéchisme de l'Eglise catholique* le relève d'ailleurs très bien, en soulignant les aspects masculins et féminins de Dieu : « En désignant Dieu du nom de "Père", le langage de la foi indique principalement deux aspects : que Dieu est origine première de tout et autorité transcendante et qu'il est en même temps bonté et sollicitude aimante pour tous ses enfants. Cette tendresse parentale de Dieu peut aussi être exprimée par l'image de la maternité (*cf.* Is 66, 13 ; Ps 131, 2) qui indique davantage l'immanence de Dieu, l'intimité entre Dieu et Sa créature. Le langage de la foi puise ainsi dans l'expérience humaine des parents qui sont d'une certaine façon les premiers représentants de Dieu pour l'homme. Mais cette expérience dit aussi que les parents humains sont faillibles et qu'ils peuvent défigurer le visage de la paternité et de la maternité. Il convient alors de rappeler que Dieu transcende la distinction humaine des sexes. Il n'est ni homme, ni femme, il est Dieu. Il transcende aussi la paternité et la maternité humaines (*cf.* Ps 27, 10), tout en en étant l'origine et la mesure (*cf.* Ep 3, 14 ; Is 49, 15) : Personne n'est père comme l'est Dieu. »[79]

Se sentir aimé d'un amour qui transcende celui de son père et de sa mère biologiques relève d'un grand apaisement, notamment pour les personnes dont l'un ou l'autre parent a été défaillant. « La naissance dans la chair du Verbe de Dieu n'a eu lieu qu'une seule fois; mais sa naissance selon l'esprit se produit sans cesse, ainsi qu'il le désire, chez ceux qui eux aussi le désirent, à cause de sa bonté envers les hommes. Il devient un enfant, il s'adapte à leurs capacités, et il se manifeste dans la mesure où celui qui le reçoit est capable de lui faire place. (…) Il se conforme à la mesure dont ceux qui désirent le voir sont capables. Ainsi le Verbe de Dieu se manifeste toujours de façon adaptée à ceux qui participent à lui, mais il demeure toujours invisible à tous, parce que son mystère est au-

[77] *Cf.* Mc 3,6 ; Lc 6,11.
[78] *Cf.* Ex 20, 13 : « Tu ne commettras pas de meurtre », la sixième des Dix Paroles dites par Dieu à Moïse sur le Mont Sinaï pour exhorter les Hébreux à vivre en cohérence les uns avec les autres et avec les autres peuples.
[79] *Catéchisme de l'Eglise catholique*, n° 239, p. 60.

delà de tout. »[80] Nombre de théologiens se sont attelés à une tâche immense et jamais terminée pour tenter d'expliquer la filiation de Jésus par Dieu le Père et proclamer que « (…) le comment et le pourquoi de la vie résident dans le mystère de Dieu. »[81] Dans les pages suivantes, je vais montrer que « ce que laisse entrevoir l'appellation *Abba*, c'est d'abord une relation d'ordre affectif, faite d'attachement et de confiance illimitée, comme celle qu'éprouve pour son père un jeune enfant. »[82]

1.5.2.3. La révélation du Père à la Résurrection du Fils

Voyons comment s'est tissée la relation entre Jésus et Dieu son Père. Pour cela, il nous faut considérer le chemin terrestre de Jésus qui aboutira à sa Passion et à sa Résurrection, événements qui nous révèleront la Trinité dans son ensemble. Gilles Emery voit dans la prédication de l'apôtre Pierre dans le livre des Actes des Apôtres[83] la culmination de la vie de Jésus au moment de sa Résurrection. « Dans cette prédication, écrit-il, saint Pierre part de *l'homme* Jésus ("ce Jésus") et de ce que Jésus a accompli, puis il fait mémoire de sa mort sur la Croix, dans un propos qui aboutit à la confession de sa résurrection glorieuse. »[84]

Le Dieu Père (lui-même inengendré) est Seigneur et cela se révèle dans la Résurrection du Christ. La compréhension théologique de la paternité divine et de la communion dans l'Esprit s'en trouve approfondie. Comme le souligne Emmanuel Durand, « il serait en effet illusoire de vouloir donner sens à la paternité de Dieu en se fondant simplement sur la Création, car, aux yeux de Barth, notre Dieu Créateur et Père ne saurait être découvert de façon naturelle, comme n'importe quelle vérité générale. Qu'il soit notre Créateur et Père ne prend véritablement sens qu'à partir de la révélation en Christ. S'éclaire alors a posteriori l'identité du Créateur : il est le Seigneur de l'existence, tout comme il se montre Seigneur de la vie et de la mort. »[85]

La notion de Père implique une filiation. Pour les chrétiens, cela signifie qu'en Jésus Christ, Dieu prend pleinement son sens de Créateur et de Père. Il n'est plus perçu

---

[80] Saint Maxime le Confesseur, *Centuries*, I, 8 (trad. de la *Liturgie des heures*, à l'officie du 4 janvier ; voir *PG*, 90, col. 1181). Cité dans Gilles Emery, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité*, p. 136-137.
[81] Luc Lannoye *, Le Tout-Petit*, p. 23.
[82] Michel Gourgues, « Jésus et son Père », dans *Christus* n°202, avril 2004, p. 163.
[83] Ac 2, 14-36.
[84] Gilles Emery, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité*, p. 26.
[85] Emmanuel Durand, «"Trinité immanente" et "Trinité économique" selon Karl Barth. Les déclinaisons de la distinction et son dépassement », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Paris, Vrin, 2006/3 (t. 90), p. 462.

comme un Dieu lointain, mais comme un Dieu proche, à qui on peut se confier comme à un Père. Dans l'Ancien Testament[86], cette conception de Dieu-Père existe, mais aucun des patriarches ni des prophètes ne s'adresse à Lui en disant « Père », alors que Jésus dit toujours « Abba », « Papa », lorsqu'il prie. Cela montre bien là sa filialité et sa proximité, qu'il transmet aux humains grâce à la prière dite du « Notre Père ». C'est souvent d'ailleurs la seule prière qui vient à l'esprit dans les moments difficiles, quand d'autres mots n'arrivent pas à être formulés.

1.5.2.4. Par l'Esprit saint

Apparaissant comme une force provenant de Dieu, l'Esprit saint Le lie aux humains qui deviennent alors capables de paroles et d'actions manifestant l'intervention divine. « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite »[87]. « Cette citation du psaume 110, 1 montre que Jésus glorifié occupe une place unique : il est avec le Père dans l'intimité divine la plus profonde. »[88] Juste avant[89], il est noté que Jésus a reçu l'Esprit saint et l'a répandu. Mais déjà tout au long de son ministère terrestre, la présence active de l'Esprit saint, dès le moment de sa conception, lorsque l'ange Gabriel annonce à Marie que l'Esprit Saint viendra sur elle[90], l'accompagnera pour montrer qu'il est le Fils, envoyé vers nous comme Sauveur. Pour ce faire, il a besoin de la « mettre à part », puisque l'Esprit est le Souffle qui fait bouger, qui dynamise les relations, entre semblables et avec Dieu, et qui la pousse vers ce à quoi elle est appelée.

« En effet, c'est le Saint-Esprit qui donne d'entrer dans le mystère du Fils et de son Père »[91] et de révéler la paternité de Dieu au monde à travers les enseignements de Jésus lors de son ministère terrestre et jusqu'à sa passion et à sa Résurrection.

Se demander qui est ce Dieu qui se révèle dans la Parole biblique est un point important pour l'accompagnement spirituel. En effet, l'enjeu d'un tel accompagnement est non seulement d'aider la personne à s'harmoniser avec elle-même, mais aussi de la

---

[86] *Cf.* par exemple : Ex 4, 22-23 où Dieu appelle son peuple qu'Il a libéré « mon fils premier né » : « Tu diras au Pharaon : Ainsi parle le Seigneur : Mon fils premier-né, c'est Israël ; je te dis : Laisse partir mon fils pour qu'il me serve – et tu refuses de le laisser partir ! Eh bien, je vais tuer ton fils premier-né. » ; ou encore Dt 8, 5 : « et tu reconnais, à la réflexion, que le Seigneur ton Dieu faisait ton éducation comme un homme fait celle de son fils. ». Avant la libération du joug égyptien, la vie du peuple d'Israël est perçue comme celle d'un enfant éduqué par son père (Dieu).
[87] Ac 2, 34.
[88] Gilles Emery, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité,* p. 26.
[89] *Cf.* Ac 2, 33.
[90] *Cf.* Lc 1, 35.
[91] Gilles Emery, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité,* p. 31.

soutenir dans son lien parfois fragile avec Dieu ou la représentation qu'elle a de Lui. Sans l'Esprit, le Souffle saint, cette tâche est impossible. C'est lui qui se glisse dans l'entre-deux de la relation entre accompagnant et accompagné. En prenant conscience que Dieu est trinitaire, Père, Fils et Esprit, chacun, chacune, peut savoir qu'Il est d'abord là pour lui ou elle, en lui ou en elle, pour le ou la libérer de ses peurs, de ses angoisses ou de ses emprises.

Le Dieu Père assure à la personne accompagnée un amour inconditionnel et personnel. En la créant, Dieu l'a aimée le premier, de toute éternité. Renouer avec cette intuition peut remettre dans un chemin de quête spirituelle, de pardon et d'acceptation de son histoire personnelle. C'est par Lui que l'humain est rendu fécond, biologiquement bien sûr, mais aussi spirituellement. En Jésus Christ, frère de tout être humain, Dieu s'est fait tout proche pour défaire les nœuds mortifères de l'existence, lui qui a été envoyé dans le monde par le Père. Ce lien n'existerait pas sans la troisième personne de la Trinité, le Souffle saint, celui qui re-lie, qui rend fécond, mais qui assure aussi la distance entre les personnes, une sorte d'équilibre de bonne distance pour des rapports sains et porteurs de fruit.

L'apôtre Paul nous assure à ce sujet que nous n'avons pas reçu un esprit qui nous rend esclaves, mais qui rend libres, un Esprit qui fait de nous « des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père. Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. »[92]

1.5.3. Abba, Père

1.5.3.1. Continuité entre la foi juive et la foi chrétienne

Jésus appelait Dieu « *Abba* »[93], « papa » en araméen. Un tout petit mot qui dit toute la profondeur de la relation prédominante, unique et intime qui l'attachait à Dieu. Cette relation fait référence au Dieu unique de la foi juive[94] et marque également la continuité de la foi chrétienne par rapport à la Bible hébraïque qui comporte aussi des occurrences de « père » pour parler de Dieu[95]. C'est-à-dire que le Père est Père de tous parce qu'il est d'abord le Père de Jésus dans une relation unique. Et il le dit lui-même : « Je suis le

[92] Rm 8, 15-16.
[93] *Cf.* par exemple Mc 14, 36.
[94] Toutes les conceptions de la foi juive découlent du « Shema Israël » (expression par laquelle est appelée cette exhortation) prononcé par Moïse au peuple d'Israël. « Ecoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le Seigneur Un. » (Dt 6, 4)
[95] *Cf.* entre autres Dt 32, 6c ; Jr 3, 19d ; Es 63, 16.

chemin et la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu. (…) Celui qui m'a vu a vu le Père. (…) Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ! Au contraire, c'est le Père qui, demeurant en moi, accomplit ses propres œuvres. »[96]

1.5.3.2. Chez les évangélistes

L'évangéliste Jean souligne souvent que Dieu le Père de Jésus est aussi Dieu le Père de ses disciples, de ses amis, de tous les humains en fait : « Je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu. »[97] Ce qui aboutira, comme nous l'avons vu plus haut, au don de l'Esprit saint afin que les disciples deviennent à leur tour enfants de Dieu.

Les évangiles synoptiques, quant à eux, insistent sur le rapport unique et premier de la filiation de Jésus envers son Père, lorsqu'il affirme, par exemple, qu'il est envoyé par le Père[98], toujours par des scènes présentant un ou des enfants.

Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, un autre grand enseignement de Jésus dans lequel tout chrétien quelle que soit sa confession se retrouve est le *Notre Père*, prière dans laquelle Jésus nous demande d'appeler Dieu son Père, « notre Père ». Jésus invite chacune et chacun à entrer dans la même intimité que lui, à devenir ses sœurs et ses frères, membres d'une même famille. « Appeler la première personne *Père*, ce n'est pas recourir à une métaphore, et ce n'est pas une manière de parler de l'activité de l'Inengendré, mais c'est nommer le Père de Jésus par son nom propre, conformément à ce que Jésus a révélé. »[99]

1.5.4. Pour l'accompagnement spirituel

1.5.4.1. Le mystère trinitaire comme mystère de vie

En reconnaissant Dieu comme Père, on Lui reconnaît la faculté d'être doué de fécondité et donc de nous rendre féconds, spirituellement d'abord, et biologiquement, bien sûr, en présupposant que nos enfants proviennent d'abord de Lui. Le Père ne cesse de

[96] Jn 14, 6-7.9c.10bc.
[97] Jn 20, 17.
[98] *Cf.* Mc 9, 37 et Mc 12, 6.
[99] Gilles Emery, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité,* p. 125.

communiquer avec sa créature à travers son Fils, Jésus Christ, Parole incarnée dans l'histoire, et de l'Esprit saint, qui, demeurant invisible, nous introduit à la communion du Père et du Fils.

« En grec comme en hébreu, l'association du souffle, du vent et de la vie est fondamentale. Cette réalité mystérieuse de l'esprit est perçue dans les deux aires culturelles comme une puissance de caractère "divin", comme une médiation entre le monde invisible et le monde visible. Le peuple d'Israël lie la *ruah* à un Dieu sujet : le souffle que Yahvé insuffle. Le sens de *ruah* vient du rôle que le souffle joue dans les relations personnelles et historiques de Dieu avec son peuple. (…) Le Nouveau Testament n'abandonne pas le concept vétérotestamentaire (par exemple Lc 1,15 ; Jn 3,8 ; Ac 2,2-4 ; Rm 8,9 ; 1 P 1,12). (…) il renvoie toujours à son porteur historique : Jésus-Christ dont l'Esprit prend la relève. »[100]

Dans cette continuité, nous voyons clairement l'implication de l'Esprit, du Souffle Saint, non seulement dans notre lien avec le Père et le Fils, mais aussi dans toutes nos relations humaines aussi complexes soient-elles. Lorsque nous nous sentons en relation avec la transcendance, nous pouvons affronter les liens horizontaux avec plus de confiance et d'espérance. Le théologien Klauspeter Blaser résume ainsi: « Comme conséquence de l'incarnation, il y a rencontre de l'esprit humain, de la vie psychique et de l'action de Dieu. Les mouvements insistant sur l'expérience du Saint-Esprit dans la vie personnelle et communautaire en tirent parti. »[101]

La Bible relate de nombreuses histoires d'amitié et d'amour, entre des humains, mais aussi entre des humains et Dieu. Ces histoires peuvent devenir le lieu d'une expérience spirituelle et changer la vie des personnes concernées. « En effet, le tout Autre ne peut nous dire son amour que par ses actes, ses interventions dans notre existence, les personnes qu'il met sur notre chemin. Et nous pouvons passer à côté de tout cela, ne pas même le remarquer, être obsédé par ce qu'il *ne fait pas* et en conclure qu'il ne nous aime pas. »[102] Et c'est ce Souffle, cet Esprit, qui se faufile entre nos relations, à la fois pour nous lier les uns aux autres, et pour permettre à l'espace nécessaire d'être entre nous et de garder une juste et salutaire distance. Je reviendrai plus en détail sur ce travail de différenciation mené par Jésus.

---

[100] Klauspeter Blaser, « L'Esprit et la sanctification », dans *Introduction à la théologie systématique*, Genève, Labor et Fides, 2008, p. 280s.
[101] *Id.*, p. 300.
[102] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 249.

1.5.4.2. La paternité et l'Esprit

L'apôtre Pierre dit dans sa première épître : « Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte. Mais que ce soit avec douceur et respect, en ayant une bonne conscience. »[103] En effet, « la tâche fondamentale de la théologie est de rendre compte de la foi et de l'espérance »[104] écrit Gilles Emery au tout début de son introduction sur la Trinité. En remplaçant, dans cette phrase, le mot « théologie » par « accompagnement spirituel », nous avons un début de réponse. La tâche fondamentale de l'accompagnement spirituel est d'être avec l'autre dans la confiance et l'espérance en Dieu pour lui offrir écoute et accueil inconditionnel. En effet, parler de la relation de Jésus à Dieu son Père nous aide à comprendre comment nous devenons à notre tour ses enfants et donc des frères et sœurs de nos semblables. Accompagner spirituellement quelqu'un, c'est être conscient qu'il pourrait aller au-delà de lui-même, vers un ailleurs que personne ne connaît à l'avance. C'est faire confiance à l'Esprit, au Souffle d'amour, en lui disant « oui » par la foi et l'espérance : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés »[105].

Le pasteur Antoine Nouis, dans *Un catéchisme protestant*, écrit que « la paternité est marquée par l'adoption et la responsabilité. Il ne suffit pas d'être géniteur pour être père, il faut encore reconnaître, accueillir et accompagner son enfant. Le lien du père à l'enfant n'est pas naturel mais culturel. »[106] Nombre de pères, de nos jours, ne savent plus comment être pères, justement. On attend d'eux qu'ils soient « maternels », qu'ils donnent le biberon et changent les couches, qu'ils jouent avec leurs enfants, voire qu'ils sacrifient leur carrière pour être davantage avec eux (et c'est légitime, à l'heure où la plupart des mères exercent une activité professionnelle hors du foyer familial et où les places en crèche sont rares et parfois chères). Ce n'est pas naturel, mais bien culturel, de devenir pères pour les hommes de la génération d'après mai 68. Et beaucoup d'entre eux souffrent d'une sorte de « blues du père », dépassés qu'ils sont par les nouvelles attentes autour de leur statut…

Les pays du nord de l'Europe accordent un congé paternité aux jeunes pères, parfois un congé parental de plusieurs mois à se partager entre le père et la mère à leur convenance. Claude Revault d'Allones, psychologue clinicienne, chercheuse au CNRS et

[103] 1 P 3, 15b-16ab.
[104] Gilles Emery, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité*, p. 9.
[105] Jn 15, 9.
[106] Antoine Nouis, *Un catéchisme protestant*, Lyon/Lausanne, Olivétan/Office protestant d'éditions chrétiennes, 2010, p. 87.

professeure à l'Université Paris-VIII, attire notre attention sur ces faits nouveaux : « Le risque existe à paterner d'être comme une deuxième mère, ou seulement l'auxiliaire de la mère. (…) Ils [ces moments où le père s'occupe de l'enfant] participent à l'établissement du lien charnel à l'enfant, à la création de l'attachement réciproque – mais ils ne font pas un père, s'ils y contribuent. Et qualifier ce père de "nouveau", s'il entérine un changement dans les mœurs, ne fait rien à l'affaire… (…) Car la paternité se soutient avant tout de la loi, d'un passage nécessaire par elle, sans laquelle elle ne saurait se construire, exister, se situer et se tenir : "*Pater is est quem nuptiae demonstrant*[107]" reste l'expression d'une vérité bien humaine, une référence incontournable. (…) Parce qu'elle marque et permet de maintenir fermement la distinction fondamentale entre géniteur, père, fonction paternelle ; plus fondamentale que celle que l'on peut parallèlement établir entre génitrice, mère, fonction maternelle, la maternité se soutenant avant tout d'autres critères. (…) Le père est celui que la société, la femme, lui-même, et plus tard l'enfant reconnaissent et affirment comme tel ; et d'autre part la fonction paternelle qui, en l'absence ou la défaillance d'un père, peut être exercée par d'autres : hommes, femmes, institution sociale. Sans quoi, comment les enfants "sans père" s'humaniseraient-ils ? »[108]

Le lien père-enfant peut rencontrer des difficultés d'attachement, d'un côté comme de l'autre. Il ne va pas forcément de soi. Bien loin de l'Esprit saint permettant la fluidité des liens entre les trois Personnes de la Trinité puis avec celles et ceux se reconnaissant filles et fils du même Père. Pourtant, dans toute relation, dans tout rapport humain, se glisse ce Souffle d'amour. Parfois si discrètement… « Mais chacun peut remarquer qu'il est passé : l'amour (re)fleurit dans son sillage ou, tout au moins, il germe… "Le fruit du souffle, c'est l'amour (…)[109]" et beaucoup d'autres bonnes choses qui naissent de l'amour en vérité. Le fruit peut tarder à mûrir, est-ce pour cela que je me tairais ? J'attendrais d'être toute aimante pour me donner le droit de parler du souffle qui "travaille" mes amours, mes amitiés, toutes mes relations affectives ? Ce serait oublier ma condition humaine : quelle que soit la fécondité de mes expériences, je ne serai jamais "arrivée" ; dit positivement, je grandis et grandirai encore dans ma manière d'aimer. »[110]

---

[107] Principe de droit romain signifiant « le mari de la mère est présumé être le père de l'enfant », pendant de « *Mater semper certa est* », « [l'identité de] la mère est toujours certaine ». Ce qui, avec les avancées scientifiques de la PMA, et notamment dans le cas de la GPA (gestation pour autrui), n'est plus forcément valable, du moins génétiquement… La mère étant celle, dans le droit moderne, qui a donné naissance à l'enfant.

[108] Claude Revault d'Allones, *Etre, faire, avoir un enfant*, p. 143-144.

[109] Ga 5, 22 *sq*. Note de l'auteure.

[110] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer,* p. 19.

1.5.4.3. L'accompagnement « par l'Esprit »

Dans l'accompagnement *spirituel* (du latin *spiritus*, esprit, souffle), il s'agit de se tenir aux côtés de la personne accompagnée et de l'aider à discerner, à retrouver ce souffle d'amour qui « souffle où il veut »[111]. « On "voit" le souffle à la manière dont quelqu'un, au-dedans de soi, change sa façon de voir et d'agir, s'ouvre aux autres, devient plus lucide, accepte ses limites, gagne en confiance, découvre son potentiel d'amour, se désencombre de ce qui cassait ses élans. De quel droit dirions-nous – parce que cette personne n'a ni Dieu, ni Jésus, ni le Saint-Esprit à la bouche ou même en tête – que cela n'a rien à voir avec le souffle saint ? »[112]

Voir une personne traversée par ce souffle après une longue errance est une grâce, un fruit de l'accompagnement. « L'amour du prochain jaillit de la charité divine répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit et est ainsi le signe infaillible de l'amour de Dieu.»[113] Cela peut être un moment fulgurant ! Un « instant d'éternité » comme j'aime à l'appeler ! Même si l'on ne voit pas tout de suite où cette « conversion », ce changement de regard sur elle-même et sur les autres, sur Dieu aussi, va la mener, être le témoin de ce nouveau chemin qui s'ouvre est une expérience profonde, autant pour la personne accompagnée que pour celle qui l'accompagne.

Le théologien allemand Paul Tillich résume ainsi ce saisissement par le Tout-Autre, qu'on n'arrive même pas forcément à nommer tellement c'est abyssal : « Parfois, une onde lumineuse fait alors irruption dans notre obscurité et c'est comme si une voix nous disait: "Tu es accepté. Tu es accepté, accepté par cela qui est plus grand que toi et dont tu ne sais pas le nom. Ne demande pas ce nom maintenant; peut-être le trouveras-tu plus tard. Ne fais rien maintenant ; peut-être plus tard feras-tu beaucoup. Ne cherche rien ; n'accomplis rien ; ne projette rien. Accepte simplement le fait d'être accepté." Si cela nous advient, c'est l'expérience de la grâce. Après une pareille expérience, il se peut que nous ne soyons pas meilleurs qu'avant. Mais tout est transformé. A ce moment-là, la grâce triomphe du péché et la réconciliation comble le fossé de la séparation. Cette expérience n'exige rien, aucun a priori moral, religieux ou intellectuel, rien que l'acceptation. »[114]

En termes bibliques, ce serait le moment où la personne « entend » Dieu lui dire : « aujourd'hui je t'engendre, aujourd'hui tu deviens mon fils ou ma fille ». Grâce à

[111] *Cf.* Jn 3, 8.
[112] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 20-21.
[113] Charles-André Bernard, *Traité de théologie spirituelle*, Paris, Cerf, 1986, p. 356.
[114] Paul Tillich, *Les Fondations sont ébranlées*, Editions Robert Morel, 1967, p. 222.

l'engendrement du Fils par le Père, au moment du baptême[115] de Jésus, puis de sa Transfiguration[116] et bien sûr lors de sa Résurrection[117], nous pouvons saisir les fruits de cet événement qui retombent sur notre filiation divine à nous, dans laquelle sont semées des graines pour l'avenir. A condition de se souvenir de son existence éternelle, l'espérance ne meurt jamais ! « Cela fera donc du bien à tout le monde (…) de réécouter la promesse que Jésus a faite à ses disciples : "Je ne vous laisserai pas orphelins" (Jn 14, 18). C'est lui, en effet, la Voie à parcourir, le Maître à écouter, l'Espérance selon laquelle le monde peut changer, l'amour est vainqueur de la haine, il peut y avoir un avenir de fraternité et de paix pour tous. »[118] « Pour tous », même pour celles et ceux qui se sentent mis à l'écart de Dieu ou qui s'en sont mis à l'écart eux-mêmes. L'enjeu de l'accompagnement spirituel est alors la réconciliation avec cette image d'un Dieu Père alors même qu'ils n'ont pas eu de père ou qu'il a été si défaillant et que la blessure demeure vive.

Comment procéder ? En relisant le livre de Job, par exemple. Job n'a jamais coupé le contact avec Dieu, il est resté en relation avec Lui, n'hésitant pas à Lui dire le fond de sa pensée. « C'est ainsi que, sans le savoir, il laissait le Souffle travailler sa haine et bouleverser de fond en comble sa conception de l'amour. »[119] Lytta Basset parle de « déparasitage » opéré par le Souffle saint afin que nos relations puissent respirer et garder une distance salutaire pour tous les partenaires. C'est à cette seule condition que nous pouvons aspirer, un jour, à renouer, voire à aimer nos « ennemis » comme le recommande Jésus[120]… « Rien n'empêche le souffle d'amour – qui nous a accompagnés dans la traversée de la haine – d'aller beaucoup plus loin que nos rêves les plus fous : il arrive qu'on (re)devienne les meilleurs amis du monde… »[121]

1.5.4.4. L'éternelle enfance de Dieu

L'Esprit ou Souffle saint est certainement celui qui permet à chacun de naître à lui-même et donc à Dieu, de se convertir chaque jour, de savoir dire « oui » à Dieu, de se

[115] Lc 3, 22 : « Une voix vint du ciel : "Tu es mon fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré." ».
[116] Mt 17, 5d : « Une voix disait : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. Ecoutez-le!" ».
[117] Jn 20, 17 : « je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu ».
[118] Pape François, Catéchèse du 28 janvier 2015, dont on peut lire l'intégralité en suivant ce lien : http://www.zenit.org/fr/articles/l-absence-de-la-figure-paternelle-cree-des-blessures-tres-graves.
[119] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 122.
[120] *Cf.* Mt 5, 44.
[121] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 124.

tourner vers Lui, de devenir un homme nouveau, une femme nouvelle. Cet attachement au Souffle est le garant des engendrements à l'autre et à l'Autre. C'est lui qui offre toutes les possibilités de naissance puis de croissance dans la foi, toujours en lien avec ses semblables et avec Dieu, le Père de tous. A ce moment-là, on ne fait plus qu'un avec Lui et on vit dans une « éternelle enfance », que l'on peut traduire par un éternel émerveillement.

« L'éternité divine est incarnée en cet instant [celui de la Résurrection]. Or c'est là que [Jésus] est l'image parfaite du Père. Le Père, lui aussi, vit comme dans une éternelle enfance. Tout père qui est un vrai père se sent naître lui-même, lorsqu'il donne naissance à son enfant. Il y a en Dieu cette réalité difficile à saisir (…). Mais elle est là : il existe une éternelle enfance commune au Père et au Fils, une paradoxale enfance dans la paternité de Dieu. »[122] Peut-être voulait-il ainsi souligner la double naissance qu'implique l'arrivée d'un enfant dans une vie, dans la vie d'un couple ? Celle de l'enfant, naturellement, et celle, spirituelle, des parents, qui doivent répondre à leur nouvelle vocation.

Paul Claudel a bien expérimenté cette notion d' « éternelle enfance de Dieu » alors de sa conversion, un soir de Noël : « J'étais moi-même debout dans la foule, près du second pilier à l'entrée du chœur à droite du côté de la sacristie. Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché et je crus. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. »[123] Comme ayant touché du coeur le mystère de Dieu, Claudel, subitement fils du Père, consacra le reste de sa vie à s'évangéliser et à évangéliser les autres afin de les aider, à sa modeste mesure, dans un « être là », à rencontrer également le Christ.

1.5.5. Etre là

Si la science a beaucoup progressé ces dernières décennies, à travers des découvertes qui restent tout de même relativement récentes au regard de l'histoire biblique, il demeure des points d'interrogation concernant la vie humaine, de sa conception à sa mort, deux passages vers une autre forme de vie. Quelque chose du mystère de la vie

[122] François-Xavier Durrwell, *La mort du Fils. Le mystère de Jésus et de l'homme*, Paris, Cerf, 2006, p. 42.
[123] Paul Claudel, *Contacts et circonstances*, in *Œuvres en Prose*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1965, p. 1009-1010.

échappe à l'être humain. Mais placer sa confiance en Dieu (ou en une transcendance qu'on nomme autrement) revient à reconnaître humblement qu'on ne s'est pas fait tout seul et que la vie a un sens. A l'instar de la mère qui voit mourir ses sept fils en martyrs dans le deuxième livre des Maccabées : « "Je ne sais comment vous êtes apparus dans mes entrailles ; ce n'est pas moi qui vous ai gratifiés de l'esprit et de la vie, et ce n'est pas moi qui ai organisé les éléments dont chacun de vous est composé. Aussi bien le Créateur du monde, qui a formé l'homme à sa naissance et qui est à l'origine de toute chose, vous rendra-t-il dans sa miséricorde et l'esprit et la vie, parce que vous vous sacrifiez maintenant vous-mêmes pour l'amour de ses lois." »[124]

Notre représentation autocentrée de la vie et du monde dans lequel nous vivons ferme nos contemporains à l'ampleur du réel. Fabriquer la vie, maîtriser la mort, c'est exprimer que la vie elle-même n'a pas de sens. Pourtant, personne ne s'est mis au monde lui-même, personne ne se doit la vie, personne n'a rien demandé. Mais chacun est un « être-là », un *Dasein* assujetti à un nombre de contraintes qu'il n'a pas choisies mais auxquelles il doit obéir, tout en étant confronté à la possibilité constante de sa propre mort. Ce concept majeur du philosophe allemand Martin Heidegger[125] rejoint l'espérance des chrétiens dans la mesure où ceux-ci n'attendent pas la venue du Christ à la fin des temps mais s'y préparent déjà en cette vie terrestre. Il s'agit donc de rapprocher le *Dasein* heideggerien du *kaïros* des chrétiens pour comprendre l'attente consciente d'un accomplissement avec Dieu dans chaque vie jusqu'à la mort. Chacun est dans le monde, sans avoir demandé à y être, et, de ce fait, ne doit rien à personne sinon à Dieu de l'y avoir « jeté », pour reprendre un terme de la philosophie de Heidegger. Chacun est un « Etre-jeté » (*die Geworfenheit*) qui n'est pas sa propre origine et ignore sa propre fin. A certains moments, on se trouve au bon endroit au bon moment lorsqu'un exaucement ou un accomplissement survient après un temps d'errance ou même de combat, existentiel ou spirituel. Le « Dasein » relève de l'histoire chronologique, terrestre, tandis que le « kaïros » est un moment unique, ne ressemblant pas à un autre, où une opportunité peut être saisie. En ce sens, la vie ne peut en aucun cas être un dû.

---

[124] 2 M 7, 22-23.

[125] Concept développé dans son œuvre majeure *Etre et Temps*, trad. nouvelle et intégrale du texte de la dixième édition par Emmanuel Martineau, Paris, Authentica, 1985.

1.6. Retrouver le don sacré de la vie

En conclusion, il convient de dire avec force que, selon la tradition biblique, la vie est un don sacré conféré par le Dieu d'amour. Ce don, fondement de la dignité, est à accueillir avec joie et reconnaissance, et à accompagner avec douceur, écoute et charité, car la vocation humaine est de rester relié et de relier les autres à ce Dieu qui a créé les humains comme l'expression suprême de son amour et vers qui leur espérance est tournée après cette vie. « C'est cette vocation sublime qui confère à l'existence humaine son caractère *sacré* ou sa *sainteté*. C'est elle seule qui donne à la vie humaine sa valeur éternelle, de la conception, en passant par la mort physique, jusqu'à l'existence ressuscitée dans le Royaume de Dieu. »[126] C'est par la sanctification que l'humain peut, par le don de la grâce qui offre à chacun une identité nouvelle d'enfant de Dieu, par ses actions et son témoignage de foi, se tourner vers Celui qui lui a donné la vie.

1.6.1. La sanctification

« Dieu ne nous a pas appelés pour que nous demeurions dans l'impureté, mais il nous a appelés à la sainteté. »[127] Par le don de la vie biologique à chaque naissance et par le don de la vie spirituelle à chaque baptême, Dieu appelle chacune et chacun à la sanctification[128], c'est-à-dire à la sainteté, à la vie avec Lui, par l'Esprit saint. En hébreu, le mot קָדוֹשׁ signifie mis à part, différencié par Dieu pour pouvoir suivre son propre chemin, répondre à sa propre vocation. Concrètement, durant toute vie, Dieu achève en chaque créature ce qu'il a commencé en la créant. La grâce donnée soutient sa collaboration à Sa création. Cette collaboration s'exprime dans les actions ostensibles effectuées par et dans la foi. Elle est donc conséquence d'un choix personnel, le choix de dire « oui » à Dieu. S. Augustin écrit à ce sujet : « Certes, alors, nous travaillons, mais nous coopérons avec Dieu qui travaille. En effet, sa miséricorde nous a devancés. Mais elle nous a devancés pour que nous soyons guéris, car elle nous suit pour qu'une fois guéris nous soyons revivifiés. Elle nous devance pour que nous soyons appelés ; elle nous suit pour que nous soyons glorifiés. Elle nous devance pour que nous vivions pieusement ; elle nous suit pour que nous vivions toujours avec Dieu, parce que sans lui nous ne pouvons rien faire. »[129]

---

[126] Jean Breck, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique,* p. 16.
[127] 1 Th 4, 7.
[128] La sainteté ou la sanctification sont ici des traductions du mot grec ὁ ἁγιασμός.
[129] S. Augustin, *La nature et la grâce*, XXXII, 36, dans *Œuvres,* III, Paris, Gallimard, Coll. La Pléiade, 2002, p. 757.

En menant sa vie dans l'Esprit, par ses activités professionnelles et bénévoles, sa vie familiale et amicale, ses loisirs et ses prières, tout croyant participe à la sanctification selon l'injonction que Dieu a demandé à Moïse et Aaron de transmettre au peuple d'Israël : « c'est moi le Seigneur votre Dieu ; vous vous sanctifierez donc pour être saints, car je suis saint. »[130] A l'origine du don de la vie se trouve, comme je l'ai déjà souligné, l'amour inconditionnel de Dieu. Il implique une complémentarité entre la qualité de la vie et l'aspiration à la sainteté. La vie étant sacrée, il lui confère une valeur éternelle, de la conception à la mort, dans l'espérance de la résurrection à la vie éternelle en Jésus Christ, dans une quête de sainteté dont la plénitude ne sera révélée qu'à la fin des temps.

Face à la banalisation de la vie et de la mort en Occident, à la perte des valeurs judéo-chrétiennes pourtant à la base de notre civilisation, parler de sanctification et du caractère « sacré » de la vie est très mal compris. La vie est sacrée parce que bibliquement, Dieu a « mis à part » sa créature. En nous reconnaissant comme personnes distinctes et uniques, nous pouvons nous unir les uns avec les autres dans un lien de communion avec Lui, parce que nous admettons avoir été créés et différenciés par Lui, chacune et chacun ayant été désiré pour soi-même, pour suivre son propre chemin, pour répondre à sa propre vocation tout en demeurant liés les uns aux autres. Au sein même de ces liens particuliers, nous incarnons et vivons de l'amour créateur de Dieu, et grandissons intérieurement pour tendre à cette sainteté voulue par Lui. « Le caractère sacré de la vie, autrement dit, est intrinsèque à notre propre nature, mais il est actualisé, rendu concret et effectif dans la vie quotidienne par nos efforts incessants pour affirmer et préserver une authentique sainteté de vie. L'acquisition de la sainteté requiert donc notre participation active, une synergie ou coopération avec la grâce divine qui nous invite à "rejeter le vieil Adam" et à "revêtir le nouvel Adam". »[131]

1.6.2. Le don de la vie humaine comme présupposé de l'accompagnement spirituel

Postuler que la vie est un don et qu'elle a un caractère sacré, c'est considérer qu'elle débute avec la conception même, avec ce moment mystérieux où deux gamètes s'unissent et partagent leur patrimoine génétique, c'est-à-dire dans les quelques heures suivant la fécondation. Pour l'accompagnement spirituel, ce présupposé est capital. Fondée sur l'exigence fondamentale de l'Evangile, sur l'amour du prochain, une attitude d'écoute et d'attention pourra alors refléter à la personne accompagnée le prix qu'elle a

[130] Lv 11, 44.
[131] Jean Breck, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique*, p. 16-17.

premièrement aux yeux de Dieu. « Tu vaux cher à mes yeux, tu as du poids et moi je t'aime »[132], dit le Seigneur. Cette « consécration » de la part de Dieu donne de la valeur à toute vie humaine et transcende les circonstances de sa conception. C'est pourquoi, que l'enfant soit le fruit d'un viol ou d'une FIV, qu'il soit en bonne santé ou malade, sa légitimité première est d'être aimé par Dieu, même si la manière dont il a été conçu relève d'un acte hors la loi ou éthiquement discutable, ou si l'anamnèse révèle un problème de santé plus ou moins grave.

Tout être demeure une personne, puisque créé à l'image de Dieu. De ce fait il porte témoignage à cette image par le simple fait d'exister. La question qu'on peut se poser est la suivante : Dieu peut-il vraiment aimer un être dont ses géniteurs ne voulaient pas, ou qu'ils n'attendaient pas tel qu'il s'est présenté (malade, handicapé…) ? Tous les gestes d'amour, toutes les douces paroles prononcées au creux de l'oreille de ces enfants par le corps médical[133] et leurs parents sont des manières de nous montrer qu'il n'en va pas autrement avec Dieu. Et que c'est même Lui qui est à l'origine d'un tel accueil alors que tout semblait si mal parti pour la vie de ces tout petits.

Prendre en compte comme prérequis à tout accompagnement spirituel que toute vie humaine a été voulue, donnée et créée par Dieu, comme nous le lisons dans la Bible, éclaire la relation accompagnant-accompagné. Elle permet de tisser un lien de confiance, sans crainte pour l'accompagné d'être jugé, dans la perspective de pouvoir se concentrer sur l'échange, dans la compassion et le réconfort d'un souci pastoral sans cesse déposé dans la prière.

L'idée que Dieu soit à l'œuvre dans les plus petits recoins de chacune de nos vies, au plus intime de l'existence humaine, dès notre conception, est fondamentale dans la théologie chrétienne et dans tout accompagnement pastoral, particulièrement de couples rencontrant des difficultés dans leur cheminement parental, parfois avant la conception d'un enfant. Selon les histoires singulières qu'un pasteur, un prêtre, un aumônier ou tout autre accompagnant entend en entretien, les questions à ne jamais perdre de vue sont les suivantes : « Comment déterminons-nous quelles réalisations scientifiques sont potentiellement bonnes ? Et comment déterminons-nous leur usage, bon ou moralement approprié dans chaque cas ? (…) Cela nous ramène à notre préoccupation première : énoncer les critères qui nous aideront à donner une évaluation théologique et une approche

[132] Es 43, 4.
[133] En cas d'enfant non désiré et abandonné, par exemple, ou lorsque la mère ne peut s'en occuper, pour une raison ou une autre.

pastorale de ces questions dans la mesure où elles affectent la vie de chacun de nous. »[134] Un soin particulier est donc à apporter à la préparation de ces entretiens pastoraux parfois délicats et toujours empreints d'émotion.

Se souvenir pour commencer que dans chaque entretien individuel nous ne sommes pas deux mais trois (ou pas trois mais quatre si l'on est face à un couple), avec l'Esprit saint, place d'emblée l'accompagnement sous le regard du Créateur de toute vie. Cela permet ainsi de voir la personne accompagnée comme porteuse de l'image de Dieu et la raison de sa demande d'accompagnement comme une occasion de se rapprocher de ce Dieu qui l'aime de toute éternité en Jésus Christ, simplement pour ce qu'elle est. Il est établi par bon nombre d'accompagnants spirituels que beaucoup de chemins de vie tragiques se sont transformés en canaux de grâce. Chacun participe à la réalisation du plan de Dieu pour le monde et est responsable, pour lui-même, devant Dieu et avec Lui, de la création et des créatures qui lui ont été confiées.

1.6.3. Théologie et bioéthique

La Bible ne parle pas explicitement des questions de bioéthique très reprises de nos jours dans les médias. De ce fait, se demander quelles valeurs morales et spirituelles il faut respecter et protéger tout en permettant au progrès médical et scientifique de servir la cause humaine relève du casse-tête. Le monde dans lequel nous vivons est pluriculturel, tout y est relativisé, à commencer par la vie humaine qu'on peut créer et éliminer comme bon nous semble.

Pour rester cohérents et fidèles au message biblique, on ne peut pas faire l'impasse sur l'étude approfondie et continue des textes. Jean Breck va jusqu'à dire, dans cette optique, que « la bioéthique est une science essentiellement théologique »[135], où le sens de la vie humaine doit tendre à se trouver en communion avec Dieu Créateur, ce qui détermine nos actions et nos relations les uns avec les autres et avec Dieu. « En tant que discipline théologique, la bioéthique réfléchit sur les valeurs intrinsèques de la vie humaine et sur les moyens pour la technologie biomédicale de servir les fins ultimes de la vie, à savoir la participation de l'homme, en tant que personne, à la vie personnelle de la Trinité de Dieu. (…) Les valeurs morales et spirituelles à respecter et protéger en toute réflexion bioéthique sont ainsi principalement 1) le caractère sacré de la vie humaine, qui doit être reconnu et préservé de la conception à la tombe et au-delà ; 2) l'amour sacrificiel de Dieu

[134]Jean Breck, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique*, p. 227.
[135]*Id*., p. 280.

comme origine et fondement de toute relation humaine (du médecin envers le malade, par exemple, ou entre le donneur d'organes et le receveur) ; 3) l'appel à la sainteté et à la *theosis*[136], la participation à la vie divine qui seule constitue la fin ultime de la vie humaine et lui donne son sens profond face à la mort, face au néant. »[137]

Devenir parents, c'est collaborer à la Création de Dieu, c'est reconnaître que la vie est un don qui vient de plus loin que nous, voulu par le Dieu Créateur. La tâche des chrétiens est de réfléchir ensemble à toutes les questions liées à la procréation, à la fécondité, au don de la vie biologique et spirituelle, et de soumettre à Dieu dans la prière et la méditation leurs questionnements, leurs doutes et leurs colères, afin que toute décision puisse être prise dans la fidélité à la Parole, au service du dessein de Dieu pour sa création. Ce devoir est possible par la lecture scrupuleuse et approfondie des textes bibliques, son écoute, sa méditation dans le silence, son partage avec d'autres chrétiens en chemin.

De nombreuses questions éthiques sont abordées en accompagnement spirituel. Ce dernier permet aux personnes de se poser sous le regard de Dieu, d' accueillir ce qui se présente, de discerner et d'avancer avec ces données, sur un chemin unique pour chacun, dans le dialogue avec l'accompagnant. L'accompagnement spirituel ne comporte pas de réponses toutes faites à des questions données ni de catalogue de solutions prêtes à l'emploi, mais il permet à chacune et chacun de cheminer avec Dieu dans sa propre histoire de vie. La condition préalable étant de se demander d'où nous venons, à quoi ou à qui notre vie sur Terre est due, pourquoi ou pour quoi nous sommes venus au monde. Autant de questions existentielles qui peuvent nous amener à considérer la naissance comme un cheminement spirituel.

[136] « Divinisation », ou action de tendre au salut par l'union avec Dieu (surtout dans la théologie orthodoxe et catholique orientale).
[137] Jean Breck, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique,* p. 281.

2. La naissance comme cheminement spirituel

Parler de la naissance, c'est parler des origines. Théologiquement, l'humain a été créé et placé dans le monde par Dieu. Vivre la naissance d'un enfant peut éveiller de nombreuses questions existentielles et spirituelles, chez les adultes (futurs parents) comme chez les enfants (futurs frères et sœurs de l'enfant à naître). Dès lors, cela peut être l'occasion de cheminer avec Dieu durant les neuf mois que dure la grossesse, pour essayer de grandir intérieurement au rythme du futur bébé, sans éluder d'éventuelles questions difficiles ou inattendues.

2.1. « Toutes mes sources sont en Toi »

2.1.1. Je viens d'où ?

Les enfants posent tous, à un moment donné, la grande question de leurs origines. Au-delà de « comment on fait les bébés » et de la seule logique biologique, il se cache là derrière une question existentielle bien plus profonde. « Où étais-je avant de naître ? » En tant que parents ou éducateurs, que répondre à cette question vertigineuse qui arrive souvent sans préavis ? Les croyants répondront sans doute une phrase qui exprimerait ceci : « Tu étais dans la pensée de Dieu, dans son projet, dans sa volonté ». D'autres, comme les agnostiques, évoqueront la pensée personnelle des parents, leur cœur ou leurs rêves. Les athées diront qu'avant de naître, nous n'étions rien nulle part, que nous n'existions pas… Entre la conviction profonde que nous existions dans le vouloir de Dieu et le rejet pur et simple d'une continuité de l'être, il y a un gouffre ! Cette question touche à la foi, à la théologie, à la philosophie, à la question fondamentale de l'existence.

L'épître aux Ephésiens indique, dans son premier chapitre, que Dieu nous a choisis dans le Christ avant la fondation du monde (v. 4)[138]. De même, Dieu dit à Jérémie qu'avant de le façonner dans le ventre de sa mère Il le connaissait[139]. A Abraham et Sara, Dieu parle de leur futur enfant Isaac bien avant sa conception et sa naissance[140]. Jésus lui-même est annoncé par l'ange Gabriel avant d'être conçu par l'Esprit saint dans le ventre de Marie[141]. Dans une perspective croyante, ces considérations sont valables pour chacune et chacun

[138] Ep 1,4 en entier : « Il nous a choisis en lui [le Christ] avant la fondation du monde pour que nous soyons saints et irréprochables sous son regard, dans l'amour. »
[139] *Cf.* Jr 1,5a.
[140] *Cf.* Gn 17, 15s.
[141] *Cf.* Lc 1,31.

d'entre nous. Avant la conception et la naissance dans ce monde, Dieu connaissait et aimait chacune et chacun. Cela est fondamental pour l'accompagnement spirituel, pour la réhabilitation et la dignité de chaque personne dans la vie.

De même, les enfants qui ne sont pas encore conçus sont déjà présents d'une certaine façon, dans la volonté de Dieu le Père qui les couve du regard… Mystérieusement, en Dieu, tous nos descendants sont déjà présents ! Vertigineuse considération, certes, mais si consolatrice dans des cas d'infertilité précédant l'adoption ou de conflits avec ses enfants et/ou petits-enfants, par exemple.

Les couples, les futures mères et futurs pères qui traversent la souffrance et les affres de l'infertilité et d'un parcours particulier pour devenir parents, que ce soit par la PMA ou par l'adoption, peuvent trouver refuge dans la prière. Et dans cette prière, leur enfant existe déjà, en Dieu à qui ils se confient dans la foi. Comme Anne qui implore Dieu au sanctuaire de Silo et qui enfantera Samuel quelque temps plus tard[142]. La prière permet aussi de se préparer à accueillir une nouvelle vie en se recentrant sur cette vocation profonde qu'est la parentalité. Elle est une manière intime de se rapprocher de ce Dieu en qui chacun trouve son origine, qu'il ait été désiré ou pas par ses parents. Une venue au monde considérée comme un don ou au contraire comme un « accident »[143] n'a en effet pas le même impact sur la vie d'un individu…

2.1.2. Un coup de cœur de Dieu

Les enfants, s'ils sont bien sûr conçus à partir de deux cellules humaines, proviennent de plus loin que leurs parents. Leur source est en Dieu. « Toutes mes sources sont en Toi »[144] , dit le psalmiste. En cela, les enfants n'appartiennent pas à leurs parents. « (…) chaque fois qu'il y a fécondité, il y a présence immédiate du Créateur, car elle relève de la bénédiction de Dieu, lequel est la source unique de toute vie, de tout amour et de toute fécondité. »[145] « Chaque fois qu'il y a fécondité » concerne également les conceptions « par accident » (y compris en cas de viol) ou par PMA. Cela permet à la personne issue de ces situations malheureuses ou compliquées pour sa mère (et souvent

---

[142] *Cf.* 1S 1-2.
[143] Terrible substantif pour désigner une grossesse non désirée ! A fortiori, en cas d' « accident », il faut parer à l'urgence non seulement par des soins corporels et médicaux, mais aussi par une écoute attentive. Ces mères qui font face à une grossesse non désirée doivent donc pouvoir être écoutées dans leur désarroi, particulièrement si elles choisissent de l'interrompre. J'y reviendrai dans le dernier chapitre.
[144] Ps 87,7.
[145] Philippe de Cathelineau, *Aux sources de la culture de Vie. Père et mère il les créa*, p. 77.

aussi son père) d'être réhabilitée et de retrouver sa dignité d'être humain fils ou fille de Dieu le Père Créateur, qui a droit au respect et à l'accueil inconditionnel. « Nous venons d'un coup de cœur de Dieu, d'un "Je t'aime !" qui planait sur les eaux de notre genèse. Le sens de notre destinée n'est pas d'être issu "par hasard" d'un "insensible univers", mais il est inscrit déjà dans la main du Seigneur. »[146] En cela, chaque parent est co-créateur d'une vie nouvelle, avec Dieu qui lui fait confiance.

2.1.2.1. Théologie de la naissance

A cet égard, les positions de Hanna Strack s'avèrent d'une très grande richesse. Cette pasteure allemande montre dans son livre intitulé *Die Frau ist Mit-Schöpferin. Eine Theologie der Geburt*[147] (titre qu'on peut traduire par « La femme est co-créatrice. Une théologie de la naissance ») qu'à l'événement de la naissance peut correspondre le commencement de la vie spirituelle. A partir d'entretiens menés avec des sages-femmes sur leur expérience de travail comme révélatrice de spiritualité, elle élabore sa théologie de la naissance qui engage tout un chacun (parents, membres du corps médical, famille du nouveau-né, amis et collègues de travail…) aux côtés des théologiens et des philosophes de notre temps pour prendre part à l'œuvre créatrice de Dieu.

A partir du constat de l'hypermédicalisation de la naissance, elle a pris conscience de l'effacement de la spiritualité dans ce moment-clef de toute vie humaine. A travers sa grossesse, la femme vit assurément une quintuple expérience : corporelle, psychologique, sociale, existentielle et spirituelle. S'y côtoient en effet des expériences aussi diverses que paradoxales : des émotions fortes, la joie, la douleur, la tristesse aussi devant l'éventualité de la mort. Aujourd'hui on prend davantage en compte ces différences du processus de naissance par un regard plus libre sur la natalité et sur les capacités psychologiques et corporelles de l'être humain.[148]

L'origine en Dieu est la source de toute vie humaine. « Dieu donne la vie, les parents la transmettent, et en la transmettant ils sont associés à ce don de la vie. »[149] Ils

---

[146] Luc Lannoye, *Le Tout-Petit*, p. 146.
[147] Hanna Strack, *Die Frau ist Mit-Schöpferin. Eine Theologie der Geburt*, Rüsselsheim, Christel Göttert Verlag, 2006. Malheureusement pas traduit en français.
[148] *Cf. id*., p. 232. Le texte allemand dit ceci : « *Hierzu gehören die Erlebnisse während der Geburt, die Ergriffenheit, die Seligkeit, der Schmerz und auch die Trauer im Angesicht des Todes. Dieser phänomenologische Zugang zum Geburtsprozess ist jedoch erst möglich geworden, als der Blick frei wurde auf die Geburtlichkeit des Menschen als Grundbedingung seiner Existenz und auf die seelische und körperliche Kraft der Gebärenden, ihren Mut und ihre Gelassenheit.* »
[149] Brigitte Picq, « Mettre au monde », dans *Christus* n° 217, p. 10.

sont appelés à participer à l'œuvre de la Création, avec Dieu. Cette conception de la vie permet aux parents d'éviter de chosifier ou d'idolâtrer leur enfant, puisqu'ils ne l'ont pas « fait », mais ils se sont vus confier par Dieu l'un des siens pour l'éduquer et l'accompagner sur son chemin de vie. Cette attitude change absolument tout dans l'éducation souhaitée et donnée à l'enfant. Ce dernier n'est pas le couronnement d'une vie accomplie, un appendice, une production dont on est fier et qu'on met en avant (l'ère d'Internet et des réseaux sociaux n'aidant pas à l'humilité en ce domaine…) jusque sur les cartes postales des vacances et les cartes de vœux de Noël. L'enfant participe avec ses parents à la collaboration familiale, communautaire, en tant que créature de Dieu. La vocation des parents est de vivre et de lui transmettre ce qu'eux-mêmes ont reçu dans la foi pour participer à leur échelle à l'élaboration d'un monde plus juste.

2.1.3. Gestation en la femme

Cette « co-création », cette coopération entre Dieu et le couple, se réalise à l'intérieur du corps de la femme, dans un endroit caché, protégé, presque mystérieux. Cela confère au futur enfant un caractère presque sacré, mis à part. Dieu confie la vie à la femme sous la forme la plus petite et la plus fragile qui soit.

Don né du don, l'enfant renvoie au don originel en Dieu, source de toute vie, qui se révèle en la Trinité dans laquelle le Père, le Fils et l'Esprit se donnent et se reçoivent dans une communion éternelle d'amour. « Mâle et femelle il les créa »[150], différents, aptes à se donner l'un à l'autre, à vivre l'un avec l'autre, l'un pour l'autre, bénis et exhortés à être « féconds et prolifiques »[151], participant activement à la Création. « Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon. »[152] Confier l'accueil de la vie à la femme et à l'homme est bon, c'est Dieu qui le dit puisqu'Il l'a décidé.

Si minuscule qu'il soit, l'embryon, puis le fœtus est sous le regard de Dieu, désiré, voulu et créé par Lui. Dès l'annonce de la grossesse, dès l' « annonciation », pour employer un terme évangélique, la future mère et le futur père peuvent s'autoriser à la vivre pleinement et à s'émerveiller de la croissance d'un nouveau petit être enfoui au plus profond du corps maternel. Sans attendre les examens médicaux souvent anxiogènes, ils savent qu'ils peuvent en tout temps compter sur le Seigneur pour les accompagner dans leur cheminement et dans le processus de parentalité. Dieu est un Père absolument

[150] Gn 1, 27c.
[151] *Cf.* Gn 1, 28b.
[152] Gn 1, 31ab.

indéfectible et aimant, dès le début de la vie dans le ventre d'une femme. Et c'est une période fascinante pour développer sa spiritualité, en portant un enfant et en étant « portée » par lui ! Concevoir que son enfant provient de Dieu, c'est prendre conscience qu'avec chaque naissance un peu du mystère de l'Incarnation est rejoué, car en chaque nouvelle vie se tisse une double trame : celle d'un don de la mère et celle d'un don de Dieu.

2.1.3.1. Travailler à la vie

Dieu participe à la gestation dans le corps de la femme comme il participe à toute vie humaine dans le corps de chacune de ses créatures qui est unique. « Par Dieu, la vie travaille à la vie »[153], écrit Claire-Anne Baudin, théologienne et auteure d'un petit article intitulé « La foi du corps » qui propose une réflexion sur les temps passif et actif de l'accouchement (c'est-à-dire sur l'alternance des moments où la mère ne peut rien sur le travail encours, surtout au début lorsque les contractions sont espacées et peu douloureuses et ceux où elle peut accompagner le chemin de son enfant par sa position ou l'effort physique) et sur les dispositions intérieures qui l'accompagnent et dans lesquels Dieu agit.

On retrouve ici l'idée que Martin Luther se faisait du travail de chaque personne. Celui-ci contribuait à l'économie du salut dans le sens où la profession (et par extension la vie laïque) devenait une vocation. En allemand, le mot *Beruf* provient du verbe *rufen*, « appeler », comme *vocare* en latin, qui a donné « vocation ». *Beruf* signifie à la fois le métier et la vocation religieuse, résultat d'un appel. La profession (la profession de foi aussi) est valorisée par le fait que son accomplissement est une réponse à un appel de Dieu. Chaque être humain doit travailler dans cette perspective-là : ce qu'il fait pour les humains dans son travail, il le fait aussi pour Dieu. Ce point de vue n'est pas à négliger : cela peut aider certaines personnes à voir différemment leur devoir quotidien comme un service à Dieu, même si leurs tâches sont répétitives ou difficiles.

Pas d'agir humain sans agir de Dieu ! Comme le dit la sentence ignatienne attribuée au jésuite hongrois Hevenesi que rapporte Claire-Anne Baudin : « *Sic Deo fide quasi rerum successus omnis a te, nihil a Deo penderet ; ita tamen iis operam omnem admove quasi tu nihil Deus omnia solus sit facturus.* » En français : « Ainsi, fie-toi à Dieu comme

[153] Claire-Anne Baudin, « La foi au corps », dans *Christus* n° 229, janvier 2011, p. 16.

si la succession des choses dépendait tout entière de toi et en rien de Dieu ; alors, pourtant, mets-y tout ton labeur comme si Dieu seul allait tout faire, toi rien. »[154]

Non seulement l'origine de chaque être se trouve en Dieu, mais sa mise au monde repose aussi sur Lui. Les forces auxquelles doit faire appel la femme en travail sont enfouies au plus profond d'elle-même. Avant d'accoucher, elle ne sait même pas quelles ressources elle possède pour mener à bien cette étape de mise au monde de son enfant. L'expulsion requiert des forces qui viennent d'Ailleurs, au bout de longues et intenses heures d'efforts. Beaucoup disent qu'elles n'y arriveront pas seules. En effet, outre les sages-femmes et parfois les médecins, se trouve auprès de chaque mère en travail, au-dedans d'elle, Quelqu'un qui l'aide à traverser ce « passage », car, comme pour passer de vie à trépas, à vues humaines, on est visiblement seul(e), mais dans la foi, avec Dieu, on ne l'est pas ! L'accouchement est une expérience corporelle, naturelle, physiologique. Les contractions qui aident le passage de l'enfant laissent quelques minutes de répit à la mère pour reprendre son souffle (moment où le Souffle, l'Esprit saint, travaille !) et puiser à nouveau les forces nécessaires à la délivrance. Durant ces temps de « passivité » apparente, Dieu travaille en elle qui n'a d'autre choix que celui de la confiance et de l'espérance pour elle et son enfant. « Se disposer dans un mouvement intérieur de passivité repose sur la confiance, celle que nous appelons la foi du corps et qui a pour objet, chez toute femme de bonne volonté, la vie qu'elle ne suscite pas elle-même, et que le croyant indique comme la vie donnée par le Créateur. »[155] Dieu donne la capacité à la mère de mettre au monde son enfant.

Cette foi chevillée au corps permet de traverser la douleur de l'accouchement, de « soulever cette montagne »[156] et d'atteindre ce qui paraît inatteignable à première vue. C'est cette foi-là qui permet également de supporter en amont les éventuels désagréments de la grossesse ou les complications plus graves. La mise à disposition de son corps pour autrui durant un laps de temps donné en vue de la vie est un acte de foi. Transformer un événement douloureux et négatif (y compris la mort de son enfant ou une maladie ou un handicap) en occasion de joie et de vie ne peut s'effectuer qu'avec foi, confiance. Confiance en un Autre que soi, mais en soi-même également. Dieu travaille en soi pour la

---

[154] *Id.*, p. 17. Note de l'auteure : « Nous empruntons la traduction à l'étude de Louis Beirnaert, "La règle ignatienne de l'agir" (*Etudes*, décembre 1982, p. 647), préférant cependant le terme de "succession", que le latin propose, à celui de "succès" afin de ne pas induire l'idée d'une tension vers le but. »
[155] *Id.*, p. 19.
[156] *Cf.* Mt 21, 21.

vie. Cet aspect est fondamental pour l'accompagnement spirituel. « Car il faut de grandes forces pour se laisser faire quand œuvre à travers l'obscur le donneur de vie. »[157]

Lorsque la douleur cesse et que l'enfant est né, la joie se mêle à l'épuisement. Le temps de la reconnaissance et de la prière viendra après. L'apprivoisement mutuel de la mère et de son enfant, puis du père et de son enfant, a aussi besoin de Dieu. La force du lien réside en Lui pour la vie, pour ce pèlerinage intérieur qui ramènera un jour l'enfant à Lui, à ce Dieu accompagnant, presque « sage-femme », présent à toutes les étapes du processus dès la conception.

Devenir mère est un long processus ne faisant pas l'économie de la douleur physique et psychique, voire spirituelle. Dans les temps de doute, se laisser rejoindre par un Dieu qui lui aussi connaît les affres de la « maternité » peut être aidant.

2.1.4. Le côté maternel de Dieu

Parmi les identités féminines que la Bible attribue à Dieu, celle de la mère en effet prédomine. Le monde a une origine divine, et en tant qu'êtres humains naissant dans ce monde, nous avons une origine divine. Je propose ici une petite étude de la figure maternelle de Dieu dans la Bible qui nous permettra de voir que l'amour divin pour sa création et l'amour maternel pour son enfant (dans un processus maternel non dysfonctionnant) sont intimement liés.

2.1.4.1. Dans l'Ancien Testament

2.1.4.1.1. Création

« Commencement de la création par Dieu du ciel et de la terre. La terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme ; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux. »[158] Le premier récit de création du monde dans la Genèse pose d'emblée la question des origines, des nôtres et de celles du monde dans lequel nous sommes. Il est souvent considéré comme une confession de foi proclamant la beauté de la création divine issue d'une parole, de la Parole de Dieu (dès le verset 3, « Dieu *dit*… »). L'origine de tout est un acte de communication, de conversation, de rencontre, de lien.

---

[157] Claire-Anne Baudoin, « La foi au corps », p. 20.
[158] Gn 1, 1-2.

Le parallèle avec le prologue de l'Evangile de Jean est aisé. Ce dernier donne au lecteur la clé de lecture pour la compréhension de tout cet Evangile. Cette clé est le Logos, le Verbe incarné, l'Emmanuel, selon la prophétie vétérotestamentaire du prophète Esaïe : « Aussi bien le Seigneur vous donnera-t-il lui-même un signe : Voici que la jeune femme est enceinte et enfante un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel. »[159] De même que la parole divine met au monde la créature, de même l'enfant met au monde ses parents, en général en premier sa mère, lorsqu'il les nomme en leur disant « maman », « papa ».

La conception puis la venue au monde d'un nouvel être relève véritablement du sacré, d'un mystère qui nous échappe car il nous dépasse. Les futurs parents peuvent se préparer à ce miracle en méditant les textes bibliques et en priant. Entre leur désir d'agrandir leur famille et le moment du début d'une grossesse puis de la naissance de leur enfant, peu de parents prennent véritablement conscience qu'ils sont devenus co-créateurs avec Dieu et qu'ils s'inscrivent dans une lignée dont ils ne sont pas les derniers. Même l'événement de la conception a lieu à leur insu, sans qu'ils n'en ressentent les prémisses. La femme mettra elle-même quelques semaines avant de ressentir les premiers signes d'une grossesse débutante. « De même que tu ignores le cheminement du souffle vital, comme celui de l'ossification dans le ventre d'une femme enceinte, ainsi tu ne peux connaître l'œuvre de Dieu, Lui qui fait toutes choses »[160] – le « souffle vital » étant la traduction du mot hébreu רוּחַ (*ruah*).

Il est bon de rappeler de temps en temps que la conception puis le développement d'un enfant *in utero* est toujours un mystère que même la médecine n'arrive pas à percer. Une femme ne se retrouve pas enceinte à chaque fois qu'elle a un rapport sexuel, il peut même s'écouler plusieurs mois voire plusieurs années avant qu'une grossesse ne débute. Il en va de même en PMA : chaque tentative d'insémination artificielle ou de FIV ne débouche pas sur une grossesse. Et finalement, environ 20% des grossesses qui débutent s'arrêtent spontanément sans qu'on trouve de raison à ces interruptions précoces… Le mystère de la vie naissante reste entier. On ignore vraiment tout du cheminement du souffle vital dont parle Qohélet.

[159] Es 7, 14.
[160] Qo 11, 5.

2.1.4.1.2. Différenciation

Au tout début, le souffle de Dieu plane à la surface de nos désirs de procréation. Parfois il s'y unit, parfois pas. Malgré les progrès fulgurants de la science et de la médecine demeure le mystère créateur ultime, celui qui nous incite à lâcher prise et à ne pas nous prendre nous-mêmes pour Elohim, le Dieu Tout-Puissant créateur qui seul décide de créer une nouvelle vie comme il a créé le monde. « La création vient de Dieu (il crée), mais elle ne découle pas de lui, elle n'est pas l'émanation de son essence ou de sa substance (…). Elle est de bout en bout différente de Dieu – et Dieu est différent d'elle –, tout en étant rapportée à Dieu. Et, dans sa différence même d'avec Dieu, non divine donc, elle est dite bonne et bénie de Dieu. »[161]

La création telle qu'elle est présentée dans la Genèse, engendrement, séparation, différenciation à partir du tohu bohu, nous donne un indice quant à notre perception de la parentalité : nos enfants sont différents de nous ! A l'origine, l'être humain est différencié en homme et femme, et sa descendance sera aussi différenciée du couple-parents homme-femme. Cela peut sembler une évidence, mais c'est un fait que nous n'avons pas tout pouvoir ni tout savoir sur notre conjoint, ni sur nos enfants, individus à part entière, conçus et mis au monde hors de nous pour « exister »[162] pour eux-mêmes et par eux-mêmes. L'amour maternel et paternel guide et éduque[163] l'enfant à devenir lui-même, c'est-à-dire à être en accord avec lui-même tout en respectant les règles du vivre-ensemble. Dieu et les parents partagent cette même tâche, mus par le souffle d'amour qui « est avant tout un souffle qui "différencie", "met à part", valorise tout être humain pour l'orienter vers sa propre tâche ou vocation, son propre accomplissement. »[164]

2.1.4.1.3. « Va pour toi ! »

C'est Dieu lui-même qui pousse Abram loin de chez lui, vers le pays qu'Il lui promet. Là où la langue française traduit en général לְךָ-לְךָ מֵאַרְצְךָ par « pars de ton pays »[165], l'hébreu précise « pars pour toi de ton pays », לְךָ-לְךָ. Cette parole de Dieu est un ordre qui paraît brutal à certains, profond et plein de foi à d'autres. C'est certainement un peu les

[161] Pierre Gisel et Lucie Kaennel, *La création du monde*, Genève, Labor et Fides, 1999, p. 21.
[162] Etymologiquement, le verbe « exister » provient du latin, *exsistere* signifiant « sortir de, se manifester, se montrer ».
[163] Etymologiquement, le verbe « éduquer » provient du latin, *educere* signifiant « faire sortir, mener hors de ».
[164] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 30.
[165] Gn 12, 1.

deux. Le texte met en place une dynamique[166] que l'on retrouve souvent dans la Bible. לְךָ-לְךָ, cela signifie « pars pour toi, vers toi-même, dans ton intérêt, pour ton profit ». Quitter le terrain connu de l'enfance, de la famille, des racines, des certitudes et des acquis, pour se mettre en route d'abord pour un pèlerinage intérieur, puis, souvent aussi, pour un pèlerinage géographique, bien physique. Le but est le même : aller vers un épanouissement, vers ce qui fait grandir. Assuré d'être envoyé et accompagné par Dieu qui veut son bien, chaque être humain peut, en Le reconnaissant en tant que Père aimant comme une mère, Lui dire « oui » avec confiance, à l'instar d'Abram.

Une mère, un père, est mis devant l'immense tâche d'envoyer son enfant « dans le monde », « pour lui-même », « vers lui-même », afin qu'il s'épanouisse et croisse intérieurement, en le guidant sur un chemin le moins escarpé possible tout en le laissant grandir en liberté. Cela implique de lui faire confiance, de le considérer comme un autre que soi et non comme un appendice de soi, de l'encourager à être curieux de ce qui l'entoure et, pour le jeune, à faire confiance à ses parents qui veulent son bonheur. Ce qui est parfois plus difficile à l'adolescence, au moment de faire un choix d'études ou d'amis…

2.1.4.2. Mise au monde

Evoquer la naissance d'un enfant d'un point de vue théologique renvoie aux origines de tout être humain en Dieu. Beaucoup de texte vétérotestamentaires utilisent le même vocabulaire pour parler de la « mise au monde » du peuple d'Israël ou de la tendresse maternelle de Dieu. En voici deux exemples.

« Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple ? Moi qui l'ai mis au monde ? pour que tu me dises : "Porte-le sur ton cœur comme une nourrice porte un petit enfant", et cela jusqu'au pays que tu as promis à ses pères ? »[167], demande Moïse à Dieu alors que le peuple se révolte dans le désert parce qu'il n'a pas assez à manger. Le vocabulaire employé est significatif et révèle bien le soin que peut avoir une mère pour son enfant : « concevoir », « mettre au monde », « porter sur son cœur », « nourrice », « petit enfant »…

---

[166] Etymologiquement, δύναμις, en grec, signifie la puissance, la force, mais également le pouvoir d'accomplir des miracles, dans l'Evangile. La mise en route de la foi, dans la foi, par la foi, c'est véritablement un miracle au sens évangélique du terme !

[167] Nb 11, 12.

Le prophète Esaïe parle en des termes semblables pour rappeler que l'amour de Dieu précède et dépasse toute maternité biologique humaine : « La femme oublie-t-elle son nourrisson, oublie-t-elle de montrer sa tendresse à l'enfant de sa chair ? Même si celles-là oubliaient, moi, je ne t'oublierais pas ! »[168] Une parole pleine de confiance qui aide, particulièrement dans des situations où sa propre mère aura pu être défaillante à certains égards.

L'amour inconditionnel de Dieu fonde tout amour parental. Le mot רַחֲמִים[169], en hébreu, signifie à la fois « entrailles » et « miséricorde », « compassion » ou « tendresse », selon la traduction de la TOB en Es 49, 15, où Dieu assure à l'être humain son amour indéfectible, plein de sollicitude, surpassant les limites de l'amour maternel. De même, le verbe grec σπλαγχνίζομαι (être ému, *pris aux entrailles*) provient du mot σπλαγχνα qui signifie à la fois les entrailles, l'utérus et la miséricorde. La façon dont Dieu aime l'humain, créé à son image « mâle et femelle »[170], est maternelle, charnelle, viscérale, comme celle d'une mère *bouleversée*, « prise aux entrailles », devant son enfant chéri qu'elle ne peut supporter de voir souffrir et errer.

L'amour inconditionnel de Dieu est premier, fondateur, créateur. Dieu a voulu que l'humanité Lui ressemble et qu'elle exprime quelque chose de Lui en retour. Ce quelque chose, c'est l'amour maternel miséricordieux qui aime inconditionnellement, qui tempère et qui pardonne. Chaque mère peut expérimenter un peu, si elle est disposée à le considérer comme tel, l'amour que Dieu porte à sa créature à travers l'amour qu'elle manifeste à son enfant, qui est un amour spécial qu'elle n'aura jamais connu auparavant, se distinguant de l'amour qu'elle porte à son mari, à ses propres parents et à ses autres proches…

2.1.4.3. Dans le Nouveau Testament

2.1.4.3.1. Double naissance

Dieu créateur, Dieu qui engendre, Dieu qui prend soin, Dieu qui aime… Autant de facettes qui rappellent la maternité du Père, si proche de la condition humaine qu'il en dépasse même les limites de souffrance et de désordre intérieur en promettant son amour inconditionnel. Chacun a à la fois à naître de la chair et de l'esprit. « Il n'y a pas de

[168] Es 49, 14-15.
[169] רֶחֶם, au singulier, signifie le « sein maternel ».
[170] *Cf.* Gn 1, 27.

confession biblique du Dieu créateur sans confession rendue au Dieu recréateur de toutes choses.»[171] « (…) il devient alors évident que, en langage chrétien, il ne saurait y avoir de doctrine de la création qui ne passe par une interrogation centrée sur la croix et la résurrection. »[172]

C'est ce qu'a voulu rappeler Jésus à Nicodème : « "En vérité, en vérité, je te le dis : à moins de naître de nouveau, nul ne peut voir le Royaume de Dieu." Nicodème lui dit : "Comment un homme pourrait-il naître s'il est vieux ? Pourrait-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître ?" Jésus lui répondit : "En vérité, en vérité, je te le dis : nul, s'il ne naît d'eau et d'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit." »[173] Jésus incite les humains à passer par les entrailles de Dieu après être passés par celles de leur mère, c'est-à-dire à se détourner de la croyance erronée en leur totale et unique puissance personnelle sur les événements de leur vie et à accepter leur état de créatures ayant besoin de Dieu comme le fœtus puis l'enfant a besoin de sa mère pour se développer et accéder à la plénitude de son existence.

Le jésuite Yves Simoens souligne néanmoins que les humains ont besoin de leur monde, du monde qui atteste de l'amour de Dieu pour les siens. « Si Dieu crée et sauve par engendrements, écrit-il, c'est qu'il est Père, le Père par excellence. S'il est Père, toutes ses créatures humaines sont ses enfants (…). Des menaces d'extinction risquent sans cesse de tout compromettre si Dieu n'était pas là pour veiller et redonner vie. La logique pascale traverse la Bible de part en part. »[174] J'ai abordé dans le premier chapitre la question de la naissance comme passage[175], où le parallèle avec Pâques et l'expérience de la résurrection du Christ dans la vie humaine a été fait.

Saint Augustin a vécu la très forte expérience d'avoir été mis au monde biologiquement et spirituellement par la même personne, sa mère. Il relate magnifiquement bien ce ressenti dans ses *Confessions*, soulignant l'importance de la faire connaître : « Mais je ne tairai pas tout ce qui naît de pensées dans mon âme au sujet de votre servante dont la chair m'a enfanté à la lumière temporelle et le cœur à la lumière éternelle. »[176] Beaucoup

---

[171] Pierre Gisel, *La création*, Genève, Labor et Fides, 1987[2], p. 20.
[172] *Id.*, p. 21.
[173] Jn 3, 3s.
[174] Yves Simoens, « Devenir enfant de Dieu. Quelques traits sapientiels », dans *Christus* n°217, janvier 2008, p. 16.
[175] *Cf.* à partir du point 1.3.3.
[176] Saint Augustin, *Les Confessions*, Paris, GF-Flammarion, 1964, IX, VIII, p. 188s.

de grands spirituels[177], hommes et femmes, de toutes les époques, disent que leur mère fut leur première « Eglise » qui leur a appris leurs premières prières et à avoir confiance en ce Dieu-Père. Le rôle de la mère s'étend donc souvent bien plus loin que la mise au monde biologique. De ses entrailles nous passons souvent également au cœur « éternel » de Dieu, comme nous passons de la vie terrestre à la vie éternelle en Lui, dans un nouvel espace après la mort du Christ.

Pierre Gisel l'explicite ainsi : « La figure du Christ ne se donne pas au monde comme Seigneur tout puissant, mais comme humilié et crucifié. Or, il nous faut découvrir que c'est là, justement, que réside le secret de la seule vraie puissance. La mort du Christ va en effet instaurer un nouvel espace. »[178] Et ce nouvel espace, c'est celui de l'Esprit, du Souffle, qui s'immisce partout et qui ne cesse de venir au monde dans un processus continu, de permettre que l'espérance ne s'éteigne jamais et que tout le monde puisse « sentir au fond de soi, jusqu'à la fin, que la vie a un sens, qu'elle est belle. »[179]

En entreprenant une thérapie avec Julius Spier, un psychologue juif allemand, Etty Hillesum, cette jeune Hollandaise juive qui a tenu un journal intime entre 1941 et 1943, année de sa mort à Auschwitz, met au jour son évolution spirituelle, son don de soi et l'amour des autres et de Dieu. Julius Spier, celui qui « guérit les gens en leur apprenant à accepter la souffrance »[180] aura une forte influence sur elle. Etty dira, à propos de son évolution spirituelle : « Processus lent et douloureux que cette naissance à une véritable indépendance intérieure. »[181] « *Ce qui est ici* (et il montrait sa tête) *doit venir là* (et il montrait son cœur) »[182], lui avait-il dit lors de leur première rencontre en 1941.

La foi d'Etty en la vie et en Dieu a mûri au plus intime d'elle-même, non seulement grâce aux échanges avec Julius Spier, mais aussi lors de ses moments solitaires de méditation et de prière, de dialogue avec Dieu à qui elle promit de l'aider à ne pas

---

[177] Comme par exemple le moine Christian de Chergé, prieur du monastère de Tibhirine, en Algérie, assassiné avec six de ses frères en 1996, qui écrit ceci dans *Quand un A-Dieu s'envisage…* : « Je l'ai assez proclamé [le fait que l'islam est autre chose que de l'intégrisme], je crois, au vu et au su de ce que j'en ai reçu, y retrouvant si souvent ce droit fil conducteur de l'Évangile appris aux genoux de ma mère, ma toute première Église (…) ». On retrouve le texte intégral de ce testament spirituel en suivant ce lien : http://www.moinestibhirine.org/index.php?option=com_content&view=category&layout=blog&id=79&Itemid=110

[178] Pierre Gisel, *La création*, p. 96.

[179] Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Paris, Seuil, 2001, p. 156.

[180] *Id*., p. 93.

[181] *Id*., p. 69.

[182] *Id*., p. 24.

s'éteindre en elle[183]. En liant son intelligence et son affectivité, Etty, au contact de Julius Spier, son père spirituel, prit conscience de la variété des états d'âme qui se trouvent chez chacun et premièrement chez elle, et de la manière de les accueillir.

Son évocation de la souffrance résume à elle seule l'importance de l'accompagnement spirituel : « La souffrance a toujours revendiqué sa place et ses droits, peu importe sous quelle forme elle se présente. Ce qui compte, c'est la façon de la supporter, savoir lui assigner sa place dans la vie tout en continuant à accepter cette vie. »[184] Tout accompagnement tend à ce que la personne puisse supporter ce qui l'accable. Pas de recette toute prête, mais une attention à l'autre et à Dieu dans un cheminement qui conduit la personne accompagnée à une deuxième naissance, à une naissance spirituelle. Etty elle-même dira qu'elle est née le jour où elle a rencontré celui qui deviendra son thérapeute et « l'accoucheur de son âme ».

En plein cœur de son processus, Etty écrira ceci : « Je trouve la vie belle, digne d'être vécue et riche de sens. En dépit de tout. Cela ne veut pas dire qu'on se maintienne toujours sur les sommets et dans de pieuses pensées. On peut être brisée de fatigue, d'avoir longtemps marché, d'avoir passé des heures à faire la queue, mais cela aussi c'est la vie – *et quelque part en vous, il y a quelque chose qui ne vous quittera plus jamais.* »[185] Des mots qui peuvent ne pas être audibles lorsqu'on se trouve soi-même en proie au chaos, mais qui peuvent aussi, d'une certaine manière, consoler et montrer qu'il vaut au moins toujours la peine d'essayer de se battre. Ce « quelque chose quelque part en nous qui ne nous quittera plus jamais », n'est-ce pas la force du Souffle de vie et d'amour qui, malgré tout, en dépit de tout, guide même les pas les moins assurés ?

2.1.4.3.2. Allaitement

La prise en charge du nouveau-né par sa mère comprend évidemment l'allaitement (maternel ou artificiel). La Bible propose également des images de Dieu-nourricier qui ont inspiré nombre d'auteurs chrétiens des premiers siècles, comme s. Clément d'Alexandrie, s. Augustin ou encore s. Jean Chrysostome qui a fait le rapprochement, dans plusieurs de ses sermons, entre le lait maternel et le sang du Christ à partir du passage de Jn 6, 54-

[183] « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire: ce n'est pas toi qui peut nous aider, mais nous qui pouvons t'aider – et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. » (*Une vie bouleversée*, p. 175)
[184] Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, p. 142.
[185] Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, p. 143. Souligné par l'auteure.

58[186] : « Vous avez vu de quel aliment [le Christ] nous nourrit tous ? C'est de ce même aliment que nous avons été formés et que nous sommes nourris. Comme la femme nourrit de son propre sang et de son lait celui qu'elle a enfanté, ainsi aussi le Christ nourrit constamment de son propre sang ceux qu'il a engendrés. »[187]

Comme le souligne Jean-Marie Delassus, médecin et philosophe, initiateur de la « maternologie », la discipline médicale qui étudie les difficultés de la relation mère-enfant : « Si on prend en compte son sens profond [à l'allaitement], qui est le cycle du don, tout change (…). La rencontre à ce niveau entre la mère et le bébé est *indispensable*, même si elle est difficile et source de souffrances pour l'un et l'autre. »[188] La rencontre… Mettre en relation deux personnes, la mère et l'enfant, la mère qui nourrit son enfant (au sein ou au biberon, selon son choix ou ses possibilités), l'enfant qui reçoit ce lait dans un moment qui n'est pas dévolu qu'au nourrissage, mais qui est un don gratuit qui n'attend rien en retour. Et c'est ce qui surprend souvent la mère. En effet, « elle s'attendait à un bel et bon enfant qui la comblerait. Ce n'est pas le cas : le nouveau-né la met à l'épreuve de devoir tout donner sans savoir comment faire et répondre à l'appel d'une vie qui la requiert. »[189] A travers l'allaitement, la mère fait l'expérience du vrai don, libre de tout contre-don. Exactement comme Dieu qui se donne sur une croix, gratuitement, sans rien demander en retour. La croix est un lieu de rencontre entre Dieu et l'humain, le moment de la mise en relation. L'une laisse couler son lait, l'Autre son sang. « Le don ne s'adresse pas à une personne qui peut recevoir et rendre : il s'adresse à un être en tant que l'on est sensible à son être. (…) Cela s'appelle la relation maternelle, d'autant qu'elle donne la vie. »[190] Et la Vie, dans le cas de Dieu, « Père maternel »…

---

[186] « "Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraie nourriture, et mon sang vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Et comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi. Tel est le pain qui est descendu du ciel : il est bien différent de celui que vos pères ont mangé ; ils sont morts, eux, mais celui qui mangera du pain que voici vivra pour l'éternité." »

[187] S. Jean Chrysostome, « Troisième catéchèse baptismale. Homélie adressée aux néophytes », §19, dans *Huit catéchèses baptismales inédites*, Introduction, texte critique, traduction et notes par Antoine Wenger, Paris, Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 50 bis, 1970, p. 162. La note n° 2 nous indique que Chrysostome utilise la même comparaison que dans son *Homélie 82 sur Matthieu*, PG 58, 744 AB.

[188] Jean-Marie Delassus, Laurence Carlier et Véronique Boureau-Louvet, *L'aide-mémoire de maternologie*, Paris, Dunod, 2010, p. 204.

[189] *Id*., p. 104.

[190] *Id.*, p. 230.

2.1.4.4. Dieu, Père maternel

Daniel Bourguet, pasteur et ermite français, écrit ceci: « (…) Jésus fait lui aussi office de père maternel, chaque fois qu'il nous est décrit comme étant ému aux entrailles. En cela, Jésus est aussi réelle incarnation de ce Père maternel qu'il nous révèle dans la parabole du fils prodigue. Admirable parabole où, curieusement, la mère est absente, inexistante même, tant le père est à la fois père et mère. »[191]

Si l'on considère plus souvent Dieu comme Père ayant des attributs maternels, nous nous apercevons aussi que Jésus l'incarne de cette manière à chaque fois qu'il est ému aux entrailles dans l'Evangile. D'autres personnages sont touchés de la même façon dans des situations différentes, qui provoquent chez eux un moment de compassion. Le verbe σπλαγχνίζομαι apparaît en effet à différents endroits des évangiles et concerne Jésus. Par exemple, lorsqu'il est auprès de la veuve de Naïn dont le fils est mort, Jésus est pris aux entrailles[192] en le voyant alors qu'il allait être enterré. Plus loin dans l'évangile de Luc, l'épisode du fils prodigue, relevé par Daniel Bourguet ci-dessus, montre que malgré un cumul d'événements tristes, un père de famille peut pardonner un fils s'étant mal conduit[193]. De même, le Samaritain de la parabole est pris aux entrailles[194] devant un blessé au bord de la route, malgré le fait qu'ils ne se seraient jamais adressé la parole dans d'autres circonstances moins dramatiques. Un autre exemple se trouve encore dans l'évangile de Matthieu, lorsque deux aveugles assis au bord de la route près de Jéricho interpellent Jésus. Celui-ci est pris aux entrailles[195] et les guérit.

Lytta Basset distingue ainsi la compassion, en regard d'autres substantifs qui lui sont souvent assimilés : « Nous voilà d'entrée de jeu accrochés par le *cum* de compassion, le *avec* du pâtir-avec (latin *cum-passio*) — qui évoque une réciprocité involontaire, un mystérieux va-et-vient, une sorte d'osmose, un "être-affecté ensemble" contre lequel on essaie parfois de se prémunir. Il ne s'agit pas là de la *pitié* qui à l'origine est de la même racine que la piété (latin *pietas*) et concerne avant tout les actes entrepris pour soulager autrui. Il ne s'agit pas non plus de la *charité,* qui désigne l'amour du prochain en général, ni de la *miséricorde* — avoir le coeur (*cor*) sensible à la pitié. Et il ne s'agit pas, enfin, de l'*empathie* (grec *en-patheia,* sentir dedans) ou capacité à percevoir l'expérience subjective

[191] Daniel Bourguet, *La tendresse de Dieu*, Lyon, Olivétan, 2011, p. 39.
[192] *Cf.* Lc 7, 13.
[193] *Cf.* Lc 15, 20.
[194] *Cf.* Lc 10, 33.
[195] *Cf.* Mt 20, 34.

d'une autre personne. »[196] Chaque fois qu'on en fait l'expérience, on touche subtilement de près cet amour-là, qui nous dépasse, nous traverse pour rejoindre l'autre qui souffre. L'extraordinaire nouvelle réside dans le fait que chacune et chacun peut faire cette expérience ! Une expérience qui peut paraître difficile à vivre, mais, comme le dit Daniel Bourguet, en prenant exemple sur les Pères de l'Eglise, on peut travailler sur soi pour s'efforcer de devenir un père maternel pour son prochain.

Et il résume avec délicatesse et justesse ce qu'est un « Père maternel » : « La tendresse vient de l'organe maternel qui est à la source de la vie ; elle est puisée en ce lieu très féminin qui donne la vie ; elle est si profondément liée à la vie, que Dieu, lui-même réellement donateur de vie, ne peut qu'être un Dieu de tendresse, un Dieu matriciel, un Dieu avec une matrice, et donc un Dieu profondément maternel, au point que nous pouvons dire qu'il est un Père maternel, en gardant comme primordial pour Dieu le titre de Père, afin de demeurer fidèle à la Bible qui ne l'appelle jamais Mère, mais en ayant à l'esprit que ce Père-là est profondément maternel. Les Pères de l'Eglise ont parfaitement compris cette paternité/maternité de Dieu ; c'est ainsi qu'ils se sont efforcés, en devenant des pères spirituels, d'être des pères maternels. Nous en avons eu un très bel exemple avec Abba Poemen qui, prenant sur ses genoux la tête de son frère endormi, se comporte en véritable père maternel. Par ailleurs, lorsque Séraphim de Sarov, cet autre père spirituel, écrit au moine Antoine, devenu supérieur d'un monastère, il lui conseille : "Sois une mère pour tes moines plutôt qu'un père. Une mère aimante supporte les infirmités des infirmes avec amour ; elle purifie ceux qui sont souillés, les lave doucement, paisiblement, les chausse, les réchauffe, les nourrit, les console…" »[197]

La tradition anachorétique[198] reconnaît également des mères spirituelles, moins connues, que l'on venait consulter dans les déserts, incarnant doublement cette maternité de Dieu, à la fois biologiquement, par leur nature de femmes disposées à procréer, et spirituellement. Mais cette tradition n'attache pas une importance spécifique au fait que ce soient des femmes ou des hommes qui exerçaient cette fonction de parentalité spirituelle, étant admis que c'était d'abord l'Esprit saint qui était à l'œuvre et qui menait à bien leur ministère d'accompagnement.

---

[196] Lytta Basset, « Une joie insolite : l'ouverture des entrailles », dans *La Chair et le Souffle*, 2007, n°1, p. 49-50.

[197] Daniel Bourguet, *La tendresse de Dieu*, p. 37-38.

[198] L'anachorèse est un mode de vie solitaire choisi par des hommes et des femmes pour des raisons religieuses afin de mener une vie ascétique consacrée à la prière et à la méditation. Ils vivaient souvent dans une petite habitation attenante à une église dont une étroite ouverture leur permettait de recevoir les sacrements et la nourriture nécessaire, mais également de s'entretenir avec les visiteurs attirés par leur réputation de guides spirituels.

Sainte Synclétique, une de ces Mères du désert du IV^e^ siècle, native d'Alexandrie, offre des paroles consolatrices à celles et ceux qui se sentent accablés par leurs difficultés : « Ceux qui s'approchent de Dieu ont beaucoup à lutter et à souffrir au début, mais dans la suite, ils goûtent une joie ineffable. Comme ceux qui veulent allumer un feu commencent par être enfumés et par pleurer, et de cette façon atteignent leur but. L'Écriture dit en effet : "Notre Dieu est un feu dévorant"[199] Ainsi devons-nous, nous aussi, allumer en nous le feu divin avec larmes et souffrance. Le Seigneur lui-même ne dit-il pas : "Je suis venu apporter le feu sur la terre "[200] ? »[201] Dieu console sa créature comme une mère console son enfant, non sans nier les difficultés, mais en l'aidant à accepter de les traverser, en lui assurant d'être accompagné…

Si ces pères et mères spirituels erraient souvent d'un lieu à l'autre, parfois dans le désert, ils étaient bien ancrés dans leur tradition et dans leur foi. Ils savaient d'où ils venaient et, forts de cet enracinement, ils déployaient leurs branches pour permettre à ceux qui venaient les rencontrer d'y trouver, pour un temps, refuge et (ré)confort.

2.2. La vie comme un voyage intérieur

2.2.1. Le nomadisme spirituel

Ere de l'éphémère, les années 2000 ne se caractérisent pas vraiment par la durabilité, mais plutôt par l'instabilité, la coupure et la dilution. Or l'itinérance peut devenir féconde, à condition de la considérer comme une expérience spirituelle. La vie de nos contemporains se déroulant la plupart du temps hors du foyer, il est des opportunités de se reconnecter à l'essentiel et d'entreprendre un pèlerinage vers soi-même et donc vers Dieu.

Abraham est le premier qui s'est levé et qui s'est mis en marche vers une terre inconnue, mû par sa seule foi en Dieu et décidant de Lui obéir. Le risque de la foi implique un déplacement, un retournement, une conversion. L'événement de Pentecôte et l'effusion de l'Esprit Saint ont mis en route des personnes qui ont fait confiance au Christ ressuscité. Les premiers chrétiens ou plutôt disciples de Jésus étaient des nomades, des itinérants. A sa suite, car Jésus était, selon la formule de Christian Bobin, « l'homme qui marche »,

[199] Hb 12, 29.
[200] Lc 12, 49.
[201] *Vie de Sainte Synclétique*, traduit du grec par Soeur Odile Bénédicte Bernard, Spiritualité orientale n°9, Editions de l'Abbaye de Bellefontaine, 1972, p. 51.

« l'humain est ce qui va ainsi, tête nue, dans la recherche jamais interrompue de ce qui est plus grand que soi. »[202] Jésus est plus grand et plus fort que nous, et c'est Jean Baptiste qui l'a annoncé : « Moi, c'est d'eau que je vous baptise ; mais il vient, celui qui est plus fort que moi, et je ne suis pas digne de délier la lanière de ses sandales. Lui, il vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu. »[203]

Cette « recherche jamais interrompue » est imposée par la vie. Ses joies et ses peines, ses creux et ses bosses, ses pleins et ses déliés. C'est ce qu'on appelle la quête de sens ou le questionnement existentiel auquel nul ne peut finalement échapper. Tôt ou tard, le « pourquoi » surgit, douloureux, impuissant, impertinent, impatient. Tôt ou tard, la confrontation avec son intériorité est urgente et à sens unique : il faut « y aller ». Tôt ou tard, le passage par la croix du Christ est inévitable, et alors sa Parole peut être salvatrice et libératrice.

2.2.2. La Parole sous tente

« [Le Verbe] a habité en nous »[204], nous dit l'évangéliste Jean. Le verbe grec ἐσκήνωσεν provient de σκηνὴ, la « tente », le « tabernacle ». La plupart des traductions françaises passent sur cette subtilité lexicale et se contentent de mentionner le fait d'habiter. Mais une tente est une habitation provisoire qui évoque le passage, la transhumance. Cette Parole s'incarne provisoirement en chacun de nous, elle rappelle l'Exode, le désert, fait mémoire de l'arche de l'Alliance conservée par les Hébreux dans le Tabernacle ou « Tente de la rencontre ». Dieu choisit désormais le corps fragile et mortel de l'humain comme niche provisoire. On ne doit pas retenir cette Parole, on doit la transmettre afin qu'elle campe dans d'autres cœurs, qu'elle dise aux autres qu'ils sont aimés dès l'origine par un Amour inconditionnel…

L'itinérance spirituelle, de nos jours, demande un plus gros effort pour aller vers l'autre. Même en ville, où l'on se croise frénétiquement sans même se regarder, il n'est plus naturel de rencontrer vraiment autrui. Encouragé par le pape François, le chemin vers les périphéries ne demande qu'à être dégagé, même s'il faut aller à contre-courant du flot des marcheurs. Le touriste se déplace d'un lieu vers un autre le nez sur sa carte, le pèlerin attribue une valeur au voyage plus qu'au but, en levant les yeux vers ce qui émerveille ; c'est se souvenir que le vrai pèlerinage mesure en fait 50 cm : il va de la tête au cœur !

---

[202] Christian Bobin, *L'homme qui marche*, Bazas, Ed. Le temps qu'il fait, 1995, p. 10.
[203] Lc 3, 16.
[204] *Cf.* Jean 1, 14.

Cheminer avec Dieu sur terre, c'est être accompagné vers l'ultime étape, vers la maison du Père. Personne ne sait quand il y arrivera. Comme personne ne peut prédire la naissance d'un enfant au terme de sa vie aquatique dans le sein de sa mère. On sait juste qu'il est voué à une autre vie, aérobie, quand le moment sera venu. Saint Augustin évoque bien ce pèlerinage, cette transhumance d'un lieu vers un autre, avec l'image du voyage : « C'est comme si nous étions des voyageurs incapables de vivre heureux ailleurs que dans notre patrie ; le voyage nous rend, bien sûr, malheureux, et, désireux de mettre un terme à notre misère, nous voudrions regagner notre patrie. Mais il nous faudrait sur terre et sur mer des moyens de transport que nous emprunterions pour atteindre la patrie dont nous devons jouir. Seulement si les agréments de la route et le mouvement même des véhicules venaient à nous enchanter, tournés vers la jouissance de biens que nous devions seulement utiliser, nous ne voudrions plus terminer rapidement notre voyage, et, pris dans les rets d'une douceur trompeuse, nous nous tiendrions éloignés de cette patrie dont la douceur nous rendrait heureux. Ainsi voyageons-nous dans cette vie mortelle loin du Seigneur ; si nous voulons retourner dans une patrie où nous puissions être heureux, nous devons user de ce monde, mais non pas en jouir, *afin de contempler les biens invisibles de Dieu, que les choses créées nous font comprendre*, c'est-à-dire afin de saisir, à partir des réalités physiques et temporelles, les réalités éternelles et spirituelles. »[205] Je nuance la fin de sa phrase en soulignant qu'il est permis et même souhaitable de « jouir de ce monde » sans que cela n'empêche de « contempler les perfections invisibles de Dieu » !...

2.2.3. Le nomadisme ambiant

Notre époque en Occident est marquée par le nomadisme et l'instabilité. Dans le travail, d'abord. Il est devenu rare de faire carrière dans la même entreprise, encore plus dans le même secteur durant les quarante et quelques années qui séparent la fin des études, parfois longues, de la retraite. Restrictions économiques, restructurations et délocalisations bousculent la vie des salariés, ne leur octroyant plus systématiquement la sécurité de leur emploi. Ils sont poussés à davantage se remettre en question et à être prêts à se replacer sur le marché du travail dans un rayon kilométrique de plus en plus large. Beaucoup de jeunes gens partent poursuivre leurs études à l'étranger, pour un temps d'approfondissement, de

[205] Saint Augustin, *La doctrine chrétienne,* I. IV. 4, Paris, Institut d'Etudes Augustiniennes, 1997, p. 81.

spécialisation ou de stage. Parfois ils reviennent au bout d'un à deux ans, parfois pas ou une dizaine d'années plus tard.

Dans la vie privée ensuite. Un mariage sur deux se termine par un divorce (quand les gens se marient encore…), les couples se séparent plus facilement qu'avant, écoutant leur seul désir, sans prendre en compte la situation familiale et économique. Les jeunes peinent à stabiliser leur vie sentimentale, toujours davantage à la recherche de nouvelles expériences et de la « perfection » dans le choix du conjoint. Tout cela engendre des déménagements et pas mal d'organisation supplémentaire, on ne connaît plus vraiment de grandes maisons familiales où se succèdent les générations autour des mêmes meubles et des mêmes tableaux…

Dans la vie quotidienne pour terminer. Le nombre d'appareils électroniques a explosé avec l'émergence des smartphones et des tablettes numériques, faisant passer un foyer à une multitude de terminaux connectables au wifi contre un seul ordinateur il y a encore quelques années. Domaine où il convient de rester à jour car le marketing pousse à changer ces appareils plus que nécessaire. La fragilité des relations humaines n'est pas à négliger non plus. L'apparition des réseaux dits sociaux (facebook, tweeter, snapchat, instagram…) permet de partager sa vie quotidienne avec un nombre d' « amis » variés qu'on ne connaît pas forcément *de visu*… On n'a plus vraiment le temps de voir ses amis réels à cause précisément du rythme de vie dû aux déplacements et aux impératifs professionnels et à l'organisation familiale qui en découle. L'un des grands drames de la vie urbaine est la solitude, le sentiment d'abandon et de non reconnaissance, même si l'on est bien entouré au travail et en famille…

Cela se ressent entre autres lorsqu'on vient d'avoir un bébé. Tout le monde est occupé, soit par son travail, soit par sa vie de famille, et la jeune mère se sent isolée, ce qui peut accentuer son sentiment de solitude et de détresse, accentué par la fatigue que demande un nourrisson. Pour peu aussi que son accouchement ait été difficile, la déprime la guette. La grossesse n'est pas qu'une affaire de corps, mais aussi d'esprit. Et dans les deux cas, la souffrance peut s'inviter.

2.3. Pas de naissance sans souffrance

2.3.1. Souffrances de la naissance biologique

2.3.1.1. Le corps souffrant

La grossesse, c'est d'abord un investissement du corps de la femme. Il y a une élaboration corporelle chez la future mère, un corps qui se transforme pour accueillir une nouvelle vie, des fonctions biologiques qui se modifient, des organes qui doivent se pousser pour laisser la place à l'utérus. C'est une suite de ce qu'a vécu la jeune fille à la puberté en vue de la maternité, c'est ce que la femme mûre continuera de vivre lors de la ménopause lorsque ses taux d'hormones baisseront et influeront sur son métabolisme. Toutes les femmes ne vivent pas ces changements de la même manière, de la puberté à la ménopause, certaines en passant par le temps de la grossesse. Chacune est équipée différemment, tant pour les effets secondaires et les complications de ces étapes que pour l'intensité des douleurs occasionnées et leur capacité à les supporter.

Pour certaines en effet, féminité rime avec souffrance. « Il faut nous rappeler aussi que si le corps est une réalité, l'image du corps en est une autre, et que "le corps" peut être représenté sous bien des formes, assumé à bien des niveaux (…). C'est avec ce corps-là, et cette image du corps-là, que la femme vit sa grossesse et son accouchement, ce n'est pas de ce corps-là que le médecin ou la sage-femme parle… Il y a donc un véritable décalage entre le langage médical et le vécu de la femme, décalage qui peut être tragique, quand il est le sceau de l'incommunicabilité. »[206] C'est ce corps qui va être soumis au « travail » lors de l'accouchement, c'est ce corps qui va être incisé pour une césarienne. Mais à chacune appartient l'histoire de son corps.

La mise au monde d'un enfant est souvent, à raison, associée à la douleur physique, liée aux contractions du travail qui permettent la progression de l'enfant dans le bassin de sa mère, travail qui peut prendre plusieurs heures. Les séquelles d'éventuelles complications ou d'une césarienne peuvent se faire ressentir plusieurs jours voire plusieurs semaines après l'accouchement. Sans parler du risque pris à chaque grossesse par la mère : « eh oui, encore aujourd'hui, le désir de grossesse peut réellement se situer dans l'élan généreux de sacrifier sa propre vie »[207].

---

[206] Claude Revault d'Allones, *Etre, faire, avoir un enfant*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2004, p. 97 et 98.
[207] Chantal Birman, *Au monde. Ce qu'accoucher veut dire*, Paris, Ed. de la Martinière, 2003, p. 238.

Violaine Kerbrat, sage-femme, se demande même si la douleur ne fait pas intrinsèquement partie de la naissance. « J'ai le regret d'un passé, écrit-elle, où la vie jaillissait avec toute la force de l'exceptionnel, dans l'agitation, le presque fracas ou l'harmonie tranquille. »[208] Loin de la considérer comme insurmontable ni inévitable, elle préconise l'art de l'apprivoiser et de l'accepter. Seule une écoute attentive de la future mère peut permettre une telle approche. « J'ai tellement entendu ces "Je ne ferai plus d'enfants", "Je vais mourir", "Je veux mourir" ! Il ne faut pas prendre la douleur à la légère, souligne-t-elle, considérer que l'on doit forcément en passer par là. Je connais des femmes qui ont été réellement traumatisées par leur accouchement. Elles en ont conservé une terreur absolue et pour rien au monde ne referont d'enfants. (…) Il me semble que c'est lorsqu'elle est acceptée, et si possible maîtrisée, que la douleur est surmontable, notamment parce qu'elle signifie le passage de l'inconnu vers le connu. Et le fait d'endurer cette souffrance permet de traverser cela. Pousser son enfant, le sentir sortir de soi est également important aussi bien physiquement que psychologiquement. »[209] De même les douleurs d'une césarienne rappellent à la jeune mère que son enfant a dû se frayer un autre chemin, à travers son ventre, certes avec une aide chirurgicale, pour venir au monde.

La douleur de la parturiente est une douleur particulière à prendre en compte et à analyser. C'est une douleur qui, si l'on y consent, est porteuse de vie. Elle ouvre d'abord sur la naissance de l'enfant, et fait également naître une mère. Brigite de Baudus, formatrice à l'Institut pour l'éducation dans la famille (IPEF), rejoint Violaine Kerbrat lorsqu'elle écrit ceci : « Ce don de la vie est une expérience magnifique pendant laquelle la souffrance physique peut être liée à la plus grande joie. C'est ce mystère que la femme ressent en risquant la vie. Au moment de la naissance, le corps de la femme saigne, témoin d'une blessure qui donne la vie. (…) La blessure physique existe, elle est indispensable à la vie, même si les progrès médicaux permettent de l'atténuer, et de la soigner plus efficacement qu'autrefois. »[210] Repenser la douleur physique des couches et suites de couches comme un mystère inhérent à la condition de la femme dans ce moment particulier lui donne une connotation à la fois de risque, de souffrance et de joie, ce qui fait la vie.

---

[208] Violaine Kerbrat, *Secrets de sage-femme*, Paris, Calmann-Lévy, 2010, p. 18-19.
[209] *Id*., p. 81 et 83.
[210] Brigitte de Baudus, *La maternité. Une aventure intérieure*, Parole et Silence, 2012, p. 52.

2.3.1.2. L'âme souffrante

Mais la naissance d'un enfant peut aussi engendrer une souffrance psychique. On pense alors à la dépression du *post-partum* (10 à 20 % des jeunes mères sont touchées en général après la sixième semaine après l'accouchement, à ne pas confondre avec le *baby blues* qui survient en général lors de la première semaine et qui serait dû en partie à la modification hormonale brutale qui survient à ce moment-là, entraînant le plus souvent des crises de larmes, de l'anxiété et de la fatigue) ou, plus grave encore mais beaucoup plus rare (1 à 2 pour mille accouchements), on pense aussi à la psychose puerpérale consistant en une apparition de troubles névrotiques et psychiatriques majeurs pouvant conduire la mère à devenir dangereuse pour elle et/ou son bébé.

Cette souffrance psychique, qu'elle soit légère et temporaire ou plus durablement ancrée, ne doit pas être prise à la légère. Elle n'a rien en commun avec la souffrance physique décrite plus haut, mais sa persistance dans le temps peut affecter le lien mère-enfant. Naviguer à vue n'est pas très prudent, cela demande des efforts colossaux et avouer avoir besoin d'un assistant (pour les tâches quotidiennes, les soins au bébé ou pour s'octroyer du temps pour soi) relève d'une certaine humilité que la jeune mère n'évalue pas toujours distinctement…

Douleur physique, douleur psychique, mais qu'en est-il de la douleur spirituelle qui peut aussi survenir dans une phase du *post-partum* ? Jésus fera référence à l'expérience humaine de la douleur physique pour parler de la fécondité spirituelle : « Lorsque la femme enfante, elle est dans l'affliction puisque son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de son accablement, elle est toute à la joie d'avoir mis un homme au monde. » [211] Lui-même fera l'expérience de la douleur en mourant sur la croix. « (…) il est clair que, grâce à la mort du Christ, la vie est passée et que la fécondité spirituelle ne saurait éviter le passage par la mort. (…) il semble assez logique que celui qui est appelé à transmettre la vie, comme Paul le fit, ne pourra le faire qu'en consentant, comme Paul, à souffrir les douleurs de l'enfantement. »[212] La naissance biologique comme la naissance spirituelle comportent des souffrances et des douleurs que chacun appréhende différemment selon son histoire personnelle. Tout l'enjeu est de les discerner et de les accepter.

[211] Jn 16, 21
[212] Michel Bureau, « La paternité spirituelle », dans « La paternité », *Christus* n°202, avril 2004, p. 184

2.3.2. Souffrances de la naissance spirituelle

2.3.2.1. L'œuvre de Dieu

La naissance spirituelle, c'est la naissance d'en haut évoquée dans l'Evangile de Jean[213] lorsque Nicodème, un Pharisien, donc un intellectuel juif, strict observateur de la Loi, décide de venir voir Jésus pour lui dire que lui et ses amis le reconnaissent comme envoyé de Dieu (v. 2). Soulignons cette venue de nuit vers Jésus, discrètement. Nicodème est intrigué par la fascination que Jésus exerce sur ses contemporains. Nicodème représente en quelque sorte l'agnostique curieux qui, voyant des proches heureux dans leur foi, aimerait bien croire aussi.

Le Pharisien est surpris par cette rencontre, comme renvoyé au doute sur lui-même. Dans ce passage, l'accent est mis sur la condition de l'humain à la foi inaccomplie qu'il a envie d'examiner davantage. Pour cela, il doit trouver un moyen d'approcher Jésus tout en continuant à mener sa vie normale. La démarche est personnelle, volontaire et débouche sur un échange surprenant. « Comment cela peut-il se faire ? »[214], demande Nicodème. Jésus lui-même rit un peu de Nicodème qui demeure cramponné au premier degré et lui répond : « Tu es maître en Israël [sous entendu tu es connaisseur de la religion] et tu n'as pas la connaissance de ces choses ! »[215]

La complexité de la conversion n'est pas à notre portée. Dieu exclusivement convertit par sa seule grâce. L'être humain reçoit une proposition (en écoutant ou en lisant la Bible, en rencontrant d'autres personnes au détour d'un chemin ou d'un voyage qui devient alors pèlerinage, après un coup dur ou à la lecture d'un livre…) et choisit de l'accepter ou non. Soit en l'entendant et en y répondant par sa foi et en se mettant en route à la suite de Jésus, soit en l'ignorant et en continuant sa vie d'alors sans recevoir le témoignage émis[216].

« Naître *d'en haut* » ou « naître *de nouveau* » (l'adverbe ἄνωθεν a les deux acceptions), puisque tel est le « programme » que lui propose puis lui explique Jésus, signifie pouvoir lâcher prise et dépasser ses *a priori,* sa logique, ses concepts pour le suivre. L'Evangile de Jean ne nous raconte pas comment Nicodème a vécu cette conversion, se bornant juste à évoquer son nom encore à deux reprises. D'une part

[213] *Cf.* Jn 3, 1-21.
[214] Jn 3, 9.
[215] Jn 3, 10.
[216] *Cf.* Jn 3, 11.

lorsqu'il prend la défense de Jésus qui est malmené par les Pharisiens[217] et lorsqu'il aide Joseph d'Arimathée à déposer Jésus au tombeau et à le préparer selon les rites juifs[218]. De l'ombre à la lumière, nous le retrouvons timoré au début et dans un rôle privilégié à la fin de l'évangile. Nous pouvons imaginer qu'entre ces deux moments, il a pu s'écouler de longues heures de doute, de renoncement et de questionnements, comme en vivront ensuite de nombreux croyants.

2.3.2.2. Un « travail » à accompagner

Beaucoup de personnages bibliques et de grands mystiques de tous les temps sont passés par une « nuit de la foi », moment presque incontournable d'une quête spirituelle : Jacob au gué du Yabboq[219], Elie[220], Nicodème[221], saint Benoît de Nurcie, Martin Luther, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse de Lisieux, Mère Teresa... Tous ont tenu ferme dans des moments de lutte contre eux-mêmes et contre Dieu. Tous en sont ressortis grandis et raffermis dans leur foi. Cela ne signifie pas qu'il faille absolument passer par des malheurs et des souffrances pour se rapprocher de Dieu, mais cela montre que même au cœur d'une existence troublée peut naître quelque chose de plus grand et de plus beau, d'inattendu et même d'inespéré.

La naissance biologique est souvent accompagnée par une sage-femme qui aide la mère à mettre son enfant au monde en la rassurant, en lui faisant trouver une position moins douloureuse et au besoin en appelant un médecin. Qu'en est-il de la naissance spirituelle ? « Nouveauté, surgissement, ouverture à la vie, mise au monde, à travers douleurs et joie : ces notes de toute naissance humaine ne sont pas étrangères à l'expérience spirituelle. »[222] Comment est-elle accompagnée ? Qui peut soulager une souffrance liée à la foi et aider à trouver le chemin de la lumière ? J'évoquerai la question de la paternité et de la maternité spirituelles dans mon prochain chapitre et préfère m'arrêter ici sur la question de cette naissance particulière.

Lorsqu'une personne sent s'ouvrir en elle un espace jusqu'alors clos, a l'impression d'être au seuil d'une nouvelle étape et s'en trouve régénérée, constate que l'horizon se lève sur de nouveaux possibles et que même les cicatrices, toujours et à jamais visibles, ne font

[217] *Cf.* Jn 7, 45-51.
[218] *Cf.* Jn 19, 39-42.
[219] *Cf.* Gn 32, 23s.
[220] *Cf.* 1 Rois 19, 9s.
[221] *Cf.* Jn 3, 1s.
[222] Sylvie Robert, « Lorsque la naissance est spirituelle », dans *Christus* n° 229, janvier 2011, p. 38.

plus si mal, c'est signe d'une mise au monde nouvelle et transformante. « La naissance spirituelle est, en christianisme, toujours conjointe ; il s'agit de naître à Dieu et à soi-même, inséparablement. L'intériorité chrétienne est dialogale, non solitaire ; elle se révèle par la rencontre de Dieu et à son initiative. Nous ne nous libérons du poids du passé, de la souffrance qui nous a meurtris comme du péché qui nous enferme, que par la fidélité de Dieu, le regard porté sur nos vies sous sa lumière, le pardon que lui seul peut donner. (…) C'est dans la rencontre de Dieu qu'éclôt la naissance. (…) L'expérience spirituelle est naissance de Dieu en nous. »[223]

Qu'est-ce à dire ? Tous les jours le chrétien doit laisser Dieu naître en lui puis grandir en lui. Plusieurs théologiens et auteurs spirituels ont insisté sur ce point. « Le Christ peut mille fois naître à Bethléem, s'il ne naît pas en toi tu demeures perdu pour l'éternité »[224], met en garde Angelus Silesius, un mystique allemand du XVII^{e} siècle. En effet, « contempler la nativité du Christ peut conduire jusque-là et faire dire : "C'est comme si le Christ naissait ou me demandait de naître en moi" »[225], souligne Sylvie Robert, religieuse auxiliatrice.

Le rôle d'une « sage-femme de l'âme » peut être utile à plusieurs égards. Premièrement, elle est témoin privilégié d'une double naissance, à soi-même et à Dieu, à Dieu en la personne accompagnée. Un événement qui deviendra plus tard un souvenir positif pour la suite du parcours, doux à se rappeler, ensemble. Deuxièmement, elle veille à ce que la personne concernée consente à cette naissance et y collabore, elle repérera les éventuelles difficultés, les barrages potentiels et l'aidera à s'en libérer. Troisièmement, elle aura peut-être à écouter et à soulager l'autre en cas de souffrance à un moment donné. Il convient de souligner que le soulagement n'est pas un but recherché. L'accompagnant doit rester à sa place d'être humain à côté d'un autre sans vouloir à tout prix le « sauver », mais si un soulagement ou un mieux-être survient, il est « en plus », « de surcoît », ne dépendant pas forcément seulement de l'accompagnant. Le temps de l'épreuve se relira avec patience, le regard et le cœur tournés vers Dieu, dans la vérité. Ces trois tâches de l'accompagnant spirituel sont primordiales. En effet, « il n'est pas de naissance sans vis-à-vis, sans parole, sans accueil. Dire sa naissance fait partie de cette naissance. »[226]

Ainsi, de la même façon que lors d'un accouchement biologique, l'accompagnant – sage-femme aide la personne à naître à elle-même et à faire naître Dieu en elle, mais

---

[223] *Id.*, p. 40.
[224] Angelus Silesius, *Le voyageur chérubinique*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2004, p. 69.
[225] Sylvie Robert, « Lorsque la naissance est spirituelle », dans *Christus* n° 229, p. 40.
[226] *Id.,* p. 46.

n'accouche pas à sa place ! Un effort est donc toujours à fournir, une douleur traversante peut donner un sursaut de vie et mener à bien la naissance qui est un nouveau commencement dans une vie plus pleine. La suite du parcours se déroulera comme une période de discernement pour voir si le Christ grandit et si le nouveau converti diminue[227]…

2.4. Engendrement biologique, engendrement spirituel

2.4.1. La vie dans la Vie

Prendre le temps de méditer sur la naissance, c'est méditer sur le cycle de la vie. Toutes les religions considèrent la naissance comme un événement humain intense comportant une dimension spirituelle. D'un point de vue croyant, on peut placer son espérance dans la venue d'un enfant, envers et contre toutes les misères terrestres, les guerres, le terrorisme, les catastrophes climatiques, etc. « Chaque nouveau-né apporte le message que Dieu n'est pas encore découragé de l'homme », dit le proverbe attribué au poète et philosophe indien Rabindranath Tagore. C'est l'amour de la vie (et non pas la peur de la mort !) qui conduit le croyant à relier son existence à Dieu ou à une force supérieure. Pour les chrétiens, Dieu est quelqu'un avec qui ils ont une relation personnelle et qui ne se décourage jamais d'eux.

2.4.1.1. Le chemin méditatif de la grossesse

Eline Landon[228] a été surprise par le panel très large de toutes les préparations à la naissance qui existaient. En complément des classiques informations concernant l'accouchement, dispensées par des sages-femmes, les futurs parents ont le choix entre l'haptonomie (pratique récente consistant à entrer en contact avec l'enfant *in utero* par le toucher qui favorise le développement des liens psycho-affectifs entre l'enfant, la mère et le père), la sophrologie, le yoga, la gym douce en piscine, etc. Mais elle ne trouvait pas que toutes ces propositions prenaient vraiment en compte l'arrivée «sacrée » d'un nouvel être. En d'autres termes, elle aurait souhaité une préparation spirituelle à la naissance. Alors qu'elle attendait son troisième enfant, l'idée d'un parcours méditatif suivant les neuf mois

[227] *Cf.* Jn 3, 30 : « Il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue », dit Jean-Baptiste à propos de Jésus.
[228] Educatrice et mère de trois enfants.

de grossesse a germé dans son esprit. Et elle le propose dans un petit livre intitulé *Préparation à la naissance. 9 mois avec Dieu*, un cheminement de prière pour se préparer à accueillir la vie dès avant la conception de l'enfant.

On y lit par exemple ceci, à propos du texte de 1 Samuel 1, 7-18 (la prière d'Anne, triste de n'avoir pas eu d'enfant et qui sera exaucée dans sa vieillesse) : « Il y a dans le désespoir et la prière d'Anne un enseignement pour chacune et pour toute situation. L'appel à la maternité est parfois si fort en nous que nous n'avons pas de mal à imaginer ce que Anne peut ressentir. Et quand l'enfant se fait attendre, il n'est pas difficile d'être comme elle, suppliant le Seigneur d'intervenir en notre faveur. Nous ne devons pas, en effet, négliger la prière d'intercession qui peut se révéler très puissante. (…) La prière soutient l'attente : elle est pleine d'espérance. »[229] Confier à Dieu son désir d'enfant, tout remettre entre ses mains, c'est faire preuve de confiance et de lâcher-prise.

Voilà ce à quoi invite non seulement Eline Landon, mais Dieu lui-même. Il demande à ce qu'à travers la prière et la parole dite et entendue, par exemple au cours d'un accompagnement spécifique ou lors d'une conversation avec un ami, les peines et les tourments puissent être déposés, délivrant les cœurs d'un fardeau empêchant la joie et l'espérance de faire leur nid. Dans le texte biblique, après sa prière, le visage d'Anne change[230], elle se remet à manger. Son cœur s'est allégé, il a entendu et fait sien le « va en paix »[231], ce qui a changé son attitude face au souci qui la rendait si triste et qui suscitait l'incompréhension de son entourage. Ce texte rappelle que Dieu est un Dieu proche qui entend les prières et les attend, et qui donne bien plus que ce que le croyant en attend…

Eline Landon recommande de ne pas oublier le Ps 36, 5 durant l'attente qui peut durer plus ou moins longtemps : « Tourne tes pas vers le Seigneur, compte sur lui : il agira. » Et elle propose une prière que pourra prononcer la femme en attente d'enfant, seule ou en présence de son conjoint : « Oui, Seigneur, tu entends les désirs présents dans mon cœur, tu connais ce désir qui m'habite, qui nous habite, de pouvoir recevoir un enfant, de l'accueillir en moi. Qu'il soit un don de toi. Je te confie toutes mes joies, mes peines, mes espérances à l'image d'Anne, elle qui n'a pas eu peur de se montrer dans cet état de désespérance au sanctuaire de Silo, sachant que tu entendrais sa prière et qu'elle pouvait te l'exprimer du plus profond de ses entrailles. Donne-moi Seigneur, l'espérance dans

[229] Eline Landon, *Préparation à la naissance. 9 mois avec Dieu,* Perpignan, Ed. Artège, 2013, p. 13s.
[230] *Cf.* 1S1, 18.
[231] *Cf.* 1S1, 17.

l'attente, et aide-moi à aller vers toi au travers de la prière en toute confiance. Amen. »[232] Soulignons l'assurance que Dieu écoute les prières et qu'un enfant se reçoit et ne se mérite pas… Il est un don et non un dû et c'est pour cette raison que l'attente doit si possible être vécue dans l'espérance et non dans l'impatience. Encore une distinction qui pourra être dite dans un accompagnement spécifique de couples infertiles ou… impatients !

Au bout du parcours, après la naissance de l'enfant, Eline Landon médite sur la présentation de Jésus au temple. Ce rituel de la tradition juive prévoyait la circoncision du garçon et le moment du dévoilement du nom par le père de famille le huitième jour après la naissance. Pourquoi ne pas marquer la naissance de son enfant par un petit texte sous forme de cantique de louange qu'on lui écrirait pour le présenter à Dieu et demander sur lui sa bénédiction ? Cette « présentation » (à ne pas confondre, dans l'Eglise protestante, avec l'alternative au baptême portant le même nom, qui, comme je l'ai déjà mentionné, consiste en une bénédiction de l'enfant durant un culte par le pasteur et en l'engagement des parents, parrain et marraine à lui donner une instruction religieuse) peut avoir lieu à la maison en présence de la famille proche (frères et sœurs, grands-parents, oncles et tantes, cousins, parrain et marraine) qui va être amenée à l'éduquer et à l'accompagner sa vie durant. Cette « proposition spirituelle (…) nous replace devant l'infinie bonté de Dieu qui nous confie cet enfant et notre petitesse devant ce qu'il reste à accomplir. »[233] Dieu ne sera pas de trop aux côtés des jeunes parents pour les assister dans leur nouvelle tâche (que ce soit leur premier enfant ou non) qui s'annonce prenante en effet ! Chaque enfant est un enfant unique dans le cœur de ses parents et dans celui de Dieu, il a sa place propre et mérite donc de recevoir toute l'attention nécessaire à une belle mise en route dans la vie.

Eline Landon donne cet exemple de prière pour conclure le moment de bénédiction, que les parents pourront ensuite reprendre à la maison et chuchoter au creux de l'oreille de leur enfant endormi : « Tout mon être bénit l'Eternel ! Que soit loué ton saint nom Seigneur car tu nous as accordé le don précieux d'une nouvelle vie. Que ta bénédiction repose sur cet enfant. Remplis son esprit de sagesse, d'amour et de miséricorde, qu'il te serve tout au long de ses jours, et apprenne à connaître ton grand amour pour lui. Sois loué pour la confiance et l'abandon de ce petit être entre nos bras, que tes saints anges te louent et tous les hommes avec eux ! Seigneur, tu fais de si grandes merveilles ! Amen. »[234] J'ajoute que tout parent peut bénir son enfant, par exemple le soir, au moment du coucher

[232] Eline Landon, *Préparation à la naissance. 9 mois avec Dieu*, p. 19.
[233] *Id.*, p. 121.
[234] *Id.*, p. 125.

ou lorsqu'il dort, en posant une main sur son front et en disant simplement : « Sois béni, Dieu t'aime, et moi / nous aussi ! »

Il convient de signaler également le *Livre des bénédictions* qui offre une multitude de formules possibles pour des bénédictions en toutes circonstances.

2.4.1.2. Une occasion de dire sa reconnaissance

Devenir parents est une occasion, à un moment donné de la vie, de naître aussi à soi-même et à Dieu et de pouvoir Lui dire sa reconnaissance pour une vie nouvelle. Comme la mise au monde biologique, la naissance spirituelle suscite douleurs, bouleversements physiques et psychiques, remises en question, lâcher prise et nouvelle place à trouver dans un nouveau noyau familial et social. « Si être parent va (…) au-delà de la seule fécondité biologique, celle-ci en reste l'archétype, dont la symbolique permet de comprendre toutes les autres formes de fécondité. »[235] Lorsqu'un enfant naît, des parents naissent. La naissance est un passage, qu'elle soit biologique ou spirituelle.

La parentalité est donc, comme nous l'avons vu, autant une aventure biologique, ancrée dans le temps et l'espace, que spirituelle, trouvant sa source et sa fin en Dieu, faisant naître le parent à lui-même, s'il en est conscient et s'il y consent. « (…) nul, s'il ne naît d'eau et d'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Ne t'étonne pas si je t'ai dit : Il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix; mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »[236]

2.4.2. En quête de sens

2.4.2.1. Quelle spiritualité ?

Beaucoup de personnes traversent la vie sans se poser de questions, jusqu'à ce qu'un événement difficile les bouscule et les oblige à dévier de la trajectoire imaginée. De même, beaucoup de personnes se disant croyantes se contentent de croire sans s'interroger, sans que leur foi ne soit mise à l'épreuve. Dans les deux cas, en l'absence de réflexion,

[235] Marie-Christine Bernard, *Etre parent. Une aventure humaine et spirituelle*, p. 11
[236] Jn 3, 5b-8

d'interrogations et de remises en cause, la vie et son lot d'épreuves peut alors devenir totalement absurde.

Notre époque vit l'éclatement des religions, ces dernières n'ont plus la place qu'elles avaient dans l'espace public et force est de constater qu'oser se dire croyant et pratiquer sa religion, c'est nager à contre-courant. Paradoxalement, les courants dits spiritualistes, descendants de la métaphysique platonicienne, n'ont jamais été autant en vogue que de nos jours. Du New Age à la psychanalyse, en passant par les mouvements sectaires, l'astrologie, la méditation en pleine conscience, la superstition et la palette de coachings, de développement personnel et de médecines dites parallèles, sans oublier le monde virtuel constitué des réseaux « sociaux », l'humain du XXI^{e} s. ne sait plus où puiser dans des pratiques allant des plus sérieuses aux plus loufoques, pour essayer de retrouver un ancrage dans ce monde qui lui échappe.

Lorsque survient l'épreuve, il est parfois difficile de trouver du sens à ce que l'on vit. C'est-à-dire de voir dans quelle mesure ce qui est vécu en vaut la peine. Souvent d'ailleurs on ne le voit qu'ultérieurement. Sur le moment, on est comme dans le tambour d'une machine à laver sur mode essorage : on n'entend rien, on ne voit rien, on se contente de tourner… Le besoin de sens existe depuis que l'humain pense et réfléchit, essaie de comprendre et s'interroge. Ne pas chercher de sens revient à ne pas penser, comme un animal.

Autrefois, la foi était un repère solide, la prière un refuge et une aide notoires. Aujourd'hui, le « spirituel » englobe diverses pratiques qui déploient de multiples méthodes pour accéder au même but : une unification avec soi-même, avec les autres et parfois avec le Tout-Autre que tous ne nomment pas Dieu. *Pneuma* en grec, dont l'équivalent latin est *spiritus*, c'est le souffle. Le souffle, c'est ce qui donne vie, ce qui permet de respirer, ce qui permet d'avancer, ce qui donne du goût, ce qui éclaire, ce qui déplace, ce qui décoiffe, ce qui bouscule… C'est « cet espace en soi, espace non codé où chaque individu s'interroge sur le sens de sa vie, de sa présence au monde, de ce qui le fait vivre, du fondement à partir duquel il s'oriente. »[237]

[237] Inge Ganzevoort, « Pourquoi, pour qui les soignants appellent-ils un aumônier ? », « Besoins spirituels : rencontres et expériences », dans Hubert Auque et Claude Levain, *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en question*, Genève, Labor et Fides, 2001, p. 63.

2.4.2.2. Les différents socles de l'accompagnement spirituel

Pour les chrétiens, le fondement à partir duquel s'oriente leur quête de sens, c'est le Christ. L'apôtre Paul le dit : « Pour moi, vivre, c'est le Christ. »[238] « Je peux tout en Celui qui me rend fort. »[239] L'accompagnement de toute quête spirituelle chrétienne trouve son ancrage dans le Christ. Cela suppose, pour l'accompagnant, de s'être laissé rencontrer par Dieu dans sa faiblesse, et pour l'accompagné, de consentir à se laisser chercher par ce Dieu là, au cœur même de ses difficultés et de son dépouillement parfois extrême lorsqu'il est vécu dans la détresse d'une maladie corporelle ou psychique. « Ma grâce te suffit ; ma puissance s'accomplit dans la faiblesse »[240], dit le Christ.

Les agnostiques et les athées ne se réclament pas du Christ, mais ils peuvent néanmoins être mus par une quête spirituelle et existentielle. « Les hommes se sont souvent interrogés sur le néant. Celui d'après la mort, d'abord ; celui d'avant le monde, ensuite. Est-ce le même ? Qui le sait ? Et surtout, dans un cas comme dans l'autre : est-ce vraiment un néant ? N'y a-t-il vraiment rien dans ce que nous appelons le néant ? Il n'est pas exclu qu'il y ait quelque chose. Il est certain que rien n'est sûr. »[241] Jean d'Ormesson questionne la question des origines et du sens de la vie en abordant le néant. Il évoque prudemment l'éventualité d'une force créatrice cachée « partout », que certains appellent Dieu.

Chaque personne ressent à sa manière le besoin de trouver du sens à sa vie, de combler le néant, de se demander pourquoi il y a quelque chose plutôt que rien. Plusieurs options sont possibles. D'une part, on peut concevoir sa vie d'un point de vue principalement terrestre, immanent, en considérant qu'il n'y a rien avant la naissance et rien non plus après la mort. Entre ces deux moments non choisis, on va essayer de vivre au mieux avec soi-même et avec les autres, dans une société matérialiste et consumériste, tout en défendant des causes (écologiques, politiques, sociales, économiques, culturelles, etc.) selon ses intérêts ou ses préoccupations.

D'autre part, tout en s'intéressant à l'actualité et aux préoccupations contemporaines, on peut également percevoir sa vie comme un don de Dieu ou consentir à faire partie, en tant qu'êtres humains, d'un grand tout, être amené à croire à une « force supérieure » qu'on ne sait pas comment nommer. On va alors chercher à rencontrer ce

---

[238] Ph 1, 21.
[239] Ph 4, 13.
[240] 2Co 12, 9.
[241] Jean d'Ormesson, *Comme un chant d'espérance*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 2014, p. 18-19.

donateur, ce créateur de toute vie, conscient de la valeur du don reçu. On considère que la vie provient d'un Amour inconditionnel et vers lequel elle retourne après la mort qui n'est qu'un passage vers une Vie plus pleine et plus accomplie. Entre deux, on va aussi essayer de vivre au mieux avec soi-même et avec les autres, en laissant une place à Dieu dans son pèlerinage sur la Terre. « La vérité est que sur l'avant-notre-monde comme sur l'après-notre-mort nous ne savons rien. Nous pouvons croire. Nous pouvons rêver. Nous pouvons espérer. Nous ne pouvons pas savoir. »[242]

La déchristianisation de l'Occident a laissé place à un grand vide spirituel qu'essaient de combler tous ces mouvements parallèles susmentionnés (New Age, astrologie, etc.). Chez certaines personnes particulièrement fragiles et influençables, ils peuvent faire plus de dégâts que de bien. Aujourd'hui, on est chrétien par choix, et non plus par héritage. Mais pour connaître le Christ et le reconnaître comme Fils de Dieu et Libérateur[243], il faut en avoir entendu parler ! Lorsqu'une personne n'a jamais entendu parler du Christ, ni de Dieu et pour qui le langage religieux n'évoque rien, on peut simplement lui parler de l'Amour inconditionnel qui dépasse tout lien humain. Le mot « amour » est plus significatif pour tout le monde et demeure explicitement évangélique[244]. Dans les étapes que toute vie connaît, les heureuses et les tristes, voire les cataclysmiques, il y a l'opportunité de saisir en quoi cette vie-là, cette épreuve-là, vaut la peine d'être vécue, comporte du sens, parfois caché très profondément sous les décombres du tremblement de terre. Mettre un enfant au monde ne déroge pas à ce constat.

2.4.3. Le bouleversement provoqué par l'arrivée d'un enfant

2.4.3.1. Un événement à la fois universel et singulier

Rien n'est plus commun ni universel que de devenir parents. Mais rien n'est plus singulier non plus ! Devenir parents bouleverse, c'est-à-dire trouble profondément, modifie l'ordre jusque là établi, provoque une « crise », terme provenant de « κρίσις », en grec, c'est-à-dire quelque chose qui sépare, qui différencie un état par rapport à un autre. Chaque membre du couple a ses propres représentations conscientes et inconscientes par rapport à

---

[242] Jean d'Ormesson*, Comme un chant d'espérance,* p. 19.
[243] *Cf.* Lc 4, 18, prédication de Jésus à Nazareth où il cite le prophète Esaïe (61, 1-2) : « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la *libération* et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en *liberté*. »
[244] *Cf.* 1 Jn 4,8.

son histoire personnelle, à sa famille, à l'éducation qu'il a reçue, mais aussi par rapport à sa propre construction due à la fréquentation d'amis, de connaissances et de milieux culturels variés. Un échange au sein du couple n'est pas inutile avant de se lancer dans la grande aventure de la maternité et de la paternité. Pour certains ce sera une évidence, pour d'autres une réflexion plus approfondie et l'occasion de se confronter de plus près à certaines réticences.

On dit en effet volontiers que la naissance d'un enfant est une « aventure ». Etymologiquement, le mot « aventure » provient du latin, *advenire*, « arriver, se produire ». Dans le langage courant, une aventure est une péripétie surprenante qui survient de manière fortuite. Plus largement, on peut dire que la vie elle-même est une aventure ! Puisqu'on ne sait pas à l'avance de quoi elle sera faite, l'attitude la plus juste est de toujours se laisser surprendre par les événements. La parentalité est donc une aventure de vie dans la grande aventure de la vie. Voilà pourquoi être parent n'est pas un métier ni une fonction ! Cela dépasse de beaucoup ces mots qui enferment et stigmatisent. Et cela mérite d'essayer d'en saisir le sens plus profond que notre société actuelle ne voit plus.

La période de la grossesse est l'occasion de ressentir une grande diversité d'émotions, allant de la joie à la tristesse, d'un sentiment de plénitude à des angoisses de mort en passant par de la culpabilité ou une réactivation d'anciennes blessures mal cicatrisées. Pouvoir évoquer ensemble ces aspects moins connus permet de se sentir soutenu et compris et d'attendre ensemble le plus sereinement possible le moment de l'accouchement.

Certaines femmes vivent néanmoins cette période seules, parce que le père est parti ou est mort. Pour elles aussi, ce sera un immense bouleversement que d'accueillir un enfant pas vraiment désiré, pas vraiment attendu, mais qui s'annonce et dont elles devront prendre soin le mieux possible compte tenu de leur contexte et de leur histoire.

Lorsque l'enfant naît, des parents naissent, une famille naît. Et cela peut prendre du temps. Il n'existe pas de mode d'emploi, ni pour élever un enfant, ni pour être parents, ni pour devenir une famille. On apprend au fur et à mesure comment exercer cette nouvelle tâche, au fur et à mesure que son enfant grandit. L'enfant façonne ses parents dans leurs nouvelles tâches, au jour le jour, dans un apprentissage de la relation toujours à redécouvrir, à renouveler et à consolider. L'individu a déjà changé en commençant à vivre en couple, il a modifié son mode de vie pour pouvoir s'adapter à celui de son conjoint et vivre une relation aussi bonne que possible. C'est une nouvelle adaptation que réclame la naissance d'un enfant, surtout lorsque c'est le premier.

2.4.3.2. A la vie, à la mort

« Cette responsabilité que l'on prend en donnant la vie à un enfant est parfois le premier acte dont l'individu peut dire qu'il est irréversible. (…) C'est souvent aussi une circonstance où ce qu'on sait depuis longtemps prend une autre consistance. "Je suis mortel" s'impose et, parfois brutalement, génère des propos qui paraissent banals mais prennent corps : "Ma vie a un autre sens" , "Je n'ai plus le droit de mourir". La naissance, symbole de vie, se lie avec la prise de conscience de la réalité de la mort. L'arrivée d'un enfant, qui est l'archétype du moment heureux et léger, renvoie aussi chacun des parents à la gravité de l'existence. »[245] D'autant plus s'ils ont vécu une complication en cours de grossesse ou lors de l'accouchement et dans le temps du *post-partum*. Frôler la mort en donnant la vie, perdre son bébé, quoi de plus injuste, quoi de plus inattendu de nos jours en Occident, mais quoi de plus banal il n'y a pas si longtemps et encore aujourd'hui dans certaines régions du monde ?

Dieu a confié le mystère de la fécondité biologique à l'homme et à la femme pour qu'ils puissent, en tant que créatures, entrer pleinement dans la relation qu'Il a voulu établir avec eux en tant que Père. Voilà pourquoi devenir parents ce n'est pas quelconque ni banal, voilà pourquoi cela requiert réflexion, soin, intelligence et foi en un Dieu Père, source de vie et d'amour entre tous.

« Jetons une dernière fois les yeux sur la Bible. Ses modèles familiaux sont désuets, parfois barbares, et historiquement pour nous sans écho. Mais au-dessus des circonstances s'élève une Parole que tous peuvent entendre. Que nous soyons père, frère, époux ou fils, toujours elle nous éveille et nous renvoie à d'autres que nous.

Au fils, elle dit : Tu honoreras ton père et ta mère. Au frère : Qu'as-tu fait de ton frère ? A l'époux : L'homme s'attachera à sa femme et ils ne feront qu'une chair. Au père : Va dire à tes fils que… Chaque fois, le message est celui de l'amour. »[246]

---

[245] Bernard Geberowicz, « Le couple à l'épreuve de l'arrivée de l'enfant : le baby-clash », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, p. 1249s.
[246] France Quéré, *La famille*, Paris, La Table Ronde, 2007, p. 348.

DEUXIÈME PARTIE

L'accompagnement spirituel autour de la naissance

3. Un accompagnement spécifique

En accompagnement spirituel, il est courant d'aborder la maladie, la fin de vie, la mort et le deuil mais rarement la naissance, peut-être parce que, pense-t-on à tort, c'est forcément un événement heureux et sans histoires. Or, même lorsque cet événement survient dans un cadre familial équilibré, que l'enfant est désiré et attendu, que l'accouchement et la naissance se passent bien et que les parents sont heureux, il n'est pas inutile de se pencher sur ce qu'il apporte d'unique et de particulier dans cette famille-là à ce moment-là.

Les séances de préparation à l'accouchement restent très factuelles et centrées sur le corps de la mère. Alors que dans son esprit a lieu un bouillonnement de questionnements, de doutes et d'angoisses… On remarque aisément que la plupart des jeunes mères ne s'attardent pas sur le récit de leur accouchement, elles n'en évoquent que quelques bribes, peut-être une anecdote. Pourtant, si on leur donne la parole, on voit qu'elles ont toutes quelque chose à raconter qui sort du cadre convenu du bonheur qu'on pense être celui d'une naissance… Car l'arrivée d'un enfant est un bouleversement qui relève de la quête de sens.

Lorsqu'une complication survient, déjà même en amont d'une grossesse dans les cas d'infertilité, le sentiment d'injustice et d'incompréhension peut rapidement se transformer en un épisode dépressif voire violent (particulièrement dans les cas d'interruption volontaire de grossesse). Dans ces cas-là, un accompagnement spirituel adéquat est utile, voire nécessaire, pour aider les personnes à se réunifier et à retrouver un lien vivifiant avec Dieu et avec les autres.

Avoir le cœur sensible à la misère, aider autrui à faire le tri dans ce qu'il vit ici et maintenant, être à l'écoute et touché en profondeur, c'est faire preuve de bienveillance, de miséricorde, envers une personne en détresse dont les premiers besoins sont une présence et une attention non jugeante. La miséricorde est le moyen par lequel Dieu révèle son amour inconditionnel à l'humain, particulièrement lorsque ce dernier traverse une période difficile. Les pages qui suivent montrent comment Dieu atteint le cœur de sa créature, avec tendresse et compassion.

3.1. La miséricorde

3.1.1. Etymologie et définition

Depuis que le pape François a promulgué une année de la miséricorde entre le 8 décembre 2015 et le 20 novembre 2016, le mot, jusque là assez méconnu, est davantage entré dans les esprits. François s'emploie à attirer l'attention de l'opinion publique sur cette tournure du cœur qui consiste à s'arrêter et à s'abaisser auprès des nécessiteux. Il l'a notamment encore montré au cours de son homélie lors de la veillée de prière « pour essuyer les larmes » du jeudi de l'Ascension 2016 dont voici un extrait : « Dans les moments de tristesse, dans la souffrance de la maladie, dans l'angoisse de la persécution et dans la douleur du deuil, chacun cherche une parole de consolation. Nous sentons fortement le besoin que quelqu'un nous soit proche et éprouve de la compassion envers nous. Nous faisons l'expérience de ce que signifie être désorientés, confus, frappés au plus profond comme jamais nous l'aurions pensé. Nous regardons tout autour, incertains, pour voir si nous trouvons quelqu'un qui puisse réellement comprendre notre douleur. L'esprit est rempli de questions, mais les réponses n'arrivent pas. La raison toute seule n'est pas capable de faire la lumière au fond de soi, de saisir la douleur que nous éprouvons et de donner la réponse que nous attendons. Dans ces moments, nous avons davantage besoin des raisons du cœur, seules capables de nous faire comprendre le mystère qui entoure notre solitude. (…) Nous avons besoin de miséricorde, de la consolation qui vient du Seigneur. Nous en avons tous besoin ; c'est notre pauvreté mais aussi notre grandeur : invoquer la consolation de Dieu qui, avec sa tendresse, vient essuyer les larmes sur notre visage (cf. Is 25, 8 ; Ap 7, 17 ; 21, 4). » La réalité qui se cache derrière le mot « miséricorde » s'est aussi peu à peu dévoilée non seulement aux athées et aux agnostiques curieux, mais aussi aux croyants qui ne le connaissaient pas beaucoup et dont la signification était galvaudée.

Le mot « miséricorde » est issu du latin *misericordia*, qui « émane de l'homme *misericors*, celui dont le cœur réagit devant la misère d'autrui. »[247] Elle provient d'abord de Dieu, comme Jésus le rappelle : « Soyez miséricordieux comme le Père est miséricordieux envers vous. »[248] Le terme que j'ai traduit ici par « miséricordieux » est οἰκτίρμονες en grec, qui peut se traduire aussi par « compatissant », un adjectif dérivé du substantif οἰκτιρμός, signifiant « miséricorde », « compassion ». Il n'apparaît que trois fois

[247] Dominique Cerbelaud, « Miséricorde », dans Yves Lacoste (dir.), *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 891.
[248] Lc 6, 36.

dans le Nouveau Testament, deux fois en Luc 6, 36 et une fois en Jc 5, 11, qui rassemble en six mots deux acceptions grecques traduisibles en français par « miséricordieux » ou « compatissant » : *πολύσπλαγχνός* ἐστιν ὁ Κύριος καὶ *οἰκτίρμων*, « le Seigneur est plein de miséricorde et compatissant ».

Ainsi donc, « la miséricorde, c'est l'attitude divine qui consiste à ouvrir les bras, c'est Dieu qui Se donne et qui accueille, qui Se penche pour pardonner. »[249] A vues humaines, cela ne signifie pas effacer ni oublier la faute d'autrui, le mal qu'il a pu faire ni sa responsabilité, car seul Dieu le peut, mais c'est « prendre la misère de l'autre sur soi, comme si c'était sa propre misère. »[250]

3.1.2. Occurrences dans l'Ancien Testament

Thierry-François de Vregille résume bien ce qu'est la miséricorde dans l'Ancien Testament en faisant référence à trois familles de mots en hébreu qui la décrivent.

Premièrement, la racine חֵן, grâce, d'où proviennent les mots חַנָּה, le prénom Anne et חנן, témoigner de la bienveillance, faire grâce. « Ce serait le sentiment par lequel la misère d'autrui touche notre cœur. Ce sentiment serait fait de bonté et de compassion. Ce serait également le sentiment qui pousse à pardonner au coupable. »[251]

Deuxièmement, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, les mots issus de la famille de רֶחֶם, le sein maternel, les entrailles, évoquent l'idée de la compassion et de la miséricorde, qui trouvent leur origine à cet endroit-là du corps, au plus profond de l'être.

En troisième lieu, חֶסֶד, plus difficile à traduire fidèlement en français, renferme l'idée de bonté, de fidélité, d'attachement de Dieu pour l'humain de même qu'une mère est attachée à son enfant.

La notion de miséricorde est donc déjà présente dans l'Ancien Testament. Elle contrebalance l'idée d'un Dieu juge et colérique, comme l'attestent différents passages.

Dans l'Exode, par exemple, c'est un Dieu attentif et compatissant, lent à la colère, qui est touché par la misère de son peuple. « Sans doute, le passage de l'Exode qui rapporte le mieux la nature miséricordieuse de Dieu est celui où Dieu, s'adressant à Moïse, proclame ce qu'il est, en disant son nom : un Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère,

---

[249] Pape François, *Le nom de Dieu est miséricorde*, Paris, Ed. Robert Laffont / Presses de la Renaissance, 2016. p. 29.
[250] Thierry-François de Vregille, *La miséricorde au cœur de Dieu*, Paris, Parole et Silence, 2015, p. 107.
[251] *Id.*, p. 18.

plein d'amour et de fidélité[252] (…). Il est très intéressant de remarquer que, dans ce passage, le texte hébreu emploie, pour rendre compte de la nature profonde de Dieu, à la fois les deux termes *hesed* et *rahamim*. Dieu est miséricorde parce qu'il est fidèle, amour, pardon, attentif à la misère, et parce qu'il soulage cette misère. »[253]

A plusieurs reprises, les Psaumes abordent la question de la miséricorde de Dieu. En voici quelques exemples : « Seigneur, pense à la tendresse et à la fidélité que tu as montrées depuis toujours ! »[254] « Aie pitié de moi, mon Dieu, selon ta fidélité ; selon ta grande miséricorde, efface mes torts. »[255] « Le Seigneur est miséricordieux et bienveillant, lent à la colère et plein de fidélité. »[256] « Le Psaume 118 (117) emploie cinq fois le mot *hesed* à l'intérieur d'un même refrain : "*Sa fidélité est pour toujours.*" (v. 1, 2, 3, 4, 29). On trouve aussi comme traduction : "*Car éternel est son amour !*" ou encore "*Car sa miséricorde est à jamais !*" Cette même expression est répétée interminablement dans le psaume 136, qui est une hymne de louange. »[257]

L'un des passages de l'Ancien Testament les plus connus qui traite de la miséricorde est sans doute celui qu'on appelle communément le Jugement de Salomon[258]. Deux femmes ayant accouché le même jour, mais l'une ayant perdu son bébé, revendiquaient toutes deux être la mère de l'enfant vivant et se présentèrent devant Salomon afin qu'il l' attribue à l'une des deux. N'étant pas capable de savoir de qui l'enfant était vraiment le fils, il demanda à ce qu'on lui apporte une épée pour le couper en deux pour en donner la moitié à chacune. Or, « la femme dont le fils était le vivant dit au roi, car ses entrailles étaient émues au sujet de son fils : "Pardon, mon seigneur ! Donnez-lui le bébé vivant, mais ne le tuez pas !" Tandis que l'autre disait : "Il ne sera ni à moi, ni à toi ! Coupez !" »[259] Le bon sens de Salomon lui fit reconnaître la première femme comme la mère de l'enfant, celle qui souhaitait qu'il vive, même chez une autre qu'elle.

La miséricorde prend donc racine dans l'Ancien Testament, pour dire que Dieu n'est pas d'abord juge ou vengeur, mais tendresse, accueil inconditionnel et pardon. C'est là tout le message repris et développé dans le Nouveau Testament en la personne de Jésus.

---

[252] *Cf.* Ex 33, 6-7.
[253] Thierry-François de Vregille, *La miséricorde au cœur de Dieu*, p. 23-24.
[254] Ps 25, 6.
[255] Ps 51, 3.
[256] Ps 103, 8.
[257] Thierry-François de Vregille, *La miséricorde au cœur de Dieu*, p. 29.
[258] 1 R 3, 16- 28.
[259] 1 R 3, 26.

3.1.3. L'incarnation présuppose la miséricorde

En Jésus, Dieu rejoint l'espace et le temps des humains non pour les condamner, mais pour les aimer. Le Dieu lointain devient le Dieu tout proche, le Très-Haut devient le Très-Bas[260]. Avec Lui survient le temps de la rencontre, du vivre-avec et de l'amour proclamé. En Jésus, l'amour de Dieu se vit et se dit. En Jésus, Dieu fait l'expérience humaine des émotions et des sentiments, parfois cruels et douloureux.

« L'incarnation de Dieu est un moment exceptionnel, extraordinaire et privilégié, de cette miséricorde de Dieu offerte à l'homme. »[261] Pour que l'humain fasse preuve de miséricorde envers son prochain, il faut d'abord que Dieu lui fasse miséricorde. Et pour faire connaître la miséricorde de Dieu aux humains, Il a envoyé son Fils pour vivre la miséricorde envers les pauvres, les malades et les pécheurs. Quelle plus grande preuve d'amour le monde pouvait-il espérer de son créateur ?

En Dieu qui s'incarne dans le monde en Jésus, c'est sa miséricorde qui devient le lieu où son amour se rend visible et tangible. Quiconque en fait l'expérience est transformé, prêt à la transmettre à son tour, puisque ce n'est que sur elle qu'il sera un jour jugé[262]. « Quand on a connu l'étreinte de la miséricorde, quand on se laisse étreindre, quand on s'émeut, alors la vie peut changer, parce que nous essayons de répondre à ce cadeau immense et imprévu qui, aux yeux des hommes, peut paraître "injuste" en raison de sa surabondance. Nous sommes face à un Dieu qui connaît nos péchés, nos trahisons, nos reniements, notre misère. Et pourtant, il est là qui nous attend, pour se donner entièrement à nous, pour nous relever. »[263]

3.1.4. Occurrences dans le Nouveau Testament

En grec, trois mots désignent la miséricorde. Premièrement ἔλεος, qui est un terme souvent employé par Paul dans ses épîtres et par les malades pour attirer l'attention de Jésus, par exemple l'aveugle Bartimée au bord du chemin, la Cananéenne ou encore les dix lépreux [264]. On peut traduire ainsi ce premier mot : « cœur sensible à la misère ».

---

[260] *Le Très-Bas* est le titre d'un roman de Christian Bobin, relatant la vision de Dieu qu'avait François d'Assise. Le « Très-Bas » renvoie au Dieu de tendresse proche des petits, des pauvres, des fragiles, en opposition avec le Dieu Très-Haut de l'Ancien Testament, lointain et à l'image sévère.
[261] Thierry-François de Vregille, *La miséricorde au cœur de Dieu*, p. 89.
[262] *Cf.* Mt 25, 31s.
[263] Pape François, *Le nom de Dieu est miséricorde, p. 57.*
[264] *Cf.* en particulier Mc 10, 47 // Mt 20, 30 // Lc 18, 38 ; Mt 15, 22 ; Lc 17, 13.

Deuxièmement, σπλάγχνα, dont j'ai déjà parlé plus haut, signifie l'utérus, les entrailles, lieu du sentiment miséricordieux. Il se rapproche de l' hébreu רֶחֶם. Le verbe tiré de ce mot grec, σπλαγχνίζομαι, déjà évoqué plusieurs fois, signifie être ému, être pris aux entrailles.

Un troisième terme est plus rarement employé dans le Nouveau Testament. Je l'ai mentionné plus haut en parlant de l'étymologie du mot miséricorde, il s'agit de οἰκτιρμός.

Ces trois familles de mots sont alternativement employées dans les évangiles, tantôt par Jésus dans des paraboles, tantôt par les évangélistes ou l'apôtre Paul pour nommer le cœur du message de Jésus.

« Jésus (…) leur dit : "Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. " »[265] Le pape François aime comparer l'Eglise à un hôpital de campagne où l'on doit soigner en priorité les blessés les plus graves, en étant proche d'eux et en leur donnant soins du corps et attention morale.

La parabole dite du « bon Samaritain » illustre bien ce propos. La définition même du « prochain » est bouleversée. Il ne s'agit pas de celui qu'on côtoie tous les jours, qui partage les mêmes idées, les mêmes valeurs, les mêmes habitudes, les mêmes codes ou les mêmes croyances. Il s'agit en premier lieu de celui qui est dans le besoin et pour lequel la miséricorde se transforme en action concrète. Jésus montre qu'il faut supprimer les barrières entre les personnes, barrières souvent invisibles mais tellement solides. Et une manière de les faire tomber est de se laisser émouvoir par l'autre, de se laisser *prendre aux entrailles*[266] comme le fut le Samaritain envers le blessé délaissé au bord du chemin. A ce moment-là seulement, il peut agir et s'assurer que son « prochain » sera bien soigné avant de continuer sa route et vaquer à ses affaires. La miséricorde met en mouvement, crée la relation, dit quelque chose du Souffle d'amour de Dieu qui montre non pas *qui* aimer, mais *comment* l'aimer. Il m'apparaît aussi, dans cette parabole, que les « Samaritains » de nos vies ne sont pas forcément ceux que l'on attend… Parfois c'est une personne plus éloignée du cercle habituel des « amis » qui se manifeste pour soulager, prendre soin, aider, donner un coup de main, écouter, être là…

---

[265] Mc 2, 17.

[266] *Cf.* Lc 10, 33, ἐσπλαγχνίσθη « il fut ému », littéralement « il fut pris aux entrailles », le fameux verbe σπλαγχνίζομαι.

La parabole dite du fils prodigue, qu'il serait plus judicieux d'appeler la parabole du père miséricordieux, décrite dans l'évangile de Luc[267], est un autre exemple bien connu de miséricorde divine, « "le coeur de l'Evangile" disent les uns, "c'est l'Evangile dans l'Evangile disent les autres…" »[268] Lorsqu'il voit revenir son fils qu'il pensait avoir perdu, son père est *pris aux entrailles*[269] et cela efface instantanément tout ressenti du passé, il ne lui fait aucun reproche. A première vue, c'est incompréhensible, surtout pour le fils aîné qui n'est jamais sorti du cadre établi par son père et qui a toujours obéi et agi selon ses souhaits. La miséricorde est un mystère ! Mais un mystère auquel on peut ouvrir son cœur par l'attention portée à autrui comme Dieu porte attention à sa créature. « Soyez miséricordieux comme le Père est miséricordieux envers vous »[270], exhorte Jésus !

Dans la parabole, le père peut symboliser le Père, et le fils cadet une personne ayant touché le fond, qui se relève et entre à nouveau en relation. Le père n'a jamais cessé d'espérer le retour de son fils comme Dieu ne cesse jamais d'espérer le retour de ceux qui se sont arrêtés ou perdus en chemin.

L'accompagnement spirituel est là pour que survienne cette rencontre avec l'amour miséricordieux de Dieu qui permet de se relever et de continuer la route, avec des cicatrices, mais aussi avec l'assurance d'être aimé.

Moins classiquement, pour terminer cette courte présentation de la miséricorde, voici une scène frappante par son lien avec ce sujet. Il s'agit de l'intervention de Simon de Cyrène, réquisitionné pour porter la croix de Jésus sur le Golgotha, rapidement mentionné par les trois évangiles synoptiques au début de la crucifixion. Un seul verset[271], « un simple verset rempli d'un silence d'une extrême et profonde densité »[272] pour dire l'indicible ! Et l'indicible s'élabore dans le silence. Daniel Bourguet présuppose donc que la montée au Golgotha s'est effectuée dans un silence presque assourdissant ! Difficile en effet d'imaginer que les soldats aussi bien que la foule, Jésus et Simon lui-même, aient vécu ces moments sans émettre le moindre son… Mais c'est dans le silence qu'on peut écouter ce qui viendrait à être formulé.

Ce Simon, dont les évangiles nous précisent sommairement qu'il venait de la campagne et qu'il avait deux fils, ne prononce aucune parole. « Son nom, déjà, fait de lui un être de silence : Simon – ce qui signifie "celui qui écoute". C'est merveilleux ! Pour

---

[267] Lc 15, 11-32.
[268] Thierry-François de Vregille, *La miséricorde au cœur de Dieu*, p. 44.
[269] *Cf.* Lc 15, 20, ἐσπλαγχνίσθη. *Cf.* note 252.
[270] Lc 6, 36.
[271] *Cf.* Mc 15, 21 ; Mt 27, 32 ; Lc 23, 26.
[272] Daniel Bourguet, *Le silence de Dieu pendant la Passion*, Lyon, Olivétan, 2013, p. 107.

écouter, il faut faire silence. »[273] Simon et Jésus marchent ensemble mais ne parlent pas. En tout cas, les évangiles ne nous rapportent aucune discussion qu'ils auraient pu avoir. Mais le fait que Simon ait porté la croix de Jésus est, à mes yeux, sinon une sorte de dialogue, en tout cas une communion. Le texte ne nous raconte pas non plus s'ils ont porté la croix à deux ou si Simon s'en est chargé seul – hypothèse qu'on peut privilégier en se basant uniquement sur le texte écrit et non sur une interprétation ou l'imagination.

Pour le sujet dont il est ici question, j'entrevois dans cette entraide silencieuse une évidente marque de miséricorde du Père envers son Fils au moment où il en a le plus besoin. J'ai parlé plus haut de l'incarnation comme présupposé à la miséricorde. Cette incarnation impliquait évidemment d'expérimenter les affres de toute vie humaine, puis la mort, pour pouvoir ressusciter, suprême élan d'amour de Dieu. Durant la Passion, durant ces heures douloureuses et pleines de doutes, on peut interpréter la présence de Simon de Cyrène aux côtés de Jésus comme une présence bienveillante envoyée par son Père.

Communément, on présentait les personnes comme « fils de » pour les situer socialement. Daniel Bourguet nous fait remarquer[274] que Simon est présenté ici comme « père d'Alexandre et de Rufus », et pourquoi pas de Jésus, pour un court temps… Un père compatissant et miséricordieux rassure et console ses enfants souffrants… Une présence humaine qui traduit la présence de Dieu en actes et en gestes bienfaisants, consolants, rassurants, même si l'inéluctable se profile au cœur d'un présent tourmenté.

Chacun peut devenir un « Simon » pour autrui. Chacun peut aider un « prochain » à porter ce qui lui fait office de croix. Une maladie, un deuil, un échec, un souci particulier, une solitude pesante ou encore une quête existentielle. Comme dans cette scène de l'évangile où ce sont les soldats qui ont « réquisitionné » Simon, ce sont peut-être d'autres personnes qui contribuent à nouer des liens entre un « Simon » et un « Jésus », entre un accompagnant et un accompagné. « Il peut arriver que quelqu'un soit la manifestation de Dieu pour quelqu'un d'autre, et cela tout à fait à son insu, ce qui est très bien ainsi ! Dieu est plus sage que nous, et ne veut pas compromettre le peu d'humilité qu'il y a dans notre cœur ! Sans doute en a-t-il été ainsi pour Simon : il a été pour le Fils manifestation du Père, et cela non pas durant toute sa vie, mais au moins le temps de ce trajet sur le chemin de croix, depuis la cour du prétoire, jusqu'au sommet du Golgotha. »[275] La miséricorde s'exerce *hic et nunc*, envers qui en a besoin, sans jugement, sans calcul, sans attente d'un

[273] *Id.* p. 111.
[274] *Cf. Id.*, p. 120.
[275] *Id.*, p. 122.

« retour ». Il suffit d'ouvrir ses yeux et son cœur car, comme le souligne très justement le pape François, « notre époque est un *kairòs* de miséricorde. »[276]

3.1.5. « L'apostolat de l'oreille »

Dans une société hyper connectée mais de plus en plus dénuée de relations humaines de qualité, il est vrai, pourtant, que nombre de situations sont autant d'opportunités de ralentir le rythme, de s'arrêter un instant sur la route et de prendre le temps d'écouter vraiment qui a en besoin. Or « les gens cherchent surtout quelqu'un qui les écoute. Qui soit disposé à donner son temps pour entendre leurs drames et leurs difficultés. C'est ce que j'appelle l' "apostolat de l'oreille", et c'est important. Très important. Aux confesseurs, j'ai envie de dire : parlez, écoutez patiemment, dites avant tout, à ceux qui viennent vous voir, que Dieu les aime. (…) Ayez de la tendresse pour ces personnes. Ne les repoussez pas. Les gens souffrent.»[277] Je précise évidemment qu'il ne s'agit pas d'un conseil destiné uniquement aux prêtres confesseurs de l'Eglise catholique, mais à tout croyant, à tout accompagnant en lien avec une personne souffrante.

Le pape François ajoute plus loin que la miséricorde ne se traduit pas qu'en soins corporels (donner à manger, à boire, soigner…) mais également en soins spirituels : « conseiller ceux qui sont dans le doute ; instruire les ignorants ; exhorter les pécheurs ; consoler les affligés ; pardonner les offenses ; supporter patiemment les personnes ennuyeuses ; prier Dieu pour les vivants et les morts. (…) Etre proche, savoir écouter, conseiller, enseigner avant tout à travers notre témoignage. »[278] Comme je l'ai déjà mentionné, seul celui qui a fait l'expérience de la miséricorde divine à travers la miséricorde d'un humain, en particulier de l'accompagnant spirituel, pourra à son tour en faire bénéficier autrui. Le témoignage personnel n'est en effet pas à mettre de côté dans l'accompagnement spirituel, car il authentifie en quelque sorte la démarche entreprise par une personne en détresse. Il incarne le message évangélique selon lequel il n'y a pas de situation désespérée et que chacun a le droit et la possibilité de se relever après être tombé.

« En bref, la miséricorde de Dieu n'est pas une idée abstraite, mais une réalité concrète à travers laquelle Il révèle son amour comme celui d'un père et d'une mère qui se laissent émouvoir au plus profond d'eux-mêmes par leur fils. Il est juste de parler d'un

[276] Pape François, *Le nom de Dieu est miséricorde*, p. 26.
[277] *Id.*, p. 39.
[278] *Id.*, p. 122.

amour "viscéral". Il vient du coeur comme un sentiment profond, naturel, fait de tendresse et de compassion, d'indulgence et de pardon. »[279]

3.1.6. La miséricorde du « Fils de l'homme »

En guise de conclusion, voici une méditation de Monseigneur Albert Decourtray[280], qui fut archevêque de Lyon et membre de l'Académie française, mort en 1994 :

« Pour Lui [le Seigneur], l'autre est toujours plus et mieux que ce à quoi les idées reçues, même des sages et des docteurs de la Loi, tendent à le réduire. Il voit toujours en celui ou celle qu'Il rencontre un lieu d'espérance, une promesse vivante, un extraordinaire possible, un être appelé, par-delà ses limites, ses péchés, et parfois ses crimes, à un avenir tout neuf. Il Lui arrive même d'y discerner quelque merveille secrète dont la contemplation le plonge dans l'action de grâce !

Il ne dit pas : "*Cette femme est volage, légère, sotte, elle est marquée par l'atavisme moral et religieux de son milieu, ce n'est qu'une femme*". Il lui demande un verre d'eau et Il engage la conversation.

Il ne dit pas : "*Voilà une pécheresse publique, une prostituée à tout jamais enlisée dans son vice*". Il dit : "*Elle a plus de chance pour le Royaume des Cieux que ceux qui tiennent à leurs richesses ou se drapent dans leurs vertus et leur savoir*".

Il ne dit pas : "*Celle-ci n'est qu'une adultère*". Il dit : "*Je ne te condamne pas. Va et ne pèche plus*".

Il ne dit pas : "*Cette vieille qui met son obole dans le tronc pour les œuvres du Temple est une superstitieuse*". Il dit : "*qu'elle est extraordinaire et qu'on ferait bien d'imiter son désintéressement*".

Il ne dit pas : "*Ces enfants ne sont que des gosses*". Il dit : "*Laissez-les venir à moi, et tâchez de leur ressembler*".

Il ne dit pas : "*Cet homme n'est qu'un fonctionnaire véreux qui s'enrichit en flattant le pouvoir et en saignant les pauvres*". Il s'invite à sa table et assure que sa maison a reçu le salut.

Il ne dit pas, comme son entourage : "*Cet aveugle paie sûrement ses fautes ou celles de ses ancêtres*". Il dit que l'on se trompe à son sujet et Il stupéfie en montrant avec

---

[279] *Id.*, p. 133.

[280] Dans une thèse en théologie pratique, je pense qu'il est éclairant pour un lecteur moins averti théologiquement de proposer aussi des textes davantage pastoraux qu'académiques. Cette méditation explicite bien les propos tenus juste avant sur la miséricorde.

éclat combien cet homme jouit de la faveur de Dieu : "*Il faut que l'action de Dieu soit manifestée en lui*".

Il ne dit pas : "*Le centurion n'est qu'un occupant*". Il dit : "*Je n'ai jamais vu pareille foi en Israël*".

Il ne dit pas : "*Ce savant n'est qu'un intellectuel*". Il lui ouvre la voie vers la renaissance spirituelle.

Il ne dit pas : "*Cet individu est un hors-la-loi*". Il lui dit : "*Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis*".

Il ne dit pas : "*Ce Judas ne sera jamais qu'un traître*". Il accepte son baiser et lui dit : "*Mon ami*".

Jésus n'a jamais dit : "*Il n'y a rien de bon dans celui-ci, dans celle-là, dans ce milieu-ci…*". De nos jours, Il n'aurait jamais dit : "*Ce n'est qu'un intégriste, un moderniste, un gauchiste, un fasciste, un mécréant, un bigot*". Pour Lui, les autres, quels qu'ils soient, quels que soient leur statut, leur réputation, sont toujours des êtres aimés de Dieu. Jamais homme n'a respecté les autres comme Cet Homme. Il est unique. Il est le Fils unique de Celui qui fait briller le soleil sur les bons et sur les méchants. Seigneur Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de nous, pauvres pécheurs ! »[281]

3.2. Pères et mères spirituels

La « direction spirituelle », ou « cure d'âme », aujourd'hui appelée plus communément « accompagnement spirituel » n'est pas une invention moderne. Le père de la maïeutique, Socrate, employait le questionnement et l'ironie pour « faire accoucher » son interlocuteur des connaissances qu'il possédait déjà en lui. Comme la sage-femme ne met pas au monde l'enfant elle-même mais aide la mère à accoucher.

« Le sens des vraies valeurs, ce primat de l'âme et du bien propre, la préoccupation impérieuse du progrès moral, voilà ce que Socrate veut avant tout inculquer à ses disciples. La direction spirituelle, chez les chrétiens orientaux, sera proche de cette position d'enseignement de maître à disciple. Même si elle a connu des acceptions plus larges (conférences et autres enseignements), il faut réserver son emploi aux relations individuelles entre un maître et son disciple désireux de profiter de sa science et de son expérience. »[282]

---

[281] http://lyon.catholique.fr/?Priere-de-Mgr-Albert-Decourtray-a
[282] Michel Bureau, « La paternité spirituelle », dans *Christus* n° 202, p. 181s.

3.2.1. De la direction spirituelle ou « cure d'âme » à l'accompagnement spirituel

« L'histoire de la direction spirituelle est aussi longue que l'histoire de l'Eglise. Elle en représente un aspect éminent, s'il est vrai que rien n'est plus grand que d'amener les âmes à la plénitude de la vie du Christ »[283], écrit le jésuite Jean Daniélou. Amener les âmes à la vie du Christ. Tel est l'ambitieux programme des directeurs spirituels dans la tradition ancienne de l'Eglise, dès les premiers siècles du christianisme, surtout à partir du IV^e^ s. grâce aux mouvements monastiques où les « disciples » se regroupaient autour de l'abbé (provenant du mot *abba*, en araméen, qui signifie « père »). La *Règle de saint Benoît* met en avant et comme ayant autorité la fonction paternelle de l'abbé : « En effet, au regard de la foi, il tient dans le monastère la place du Christ, puisqu'on l'appelle du même nom que le Christ. (…) C'est pourquoi, quand quelqu'un reçoit le nom d'"abbé", il doit conduire ses disciples en les enseignant de deux façons : Tout ce qui est bon et saint, il le montre par ses paroles, et encore plus par son exemple. Pour les disciples qui ont le cœur docile, c'est par ses paroles que l'abbé présente les commandements du Seigneur. (…) Dans le monastère, l'abbé ne fera pas de différence entre les moines. (…) C'est pourquoi l'abbé aimera tous les frères d'un amour égal. Il appliquera les mêmes règles à tous, mais selon les mérites de chacun. (…) Il est à la fois doux et exigeant. Il est sévère comme un maître ou affectueux comme un père.»[284]

Grégoire de Nysse a développé ce que devait être cette direction dans le dernier chapitre de son traité *Sur la virginité* datant de 371, à savoir l'initiation du chrétien à adopter une vie toujours plus conforme à l'Evangile. Toutes les personnes intéressées ne sont pas entrées dans des ordres monastiques, mais ont constitué de petits groupes autour de figures particulières telles Antoine ou Diodore de Tarse qui a réuni un temps Jean Chrysostome et Théodore de Mopsueste, dit également Théodore d'Antioche.

Plus tard, du XIII^e^ au XV^e^ s., avec les « ordres mendiants » tels que les franciscains et les dominicains, le souci spirituel des laïcs fait son apparition. La période de la Contre-Réforme verra l'essor de la direction de conscience. Deux grandes figures émergent : Ignace de Loyola (1491-1558) et François de Sales (1567-1622). Le premier écrira ses fameux *Exercices spirituels* en 1547, proposant une progression spirituelle qu'on

[283] Jean Daniélou, « La direction spirituelle dans la tradition ancienne de l'Eglise », dans *Christus* n° 25, janvier 1960, p. 21.
[284] *La Règle de saint Benoît,* Chapitre 2, § 2 ; 11 ; 12 ; 16 ; 22 ; 24, Editions de l'Abbaye de Bellefontaine, 2011, p. 30s.

redécouvre aujourd'hui dans les milieux ecclésiaux (toutes confessions confondues !). En 1609, le second publie l'*Introduction à la vie dévote* et en 1628, ses *Lettres spirituelles*. Ces deux écrits majeurs sont principalement destinés aux laïcs et indiquent comment vivre sa foi tout en vivant dans ce monde.

Différentes manières de proclamer l'Evangile se retrouvent sous diverses formes dans le protestantisme. La prédication en est une, le catéchisme une autre, et ce qu'on a longtemps appelé la cure d'âme en fut jadis encore une autre. « Cure d'âme ! L'expression n'est-elle pas vieillotte, chargée d'une pesante tradition cléricale et moralisante, lourdement sous-tendue par un dualisme corps-âme dangereux pour la théologie et pour sa pratique ? »[285], se demande le théologien Jean Ansaldi. Aujourd'hui, on parle de « dialogue pastoral » et il se nourrit de la psychanalyse et de la psychologie moderne tout en accentuant le cheminement personnel dans la foi, sans forcément aborder des textes bibliques. La deuxième moitié du XX^{e} s., après le tournant opéré par Vatican II, s'est donc enrichie des travaux de la psychanalyse freudienne, de l'approche d'écoute rogérienne[286] et des travaux de Lacan et de Jung. La nécessité d'une formation approfondie pour les accompagnants émerge chez des théologiens qui voient comme enrichissant l'apport oecuménique qu'une telle entreprise doit désormais comporter.

3.2.2. L'accompagnement spirituel aujourd'hui

Robert Moldo résume bien ce qu'est l'accompagnement spirituel aujourd'hui dans un chapitre de l'ouvrage collectif intitulé *La théologie pratique. Analyses et prospectives*, paru sous la direction d'Elisabeth Parmentier : « Cet entretien qualifié de "spirituel" désigne la rencontre particulière entre une personne en recherche ou croyante, et une autre personne généralement mandatée par l'institution ecclésiale et si possible formée à cet effet. La finalité de cette pratique vise une clarification et une solution satisfaisante à des problèmes religieux et éthiques. (…) L'accent est mis sur l'expérience singulière de la personne, sur sa recherche de sens et, s'il s'agit d'un croyant, sur le lien, plus intime, voire plus mystique qu'il entretient avec Dieu dans un mouvement d'abandon ou de déprise. »[287]

Dans le chapitre suivant du même ouvrage, Bernard Kaempf définit l'accompagnement pastoral à partir du récit dit des pèlerins d'Emmaüs.

[285] Jean Ansaldi, *Le dialogue pastoral*, Genève, Labor et Fides, 1986, p. 8.
[286] Relative à la méthode établie par le psychologue américain Carl Rogers (1902-1987).
[287] Robert Moldo, « De la direction spirituelle à l'accompagnement spirituel : évolution d'une pratique ecclésiale en milieu catholique francophone », dans Elisabeth Parmentier (dir.), *La théologie pratique. Analyses et prospectives*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 152.

« L'accompagnement se manifeste par une forme de présence s'exprimant par des paroles, mais aussi par des actes qui incarnent le message de la "bonne nouvelle", notamment par la façon d'être, d'accueillir autrui, de "marcher" avec lui et d'être présent pendant un certain temps à ses côtés : ici le *dire* et le *faire* sont réunis et se complètent. »[288]

Lytta Basset synthétise ces définitions en orientant l'accompagnement spirituel vers le lien à nouer ou à renouer avec la transcendance. « C'est du côté de la *visée ultime* qu'il nous faut chercher la spécificité de l'accompagnement spirituel. Il ne s'agit pas seulement d'aider la personne à se sentir unifiée et pacifiée, à agir de manière plus adéquate, à mieux réaliser ses objectifs, ses désirs ou sa vocation. Il s'agit aussi et par-dessus tout de la soutenir dans son aspiration à se relier à ce Tout-Autre qu'on appelle traditionnellement "Dieu", et ce, quel que soit son état psychique, corporel ou mental. »[289] Et plus loin, elle ajoute que « la spécificité de l'accompagnement spirituel est qu'il vise *explicitement* ce Souffle qui, passant dans l'entre-deux de la relation, ne cesse de propulser l'accompagnant aussi bien que l'accompagné vers l'au-delà de lui-même – un au-delà inconnu ! Plus l'accompagnant se tient dans la confiance que rien ne fait obstacle à un tel Souffle, plus fécond est l'accompagnement : à ses yeux personne n'est "irrécupérable", incurable, incapable de changer. »[290] Cette dernière remarque est fondamentale. L'accompagnement spirituel vise en effet à réhabiliter la personne dans sa dignité d'être humain précieux aux yeux de Dieu.

3.2.3. L'importance du lien

Qu'il fût appelé père spirituel ou directeur spirituel, l'accompagnant était une personne « imprégnée de l'Evangile »[291] pour reprendre l'expression de Bernard Kaempf. « Ce rôle d'aide spirituelle est si délicat à définir qu'il n'existe aucun mot adéquat pour le désigner : ni "directeur" ni "père" ni "guide" ni même "accompagnateur" aujourd'hui en vogue »[292], note le jésuite Jean Gouvernaire. Mais, comme le souligne Michel Bureau, également un jésuite, dans un article sur la paternité spirituelle, « une des difficultés de ce

---

[288] Bernard Kaempf, « L'accompagnement pastoral », dans Elisabeth Parmentier (dir.), *La théologie pratique. Analyses et prospectives*, p. 165.
[289] Lytta Basset, « Introduction », dans Lytta Basset (dir.)*, S'initier à l'accompagnement spirituel. Treize expériences en milieu professionnel*, Genève, Labor et Fides, 2013, p. 11.
[290] *Id.*, p. 12.
[291] Bernard Kaempf, « L'accompagnement pastoral », dans Elisabeth Parmentier (dir.), *La théologie pratique. Analyses et prospectives*, p 168.
[292] Jean Gouvernaire, « La demande d'aide spirituelle », dans *Christus* n° 113, janvier 1982, p. 66.

mot est qu'il a perdu sa référence à la tradition de la chrétienté, et qu'il s'est étendu à quasiment tous les domaines de la vie familiale et sociale. »[293]

Michel Bureau souligne à bon escient que le terme « paternité » englobe la double dimension masculine et féminine. De même que la paternité biologique (ou parentalité pour utiliser un terme moderne incluant le père et la mère…) s'élabore souvent dans la douleur, « la fécondité spirituelle ne va donc pas sans douleur, ce qui permet de prendre en compte l'expérience humaine à laquelle Jésus lui-même fera référence dans le discours après la cène : "La femme sur le point d'accoucher s'attriste parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à un enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs" (Jn 16, 21). La réalité de la filiation divine et de l'engendrement à la vie de l'Esprit ne peut échapper à la souffrance. »[294]

Je parlerai plus loin de l'eau et du sang qui sortent du côté de Jésus comme étant également signes de Vie, en suggérant qu'il n'y a pas de (re)naissance sans souffrance ni douleur. On peut souscrire à plusieurs interprétations de ce passage de la Passion du Christ, mais « quelle que soit la lecture faite, il est clair que, grâce à la mort du Christ, la vie est passée et que la fécondité spirituelle ne saurait éviter le passage par la mort. »[295] Accompagner autrui sur son propre chemin ne se fait pas sans accroc ni obstacle. J'insiste encore sur le fait qu'autant l'un que l'autre peut ralentir le pas, ce qui obligera peut-être l'accompagnant à se recentrer sur le pas de l'accompagné : il réalisera alors qu'il est là pour le soutenir et non pour le tirer, comme une sage-femme soutient l'accouchée et ne peut tirer sur l'enfant à naître pour accélérer le processus de la naissance. « Il semble assez logique que celui qui est appelé à transmettre la vie, comme Paul le fit, ne pourra le faire qu'en consentant, comme Paul, à souffrir les douleurs de l'enfantement. »[296]

Comme la sage-femme accompagne la mère dans la mise au monde de son enfant, l'accompagnant spirituel, le père ou la mère spirituels, accompagne son fils ou sa fille spirituel-le tout au long de la période où il ou elle dépend de lui et doit acquérir sa stabilité. Un jour, il ou elle atteint sa maturité et peut continuer le chemin seul-e, avec pour bagage les échanges qui ont eu lieu grâce à ce lien particulier qui s'était tissé avec son accompagnant, ou son parent spirituel.

« Une conclusion s'impose, dit encore Michel Bureau : la fonction de père spirituel est une fonction instrumentale. Celui-ci doit être suffisamment habité par le Christ pour se

---

[293] Michel Bureau, « La paternité spirituelle », dans *Christus* n° 202, p. 182.
[294] *Id*. p. 183.
[295] *Id*., p. 184.
[296] *Ibid*.

faire lui-même instrument de l'Esprit. Sans cela, il ne peut être conscient de l'œuvre à laquelle il collabore : permettre à une âme de se laisser habiter pleinement par l'Esprit. »[297] Alors, ce guide, cet accompagnant, ce parent spirituel n'a d'autre but que d'aider au développement spirituel de la personne accompagnée, c'est-à-dire de lui faire réaliser qu'elle est maîtresse de sa vie, avec Dieu, fidèle, à ses côtés.

Peu de personnes ont rencontré un tel accompagnant. Encore moins savent à qui se confier en cas de coup dur, qui plus est intime comme l'est un problème d'infertilité ou de mort d'enfant pendant la grossesse ou encore une grossesse non désirée ou une décision d'avortement. Ce sont des moments particuliers, où surgit la question du sens et où se façonnent différemment la foi et son rapport à la transcendance. Peu de personnes oseraient aller voir leur pasteur ou leur curé pour parler de ces aléas de la vie. Et pourtant… Si tous ne sont pas disposés à écouter de telles confidences, la plupart ont une vie de famille, des enfants, des filleuls ou des neveux, et peuvent donc, avec une certaine sensibilité, devenir empathiques face à ces histoires et être là pour soutenir ces personnes, ne serait-ce qu'en disant : « Je prie pour toi, pour vous ». S'ils ont atteint leurs limites et ne se voient pas continuer les entretiens, ils peuvent nous guider vers les aumôniers d'hôpitaux ou d'autres accompagnants spirituels spécifiquement formés à ces problématiques.

J'ai néanmoins une réticence face à cette pratique, étant persuadée qu'un pasteur ou un curé de paroisse devrait pouvoir accompagner tous ses paroissiens quel que soit leur parcours de vie, tout en sachant très bien que la naissance d'un enfant n'est hélas pas au centre des priorités de la vie paroissiale… sauf lorsqu'il s'agit de réunir des enfants pour la première activité, à savoir l'éveil à la foi (vers l'âge de 2-3 ans), le baptême étant une autre démarche provenant des parents, en général dans une ambiance détendue et joyeuse.

La pastorale familiale catholique a une longueur d'avance en la matière, puisqu'il existe des ordres religieux ayant pour vocation d'accompagner les débuts de la vie, comme par exemple la Congrégation des Petites Soeurs des Maternités Catholiques.

---

[297] *Id*., p. 187.

3.3. Accompagner la naissance

3.3.1. A la maternité Sainte-Félicité à Paris : Les Petites Soeurs des Maternités Catholiques

Cette congrégation religieuse a pour vocation d'être au service de la vie naissante. Ces religieuses répondent concrètement à cet appel par les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté, vécus en communauté fraternelle, selon une règle de vie reconnue et approuvée par l'Eglise catholique. J'ai rencontré deux Petites Sœurs en novembre 2014 à la Maternité Sainte-Félicité, dans le XV^{e} arrondissement de Paris. Elles m'ont parlé de l'histoire de leur congrégation et des tâches qui leur sont dévolues au sein de l'établissement médical.

3.3.1.1. Origines

A la suite de la naissance de son enfant handicapé, Louis Lantelme, un industriel en soierie à Jallieu, entend également les confidences de ses ouvrières maltraitées par leur mari durant leur grossesse. Il décide donc d'élaborer un projet de maternité centré sur l'accueil des mères travaillant dans ces usines, où on serait particulièrement attentif à leur sécurité affective et physique et où leur enfant serait accueilli dans les meilleures conditions possibles.

« En 1920, il demande à sa fille, Marie-Louise, de faire des études de sage-femme à Lyon. Elle obtient brillamment son diplôme et se perfectionne dans une grande maternité du Creusot, durant huit années. Cependant, depuis de nombreuses années Marie-Louise a entendu l'appel du Seigneur et s'oriente vers une Congrégation missionnaire. Elle se prépare à partir aux Indes. Elle est déjà inscrite dans la branche missionnaire des Filles de Saint François de Sales. Ainsi est-ce un véritable dilemme pour elle lorsqu'en 1928 son père lui demande avec insistance de revenir à Jallieu ouvrir une maternité ! »[298] C'est alors qu'avec le soutien de Mgr Caillot, plusieurs jeunes filles répondant à la même vocation rejoignent Marie-Louise pour son « projet » !

« Le 2 février 1930, Monseigneur Caillot vient inaugurer la maternité. Il la bénit et définit son esprit et son but : "Rendre la maternité non seulement désirable, mais

[298] Historique à lire en entier sur le site internet des Maternités Catholiques : http://www.maternites-catholiques.org/141-histoire-de-famille.html et : http://www.maternites-catholiques.org/142-la-congregation.html

pratiquement possible, non seulement souhaitable, mais acceptable. C'est-à-dire qu'il faut entourer la maternité aujourd'hui, en même temps que de soins prophylactiques appropriés et d'attentions prévenantes, empressées, désintéressées, aussi et surtout d'une ambiance morale, d'une atmosphère religieuse qui lui rende aux yeux de tous et des mères elles-mêmes le respect, la dignité..." Ce jour-là est née l'oeuvre sociale : la Maternité Catholique pour la défense de la vie humaine dès sa conception, de l'amour, du mariage, de la famille. (…) le 21 novembre 1982, le Pape Jean-Paul II accorde à la Congrégation la reconnaissance de droit pontifical. »[299]

3.3.1.2. Vocation

Les Petites Sœurs des Maternités Catholiques sont appelées à témoigner de la vie et de l'espérance que porte en lui chaque être humain, ancré en Christ. Non seulement religieuses consacrées à Dieu, elles exercent souvent aussi un travail de soignantes (infirmière, puéricultrice, sage-femme, médecin…). Cette double vocation a pour richesse de prendre en compte la mère, le père, les parents, dans leur globalité, d'un point de vue non seulement médical, mais aussi spirituel. Et Dieu sait si c'est important quand on s'apprête à (ou qu'on vient de) mettre un enfant au monde !

Appelées à être signe de l'amour du Père et de sa tendresse dès le premier instant de la conception de l'enfant, les Petites Sœurs assurent une présence quotidienne auprès des mères et de leur enfant, dans les soins physiques et spirituels. Elles sont conscientes de la grandeur du tout petit dans le sein de sa mère, émerveillées par le projet d'amour de Dieu pour l'être qu'Il a créé à son image et dont la dignité ne tient pas à l'âge, aux capacités physiques et/ou mentales, à la situation sociale, mais à l'humanité. Elles soulignent l'importance de la prière personnelle et communautaire, source de la miséricorde de Dieu. Chacune et chacun peut y puiser pour que ceux que ces religieuses accueillent et accompagnent puissent à leur tour se sentir aimés de Dieu et répondre à cet amour par la foi.

La vocation de ces religieuses s'inscrit dans l'adoration et la contemplation du Père, dans la louange ; elles sont appelées à demeurer dans son amour, Lui pour qui n'existe aucun enfant non désiré. Cette dernière affirmation est fondamentale pour tout accompagnement de personnes n'ayant pas été voulues par leurs parents ou ayant le

[299] *Id*.

sentiment de ne pas l'avoir été. Le Dieu biblique a aimé chacun dès sa conception[300]. Dieu appelle (*vocat*, en latin) chacune de ses créatures, Il a une pensée, une idée pour chacun d'entre nous avant même sa naissance. Cette « proto-pensée » sur chaque individu ne réduit pas celui-ci à ce qu'il est, fait, était, faisait, sera ou fera. Tout est toujours possible : Dieu a encore des projets pour chacun ! Quel soulagement dans tous les moments de la vie, en particulier les plus difficiles ou les plus anxiogènes comme peuvent parfois l'être une grossesse ou une naissance quelque peu compliquée.

C'est dans cette optique-là que les Petites Sœurs de la Maternité Sainte-Félicité à Paris [301] proposent un parcours d'accompagnement spirituel à la naissance. Cet établissement appartient à la Congrégation des Petites Sœurs des Maternités Catholiques et est géré par une Association. Une petite vidéo de quelques minutes sur Internet donne une idée des tâches de ces religieuses. On peut la visionner en suivant ce lien : https://www.youtube.com/watch?v=uNi58uw1g-g.

3.3.2. Le parcours de préparation spirituelle à la naissance

Plusieurs parcours de préparation spirituelle à la naissance existent en France dans des cliniques privées. J'ai choisi de présenter celui des Petites Soeurs de la Maternité Sainte-Félicité.

3.3.2.1. Déroulement des soirées

Tout être humain venant au monde trouve d'abord sa source en Dieu. La grossesse et la naissance d'un enfant représentent un bouleversement pour les futurs parents et engendrent souvent un questionnement existentiel : d'où venons-nous, comment devenir parents, quels vont être les nouveaux rapports avec nos propres parents qui deviennent grands-parents, quel nouvel équilibre trouver dans la vie quotidienne, etc. De grandes questions à aborder ensemble sous le regard de Dieu.

Les Petites Sœurs de la Maternité Sainte-Félicité à Paris, en lien avec la Pastorale Familiale du Diocèse de Paris, proposent un cheminement sur quatre soirées autour de quatre grands thèmes : « attendre un enfant, c'est déjà l'accueillir », « vivre et célébrer la

[300] *Cf.* en particulier Jr 1,5 ; Os 11,9.
[301] Deux autres maternités appartenant à cette congrégation religieuse existent en France : la Clinique Saint Vincent de Paul à Bourgoin-Jallieu (*cf.* http://www.clinique-bourgoin.com/maternite/index.html#3,0;0) et l'Etoile Maternité Catholique de Provence à Aix-en-Provence (cf. http://www.maternite-etoile.com/).

naissance », « parler de ce qui inquiète, oser la confiance » et « nous rentrons à la maison : nouvelle étape de notre vie de couple ». Les Petites Sœurs qui animent les soirées proposent une ou deux questions auxquelles les couples réfléchissent en petits groupes puis en « séance plénière ». Une personne prend des notes pour garder une trace de ces échanges et permettre aux futurs parents une progression dans leur cheminement au fil des rencontres. Un couple « témoin » ayant effectué le parcours antérieurement y assiste et répond aux éventuelles questions des futurs parents. Chaque soirée se termine par un temps de prière avec la communauté des Petites Sœurs.

Il n'y a pas de « profil type » des futurs parents qui participent à ces rencontres. Souvent ce sont des croyants engagés, mais pas forcément. Surtout, ils ne veulent pas résumer la grossesse à une succession de rendez-vous médicaux et à une nouvelle organisation du quotidien après la naissance de leur enfant, mais désirent plutôt se recentrer sur l'essentiel. A la fin du séjour hospitalier après l'accouchement, les parents peuvent participer à une prière d'action de grâce pour leur nouveau-né à la chapelle de la maternité, en présence de la Congrégation des Petites Soeurs et des frères et sœurs aînés s'il y en a. Une manière de remercier Dieu pour le don de la vie et de Lui confier leur enfant.

3.3.2.2. « Lettre à un nouveau-né »

Les Petites Sœurs disposent de textes de réflexion et d'une bibliographie avec des ouvrages en lien avec la grossesse à l'intention des futurs et jeunes parents. Voici la très belle « Lettre à un nouveau né », écrite par Petite Soeur Marie Amélie, sage-femme, et publiée dans l'hebdomadaire *Pèlerin* du jeudi 24 décembre 2009. Un texte très facile à aborder pour qui n'est pas théologien que je trouve tout à fait à sa place ici pour illustrer avec des mots simples ce que représente un nouveau-né du point de vue de la foi et de la spiritualité. Il se passe de commentaires et décrit aussi très justement la vocation – d'être aux côtés de la vie naissante – de ces Petites Sœurs, appelées aussi à aider et à accompagner les jeunes parents dans leur nouvelle tâche.

« Bonjour "Merveille",

Comment ne pas t'appeler "Merveille" ? Toi si petit et pourtant si grand déjà ! Petit être plein de vie, plein de promesses ! Quelle joie de partager l'émerveillement de tes parents découvrant ton visage, après ces longs mois de patience.

Ton regard étonné nous interroge et nous invite à voir à travers toi l'infiniment grand de Dieu qui donne la vie et qui a donné à tes parents de partager ce projet créateur. C'est Lui qui t'a tissé dans le sein de ta maman, comme le dit le psalmiste (Ps 139). Il te connaissait quand tu grandissais dans le secret. "Un enfant, c'est l'héritage du Seigneur", dit-il encore (Ps 127). Dieu t'a confié à tes parents. De leur amour, Il a fait jaillir ta petite vie.

Te voilà au grand jour, "Merveille" ! Ta présence invite au recueillement devant le grand mystère de la Vie. Dans nos maternités, trois joyeux coups de cloche ont annoncé ton arrivée dans notre monde. C'est notre "faire-part" de Petites Soeurs, un appel à la prière, à l'action de grâces. Penchés sur ton berceau, après le brouhaha des félicitations et des conseils avisés, peu à peu, tous, petits et grands, se taisent et te contemplent... Instant de silence, de paix...

C'est le temps de Noël. Jésus, le Prince de la Paix, est venu habiter notre terre. Il s'est fait tout petit dans les bras de Marie, comme toi aujourd'hui dans ceux de ta maman. En te voyant blotti sur son coeur, sous le regard attendri et vigilant de ton papa, c'est un peu de la crèche de Noël que tu me permets de contempler.

Merci d'être là, de me donner à chaque instant une raison de m'émerveiller, de croire en la beauté de la vie dans un monde qui semble la rejeter. Il suffit d'un sourire, d'un échange de regards, d'un sommeil abandonné ou même de t'entendre appeler... Tant d'instants qui font vibrer la vie !

Devant toi, je réalise la responsabilité qui est la nôtre, celle de tes parents d'abord, mais aussi celle de tous ceux que tu croiseras sur les routes de la vie. Saurons-nous te permettre de devenir adulte dans un monde d'amour et de paix ? Tu es "demain" qui nous est confié aujourd'hui. Tu pourras compter sur l'amour inconditionnel de ton papa et de ta maman. Ils sont ton plus beau cadeau, comme tu es le leur. Vous allez faire route ensemble, et Jésus, qui est le Chemin, la Vérité et la Vie, veillera sur vous.

Joyeux et saint Noël à toi. Je t'embrasse avec tendresse et respect.

Belle vie à toi ! »[302]

[302] http://www.maternites-catholiques.org/253-lettre-a-un-nouveau-ne.html

3.5. Marie, une mère « ordinaire »

Les Petites Sœurs, comme Marie, la mère de Jésus, indiquent un chemin d'humilité à travers la maternité. Il a beaucoup été écrit sur elle qui est si discrète dans les évangiles que les protestants l'ont presque oubliée, « objet paradoxal du culte le plus fervent et du silence le plus prudent... »[303] Pourtant, première en chemin, vers sa cousine Elisabeth dont l'enfant, le futur Jean Baptiste, tressaille dans son ventre à son arrivée[304]. Elle ne veut pas garder pour elle seule ce qu'elle reçoit de Dieu et court le partager.

Marie pourrait trouver une part plus large dans les méditations personnelles, particulièrement celles des mères croyantes et reconnaissantes du don que Dieu leur fait en leur confiant l'un de ses enfants à naître. Marie risque son « oui » en réponse à l'imprévu de Dieu et accepte sa mission dans le silence et la confiance. On est au cœur du mystère de la foi : en grec, « confiance » et « foi » se définissent par le même mot : πίστις. Elle se met au service de Dieu pour porter son Fils.

Dans ces quelques pages, sans m'attarder sur des questions exégétiques, ni sur les traditionnelles positions confessionnelles quant à sa place réelle ou rêvée, j'aimerais plutôt montrer comment Marie peut offrir un accompagnement spirituel à toute future mère, heureuse de son état ou doutant de ses capacités à mettre au monde puis à élever un enfant. La vie de Marie n'a pas été exempte de difficultés quant à sa tâche, de sa grossesse inattendue à la mort violente de son fils en croix et nous verrons que son attitude face aux événements qu'elle a traversés peut rejoindre les mères en proie à des difficultés.

Pour être pragmatique, je prendrai les événements dans l'ordre où ils apparaissent dans les évangiles, de l'Annonciation à l'épisode au pied de la croix. Des événements qui nous donnent de précieux renseignements sur la manière qu'a Marie d'être mère. Dès avant la naissance de Jésus, dans la paille d'une étable, à l'écart du peuple rassemblé dans l'auberge, et jusqu'à sa mort sur le bois de la croix, à l'écart du tumulte de la ville, Marie sera là, fidèle et discrète. A la ferveur des bergers et des anges qui font éclater leur joie après la naissance de Jésus, Marie répond par le silence, « gardant toutes ces choses en son cœur »[305]. Déjà elle sait. En donnant son fils à la vie, elle le donne aussi à la mort. Mais si elle l'a « mis au monde » physiquement, néanmoins il demeure au-dedans d'elle. C'est lui, aussi, qu'elle garde en son cœur.

---

[303] Michel Leplay, *Le protestantisme et Marie*, Genève, Labor et Fides, 2000, p. 13.
[304] *Cf.* Lc 1, 41.
[305] *Cf.* Lc 2, 19.

3.5.1. L'Annonciation[306]

3.5.1.1. La nouvelle qui change la vie

« (…) Toute maternité commence par une sorte d'annonciation, elle est vécue dans la lumière d'un avent. »[307] Toute mère se souvient du moment où elle a appris sa grossesse et de l'intense moment d'émotion, positive ou négative selon le contexte, qui suivit ! Seule dans sa salle de bain après avoir fait un test, au téléphone avec un laboratoire ou son médecin lui annonçant les résultats d'une prise de sang, en une seconde sa vie a basculé, se projettant, à la vitesse d'une fusée, neuf mois plus tard… Parfois cela se passe ainsi, en effet. Parfois aussi, une telle annonce bouscule tellement la femme ou le couple qu'elle ou il a de la peine à envisager l'avenir sereinement, pour toutes sortes de raisons (économiques, organisationnelles, familiales, etc.). Parfois encore, l'arrivée prochaine d'un enfant est si paniquante qu'une interruption de grossesse est tout de suite décidée. L'annonce d'une grossesse change radicalement la vie d'une femme qui va ou pas devenir mère.

Marie n'a sans doute pas échappé au mélange de sentiments pouvant être contradictoires, voire paradoxaux, d'une minute à l'autre. Comment ne pas penser au premier sentiment d'angoisse qui a pu la traverser lorsque l'ange lui a annoncé qu'elle allait avoir un fils, l'exhortant en même temps à être joyeuse, à se réjouir[308]? « A ces mots, elle fut très troublée »[309], nous rapporte Luc, l'évangéliste le plus loquace sur Marie, l' « historien » qui inscrit Jésus dans l'histoire de l'humanité. Le verbe grec utlisé ici, διεταράχθη, διατάσσειν à l'infinitif, n'apparaît qu'une seule fois dans tout le Nouveau Testament et est généralement traduit par « troubler », mais signifie plus exactement « agiter grandement, préoccuper considérablement ». Il est ici au parfait passif. Marie « fut troublée » par le message de l'ange, c'est-à-dire par Dieu qui l'agite, la déstabilise… Elle se demande ce que peut bien signifier cette parole étrange et totalement inattendue… Elle est sans doute aussi un peu interdite, pour accueillir un mystère qui la dépasse complètement, surprise d'être rejointe alors qu'elle se croyait seule.

---

[306] Lc 1, 26-38.
[307] France Quéré, *Marie*, Paris, Desclée de Brouwer, 2009, p. 169.
[308] *Cf.* Lc 1, 28.
[309] Lc 1, 29a.

3.5.1.2. Dieu qui rejoint l'humain

Dans le contexte patriarcal de l'époque, Marie n'a pas beaucoup de marge de manoeuvre pour avancer librement dans sa vie aux contours dessinés depuis longtemps : un mariage sûrement arrangé, suivi d'une vie de famille tranquille rythmée par les traditions juives de l'époque. C'est dans cet environnement-là que la Parole de Dieu vient la trouver, la troubler et la bouleverser. Elle a « fait le pari de la foi et de la confiance (…). Marie incarne ici (…) non pas l'obéissance aveugle, mais la foi active qui entend, garde, interprète et vit la parole que Dieu lui a adressée. Mais cette foi n'est jamais un acquis. Elle est toujours à construire, en devenir. »[310]

« Le Seigneur est avec toi »[311], la rassure l'ange. Lorsqu'une femme apprend sa grossesse et qu'elle se demande si elle va ou non garder l'enfant, pour toutes sortes de raisons, elle peut penser à Marie, qui a fait face à son destin et a accueilli son enfant, le Fils de Dieu, non sans se demander, sûrement, ce qu'était en train de devenir sa vie. Bien sûr, les grossesses des femmes ordinaires ne sont « que » promesses de leurs enfants, mais si elles se sentent portées, accompagnées par le Dieu de la vie, à travers un accompagnement spécifique, ou plus simplement grâce à une parole, biblique ou pas, alors elles peuvent, comme Marie, faire face à l'imprévu, bouleversées par la promesse de Dieu. « Le oui de Marie au projet de Dieu[312], c'est la possibilité pour l'être humain de participer à la liberté que Dieu se donne de renverser et de perturber le cours normal des choses. »[313]

« L'ange lui dit : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. »[314] Telle est la grâce de Dieu : surprenante, renversante, provocatrice, même… « La grâce ici n'est plus réponse à une attente ; elle n'exauce pas un vœu, ne calme pas un tourment. Elle fait plutôt le contraire, portant l'angoisse, troublant la paix, déroutant un projet. (…) En malmenant ses volontés, en brisant ses prévisions, la grâce irradie Marie de sa vision neuve, et fait d'elle un être nouveau. »[315] Dieu appelle chacune et chacun à Le suivre. Bien sûr, un moment d'hésitation est normal voire tout à fait sain, comme l'a expérimenté Marie. Mais lorsqu'on Lui dit « oui », on est fortifié à l'idée de savoir qu'Il aura sa place en soi pour ouvrir à toute réalité nouvelle. Dans chaque « oui » se cache intrinsèquement cette force intérieure, puisque c'est Lui qui envoie chacun sur son propre

[310] Elian Cuvillier, *Qui donc es-tu Marie ?,* Poliez-le-Grand, Ed. du Moulin, 1994*,* p. 47 et 51.
[311] Lc 1, 28c.
[312] *Cf.* Lc 1, 38.
[313] Elian Cuvillier, *Qui donc es-tu Marie ?,*, p 46.
[314] Lc 1, 30.
[315] France Quéré, *Marie*, p. 48.

chemin[316]. Si la joie de Marie accueillant la Parole de Dieu irradie aussi chacune et chacun, alors tous pourront à leur tour goûter la joie de croire !

3.5.2. La Visitation[317]

3.5.2.1. En marche !

En marche ! En grec, le verbe περιπατέω signifie se promener, circuler, marcher. En hébreu, il est intéressant de noter une acception supplémentaire : la racine אשר signifie à la fois « marcher, s'avancer » et « heureux ». L'Evangile présente Jésus comme itinérant, « en marche », allant, cheminant, pour venir à la rencontre des humains. La foi chrétienne, ce n'est pas rester tranquillement à attendre, mais c'est marcher aux côtés de Jésus. Il faut juste oser faire le premier pas, donner le bras à celui ou celle qu'il envoie nous chercher, comme Elisabeth a été heureuse de voir arriver Marie ! « Partir, se lever ou se mettre en route est souvent un effet de l'Esprit. C'est Lui qui, dans une motion intérieure parle au cœur, motive et met en mouvement. »[318]

Acceptant sa mission, Marie est porteuse de la Bonne Nouvelle, de l'Evangile, εὐαγγέλιον, en grec, c'est-à-dire de la venue de Dieu dans le monde par qui tout humain peut accéder à la vie éternelle. L'important est de noter que Jésus est venu au monde comme n'importe quel être humain. A travers lui, Dieu entre dans l'histoire et épouse toute la condition humaine, se faisant « Tout Proche ».

3.5.2.2. Se laisser rejoindre

L'histoire d'Elisabeth, qui a connu la profonde blessure de la stérilité avant de se laisser surprendre par Dieu et de se mettre à l'écoute de sa Parole, montre que « rien n'est impossible à Dieu »[319]. C'est bien à ceci qu'elles invitent toutes les deux le lecteur, à se laisser convertir, à tourner son regard vers les signes ténus de la Présence de Dieu à ses côtés, là où il l'attend le moins, mais là où il en a le plus besoin… Marie communique cette joie de croire à Elisabeth qui rayonnera à son tour de la lumière du Dieu-avec-elle, à condition d'y consentir.

---

[316] *Cf.* Jg 6, 14 : « Va avec cette force que tu as ! »
[317] Lc 1, 39-56.
[318] Luc Lannoye, *Le Tout-Petit*, p. 21.
[319] Lc 1, 37.

3.5.2.3. « La joie de l'Evangile »[320]

Plusieurs mots dans le texte soulignent cette joie dont Marie irradie. D'abord la hâte dont elle fait preuve en se mettant en route. Elle veut vite rejoindre Elisabeth. Ensuite, les paroles de l'hymne[321] qu'elle entonne. Cette rencontre souligne aussi bien l'importance du lien, du vivre ensemble, du croire ensemble. Dans des temps particulièrement bousculés comme une grossesse, une naissance, une séparation, une maladie, un deuil, se savoir entouré et soutenu rend plus fort pour traverser l'épreuve et accueillir avec humilité le salut que Dieu apporte par le biais de telle ou telle personne.

A peine arrivée, Marie ayant salué Elisabeth, l'enfant de cette dernière bougea dans son ventre et elle fut remplie de l'Esprit Saint[322], accomplissement de la promesse de l'ange à Zacharie[323]. Les trois protagonistes de cette histoire, Jésus, Jean-Baptiste et l'Esprit saint, sont invisibles. L'apôtre Paul rappelle à ce titre que « notre objectif n'est pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas ; ce qui se voit est provisoire, mais ce qui ne se voit pas est éternel. »[324] Dans le ventre de ces deux femmes se tissent deux vies distinctes au destin lié par l'Esprit saint. L'un des enfants annonce déjà le règne de l'autre alors qu'aucun des deux n'est encore né.

Juste après, Elisabeth bénit Marie et confesse sa foi en disant : « Comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? »[325] « La foi est une manière de posséder déjà ce que l'on espère, un moyen de connaître des réalités que l'on ne voit pas. »[326] Elisabeth reconnaît là une deuxième fois[327] la promesse du Seigneur à son égard et croit en Celui par qui elle va devenir mère. Marie ne s'arrête pas à cette exultation, mais renvoie directement à Dieu seul la gloire, en chantant son *Magnificat*[328] qui rend grâces pour l'Annonciation et la Visitation.

Rien ne nous est rapporté des trois mois que passe Marie chez Elisabeth. Un silence éloquent, un silence qui accompagne souvent les débuts de grossesse et leur annonce à l'entourage, laissant l'espace nécessaire à l'appropriation du mystère et du miracle d'une

---

[320] Titre d'une exhortation apostolique du Pape François émise en novembre 2013. En latin : *Evangelii gaudium*.
[321] Le *Magnificat*. *Cf. infra*.
[322] *Cf.* Lc 1, 41.
[323] *Cf.* Lc 1, 15.
[324] 2 Co 4, 18.
[325] Lc 1, 43.
[326] Hb 11, 1.
[327] La première fois a lieu en Lc 1, 25, lorsqu'Elisabeth dit que le Seigneur a jeté les yeux sur elle pour enlever sa honte (de ne pouvoir enfanter).
[328] Lc 1, 46-55.

nouvelle vie humaine en germe. « (…) toute maternité s'accomplit dans une merveille de silence. Longtemps on ne s'aperçoit pas de son état. Puis l'enfant ne se décèle qu'à de très faibles frémissements. Sa mère lui parle, le rêve, s'en inquiète, s'en amuse, et tout reste intérieur, fin comme une pensée. »[329] La puissance de Dieu s'accomplit dans la faiblesse[330], le Très-Haut[331] devient le Très-Bas en Marie et en toute femme enceinte qui L'accueille !

Ce passage de l'évangile de Luc peut inspirer l'accompagnement spirituel de plusieurs manières. D'une part, il indique que l'enfant, protégé dans le ventre de sa mère, perçoit autant le monde extérieur des caresses sur le ventre de sa mère et des voix familières que le monde intérieur des émotions maternelles. Il est « connecté » à son environnement et il le manifeste par des mouvements que la mère ressent bien, à cinq mois révolus de grossesse. L'enfant d'Elisabeth tressaille en entendant Marie saluer sa mère. Les deux femmes étaient vraisemblablement heureuses de se revoir, et leurs enfants de se pressentir !

D'autre part, le temps de la grossesse est un temps de grands chamboulements émotionnels voire spirituels. Ce peut être déroutant, aussi s'agit-il de les laisser venir, de les accueillir et de voir comment les exploiter pour en tirer un bon profit pour soi et pour son enfant. Les émotions, qu'elles soient positives ou négatives, font partie de toute vie humaine. On peut choisir d'en faire quelque chose, si possible de positif.

Tenir un petit carnet de ses émotions et de son évolution spirituelle durant la grossesse peut s'avérer utile et constructif durant cette période privilégiée et unique pour chaque femme, quel que soit le nombre ou l'absence de grossesses vécues antérieurement. Pour les futures mères les plus inspirées, pourquoi ne pas écrire un poème ou une prière de louange qui regrouperait leurs pérégrinations intérieures ? Comme Marie dans son *Magnificat*, ce serait l'occasion de remercier Dieu pour cette vie à naître et de Lui redire sa confiance. Mais aussi de Lui confier ses doutes et ses angoisses, bien légitimes avec l'arrivée d'une être supplémentaire dans la famille, en particulier s'il n'était pas « prévu » ou s'il s'est longtemps fait attendre. Ce texte, sorte de journal spirituel, retracera les tribulations de la future mère qui notera aussi les exaucements vécus et les consolations reçues. Une manière de repérer les fruits de l'Esprit saint qui œuvre en chacune d'elle en cette période spéciale jusqu'à la naissance de l'enfant et même au-delà.

---

[329] France Quéré, *Marie*, p. 61.
[330] *Cf.* 2 Co 12,9.
[331] *Cf.* Lc 1, 32 ; le superlatif grec, ὑψίστου, insiste bien sur la grandeur de ce fils à naître.

3.5.3. La Naissance[332]

3.5.3.1. Incarnation

Dieu qui s'incarne en notre humanité ! Voilà ce qu'est la Nativité. Or, toute naissance n'est-elle pas incarnation, espérance ? On dit que c'est à ce moment-là que certains pères se sentent pères « pour de vrai », lorsque le bébé est bien là, réel et non plus imaginé, qu'il rejoint ses parents appelés désormais à prendre soin de lui, à exécuter leurs premiers gestes spécifiques (Marie emmaillote son fils, en Lc 2, 7) et à l'inscrire dans l'histoire de leur famille. Noël symbolise ce que chacun est aussi appelé à faire : accueillir Dieu qui se donne à lui, qui naît au milieu de lui et en lui[333], devenir la crèche pour qu'il puisse naître en lui. Un Dieu qui n'est plus lointain, imaginaire, mais tout proche, s'offrant à la rencontre. « Celui-ci est né dans la pauvreté de notre cœur. Là où normalement on place la nourriture pour les bêtes, Dieu a déposé son fils pour apaiser notre faim la plus profonde et pour nous nourrir de sa vie divine et de son amour. Certains artistes ont donné à la mangeoire la forme d'un autel afin d'évoquer l'Eucharistie : Jésus nous est donné afin qu'il constitue notre véritable nourriture qui nous remplit de vie divine. »[334]

3.5.3.2. Entre exultation et émerveillement

Au cœur de la nuit, la naissance de Jésus est entourée de silence et de recueillement – « Marie retenait tous ces événements en en cherchant le sens »[335] – tandis qu'exultent les bergers à qui l'ange a annoncé la nouvelle dans une grande lumière. Contraste saisissant ! « A la naissance de l'enfant, Marie n'est pas le témoin du ruissellement d'étoiles et de chants qui fait accourir mages et bergers. Son bonheur, si c'est lui, elle le surprend dans la pénombre de l'étable : l'enfant est comme tout enfant ; elle, comme une autre mère. Elle l'emmaillote, le couche et le veille. On chercherait en vain dans cette scène intime le moindre signe céleste, comme celui qui avertit le monde alentour. »[336] France Quéré détaille avec poésie et pudeur l'ambiance possible de la crèche. Une chambre de maternité est aussi enveloppée de silence et d'admiration face à la nouvelle petite vie qui l'habite et dont les parents prennent soin délicatement.

---

[332] Lc 2, 1-20.
[333] Les deux sens possibles du grec εἰμι ἐν μέσῳ αὐτῶν sont « au milieu d'eux » et « en eux-mêmes ».
[334] Anselm Grün, *Je vous annonce une grande joie*, Paris, Parole et Silence, 2009, p. 47.
[335] Lc 2, 19.
[336] France Quéré, *Marie*, p. 102.

Si l'on prend le temps de l'écouter, dans le silence intérieur, la naissance dit tout. Tout du mystère qui émane d'un nouveau petit être qui vient au monde, dans un monde chaotique, chahuté, en proie à tellement d'injustices et de malheurs. Chaque nouveau-né dit pourtant une espérance. « La naissance fixe un point de départ, instant si marquant d'une vie qu'il semble en expliquer tout le mystère. Elle a l'apparence d'une réponse. »[337] René Frydman, le « père » du premier « bébé éprouvette » français, aime être « posté au début de la vie, c'est là qu'on a la plus belle vue. »[338] La vue de la promesse tenue à l'aube d'une nouvelle vie qui commence, au moment où mère et enfant se rencontrent et entrent en contact peau à peau et non plus au travers de la paroi du ventre.

Bien sûr, ce tableau est quelque peu idyllique. Tant de grossesses sont non désirées et se vivent dans une difficulté matérielle, financière, affective ou psycho-sociale. Souhaitons que la naissance elle-même puisse se dérouler dans la meilleure atmosphère possible. A cette fin, une discussion avec le corps médical peut être utile pour délimiter un projet de naissance pour l'enfant qui s'est annoncé un peu trop vite, à un « mauvais » moment. Une consultation avec un ou une psychologue pourra aussi désamorcer des craintes ou des angoisses liées à l'accueil d'un petit être qui renferme en lui un potentiel de vie qui ne demande qu'à éclore le mieux possible. Pour que nous puissions dire avec René Frydman, lui qui sait pourtant que « la naissance n'est pas toujours une fête »[339], qu' « une arrivée est toujours belle. » Il ajoute : « Lorsqu'elle est imminente, je ne veux plus de bruit. J'aime le premier cri qui troue le silence. J'aime le ruissellement de l'eau, c'est un bain de jouvence que charrie l'enfant, fait de larmes, de sang, de liquide amniotique. Les souvenirs s'en mêlent. Il suffit d'un regard avec les parents pour que nous repensions les uns, les autres, sans nous dire un mot, aux efforts, aux moments douloureux où nous avons cru devoir capituler. »[340]

3.5.3.3. La mère de Jésus

Il est intéressant de noter que seul l'évangéliste Jean qualifie Marie de « mère de Jésus »[341], sans lui donner de nom ou de qualificatif permettant de la distinguer pour elle-même (comme il l'a fait pour Marie de Béthanie, sœur de Marthe, ou pour Marie de

[337] René Frydman, *Lettre à une mère*, Paris, Le Livre de Poche, 2008, p. 14.
[338] *Id.*, p. 13.
[339] *Id.*, p. 79.
[340] *Id.*, p. 66.
[341] Aux deux extrémités de la vie publique de Jésus, à Cana, lors du premier « signe » et à la croix, lorsque « tout est accompli », en Jn 2,3 et en Jn 19, 25.

Magdala), en faisant l'impasse sur les origines et la naissance du Christ, tout comme l'apôtre Paul, qui ne l'évoque d'ailleurs brièvement qu'une seule fois, en Ga 4, 4 – « Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme » – sans même mentionner son nom. Ce choix lui donne « le privilège d'être définie par son rapport à Jésus ; le rapport à Jésus repousse le nom dans l'ombre »[342], souligne Jean-Marie Sevrin. Marie est ainsi vue comme chemin menant au Christ, comme boussole montrant sa direction.

3.5.4. Présentation au Temple[343]

Attachés aux traditions juives de leur époque, Joseph et Marie font entrer leur enfant premier-né dans la lignée de la famille de Joseph en le présentant au Temple pour les rituels d'usage selon la Loi de Moïse. Jésus ne leur appartient pas et ils sont appelés à s'en détacher pour qu'il suive son propre chemin.

3.5.4.1. Jésus, Siméon et Anne

La rencontre avec Siméon et Anne figure l'espérance comblée. L'enfant et les personnes âgées, rencontre de deux générations qui se transforment l'une par l'autre. Il n'y a pas d'âge pour être transformé par la foi en Jésus. Il n'y a pas d'âge pour percevoir en un enfant la promesse de quelque chose de nouveau. Par la foi en Jésus Christ, tout est possible, tout est voué à pouvoir devenir clair. Jésus rayonne de la lumière de Dieu et Siméon est ébloui, ses ténèbres se sont éclaircies ! Maintenant il peut s'en aller confiant, dans la mort, vers Dieu, comme l'exprime son cantique que la Tradition a retenu sous le nom de *Nunc dimittis* ou *Cantique de Siméon*. Grâce à Jésus, il est devenu un homme nouveau.

Anne, la prophétesse, parle de Jésus aux gens pour les rassurer quant à la « libération de Jérusalem » (v. 38). Dieu met les autres en mouvement à travers Jésus, même des personnes faibles, moins mobiles à première vue, mais qui, fortifiées intérieurement, réagissent à son appel et le suivent.

A notre époque, nous pouvons aussi rencontrer des personnes en quête d'espérance. En voici quelques exemples.

---

[342] Jean-Marie Sevrin, « La figure de la Mère de Jésus dans le quatrième Evangile », dans Jean-Pierre Delville, Joseph Famérée et Marie-Elisabeth Henneau (dir.), *Marie, figures et réceptions. Enjeux historiques et théologiques*, Paris, Ed. Mamé-Desclée, 2012, p. 146.
[343] Lc 2, 22-39.

3.5.4.2. Jésus, Faustine, Dorothée et Myna

Faustine[344] est devenue très philosophe durant son traitement de FIV pour avoir un deuxième enfant et son ressenti éclaire bien ce renouvellement intérieur qu'elle a vécu à travers ce parcours : « Mes échecs me disaient chacun que le meilleur était à venir, que si cela ne fonctionnait pas c'est que ce n'était pas le moment. Pour quelles raisons, je l'ignorais, on ne peut pas tout comprendre, il y a des choses qui restent mystérieuses aux yeux des humains. Je me suis chaque fois relevée avec une force dont je ne savais pas la provenance. Ou plutôt si, je m'en doutais… Dieu était avec moi, sur ce chemin, très discret, il est vrai, une présence silencieuse à qui je confiais mes états d'âme dans une sorte de prière continue. » J'ai relevé le lien privilégié que Faustine avait avec Dieu durant cette phase difficile de sa vie et j'ai souligné l'importance de maintenir cette communication essentielle. C'est sûrement cela qui lui a permis de supporter les échecs successifs, voyant toujours l'espérance se dessiner à la tentative suivante[345].

« En chacun, l'enfant déclenche quelque chose. Peu importe notre âge ; Noël vise à nous entraîner, nous aussi, dans la rencontre avec l'enfant. Et Noël vise, à travers cette rencontre, à changer aussi notre vie : à transformer notre angoisse en confiance, nos ténèbres en lumière, notre ignorance en clarté, notre aliénation en identification, nos blessures en perles et notre captivité en libération. »[346] Se sentir mieux dans sa vie après une épreuve particulièrement pénible, c'est signe que le Seigneur est là. Noël peut s'expérimenter à tout moment de l'année et à toute étape de la vie. L'Evangile a le chic pour s'immiscer dans les histoires de chacun de manière totalement inattendue mais tellement bouleversante, parfois, qu'il est impossible de ne pas se mettre en route sur des chemins inconnus, assurés de ne pas y être lancés seuls ! « Avec le recul, comme il arrive parfois après une crise ou une épreuve, quelques femmes tirent des leçons de leur expérience. Parfois la fausse couche est une étape qui a permis une prise de conscience. »[347]

---

[344] J'ai rencontré Faustine par hasard par le biais d'amis et nous avons conversé informellement. C'est pourquoi on ne trouve pas le compte-rendu de l'entretien en annexe. Le prénom a été modifié.
[345] Je n'ai pas eu l'occasion de la revoir ni d'avoir de ses nouvelles et ne sais donc pas ce qu'il est advenu de son projet de procréation.
[346] Anselm Grün, *Je vous annonce une grande joie*, p. 107.
[347] Micheline Garel et Hélène Legrand, *L'attente et la perte du bébé à naître*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 215.

Dorothée, une jeune femme que j'ai rencontrée et dont je parlerai plus en détail après, en a fait l'expérience : « Ma fausse couche a été salvatrice dans la mesure où elle m'a permis de retourner sur les lieux de la grosse hémorragie de ma première grossesse et de me réconcilier avec ces lieux. Sinon j'ai accepté tout ce qui m'arrivait, c'étaient des accidents. Sauf l'infertilité, là j'ai plus de mal... » Myna aussi a pu effectuer un cheminement intérieur après six fausses couches. « J'avais la conviction, dit-elle, que j'avais des choses à découvrir et à résoudre à travers ce cheminement. »

3.5.5. Jésus à 12 ans[348]

3.5.5.1. Chercher, se chercher

Cette disparition d'un enfant montre Jésus, Marie et Joseph aux prises avec ce que vivent de nombreux parents d'adolescents et de préadolescents ! Age fragile par excellence où l'enfant se cherche, cherche ses limites et se confronte à celles de ses parents, l'adolescence n'a pas épargné Jésus ! D'une manière certes différente que ce à quoi nos contemporains sont habitués… Il est en effet rare, de nos jours, d'avoir un enfant qui s'attarde dans une église ou une salle de cours de théologie pour discuter avec un représentant religieux ou un professeur !

« C'est au bout de trois jours qu'ils le retrouvèrent dans le temple, assis au milieu des maîtres, à les écouter et les interroger. Tous ceux qui l'entendaient s'extasiaient sur l'intelligence de ses réponses. En le voyant, ils furent frappés d'étonnement et sa mère lui dit : "Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous ? Vois, ton père et moi, nous te cherchons tout angoissés." Il leur dit : "Pourquoi donc me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ?" Mais eux ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Puis il descendit avec eux pour aller à Nazareth ; il leur était soumis ; et sa mère retenait tous ces événements dans son cœur. Jésus progressait en sagesse et en taille, et en faveur auprès de Dieu et auprès des hommes. »[349]

Toute cette histoire reste incompréhensible pour les parents de Jésus. Nous non plus ne comprenons pas tout de suite le sens de nos échecs, de nos dépouillements, de nos manques. Ce n'est qu'un temps après, parfois même après plusieurs décennies, que l'on peut parvenir à se rendre compte que telle période difficile fut en réalité un terreau fertile pour un enrichissement spirituel, psychologique, affectif et émotionnel. « Le vide nous est

[348] Lc 2, 41-52.
[349] Lc 2, 46-52.

essentiel », souligne Lytta Basset dans *Ce lien qui ne meurt jamais*, il « est là pour appeler le Plein… dans la mesure où nous le *laissons* venir d'Ailleurs. »[350] Le manque, le dénuement, le creux de nos existences peuvent devenir les fondations d'une suite de vie construite selon les plans que seul le Tout Autre connaît pour chacune et chacun.

A Jérusalem, « (…) sa mère retenait tous ces événements dans son cœur »[351], comme après la visite des bergers à la crèche. Marie, « toujours tiraillée entre la maternité qui possède et l'obéissance à la volonté de Dieu qui dépossède »[352], comprendra à Cana que le destin de son fils était celui d'un fils de Dieu…

3.5.5.2. Différenciation

A Jérusalem, Jésus a pris ses distances avec ses parents et en particulier avec sa mère. France Quéré souligne que « la vocation du Christ a pour premier trait de l'éloigner de sa mère, presque rudement, et par la suite, après Cana, Marie ne sera ni le témoin ni à plus forte raison l'objet d'aucun miracle. »[353] Nous nous ouvrons ici à la thématique de la séparation sur laquelle je reviendrai. Plus tard, sur la croix, Jésus établira une nouvelle fraternité, creusant davantage la distance avec les siens, montrant que la famille biologique ne remplit pas forcément tous les rôles ni ne comble toutes les attentes spirituelles. Les évangiles synoptiques brisent clairement la préséance des liens du sang lorsqu'ils rapportent que Jésus dit que sa mère et ses frères sont ceux qui font la volonté de son Dieu[354].

Pour lui, le fondement de la vie est en Dieu seul : ni les parents ni les enfants ni quiconque ne peut prendre cette place de Dieu et tout représenter pour une personne. Se mettre à la recherche du Christ implique parfois de s'éloigner un temps de sa famille et de traverser des vallées obscures qui, éclairées par la foi, font croître. Mais s'éloigner définitivement reviendrait à perdre ses proches, comme s'effacer totalement devant eux conduit à la perte de soi-même… Un équilibre est à trouver.

Les parents gagneraient à ce qu'on leur dise qu'une éducation « suffisamment bonne » est celle où ils apprendraient à se séparer de leur enfant pour que ce dernier puisse vivre sans avoir nécessairement besoin d'eux. Ce qui, bien sûr, s'étend sur plusieurs années, jusqu'à ce que le jeune ait assez gagné en maturité pour quitter le nid et se lancer

[350] Lytta Basset, *Ce lien qui ne meurt jamais*, Paris, Le Livre de Poche, 2010, p. 216.
[351] Lc 2, 51c.
[352] Elian Cuvillier, *Qui donc es-tu, Marie ?*, p. 53.
[353] France Quéré, *Marie,* p. 103.
[354] *Cf.* Mc 3, 31s. // Lc 8, 19s. // Mt 12, 46s.

seul sur son propre chemin de vie. Cette perspective serait à garder en ligne de mire tout au long de l'enfance et de l'adolescence. Un enfant avec de solides attaches affectives saura se détacher de ses parents le moment venu, au gré des nombreuses séparations qui jalonneront son existence, à commencer par les premiers jours en crèche ou avec une nourrice à l'âge de quelques mois, l'entrée à l'école primaire, les activités extrascolaires, les camps, etc.

De nos jours règne une grande indépendance dans les nouvelles familles, chacun a ses activités professionnelles, bénévoles, divertissantes et rechigne à abandonner telle ou telle activité gratifiante ou bienfaisante. Les enfants sont davantage confiés à des personnes hors de la cellule familiale, qu'elles soient du monde parascolaire ou de l'entourage proche, et sont donc plus vite et plus souvent confrontés à la séparation d'avec leurs parents, obligés parfois même de s'habituer à toute une cohorte d'adultes différents. Il me semble alors que cet apprentissage de séparation devrait se soigner encore mieux, quel que soit l'âge de l'enfant, afin qu'il ne se solde pas en drame à chaque occasion.

Parfois des séparations sont nécessaires, lorsque l'un des parents est dysfonctionnant, afin de ne plus subir ses actes ou ses paroles, mais d'apprendre à le connaître dans l'idée d'amorcer une nouvelle relation, plus saine, plus joyeuse, plus féconde, pour le parent comme pour l'enfant, là encore quel que soit son âge. L'accompagnement spirituel de ces parents, de ces familles, peut s'appuyer sur la parole de Jésus qui dit qu'il est venu non pour apporter la paix sur la terre mais le glaive[355]. J'y reviendrai à la fin.

Cet épisode clôt en quelque sorte l'enfance de Jésus dans laquelle Marie et Joseph ont créé autour de lui la première communauté. La famille, en effet, est la première cellule sociale, communautaire, où devraient s'apprendre le respect mutuel, la patience, la confiance en soi et en les autres et où devrait s'expérimenter le premier lien avec Dieu lorsque les parents éveillent leur enfant à la foi par des chansons, des histoires ou la prière du soir. Marie et Joseph n'y ont pas dérogé, puisque c'est bien lors du pèlerinage de la Pâque, l'une des principales fêtes juives, que Jésus s'est attardé au Temple. En ce sens, la famille biologique de Jésus n'exclut pas et préfigure la communauté qui se construira autour de lui lors de son ministère public.

[355] *Cf.* Mt 10, 34s.

3.5.6. Cana[356]

3.5.6.1. Marie la discrète

Plutôt discrète dans les évangiles, Marie se trouve néanmoins au banquet de noces à Cana, et au pied de la croix, selon l'évangile de Jean. Deux occasions que tout paraît opposer, la joie de jeunes mariés et l'agonie d'un homme, la tristesse de ses proches ; la fête de l'amour et la mort, défaite de la vie. « Non seulement elle n'est pas le témoin des grandes choses que fait son fils, mais où les autres applaudissent, la mère reçoit blessure. La gloire du Christ déverse en son cœur les eaux de la souffrance. »[357]

Comme lors de sa naissance où exultaient les bergers et les mages tandis que Marie méditait en silence, l'acclamation des foules face à Jésus contraste avec ce qu'elle vit elle, intérieurement et toujours en silence. « La vie publique de son fils, contesté ou écouté, rejeté ou suivi, sera pour Marie l'occasion d'un débat intérieur où s'affronteront la mère et la croyante : la mère qui s'accomplit dans sa descendance, ou la croyante qui suit son Sauveur. »[358] Mais je ne crois pas qu'elle ait dû choisir. Elle a été non seulement la mère de Jésus, mais également une croyante qui suit le Christ. Chaque mère, chaque père, chaque fille, chaque fils, chaque homme, chaque femme, est pour autrui quelqu'un d'unique, dans l'intimité d'un lien familial, ce qui ne l'empêche pas de le soutenir et de l'encourager dans ses entreprises personnelles ou professionnelles. Chaque relation implique des réajustements constants et réguliers même si le mélange des rôles est inévitable selon les circonstances. Dans l'espace public, c'est la fonction qui prédomine, lors d'une fête de famille, c'est le lien affectif. Quelques clins d'œil ou paroles personnelles peuvent d'ailleurs devenir un moment de connivence particulier entre deux êtres lors d'un moment officiel.

3.5.6.2. Une seconde mise au monde

A Cana, elle met vraiment au monde son fils en provoquant le premier *signe* : alors qu'on manque de vin, elle le signale à Jésus. « Ils n'ont pas de vin »[359] est la phrase qui, dite par Marie, montrant là son absolue confiance en son fils, inaugure son ministère public. Mais Marie montre aussi, par cette parole, qu'il faut confier à Jésus toute demande

---

[356] Jn 2, 1-12.
[357] France Quéré, *Marie,* p. 104.
[358] Elian Cuvillier, *Qui donc es-tu, Marie ?*, p. 52.
[359] Jn 2, 3.

pour qu'il puisse venir en aide. « Le lien dialectique qui lie les deux épisodes [de Cana et de la croix] fournit une clef herméneutique pour la lecture de l'ensemble de l'évangile (la croix constitue l'horizon permettant une compréhension appropriée du signe de Cana tout comme Cana donne contenu à la croix) »[360], explique Jean Zumstein dans son *Commentaire de l'Evangile selon saint Jean*.

C'est dans cette perspective que Jésus semble être surpris par la remarque de sa mère, son heure n'étant pas encore venue[361]. « Je n'ai rien commencé, nul ne pouvait me reconnaître encore, mais tu m'as reconnu ! »[362], semble dire Jésus à sa mère lorsqu'il lui répond, littéralement « quoi pour/à toi et pour/à moi ? »[363], « que se passe-t-il pour moi et pour toi ? ». Grande complicité d'une mère et de son fils qui n'ont besoin que de demi-mots pour se comprendre. Subsistera entre eux, par-delà les ruptures et même la mort, ce lien indéfectible qu'une mère et son enfant peuvent vivre et ressentir. Le vin de la fête sera bientôt le sang du Crucifié. Marie a donné naissance à Jésus dans une bourgade de Judée ; à présent, elle engendre le Christ pour le monde entier. « Et finalement, cette femme qui semblait n'avoir rien compris, a profondément tout compris : "Quoi qu'il vous dise, faites-le." »[364]

3.5.6.3. L'eau et le vin, symboles de vie

L'eau qui devient du vin… C'est le symbole du temps ultime, de l'accomplissement à venir, du temps du salut. Préfiguration de l'eau et du sang qui jailliront du côté de Jésus sur la croix, l'eau et le vin de Cana sont les figurations de la vie de Jésus donnée pour nous (symbolisée par le vin devenu le sang du Christ[365] lors du dernier repas de ce dernier avec ses disciples), nouvelle, éternelle[366] en Christ, par le biais de l'Esprit saint (symbolisé par l'eau reçue au baptême). Marie ne réapparaîtra d'ailleurs pas dans l'évangile avant l'heure de la croix, où Jésus, inclinant la tête, remettra son esprit en rendant son dernier souffle. L'eau des noces se transforme en vin qui se transformera en sang.

---

[360] Jean Zumstein, *L'Evangile selon Jean (1-12), Commentaire du Nouveau Testament*, Genève, Labor et Fides, 2014, p. 94.
[361] *Cf.* Jn 2, 4c.
[362] France Quéré, *Marie*, p. 168.
[363] Τί ἐμοὶ καὶ σοί.
[364] Michel Leplay, *Qui donc es-tu, Marie ?*, p. 44.
[365] *Cf.* Mt 26, 26-28.
[366] *Cf.* Jn 6, 53-56.

La passion du Christ, étape nécessaire vers la résurrection, vers la naissance à la Vie éternelle, est un véritable accouchement, un enfantement à une vie nouvelle ! Le parallèle avec l'eau amniotique et le sang placentaire qui jaillissent du corps de la femme lors de la délivrance est ici saisissant et plus que significatif pour le sujet de l'accompagnement spirituel à la naissance ! Eau et sang se mêlent pour conduire à la vie, biologique, éternelle, spirituelle, familiale, communautaire…

Ces considérations sont essentielles pour l'accompagnement spirituel d'une mère ayant mal vécu son accouchement, ou pour celle qui l'appréhende. Toute l'eau amniotique et le sang de la mère qui se répandent sont nécessaires pour mener l'enfant à la vie aérobie. De même, la grande douleur qui accompagne ce moment peut paraître insupportable, interminable, voire injuste. Se laisser rejoindre par le Christ qui lui aussi a souffert – et est mort – pour permettre aux autres de vivre peut redonner des forces et du courage pour la suite du travail ou pour progresser sur son chemin de réconciliation suite à un accouchement compliqué. Mettre au monde un enfant, c'est se vider de sa substance, c'est tout donner, c'est penser mourir et finalement réaliser que dans ce flot d'efforts, de douleurs et d'émotions un nouvel être est venu au monde.

3.5.7. La croix[367]

3.5.7.1. A Dieu

Deuxième et dernier lieu de la présence de Marie durant la vie publique de Jésus dans l'évangile de Jean, la croix inaugure le temps de la communauté. Au Golgotha, Jésus est crucifié, tous ont fui, sauf Marie, sa mère, et Jean, son disciple bien-aimé, et quelques femmes, des amies, qui ont le courage d'être là, silencieux, unis dans la douleur face à la souffrance de celui qu'ils aiment plus que tout. Ultime rencontre avec le Christ « élevé », et donc ultime arrachement, ultime séparation que celle de la mort. Marie montre un chemin aux mères ayant perdu un enfant. Elle aussi a pleuré son fils après l'avoir accompagné dans la vie puis dans la mort.

Avec Marie, les catholiques prient les « mystères douloureux » du Rosaire, cette prière dite à l'aide du chapelet. Les épisodes de l'agonie à Géthsémani, de la flagellation, du couronnement d'épines, du transport de la croix et de la crucifixion et de la mort de Jésus sont médités en alternance avec la récitation du « Notre Père », du « Je vous salue

[367] Jn 19, 25-27.

Marie » et du « Gloire à Dieu ». Cette proximité de la mère de Jésus dans la prière rejoint toute mère traversant des difficultés autour de la maladie puis de la mort d'un enfant.

Une pratique certes destinée aux catholiques pratiquants, mais qui, grâce au pasteur Martin Hoegger et à sœur Marie-Bosco Berclaz, s'est ouverte aux protestants dans la belle démarche œcuménique d'un livre présentant la prière dite du pauvre. Celle-ci tend à être redécouverte à notre époque. « Pour méditer ce mystère de la croix, écrit Martin Hoegger, nous pouvons dire les sept paroles[368] que Jésus a priées. Elles contiennent une synthèse de tout l'Evangile, la source de toute la doctrine chrétienne. »[369]

3.5.7.2. Après la mort de Jésus

L'une des dernières paroles que Jésus prononce avant sa mort s'inscrit dans la suite de ses discours d'adieu et ouvre sur l'organisation de l'avenir, du temps postpascal, et sur la poursuite de ce qu'il a inauguré lors de son ministère terrestre. Il s'assure que ses tout proches puissent continuer sans lui. « Voyant ainsi la mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à *la* mère : "Femme, voici ton fils." Il dit ensuite au disciple : "Voici ta mère". »[370] Pour la première et la dernière fois, il qualifie Marie de « mère », pas en s'adressant directement à elle comme uniquement la sienne : nous voyons bien en grec[371] que le pronom n'est pas possessif[372] (contrairement à ce qu'on trouve dans la plupart des traductions françaises). Jésus la confie à son ami. Naissance et mort sont intimement liées, où l'amour triomphe. Les remettant l'un à l'autre, Jésus s'assure que dans l'imminent temps du deuil, sa mère et son ami sauront s'épauler et se soutenir, se raconter des souvenirs... Marie elle-même a traversé l'épreuve de la perte de son enfant, soutenue par le meilleur ami de son fils dans un premier temps. Parce qu'on peut imaginer que les autres disciples et son entourage habituel se seront relayés auprès d'elle, ensuite.

Le Christ lui-même est à l'origine des amitiés et des soutiens les plus solides en temps de crise. Dieu n'initie pas les souffrances ni les deuils, mais Il se glisse discrètement

---

[368] Les sept paroles de Jésus sur la croix sont les suivantes : 1° « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Lc 23, 34) ; 2° « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » (Lc 23, 43) ; 3° « Femme, voici ton fils. » et « Voici ta mère. » (Jn 19, 26-27) ; 4° « *Eloï, Eloï, lama sabaqthani ?* » ce qui signifie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15, 34 ; Mt 27, 46) ; 5° « J'ai soif » (Jn 19, 28) ; 6° « Tout est achevé » (Jn 19, 30) ; 7° « Père, entre tes mains, je remets mon esprit. » Lc 23, 46.

[369] Sr Marie-Bosco Berclaz et Martin Hoegger, *L'ange le rosaire et Marie*, Saint-Maurice, Ed. Saint-Augustin, 2010, p. 100.

[370] Jn 19, 26-27a.

[371] « Ἰησοῦς οὖν ἰδὼν τὴν μητέρα καὶ τὸν μαθητὴν παρεστῶτα ὃν ἠγάπα, λέγει τῇ μητρί αὐτοῦ· Γύναι, ἴδε ὁ υἱός σου, εἶτα λέγει τῷ μαθητῇ· Ἰδοὺ ἡ μήτηρ σου. »

[372] Un « détail » souvent souligné par Lytta Basset dans ses cours et ses conférences.

aux côtés des personnes touchées pour les relever et les faire avancer. En ce sens Il leur fait déjà goûter les fruits de son Royaume. Là, Jésus inaugure le temps de la famille spirituelle, de la communauté. Christologie et ecclésiologie se rejoignent ici chez Jean. « (…) [la] maternité naturelle [de Marie] est appelée par Jésus le Crucifié à devenir maternité des disciples, à travers le "bien-aimé", l'intime de Jésus dans sa passion et sa résurrection. »[373]

3.5.8. Une sœur dans la foi

Une femme parmi les femmes. Voilà qui est Marie. De tout temps on a été sensible à sa proximité humaine et maternelle. En cela, elle nous accompagne comme une sœur, « une sœur qui est mère »[374], pour reprendre l'expression de Paul Scolas*,* dans nos joies comme dans nos peines, qu'elle a connues aussi. Parce qu'elle doute, elle est notre sœur dans la foi. En Jn 19, 27, elle nous est donnée comme mère, lorsque Jésus la confie à son disciple bien-aimé préfigurant la communauté des croyants. « C'est donc dans l'Eglise que Marie introduit la maternité. Elle n'introduit pas la maternité en Dieu car en Dieu, elle y est déjà et de toute éternité. (…) Celui qui rend Marie Mère, c'est l'Esprit Saint. C'est bien lui qui rend possible et révèle la portée de ce qui *a été engendré* en Marie (Mt 1, 20). C'est ce que met en scène le récit de l'Annonciation (…). L'Esprit Saint donne d'exprimer et, en ce sens, de mettre au monde la Parole, le Verbe (…) »[375].

3.5.8.1. Confrontation à la Parole

« S'il fallait résumer l'aventure de Marie, on pourrait dire qu'elle illustre ce que peut provoquer l'irruption de l'Evangile dans n'importe quelle existence humaine. »[376] Comme les personnages de l'Evangile, nous pouvons soudain être confrontés à une parole qui transforme. « La foi de Marie ne l'empêchera pas de connaître l'incompréhension et l'angoisse ; cette foi devra se construire jusque dans l'épreuve suscitée par la révélation de Jésus comme Fils de Dieu et l'accomplissement paradoxal de la Croix (…). »[377] Quels que soient les chemins sur lesquels nous nous trouvons, Marie nous apprend que la foi peut se fortifier même sur les plus escarpés et les plus exposés, qui mènent finalement tous à son

---

[373] Groupe des Dombes, *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*, p. 89.
[374] Paul Scolas, « Marie, une sœur qui est mère », dans Jean-Pierre Delville, Joseph Famérée et Marie-Elisabeth Henneau (dir.), *Marie, figures et réceptions. Enjeux historiques et théologiques,* p. 209.
[375] *Ibid.*
[376] Elian Cuvillier, *Qui donc es-tu, Marie ?*, p. 53.
[377] Groupe des Dombes, *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints,* p. 87.

Fils qui dit « la vérité vous libèrera »[378] : parfois des détours sont nécessaires pour accéder à Jésus, pour accéder à la vérité enfouie au plus profond de soi. Tout travail de vérité comprend des périodes difficiles, des retours sur soi-même qu'il est indispensable de mettre en perspective pour mieux s'en libérer.

3.5.8.2. La naissance comme passage

La naissance d'un enfant, heureuse ou difficile, laisse passer la lumière d'une espérance qui ouvre sur tous les possibles. « Les mamans qui cheminent dans la foi comme Marie, avec toutes leurs inquiétudes et leurs questions, recevront aussi au cours de leur vie de maman les grâces et les consolations dont elles ont besoin. »[379] La foi peut se construire lentement, doucement, subrepticement, dans l'épreuve la plus douloureuse comme l'hiver le plus rude laisse place chaque matin à un peu plus de lumière et promet un printemps plein de bourgeons. « Lorsque la maman ressent sa faiblesse, ses limites, elle peut demander à Dieu un partenariat de confiance durant sa grossesse, offrir cette période de sa vie et lâcher prise dans la foi. »[380]

A ce stade de la réflexion, France Quéré résume avec sensibilité mes quelques pages consacrées à Marie. Loin d'être une femme au-dessus des autres, « la mère de Dieu n'est pas un modèle inaccessible, mais notre récit à toutes, dans le départ vers des terres lointaines, où nous ne marchons pas du même pas ; la distance s'accroît, quand tout est dans notre cœur, notre ventre et nos bras, et sous nos yeux, nos pensées et notre amour. »[381] Mettre un enfant au monde, c'est accepter de s'en séparer, c'est lui donner la vie mais aussi le donner à la vie, aux autres.

« Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même. Ils viennent à travers vous mais non de vous. Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas »[382], écrit très justement le poète libanais Khalil Gibran. Les quatre évangélistes développent à leur manière le thème du déchirement et de la rupture, et particulièrement de la section symbolique du cordon ombilical à travers l'histoire d'une mère qui perd son fils, pas seulement à la croix, mais à chacune de leurs rares et brèves rencontres qui sont autant de séparations.

---

[378] Jn 8, 32.
[379] Luc Lannoye, *Le Tout-Petit,*, p. 102.
[380] *Id*., p. 141.
[381] France Quéré, *Marie*, p. 152.
[382] Khalil Gibran, *Le prophète*, Casterman, 1956, p. 19.

Nous l'avons vu : la première scission opérée entre Marie et son fils s'établit naturellement à sa naissance en un lieu misérable. Ensuite, lorsqu'il a douze ans et qu'il s'attarde avec les docteurs de la Loi à Jérusalem. A Cana, c'est elle qui le lance dans sa mission, qui le met vraiment « au monde » en provoquant le premier « signe ». A la croix enfin, l'arrachement ultime, la scission peut-être la plus douloureuse, elle l'accompagne dans la mort comme elle l'a accompagné dans la vie.

Toutes ces démarcations peuvent apprendre à apprivoiser les séparations que la vie impose de vivre à chacun, les petites métamorphoses comme les grands deuils, autant d'occasions de se rapprocher du Dieu Vivant qui relèvera et remettra en marche, si on consent à Lui dire « oui », avec confiance, comme Marie l'a fait, en qui la Parole de Dieu s'est frayé un chemin à travers son humanité.

3.6. Couples en espérance d'enfant

Au cours de ma recherche, j'ai noté combien l'accompagnement des couples touchés par l'infertilité était difficile et combien ces couples et ces femmes en particulier avaient besoin de se confier sur ce qui semble être, aujourd'hui encore, une tare : ne pas pouvoir procréer, ou pas facilement comme la société leur en donne l'illusion (le slogan de 1968 « un enfant quand je veux » aura marqué et fait beaucoup de dégâts chez les générations suivant la « libération de la femme » grâce à la contraception…). Je consacre le prochain chapitre à cette thématique encore trop peu abordée en accompagnement spirituel.

Une écoute active et empathique de ces personnes leur permettra de ne pas se sentir seules et abandonnées comme c'est souvent le cas. Beaucoup d'entre elles en effet ressentent de la honte ou estiment que cela relève exclusivement de l'intimité de leur couple et cachent à leur entourage ces difficultés pour avoir un enfant. Elles font bonne figure en famille ou entre amis, surtout aux fêtes rassemblant des enfants et, malgré tout, se sentent très isolées dans cette traversée du désert. Un suivi psychologique est proposé systématiquement à chaque couple entamant une PMA.

Mais certains ont d'autres besoins, plus spirituels. Un vis-à-vis bienveillant et sensible à la thématique de l'infertilité, formé en conséquence, prêt à soutenir le désir de la personne de se relier à Dieu ou à la représentation de Dieu qu'elle a, peut alors être une ressource non négligeable dans un parcours PMA ou dans la poursuite de tentatives naturelles de procréation. Comptant sur le partage et la prière, sans oublier la remise à Dieu

des soucis portés ensemble, le couple se sentira soutenu dans son projet parental et reconnaissant au terme de nombreuses années sans le résultat espéré d'un test de grossesse enfin positif.

3.6.1. A la Paroisse Sainte Colette à Paris

La Paroisse Sainte Colette des Buttes-Chaumont[383], dans le XIX^{e} arrondissement de Paris, accueille et accompagne les couples en espérance d'enfant(s) depuis 2008, ce qui est très récent. Le Père Xavier Ley, curé de la paroisse, et Sœur Marie-Jérémie, Petite Sœur des Maternités Catholiques, organisent des rencontres mensuelles et des soirées thématiques pour les couples traversant l'épreuve de l'infertilité. Un temps d'accueil, de partage, d'écoute et de prière ponctue ces rendez-vous du « Groupe Sainte Colette ».

Le premier dimanche de chaque mois, la messe est célébrée à l'intention des couples en espérance d'enfant qui se retrouvent ensuite devant les reliques de sainte Colette, dans l'église, pour dire ensemble la « Prière pour demander la grâce de la fertilité » : « Seigneur, notre paroisse veut te prier, par l'intercession de Sainte Colette, pour les femmes de ce temps, qui souhaitent donner naissance à un enfant et ne le peuvent pas. A plusieurs reprises, tu as permis que des couples soient exaucés ici, dans notre paroisse, ou à Poligny, au monastère où repose le corps de Sainte Colette. Vers toi nous nous tournons, espérant que tu donneras la joie de la fertilité à ceux et celles qui se tournent vers toi, dans cette intention. Nous te prions avec toutes celles et ceux qui, dans le diocèse de Paris et plus loin encore, vivent dans l'attente de ta grâce. Que le moment venu ils sachent te remercier, toi le Père de toute création. Par Jésus-Christ Notre Seigneur. »[384] Les personnes qui ont un empêchement peuvent noter leur prénom sur une fiche et ce dernier sera cité avec les autres au moment de la prière.

Chaque année aux alentours du 6 mars (fête de sainte Colette), un pèlerinage diocésain est organisé depuis la Cathédrale Notre Dame jusqu'à l'église Sainte-Colette où une messe est célébrée, suivie d'un repas, de conférences et de l'office des vêpres en fin de

[383] Il convient de rappeler que le protestantisme ne reconnaît pas les saints ni leur vénération. Parler de sainte Colette dans une thèse en théologie protestante a pour unique but de montrer ce qui se fait dans le monde chrétien en faveur des couples en espérance d'enfant, en l'occurrence dans le catholicisme français. Il est évident qu'aucune récupération ne pourra être faite telle quelle du côté protestant, mais qu'il s'agira de travailler sur ce qui pourrait être créé pour contribuer à soutenir dans leur foi des couples peinant à devenir parents.

[384] http://www.paris.catholique.fr/423-70-Priere-pour-demander-la.html

journée. En été, la paroisse organise également un pèlerinage de quelques jours à Poligny, dans le Jura, au Monastère des Clarisses où repose le corps de sainte Colette.

Un second « Groupe sainte Colette » a vu le jour en 2012 à Bourgoin-Jailleu, près de Lyon, après un pèlerinage à Poligny, sur l'impulsion de quelques pèlerins. Ce sont également les Petites Sœurs des Maternités Catholiques de la Clinique Saint Vincent de Paul qui accueillent ces couples.

3.6.2. Sainte Colette

Sainte Colette n'est pas l'une des mystiques les plus connues de la spiritualité chrétienne, à l'instar de sainte Thérèse de Lisieux, sainte Thérèse d'Avila, sainte Catherine de Sienne ou encore sainte Bernadette Soubirous. « Née en 1381 d'une mère qui avait 60 ans au jour de sa naissance, Nicolette (prénom raccourci en Colette) est une "fille" de saint Nicolas. Il fut largement prié pour que le couple de parents puisse avoir un enfant ! Recluse pendant 5 ans, elle a eu la grâce d'une apparition de saint François et de sainte Claire, lui demandant de sortir de sa réclusion, et d'aller évangéliser et réformer les monastères de Clarisses qui étaient devenus, pour certains d'entre eux, des "palaces". Ce qu'elle fit : de nombreuses refondations et la mise en route de plusieurs monastères de "Clarisses-Colettines". Sainte Colette, bénie par Saint Nicolas pour sa naissance, est invoquée à Poligny (Jura), là où repose son corps. Elle a obtenu du Seigneur de nombreuses naissances et rompu bien souvent les chaînes de la stérilité. »[385]

3.6.3. Et du côté protestant ?

Hélas aucune initiative semblable n'existe du côté protestant, puisque le protestantisme ne pratique pas la vénération des saints. Tout reste à créer. La base sur laquelle travailler pourrait être un petit groupe mené par un/e accompagnant/e spirituel/le formé/e à cette thématique. Il comprendrait deux ou trois autres personnes qualifiées qui pourraient être d'anciens parents en attente d'enfants, ayant vu ou pas leur souhait s'exaucer. Leur témoignage et leur expérience de vie seraient sans nul doute d'une grande richesse pour les personnes accompagnées qui verraient ainsi que l'on peut s'en sortir, que l'on ait ou pas d'enfants. Des temps d'entretiens individuels alterneraient avec des échanges en groupe, des animations spécifiques, une ou deux conférences par année

[385] Ce résumé provient de la partie du site internet de l'Eglise catholique de Paris consacré à la paroisse Sainte Colette : http://www.paris.catholique.fr/-Couples-en-esperance-d-enfants-.html.

données par des intervenants externes et une journée ou une soirée annuelle *extra muros*, soit pour se rencontrer informellement dans un autre cadre soit pour effectuer une démarche spécifique (sorte de pèlerinage ou de marche thématique vers un lieu précis, avec un geste symbolique pour aider à faire sienne sa réalité du moment et une petite célébration). Ces moments seraient ponctués de temps de méditation et de prière.

3.7. Analyse et enjeux pour l'accompagnement

3.7.1. Entre la vie et la mort

La formidable préparation à la naissance dispensée à la maternité Sainte-Félicité (et dans d'autres établissements hospitaliers de France, mais malheureusement, à ma connaissance, nulle part en Suisse) montre bien que les mères, les pères, les couples, ont besoin d'être écoutés, soutenus et accompagnés dans ce moment particulier de leur vie. Au moment de la naissance même, certaines mères prennent conscience que ce n'est pas un événement banal qui va se produire, mais l'arrivée d'un nouvel être humain au monde.

Rébecca, une jeune mère, relate son expérience dans le magazine *La Vie* au mois de mai 2011 qui a consacré un dossier spécial à la naissance et au miracle de la vie : « La naissance de mon fils a été pour moi comme une déflagration, qui m'a complètement bouleversée. Je l'ai vécue quasiment comme une expérience mystique, à la limite entre la vie et la mort. J'ai perdu deux de mes grands-parents pendant ma grossesse et, dans la salle de naissance, j'ai ressenti très fortement leur présence. J'étais dans un état second. »[386] La frontière entre le monde des vivants et le monde des morts est très ténue. A tout moment une complication peut survenir et faire craindre le pire, pour la mère comme pour l'enfant. On ne peut rien prédire tout au long du travail.

La mère peut aussi vivre une expérience hors du commun si elle perd connaissance suite à une hémorragie ou si la douleur est telle qu'elle frôle le délire. Certaines se voient même sortir de leur corps et flotter dans la salle de naissance, regarder ce qui s'y passe et en même temps être attendues « de l'autre côté » par un membre décédé de leur famille et renoncer à le rejoindre pour revenir au monde (elles aussi naissent, une seconde fois !) s'occuper de leur bébé… A l'instar de Dorothée[387], une jeune femme ayant expérimenté cela après la naissance de son premier enfant : « A un moment j'ai cru mourir : j'ai vu mon grand-père qui me tendait les bras. Mais je répétais à haute voix : "je veux vivre" et je me

[386] *La Vie*, 12 mai 2011, p. 14.
[387] Le témoignage complet de Dorothée se trouve dans les annexes.

suis sentie attirée vers ma fille. A ce moment-là je ne savais pas qu'une chaîne de solidarité s'était mise en place à l'extérieur… » Une expérience de mort imminente en salle d'accouchement ! Tabou mais pas rare ; et dans des temps pas si lointains, la mère mourait.

On comprendra donc aisément qu'une femme qui vit une telle expérience au moment de donner la vie aura besoin d'être accompagnée psychologiquement et spirituellement si des questions de sens surgissent. Il est en effet fort probable qu'un épisode dépressif survienne dans les semaines ou les mois qui suivent. La mère marche sur cette ligne de crête entre la vie et la mort lorsqu'une complication survient. Elle a alors l'impression de vivre du « bonus » et souvent le lien avec son enfant et son rapport à la vie s'en trouvent totalement transformés, elle vit un miracle !

Comme le demande Hélène de Monclin, mère de quatre enfants, dans *La Vie*, « comment ne pas louer Dieu devant ce miracle de la vie ? »[388] Si elle a auparavant suivi un parcours de préparation à la naissance tel que le proposent les Petites Sœurs des Maternités Catholiques, pouvoir prolonger la réflexion initiée avant l'accouchement et poser des mots sur les maux s'avèrera certainement constructif de sa nouvelle identité de mère. « L'expérience de la grossesse confronte les futurs parents à un mystère qui les dépasse et réveille chez beaucoup des interrogations sur l'origine et le sens de la vie. »[389]

3.7.2. Méditer le cycle de la vie

Un parcours de préparation spirituelle à la naissance permet de prendre le temps, de prier, de méditer les textes bibliques, d'ouvrir son cœur à la venue d'un autre que soi en soi et hors de soi, de le confier à Dieu et de louer sa grandeur pour son don d'amour. Cette approche peut aussi être très aidante dans les cas où l'enfant arrive « par surprise » en prenant ses parents de court, ou si les tests prénataux n'augurent rien de bon. Mère Marie-Thomas, supérieure générale des Petites Sœurs des Maternités Catholiques et ancienne sage-femme, dit ceci : « Je conseille aux femmes enceintes de ne pas attendre les résultats des dépistages pour s'autoriser à être mères (…). L'enfant est là dès le départ. Le cœur de la mère ne doit pas se priver de s'épanouir au rythme du développement du bébé. Quand on ne choisit pas inconditionnellement l'enfant dès le départ, ce n'est pas neutre. Cela peut avoir des répercussions sur la vie intra-utérine. »[390] Comme je l'ai mentionné plus haut,

[388] *La Vie*, 12 mai 2011, p. 17.
[389] *Id*., p. 16.
[390] Mère Marie-Thomas, Interview réalisée par Xavier Accart et parue dans le magazine *Prier*, « Naître et renaître », hors-série n° 96, p. 8.

lorsque Dieu aime chaque personne avant même sa conception[391], Il a une idée pour elle, pour sa vie, aussi brève puisse-t-elle être. En effet, à ses yeux, « mille ans sont comme hier, un jour qui s'en va, comme une heure de la nuit »[392]. Chaque vie, peu importe sa longueur, a de la valeur et est accomplie aux yeux de Dieu.

3.8. Donner du sens à l'événement

3.8.1. Par un parcours spécifique

Les différents[393] parcours d'accompagnement spirituel à la naissance proposent un espace où prendre du temps autrement avec son enfant à naître, en dehors des rendez-vous médicaux. Nous vivons à une époque qui oublie de s'émerveiller. Or, prendre le temps de s'émerveiller[394] devant une vie nouvelle, devant le don de l'enfant qui leur est fait et que Dieu leur confie, permet aux parents de puiser dans leur propre foi ou de la redécouvrir à cette occasion pour accompagner leur enfant tout au long des neuf mois de grossesse.

Le temps de l'oraison est un moment béni pour un cœur à cœur avec Dieu dont on se sent aimé soi-même comme un enfant ! Le premier Il a aimé les futurs parents, le premier Il a aimé leur enfant à naître et à Lui ils peuvent confier toutes leurs angoisses, leurs craintes, mais aussi leurs joies à la perspective de cette prochaine naissance dans leur famille. Ce peut aussi être l'occasion de confier à son intercession la famille proche, les frères et sœurs aînés s'il y en a, les grands-parents, les oncles et tantes, les cousins et cousines, les futurs parrain et marraine. Dans la prière, les futurs parents peuvent également se rapprocher des parents décédés, que la promesse d'un nouveau membre de la famille aurait peut-être fortement réjouis.

3.8.2. Par la prière

Pour les catholiques (et toutes celles et tous ceux désireux de s'ouvrir à cette forme de prière), Brigitte de Baudus, mère de huit enfants et formatrice durant 30 ans à l'Institut

---

[391] *Cf.* Jr 1, 5.
[392] *Cf.* Ps 90, 4.
[393] Différents établissements hospitaliers en France et en Belgique proposent des accompagnements de ce type. Chacun les a élaborés en fonction des axes qu'il a voulu mettre en avant. Certains se déroulent sur trois rencontres, d'autres sur six. Certains sont ouverts au couple, d'autres à la future maman seule. Certains enfin proposent une bénédiction de l'enfant à naître ou déjà né.
[394] A propos de l'émerveillement, notons le livre de Bertrand Vergely, *Retour à l'émerveillement*, Paris, Albin Michel, coll. « Espaces libres », 2017, qui aborde un sujet essentiel et indispensable à l'équilibre de chaque être humain.

pour l'éducation dans la famille, propose une méditation particulière du Rosaire, prière traditionnelle catholique priée à l'aide du chapelet, pour le temps du séjour à la maternité. « Mon petit m'a appris que je peux vivre en profondeur, à chaque instant, pour quelqu'un qui vit ma vie. (…) Chaque naissance est un acte de foi en notre capacité de transmettre un Amour plus grand que nous…»[395], écrit-elle dans son ouvrage *La maternité. Une aventure intérieure*. Elle cite sainte Elisabeth de la Trinité : « Il me semble que l'attitude de la Vierge, durant les mois qui s'écoulèrent entre l'Annonciation et la Nativité, est le modèle de toutes les âmes intérieures, des êtres que Dieu a choisis pour vivre "au-dedans". »[396]

3.8.3. Par l'identification à Marie et sa proximité

J'ai abordé plus haut la figure de Marie sous l'angle d'une mère « ordinaire » car elle aussi a traversé les doutes et les angoisses auxquelles sont confrontées la plupart des mères à un moment donné. Méditer sur ces « mystères »[397] permet de se laisser bercer par la mère de Jésus qui instaure en notre âme calme et paix pour une poursuite sereine de la grossesse et des débuts de la maternité. Toute future mère, pas seulement catholique, peut en effet considérer Marie comme une « mère du Ciel » pour elle-même et pour son enfant à naître. Un regard renouvelé sur la mère de Jésus, sans méfiance par rapport à une éventuelle dévotion factice dont feraient preuve les catholiques dans l'imaginaire collectif protestant, permettrait de rappeler que les Réformateurs ont toujours accordé une place privilégiée à Marie dans leurs écrits théologiques. A cet égard, toute mère trouvera certainement l'inspiration en lisant *L'ange, le rosaire et Marie*[398]. Chaque mystère est à la fois une fenêtre sur un événement de la vie de Marie et de Jésus et un éclairage sur tel ou tel questionnement d'une mère d'aujourd'hui. Se relier à Marie et Jésus par la prière permet de se laisser porter par eux vers Dieu et de Lui remettre ses soucis.

---

[395] Brigitte de Baudus, *La maternité. Une aventure intérieure*, 2012, p. 67-68.
[396] *Id*., p. 67.
[397] La Faculté de théologie protestante de Genève propose un enseignement de théologie catholique depuis la rentrée académique de 2016. Le premier cours donné conjointement avec la Faculté de théologie catholique de Lyon portait sur la mariologie. Des ponts ainsi construits permettront sans doute un rapprochement et une meilleure connaissance mutuelle des diverses manières confessionnelles d'exprimer sa foi et d'en déceler toute la richesse. Il n'est donc pas incongru de parler du Rosaire dans une thèse de théologie protestante, d'autant plus que le livre auquel je fais référence a été co-écrit par un pasteur.
[398] Sr Marie-Bosco Berclaz et Martin Hoegger, *L'ange, le rosaire et Marie*, Saint-Maurice, Ed. Saint-Augustin, 2010.

3.8.4. Mise au monde de Dieu

« En accueillant la vie en nous, nous participons à l'œuvre de la création voulue par Dieu »[399], écrit Eline Landon. « La femme donne la vie, et elle peut la donner de façon biologique, mais aussi spirituelle, mystique. Il est possible de mettre au monde des hommes de multiples façons, en les "mettant au monde de Dieu".»[400] Se mettre soi-même « au monde de Dieu » relève d'une attention à la vie au sens large et d'un émerveillement qui témoigne qu'on est toujours tourné vers l'espérance. Mais comme pour un accouchement classique, un bon accompagnement tout au long du « travail » permettra une délivrance la moins douloureuse possible… en sachant qu'une anesthésie complète n'est pas souhaitable, car cela risque de donner une complication des années plus tard !

3.9. Guide du sauvetage *post-partum*

A la fin de son ouvrage, Eline Landon livre un « guide du sauvetage *post-partum* » en dix points que je reproduis ici en guise de conclusion. Cette petite liste permet à toute jeune mère de se souvenir qu'elle est d'abord une femme qui doit prendre soin d'elle, aussi dans cette fameuse période qui suit l'accouchement, où les émotions peuvent être amplifiées et la réalité déformée. Les premiers temps avec un nouveau-né peuvent être en effet déstabilisants, surtout dans une société où l'on n'a pas forcément de famille à proximité pour aider à trouver de nouveaux repères et pour soulager la jeune mère dans les tâches quotidiennes. Aussi, se souvenir de quelques fondamentaux permettra de passer ce cap des premières semaines dans la sérénité et la joie partagée avec son enfant. Pour ce faire, il s'agira de :

« 1 – Agir avec douceur envers soi-même.
2 – Avoir de la miséricorde pour soi et savoir se pardonner.
3 – Me rappeler cela : mes enfants sont d'abord du Seigneur, il veille sur eux.
4 – S'efforcer d'être joyeux : "La gaieté est le remède à la fatigue, cause du découragement" (Saint Séraphin de Sarov).
5 – Demander à chaque instant la grâce d'accepter ma réalité d'aujourd'hui.
6 – Dire à mon conjoint au moins une fois chaque jour que je l'aime et faire un geste en ce sens.

[399] Eline Landon, *Préparation à la naissance. 9 mois avec Dieu* p. 8.
[400] *Id*., p. 25.

7 – Chaque jour, passer un moment exclusivement avec mon bébé pour prendre le temps de se connaître : peau à peau, massage, portage, berceuse…

8 – Ne faire qu'une seule chose / tâche à la fois sans penser à toutes celles qui attendent.

9 – Se faire aider par toutes les bonnes volontés.

10 – Méditer le texte de 1R 19, 3-9 lorsque le prophète Elie se fait nourrir par un ange sous le genêt alors qu'il souhaite mourir : "Lève-toi et mange, car le chemin est trop long pour toi. " »[401]

[401] *Id*., p. 137-138.

4. Quand une complication survient

Le besoin d'accompagnement, qu'il soit psychologique ou spirituel, se fait ressentir lorsqu'un grain de sable vient troubler le rouage et modifier un quotidien jusque là sans histoire. Après avoir montré comment la promesse et la naissance d'un nouvel enfant dans une famille pouvaient devenir un cheminement spirituel pour les futurs parents, il convient à présent de voir dans quelle mesure un accompagnement spirituel particulier peut être souhaité, demandé et accordé. La littérature spécifique sur le sujet ne mentionne quasiment jamais l'aspect spirituel du processus d'accompagnement, que ce soit dans les livres de psychologie destinés aux professionnels ou au grand public, ou dans les ouvrages de théologie pratique protestante qui font l'impasse sur les débuts de la vie, sauf dans les chapitres consacrés au baptême des petits enfants.

La littérature sur la pastorale familiale catholique est très fournie quant au sujet général de l'accueil d'enfants au sein du foyer. L'exhortation apostolique *Amoris laetitia*, la joie de l'amour, du pape François, parue en avril 2016 en reprend bien des thèmes clés. Une réflexion globale protestante reste à effectuer, mais on connaît la difficulté des protestants, toutes branches confondues, à se mettre d'accord sur les sujets d'éthique et d'ecclésiologie, compte tenu de la diversité d'opinions qui caractérise le protestantisme, à commencer d'une paroisse à l'autre, voire d'un pasteur à l'autre…

Dans les pages qui suivent, je présente des situations dans lesquelles un accompagnement spirituel a manqué aux personnes qui les ont vécues. A travers ces histoires, j'ai cherché à savoir comment combler ces lacunes en les reliant aux histoires qui se trouvent dans la Bible et qui peuvent ouvrir sur des pistes d'accompagnement pour ces personnes touchées au plus intime de leur chair, puisqu'il s'agit de la question de l'incarnation d'un autre être que soi en soi.

Je n'ai volontairement pas traité certains sujets, n'ayant pas rencontré de personnes concernées. Il s'agit entre autres de la procréation (adoption comprise) pour les couples de même sexe, de la gestation pour autrui (mères porteuses), ou encore du don de gamètes et d'embryons. J'y fais parfois allusion, pour donner un éclairage sur un cas particulier ou une situation générale, mais sans approfondir ces questions. J'ai voulu détailler des situations vécues par des personnes que j'ai rencontrées et avec qui j'ai pu échanger, une ou plusieurs fois ou de manière continue, parfois ensuite par voie électronique.

Les circonstances suivantes ont donc été abordées : l'infertilité, l'accueil d'un enfant malade ou handicapé, l'interruption volontaire et thérapeutique de grossesse et le

deuil périnatal (mort *in utero*, fausses couches, mort de l'enfant au moment de l'accouchement ou dans les heures ou jours qui ont suivi). Autant de situations qui appellent un accompagnement spirituel spécifique au cours duquel la colère et les questionnements envers Dieu ou le Tout-Autre peuvent être dits et où un cheminement de réconciliation avec Lui, avec soi-même, avec les autres (soignants, famille, amis…) peut être trouvé ensemble pour continuer à vivre paisiblement et sereinement.

4.1. Accompagner l'infertilité

4.1.1. L'aide médicale à la procréation : pour qui, pourquoi ?

Dans les sociétés occidentales où l'on remarque une baisse significative de la fertilité due entre autres à l'âge plus avancé des femmes qui envisagent de concevoir un enfant et à l'exposition à des agents toxiques influençant la qualité des gamètes masculins et féminins, près de 15 à 20% des couples sont amenés un jour à consulter un gynécologue pour une difficulté à procréer.

4.1.1.1. Médicalisation du contrôle des naissances

La médicalisation du contrôle de la procréation, que ce soit pour limiter (contraception) ou favoriser les naissances, a considérablement évolué au cours du XX^{e} siècle dont elle a été un événement majeur. « En effet, l'efficacité de la contraception a laissé croire aux hommes et aux femmes qu'ils avaient une parfaite maîtrise de leur fertilité. La réalité est évidemment plus complexe et l'arrêt de la contraception n'est pas toujours synonyme de grossesse. (…) Il est fréquent d'entendre des femmes exprimer un sentiment de culpabilité vis-à-vis de la pilule. Elles regrettent souvent de l'avoir démarrée trop tôt et utilisée trop longtemps. Elles se reprochent d'avoir eu recours à cette contraception hormonale qui les empêche aujourd'hui de devenir mères. Il s'agit d'une perception déformée de la réalité : la pilule oestroprogestative a simplement mis entre parenthèses la fertilité de la femme, elle ne l'a pas pénalisée. Autrement dit, quelle que soit la durée de la contraception, la fertilité après la pilule a toutes ses chances d'être comme celle d'avant : ni moins bonne ni meilleure ! »[402]

[402] Miguel Jean et Line Petit, *Le couple face à l'infertilité*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 53-54.

Teresa, qui lutte depuis plusieurs années contre une infertilité augmentée d'un problème génétique découvert lors d'investigations médicales plus poussées, a souligné ceci lors de notre entretien: « J'aimerais dénoncer le mythe de la pilule ! » Pour les femmes hypofertiles en effet, la contraception semble être une vaste tromperie. Mais quand une jeune fille va voir timidement un gynécologue pour se la faire prescrire, elle demande rarement en parallèle un bilan de fertilité ! Dès lors, comment savoir qu'elle aura tel ou tel problème une dizaine ou une quinzaine d'années plus tard, quand elle arrêtera son contraceptif en vue d'une grossesse bien désirée et inscrite dans un projet parental ? Avec la maturité, la femme qu'elle sera devenue se demandera si cela n'a pas amoindri ses chances de devenir enceinte, événement dont elle ne voulait pas entendre parler à telle période de sa vie, sans stabilité amoureuse, financière, professionnelle... Puis elle regrettera et culpabilisera, se demandant si son infertilité ne découlerait pas de ces années de refus de maternité...

« La révolution sexuelle et l'avènement de la contraception dans les années 1960 avait mis en avant le slogan "Un bébé quand je veux !". Malheureusement, les choses sont plus compliquées et il serait plus juste de dire aujourd'hui : "Un bébé quand je peux... quand je peux encore !" C'est injuste, cruel, inacceptable... mais c'est la réalité : la baisse de la fertilité féminine avec l'âge est rapide et l'importance de ce déclin est trop souvent sous-estimée dans le projet parental. »[403] Il suffit aussi que les deux conjoints se soient rencontrés sur le tard ou aient d'abord mené à bien un projet professionnel avant de se décider à fonder une famille. Tous ces facteurs souvent mis ensemble contribuent à la difficulté de faire démarrer une grossesse chez des femmes aux abords de la quarantaine.

Partant de l'hypothèse que nos enfants proviennent bien sûr de deux gamètes, mais aussi premièrement de l'impulsion d'amour de Dieu pour nous, comment accompagner ces couples qui, au-delà de la souffrance ressentie face à ces difficultés pour devenir parents, peuvent se sentir rejetés par Dieu, punis pour des « fautes du passé » (la contraception peut être ressentie comme telle, de même une jeunesse débridée ou encore un avortement antérieur) ?

4.1.1.2. Stérilité, infertilité : choix de la terminologie

La stérilité totale d'un couple est extrêmement rare. L'histoire offre de larges perspectives de l'évolution de ces femmes et de ces hommes touchés par une incapacité à

[403] *Id.*, p. 57.

procréer. Aujourd'hui, avec les techniques médicales disponibles et la recherche scientifique en cours, l'on connaît mieux les entraves à la survenue d'une grossesse. Toujours est-il que le choix des termes peut souvent résonner de manière négative, et avec Jean Reboul, j'aimerais souligner et insister sur le fait que « féconde ou inféconde, une femme n'est jamais stérile »[404], c'est pourquoi il est préférable de parler d'infertilité ou d'hypofertilité. Je reviendrai sur la nécessité, pour un couple rencontrant des difficultés à devenir parents, de chercher et de trouver d'autres manières d'être féconds ensemble.

4.1.1.3. Les causes de l'infertilité

Les causes d'infertilité sont multiples : après investigations médicales, elles se trouvent à 30% uniquement du côté de l'homme[405], à 30% du côté de la femme[406], à 30% chez les deux partenaires. Les 10% restants relèvent d'une cause « inexpliquée », c'est-à-dire qu'aucune anomalie biologique n'est relevée ni chez l'homme ni chez la femme. Dans la plupart des cas un traitement médical adapté aboutit finalement à la naissance d'un ou de plusieurs enfants dans les années qui suivent le diagnostic. Demeurent cependant des cas où aucune aide médicale à la procréation ne fonctionne et les couples concernés se tournent en général vers l'adoption ou font le deuil de la parentalité.

4.1.1.4. Techniques médicales

La première insémination artificielle[407] eut lieu au XVIII^{e} siècle. Depuis, la technique s'est améliorée et favorise la survenue d'une grossesse dans 15 à 20% des cas. Il est à noter que cette possibilité laisse la nature suivre son cours puisque la fécondation a lieu dans le corps de la femme. Seuls les spermatozoïdes sont triés et préparés en

[404] Jean Reboul, *L'impossible enfant, l'infertilité est-elle une maladie d'amour?*, Coll. Psychologie, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, p. 29.
[405] Les spermatozoïdes peuvent être soit trop peu nombreux (oligospermie), pas assez mobiles (asthénospermie) ou encore mal formés (tératospermie). Parfois, un homme peut cumuler ces problèmes et on parle alors d'oligoasthénotératospermie. Dans des cas plus rares, le sperme ne contient aucun spermatozoïde (azoospermie).
[406] Des raisons hormonales (absence d'ovulation ou ovulation de mauvaise qualité, glaire cervicale trop acide empêchant les spermatozoïdes de progresser) ou fonctionnelles (trompes bouchées ou endommagées, malformation utérine, maladie de l'appareil génital telle que l'endométriose) peuvent être autant de causes d'infertilité féminine.
[407] L'insémination artificielle consiste de nos jours à déposer les spermatozoïdes (du conjoint ou d'un donneur) préalablement préparés dans la cavité utérine juste avant l'ovulation (au besoin légèrement stimulée et contrôlée par prises de sang et échographies), dans la perspective que la fécondation ait lieu naturellement. Elle est indiquée en cas d'infertilité masculine modérée ou d'acidité de la glaire cervicale (cette barrière étant franchie à l'aide du cathéter).

laboratoire pour augmenter les chances de fécondation. Ne sont inséminés en effet que les spermatozoïdes normaux les plus mobiles.

Dans les cas d'infertilité plus sévères (oligoasthénotératospermie, trompes obstruées, échecs répétés de l'insémination artificielle), le couple peut être amené à se tourner vers la fécondation *in vitro* (FIV)[408]. Le traitement hormonal de la femme est assez conséquent et peut entraîner des complications telles que prise de poids, rétention d'eau, hyperstimulation nécessitant une hospitalisation, troubles de l'humeur, etc. et demande une grande disponibilité pour la surveillance accrue de la survenue de l'ovulation et l'hospitalisation ambulatoire pour le prélèvement des ovocytes sous anesthésie générale. Sans parler du coût très élevé (environ CHF 10'000.- par tentative) non remboursé par l'assurance maladie…

Toutes ces possibilités induisent différentes questions qui ne sont pas les mêmes suivant les motivations invoquées pour se tourner vers une aide de la médecine en vue d'avoir des enfants. En effet, quand le recours à l'AMP s'inscrit dans le cadre social traditionnel de la famille ou quand il le transgresse (par exemple pour empêcher la naissance d'un enfant porteur d'une pathologie ou d'un handicap suite à un diagnostic préimplantatoire ou pour permettre à un couple de même sexe de devenir parents grâce à un don de gamète), ce ne sont pas les mêmes questionnements éthiques et sociaux qui surviennent. C'est pour cette raison, notamment, que l'accompagnement spirituel de ces couples face à leur désir d'enfant qui ne vient pas comme ils l'avaient souhaité est délicat à envisager.

4.1.2. Emergence de questions spécifiques

4.1.2.1. Quelles limites à la PMA ?

Si l'on se place du côté de l'éthique, après une trentaine d'années d'expérience dans le domaine de l'aide médicale à la procréation, de nombreuses questions qui

[408] Cette technique consiste à stimuler les ovaires de la femme afin qu'elle produise plusieurs ovocytes (et non un seul naturellement) durant un cycle menstruel. Ceux-ci lui sont alors ponctionnés sous anesthésie générale, puis mis en présence des spermatozoïdes de son conjoint, préalablement triés et préparés en laboratoire. En cas de fécondation, un ou plusieurs embryons sont ensuite transférés dans l'utérus de la femme quelques jours après, où la nidation peut s'effectuer. La suite de la grossesse se déroule normalement. Découlent de cette technique les transferts de zygotes imprégnés (c'est-à-dire âgés d'environ 24 heures et composés de deux cellules et plus, avant la fusion du matériel génétique des deux gamètes qui donnera un embryon) surnuméraires réalisés après décongélation gardés en vue d'une tentative ultérieure (la congélation d'embryons, c'est-à-dire d'organismes humains de plus de deux cellules, est interdite à ce jour en Suisse) ainsi que l'ICSI (injection intracytoplasmique de spermatozoïde) lors de laquelle un seul spermatozoïde de qualité est injecté dans un ovule pour forcer la fécondation.

dépassent le cadre initial – à savoir aider des couples hétérosexuels mariés à concevoir un enfant après un diagnostic médical montrant un ou plusieurs dysfonctionnements – ont vu le jour. Monique Canto-Sperber, philosophe, et René Frydman, gynécologue-obstétricien ayant permis la naissance du premier « bébé-éprouvette » français en 1982, en notent quelques-unes dans leur ouvrage *Naissance et liberté. La procréation. Quelles limites ?* comme par exemple :

« Enceinte de six mois, Nathalie a été grièvement blessée dans un accident de voiture. L'utérus s'étant déchiré de part en part, elle a perdu son enfant. La chirurgie a réparé. Mais toute nouvelle grossesse présente un risque énorme. Un an plus tard, à 36 ans, Nathalie est de nouveau enceinte. Le chirurgien, redoutant l'éclatement de l'utérus, parvient à la persuader d'avorter avant que le délai légal des douze semaines ne soit écoulé. Une année passe. Nathalie revient à l'hôpital, à nouveau enceinte, mais cette fois de quatre mois. Elle demande au médecin de l'aider à poursuivre sa grossesse aussi longtemps que possible jusqu'à la naissance d'un enfant vivant, quels que soient les risques pour elle. Qui décide ? »[409]

Ou bien : « Cécile a 20 ans. Une leucémie vient d'être diagnostiquée. La chimiothérapie proposée la rendra probablement stérile. Comment lui laisser une chance d'être mère ? »[410]

Ou encore : « C'est un couple de 36 ans. Voilà huit fois déjà qu'ils recourent à une procréation médicalement assistée. Huit fois que la femme est hospitalisée pour prélèvement d'ovocytes. Huit fois que la tentative échoue. La neuvième fois, quatre embryons sont implantés. Une quadruple grossesse débute, mais se passe mal. On décide de retirer deux des embryons. L'un des deux fœtus restant meurt peu de temps après. Le deuxième fœtus, né très prématuré, meurt au bout d'un mois. L'homme et la femme veulent entreprendre une nouvelle fécondation *in vitro*. Faut-il leur dire "C'est assez !" ? »[411]

Ces exemples nous indiquent que le choix maîtrisé et délibéré d'avoir un enfant ne se limite plus au cadre du couple désireux de concevoir, mais s'étend au-delà de ceux à qui l'aide médicale à la procréation était initialement destinée. Ce qui est interdit ici est permis ailleurs. Cela ressort-il de la liberté individuelle des couples, ou des médecins ? Qui décide

[409] Monique Canto-Sperber et René Frydman, *Naissance et liberté. La procréation. Quelles limites ?*, Paris, Plon, 2008, p. 11.
[410] *Id.*, p. 12.
[411] *Ibid.*

initialement d'avoir un enfant ? Qui peut dissuader ou encourager un couple à procréer malgré certains obstacles (médicaux, moraux, économiques…) ?

4.1.2.2. Du côté des couples

Les réactions face à ces exemples sont en général très vives lorsqu'on les aborde en société. Mais pour des couples confrontés à ces situations douloureuses, désirant plus que tout bâtir une famille, les principes moraux et les attentes spirituelles deviennent vite assez flous tant se profile la possibilité de tout essayer pour arriver à ses fins.

Un parcours difficile d'infertilité, avec ou sans PMA, peut toutefois toucher en profondeur et ouvrir sur un cheminement existentiel, voire spirituel, qui interroge. Une intention de prière déposée par une femme sur le site internet www.chretiensinfertiles.fr l'exprime bien. Elle demande à Dieu de les garder, elle et son mari, dans la foi : « Seigneur, je te confie notre couple: mariés depuis 4 ans, nous avons attendu puis perdu 6 enfants. Soutiens mon mari, soutiens-moi. Garde nous dans la foi, l'espérance et la joie! Merci. »[412] Plus loin sur le site, on lit encore cette intention : « Seigneur que ta volonté soit faite, et non la nôtre, et que ce chemin de difficultés soit pour nous un chemin d'abandon à ta volonté et à ton amour. »

« La science est nécessaire pour que la société évolue, écrit Susan Bermingham, elle porte en elle de merveilleuses promesses mais ouvre la voie à des controverses inimaginables. Il faut juste prendre le temps de réfléchir à ses limites. Et si ça vous arrivait ? »[413], nous demande cette psychologue clinicienne québécoise, consultante auprès de couples souffrant notamment de problèmes d'infertilité.

Ma recherche ne traite pas directement des cas relativement rares que j'ai mentionnés plus haut mais qu'on ne peut pas totalement exclure d'une réflexion sur l'accompagnement spirituel de couples traversant des difficultés face à leurs capacités (physiques, psychologiques, spirituelles, économiques…) à devenir parents. Le cheminement douloureux vers l'accomplissement de la parentalité est unique pour chacun des couples concernés. Les personnes que j'ai rencontrées m'ont fait part de leurs réflexions et de leur questionnement existentiel et spirituel particulier, à partir desquels j'ai réfléchi à des pistes d'accompagnement spirituel en étudiant certaines histoires de la Bible évoquant la stérilité.

---

[412] *Cf.* http://www.chretiensinfertiles.fr/?p=163

[413] Susan Bermingham, *Vivre avec l'infertilité. Lorsque l'enfant ne paraît pas*, Montréal, Bayard Canada, 2001, p. 177.

4.1.3. Les « oubliées du Seigneur »[414] *?*

4.1.3.1. Dans la Bible, la vie n'est pas un dû

La procréation n'est pas une évidence dans la Bible. Dès l'origine on s'aperçoit que mettre au monde un enfant n'est pas un dû. La Genèse présente la maternité de manière paradoxale : le peuple de Dieu naît de trois générations successives de femmes stériles : Sara, Rébecca et Rachel, respectivement épouses des patriarches Abraham, Isaac et Jacob[415]. Leurs histoires montrent que Dieu peut donner la vie là où elle n'allait pas de soi, là où cela n'était pas possible à vues humaines. Avec elles, « on prend conscience que Dieu est intimement impliqué dans la procréation d'enfants et que, sans lui, la chair est impuissante. (…) les enfants viennent en premier ressort de Dieu lui-même. Il est le premier intéressé à la venue à l'être de chacun : quand Sara, puis Rébecca puis Rachel enfantent enfin, elles attestent que la vie d'un enfant est toujours un don, un miracle. »[416]

La stérilité, dans cette société, représentait la mort sociale, puisque, sans enfants, la famille s'arrêtait à la mort de ses derniers représentants. On ne pensait d'ailleurs pas que l'absence de descendance puisse provenir d'un problème masculin. Une femme n'ayant pas donné d'enfant à son mari au cours des dix premières années de mariage pouvait être répudiée afin que son époux se remarie et s'assure une descendance. C'est encore valable dans certains pays d'Afrique où en plus de cela la mortalité maternelle et infantile est encore très élevée et représente une malédiction[417].

[414] En écho à Gn 30, 22a : « Dieu se souvint de Rachel… ».
[415] Je signale à ce sujet la thèse de Micheline Gagnon, chargée de cours à la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke au Canada, qui porte sur les femmes de la Bible. Malheureusement, cette dernière n'est pas disponible ni dans les bibliothèques ni en version numérique.
[416] Propos de Philippe Lefèbvre, recueillis par Marie Depaul pour le magazine *Prier*, « Naître et renaître », hors-série n° 96, p. 13.
[417] Une équipe médicale genevoise menée par le médecin urologue Charles-Henry Rochat part plusieurs fois par année au Bénin pour opérer des femmes souffrant de fistules obstétricales, c'est-à-dire de dommages à l'utérus et à la vessie causés par un accouchement catastrophique où il aurait fallu procéder à une césarienne. L'enfant est souvent mort au cours de cet accouchement et sa mère est mise au ban de la société et répudiée par son mari, d'une part parce qu'elle n'a pas été « capable » de mettre un enfant vivant au monde, et d'autre part parce qu'elle dégage une mauvaise odeur à cause de l'écoulement continu d'urine hors de son corps. Ces médecins, infirmières et sages-femmes les soignent afin que soit supprimée une partie de cette mise à l'écart et qu'elles puissent à nouveau trouver un travail à défaut d'un nouveau mari.

4.1.3.2. Sara

Bien que dubitative face à l'annonce qui leur fut faite, à elle et à Abraham, Sara enfanta Isaac dans sa vieillesse, ayant « cessé d'avoir ce qu'ont les femmes »[418], est-il même précisé dans le texte. « Le Seigneur dit à Abraham : "Pourquoi ce rire de Sara ?" Et cette question : "Pourrais-je vraiment enfanter, moi qui suis si vieille ?" Y a-t-il une chose trop prodigieuse pour le Seigneur ? »[419] C'est le Seigneur lui-même qui questionne Abraham et Sara et qui attire leur attention sur le fait qu'Il peut tout.

4.1.3.3. Rébecca

Isaac reçut Rébecca comme épouse, à la fin du cycle d'Abraham (Gn 24), une femme prise dans sa parenté, conformément à la volonté de son père[420]. La finesse du dernier verset du chapitre 24 de la Genèse indique même que Rébecca permit à Isaac de se consoler de la mort de sa mère Sara... Un bel exemple de l'importance du lien dans le deuil. Mais un beau mariage d'amour et une tendre complicité n'empêchent pas les difficultés. Rébecca était elle aussi stérile, ou plutôt infertile, devrait-on dire, comme sa belle-mère Sara. « Isaac implora le Seigneur pour sa femme, car elle était stérile. Le Seigneur eut pitié de lui, sa femme Rébecca devint enceinte »[421] de jumeaux. Et Esaü et Jacob naquirent bientôt.

4.1.3.4. Rachel

L'histoire matrimoniale de Jacob est l'une des plus complexes de la Bible. Son oncle Laban, le frère de sa mère Rébecca, chez qui il séjournait et travaillait, lui donna, au bout de sept années d'attente, sa fille aînée, Léa, alors que Jacob était amoureux de sa soeur cadette, Rachel, que Laban lui avait pourtant initialement promise[422]... Il finira par

[418] Gn 18, 11b.
[419] Gn 18, 13-14a.
[420] « Tu iras dans mon pays et dans ma famille prendre une femme pour mon fils Isaac », dit Abraham à son serviteur en Gn 24, 4.
[421] Gn 25, 21.
[422] *Cf.* Le cycle de Jacob, Gn 25,19 - 37,1.

l'épouser au bout de sept nouvelles années de labeur. Léa lui donnera sept enfants, six fils et une fille. Il aura deux fils avec Bilha, la servante de Rachel qu'elle lui aura donnée, voyant qu'elle-même ne pouvait pas enfanter, puis encore deux fils avec la servante de Léa, Zilpa. Finalement, « Dieu se souvint de Rachel, Dieu l'exauça et la rendit féconde. Elle devint enceinte, enfanta un fils et s'écria : "Dieu a enfin enlevé mon opprobre !" Elle l'appela Joseph en disant : "Que le Seigneur m'ajoute un autre fils !" »[423]

4.1.3.5. L'enseignement de ces histoires

Beaucoup d'éléments intéressants se trouvent dans ces quelques versets pour la problématique de l'infertilité qui nous occupe ici. « Dieu a enfin enlevé mon opprobre ! » s'exclame Rachel à la naissance de Joseph ! La honte est un sentiment fréquemment éprouvé par les couples qui peinent à avoir un enfant. Rachel l'a aussi ressentie, ainsi que, probablement, les autres femmes ayant traversé la même épreuve. La survenue d'une grossesse lors d'un long parcours en PMA soulage le couple qui se sent immédiatement réhabilité dans la vie, capable de fécondité biologique comme la plupart de ses contemporains.

Un autre élément intéressant et non négligeable de cet épisode avec Rachel est sa demande immédiate, en nommant son premier-né, concernant un autre enfant : « Elle l'appela Joseph en disant : "Que le Seigneur m'ajoute un autre fils !" »[424] L'on pourrait croire qu'elle exagère. Qu'elle en demande trop. Qu'elle ne peut ou ne sait pas se satisfaire du moment et du bonheur présents. Je parlerai plus loin du deuil de la parentalité. Mais il existe aussi le deuil de la famille nombreuse. Un couple qui, au début de son mariage, désire fonder une grande famille et qui, au fil des années, ne peut procréer ou se rend compte qu'il devra « se contenter » d'un ou de deux enfants doit lui aussi renoncer à une part de ses aspirations.

4.1.3.6. Rachel l'insatisfaite

Rachel, non satisfaite pleinement de la naissance de Joseph, demanda immédiatement à Dieu de lui accorder un deuxième fils ! Le Seigneur l'exauça et « Rachel enfanta ; et ses couches furent pénibles. Or, comme elle accouchait difficilement, la sage-

[423] Gn 30, 22s.
[424] Gn 30, 24.

femme lui dit : "Ne crains pas, car tu as un fils de plus." Dans son dernier souffle, au moment de mourir, elle l'appela Ben-Oni – c'est-à-dire Fils-du-deuil – mais son père l'appela Benjamin – c'est-à-dire Fils-de-la-droite. Rachel mourut et fut enterrée sur la route d'Ephrata, c'est-à-dire Bethléem. Jacob érigea une stèle sur sa tombe : c'est la stèle de la tombe de Rachel, aujourd'hui encore. »[425]

L'on peut se demander ici si le mieux n'est pas l'ennemi du bien... Rachel a été exaucée une première fois. Elle aurait pu en rester là et s'occuper de Joseph, lui aussi destiné à une vie plutôt tourmentée et agitée. Mais elle en a voulu davantage et a demandé au Seigneur un autre fils. Au péril de sa vie. Mourir en couches était chose courante à une époque aussi lointaine, mais toujours perçue comme une injustice. D'ailleurs Jacob le dit en ces termes à Joseph à la fin de sa vie : « la mort de Rachel me frappa au pays de Canaan sur la route. »[426] « Sur la route », dit le texte. Cela sonne comme un inaccompli, comme si quelque chose restait inachevé, comme un voyage interrompu et à jamais suspendu. Le lieu de la sépulture de Rachel est très prisé des pèlerins juifs, aujourd'hui encore, comme le Mont du Temple à Jérusalem et le Tombeau des Patriarches à Hébron. Ce sont particulièrement les femmes juives n'arrivant pas à devenir enceintes qui se rendent sur la tombe de Rachel. Selon le prophète Jérémie, au moment de l'exil des Juifs, à Rama, « Rachel pleure sur ses enfants, elle refuse tout réconfort, car ses enfants ont disparu. »[427]

4.1.3.7. Rachel l'inconsolable

Notons ce refus de Rachel d'être consolée... Comme si demeurer dans sa tristesse la rendait plus proche de ses fils. L'on constate cela dans les tout premiers temps d'un deuil, où la personne doit intégrer la perte alors que son lien avec le défunt est encore solide et quasiment physique. « Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel : un temps pour enfanter et un temps pour mourir, (...) un temps pour pleurer et un temps pour rire, un temps pour se lamenter et un temps pour danser, (...). »[428] De même pour les couples infertiles qui doivent accepter l'échec de tous les traitements entrepris et entamer le deuil de la parentalité. Il y a un moment, au début de cette étape, où toute parole consolatrice sera vaine et inaudible, car « il y a un temps pour chaque chose »[429].

---

[425] Gn 35, 16s.
[426] Gn 48, 7b.
[427] Jr 31, 15c.
[428] Qo 3, 1-2a.4.
[429] Qo 3, 1b.

4.1.3.8. Quel exaucement ?

Comment comprendre ces trois histoires ? Dieu aurait-Il oublié les stériles? Ne serait-Il pas à leurs côtés dans ce qu'elles ont à affronter de plus pénible et dégradant aux yeux de la société ? Ne s'en souviendrait-Il que quand bon Lui semblerait ? Qu'en est-il de la prière qui reste ou semble non exaucée ? « Elle [la prière] est simplement la reconnaissance devant Dieu de ce que nous sommes vraiment, l'expression la plus profonde de notre vérité et de notre liberté. »[430] Il est des périodes, dans la vie, où les malheurs sont si accablants, où chaque minute est un effort pour maintenir la tête hors de l'eau qu'on se demande vraiment où est Dieu, à l'instar de Job ou des psalmistes dans la Bible.

Certains Psaumes sont traversés par des questionnements sans réponse et n'ouvrent sur aucune délivrance : « Je veux dire à Dieu mon rocher : "Pourquoi m'as-tu oublié ? Pourquoi m'en aller, lugubre et pressé par l'ennemi ?" »[431] « Pourquoi, Dieu, ce rejet sans fin, cette colère qui fume contre le troupeau de ton pâturage ? »[432] « Seigneur, pourquoi me rejeter, me cacher ton visage ? »[433] Cela peut être rassurant, car souvent ce sont nos propres doutes qu'on lit dans ces pages… Et le fait qu'elles se trouvent dans la Bible atteste en quelque sorte leur légitimité. « La force de ces textes permet de tenir ensemble la foi et l'incompréhension, la confiance et la protestation, l'espérance et la contestation. »[434]

La prière permet de maintenir le lien entre l'humain et Dieu malgré les difficultés et l'envie de crier à l'injustice. Selon la Bible, Dieu entend tous les appels, même les plus désespérés. Quant à l'exaucement, il relève du même mystère que la foi. Le frère Pierre-Yves Emery de Taizé l'explique ainsi : « En vérité, il est bien risqué et bien suspect de disserter sur l'exaucement des prières et sur ses conditions. C'est là un mystère qu'on affronte durement dans la prière, non pas un problème qui se prêterait à des distinctions. C'est là une mise à l'épreuve de notre confiance dans les promesses de l'évangile, non pas un objet d'analyses rationnelles. »[435]

Pour la majorité de nos contemporains, l'épreuve sera l'occasion de rejeter un Dieu qui « permet » autant de malheurs dans le monde. « Pourquoi l'intervention de Dieu est-

[430] Pierre-Yves Emery, *La prière au cœur de la vie*, Taizé, Ed. Les Presses de Taizé, 1971, p. 30.
[431] Ps 42, 10.
[432] Ps 74, 1.
[433] Ps 88, 15.
[434] Frédéric de Coninck, *La prière libérée. A l'école des Psaumes*, Poliez-le-Grand, Ed. du Moulin, 1995, p. 31.
[435] Pierre-Yves Emery, *La prière au cœur de la vie*, p. 139s.

elle irrégulière dans le temps ? Chacun peut citer des délivrances que les générations antérieures lui ont racontées. Un ami nous témoigne de la guérison que Dieu lui a accordée. Notre passé lui-même porte la trace de la main du Seigneur. Mais nos existences sont traversées également par des vides, des jours de douleur, des angoisses. Quand nous prenons acte de cette irrégularité, une interrogation surgit à l'instant du malheur : jusqu'à quand ? La crainte s'insinue en nous que cet état n'ait pas de fin. »[436]

4.1.3.9. Colère, culpabilité et punition

Dans les témoignages que j'ai recueillis est souvent revenu le sentiment d'injustice ou de « juste » retour des choses de la part de Dieu par rapport à une « faute personnelle » antérieure, dont l'infertilité est la « punition ». Notre inconscient collectif associe en effet souvent culpabilité (de ne pas être « normale ») et punition (pour des « fautes » antérieures).

Comme Elisabeth et Zacharie, devenus parents dans leur grand âge bien que « tous deux étaient justes devant Dieu »[437], ces jeunes femmes se demandent où est leur faille. Nina[438], par exemple, est passée par de terribles phases de désespoir face à la difficulté de redevenir enceinte et à garder le bébé à cause d'une ménopause précoce avant 30 ans, après avoir eu un fils, son « miracle » selon son expression, à l'âge de 18 ans. Elle dit ceci : « Il y a un moment où on désespère, où on trouve que c'est injuste. (…) J'ai longtemps cru que c'était une punition pour ma jeunesse mouvementée… »

Mais passée la première colère, avec un peu de recul et de discernement, le sentiment d'un « Dieu-avec » s'est révélé chez plusieurs des personnes rencontrées. Au cours de notre entretien, Nina m'a aussi confié ceci : « Petit à petit j'ai décelé que j'avais un autre chemin à suivre. Je dois trouver lequel. Il y a des hauts et des bas, dans la foi… » Henri[439] aussi a ressenti l'épreuve de la mort de son petit garçon à huit mois de grossesse comme une punition divine. Cette interprétation se calquait parfaitement sur les messages divulgués par certaines Eglises évangéliques dont ce jeune papa était issu. C'est cet événement qui l'a fait rejoindre l'Eglise réformée, car il ne pouvait pas admettre que Dieu envoie la mort d'un enfant comme punition.

---

[436] Frédéric de Coninck , *La prière libérée. A l'école des Psaumes*, p. 32-33.
[437] Lc 1, 6a.
[438] Le témoignage complet de Nina se trouve dans les annexes.
[439] Le témoignage commun complet d'Henri et Wynona se trouve dans les annexes.

De même, Tania[440], accablée par une lourde infertilité et ayant subi une fausse couche à un mois de grossesse, n'ayant que peu de chances de donner la vie un jour, vit un beau cheminement spirituel malgré l'épreuve : « Ma foi est là. Mais j'ai ressenti une colère contre Dieu, de la culpabilité envers moi. Je Lui demandais ce que j'avais fait pour "mériter" ça. J'en voulais en fait à la terre entière. Je ne comprends pas… Je ne suis pas (encore ?) dans l'acceptation. L'idée de Dieu revenait dans ma tête, mais je n'en voulais pas, je Le rejetais[441]. Aujourd'hui je Lui demande d'être avec moi, à mes côtés dans ce que je vis. »

La plus belle parole qu'il me fut donné de recueillir dans mes entretiens est celle de cette même jeune femme : « Je redécouvre aujourd'hui l'amour de Dieu en parlant avec vous… » En quelque sorte, Tania était une « oubliée du Seigneur » contemporaine. Comme Sara, Rébecca et Rachel, malgré l'épreuve et soutenue par son mari, elle n'a jamais cessé de croire en Dieu ni de Lui parler, voire de l'invectiver, même si elle se demandait finalement Qui Il était vraiment. Elle avait une place privilégiée dans le coeur du Seigneur qui lui a peut-être demandé s'il y avait « une chose trop prodigieuse »[442] pour Lui. Finalement, Il « eut pitié »[443] d'elle et « s'en souvint »[444]... Tania a donné naissance à un enfant, contre toute attente et déjouant tous les pronostics médicaux, en novembre 2014… C'est aussi Dieu qu'elle n'attendait pas ainsi et qui s'est glissé en elle-même, à proximité de son enfant. Dieu qu'elle parvient à accueillir contre toutes attentes, qui la bouleverse, la « retourne » (c'est-à-dire la convertit, au sens étymologique), retourne son regard et son coeur. La Parole est féconde en elle.

Domitille[445], quant à elle, a essayé de marchander avec Dieu. Sa mère est en effet tombée gravement malade durant sa grossesse gémellaire, résultat de stimulations ovariennes suite à un traitement anti-cancéreux reçu lorsqu'elle avait 13 ans et qui avait endormi ses ovaires. Elle a dit à Dieu de reprendre un des bébés, mais de lui laisser sa maman…

---

[440] Le témoignage complet de Tania se trouve dans les annexes.
[441] Le rejet de Dieu est récurrent chez les femmes qui vivent une difficulté autour d'une grossesse. Plus loin il en sera question lors d'une interruption de grossesse.
[442] *Cf.* Gn 18, 14a.
[443] *Cf.* Gn 25, 21c.
[444] *Cf.* Gn 30, 22a.
[445] Le témoignage commun complet de Domitille se trouve dans les annexes.

4.1.3.10. Le non exaucement apparent

Si la prière est « un dialogue passionné qui se transmue en gémissements indicibles, pour aboutir au ravissement silencieux du cœur à cœur amoureux »[446], comment Dieu répond-Il ? Lui que personne n'a jamais vu, peut-Il au moins entendre les prières qui Lui sont adressées ? Que dire alors des couples non exaucés dans leur désir d'enfant ? Dieu n'a-t-il pas eu pitié d'eux ? Pourquoi ? Et qu'en est-il de leur foi ? Pierre-Yves Emery éclaire ces questionnements en soulignant que « se résoudre à conclure, et en quelque sorte à constater : je n'ai pas été exaucé, n'est-ce pas sortir de la foi ? Non pas que cette dernière soit aveugle : elle n'a pas à affirmer ce qui n'est pas. Mais elle n'est pas non plus une confiance mesurée par nos limites humaines. Elle devient vraiment elle-même quand, face à ce qui peut paraître l'évidence d'un inexaucement, elle refuse de se rendre. Renonçant à ce qui paraît clair, elle pousse sa confiance et son espérance au-delà ; ne se tenant pas pour battue, elle entre lucidement dans une obscurité au moins momentanée. Elle va son chemin jusqu'au bout, espérant contre toute espérance, préférant contester avec Dieu, et même – en tremblant – le mettre à l'épreuve, plutôt que de se résoudre à expliquer que Dieu ne pouvait pas l'exaucer. »[447] De fait, la foi permet de supporter même l'inexaucement... Le lien avec Dieu est maintenu dans le silence, un silence apaisant, intérieur, qui dit la certitude d'être entendu. L'exaucement inattendu mais toujours espéré peut survenir des années plus tard, lorsque l'on se rend compte que telle personne ou telle parole a prodigué une paix au cœur tourmenté, au moment opportun, comme une surprise.

4.1.3.11. Du bon usage des textes bibliques et de la tradition dans l'accompagnement spirituel

Après cette mention de ces quelques couples infertiles célèbres dans l'Ancien Testament et après avoir renoncé à présenter un commentaire exégétique complet de ces histoires, je souligne qu'il est indispensable, pour tout accompagnant spirituel chrétien de couples infertiles, d'éviter d'énumérer à brûle-pourpoint de tels exemples bibliques comme « consolation » !

[446] Jean-Marc Bastière, *Les sept secrets de la prière*, Paris, Stock, 2011, p. 61.
[447] Pierre-Yves Emery, *La prière au cœur de la vie*, p. 139.

La vocation et le chemin de foi des patriarches et matriarches d'Israël rejoignent tout à fait ceux de nos contemporains devant faire face aux mêmes inquiétudes. Mais dire à un couple qui ne parvient pas à avoir d'enfant que c'est là la volonté de Dieu, outre l'énormité théologique proférée, relèverait d'un manque total de tact[448] pouvant le plonger dans une tristesse et un abandon encore plus grands.

De même, dire à un couple prêt à se tourner vers la FIV (au prix souvent d'une profonde réflexion et après de longues années de traitements alternatifs et de fragilisations morales, émotionnelles et affectives) que cela est interdit par l'Eglise (en général catholique mais aussi par les milieux évangéliques) à grand renfort de textes doctrinaux[449] peut satisfaire sa propre conscience mais ne pas être source de consolation. Mariella[450], dont je parlerai plus en détail dans le chapitre sur l'interruption de grossesse, n'a pas osé s'ouvrir à un prêtre de sa démarche d'IMG, de peur d'être jugée et sermonnée.

Or l'accompagnant spirituel se doit d'être un relais sûr, fidèle, bienveillant et aimant, à l'image de Dieu. « [L'accompagnement spirituel] ne peut donc se réduire à connaître une doctrine, fût-elle sublime, ni à se détourner du péché, cela va de soi, pour adopter une conduite morale juste, ni même à travailler son perfectionnement individuel ou encore oeuvrer à son salut personnel... Il s'agit d'autre chose, bien plus vital et interactif car englobant soi-même, Dieu et le prochain.»[451] Le couple a besoin, lors d'un tel moment, d'une présence amicale, pastorale et non moralisatrice.

L'accompagnant devra pour cela discerner où en est la personne accompagnée avec Dieu, ou sa représentation de Dieu, qui peut être mortifère ou culpabilisante, avec son entourage et ses liens avec celui-ci, et finalement avec elle-même. Le premier outil de l'accompagnant est bien sûr… lui-même ! Avec son vécu, son expérience, ses limites aussi. Le deuxième outil est la Bible « en tant que "Tiers symbolique" fondant et régulant le discernement de l'accompagné tout comme l'aide apportée par l'accompagnateur »[452] et « en tant qu'horizon final modifiant les relations de l'accompagné à l'égard de Dieu, du

---

[448] L'art. 2379 du *Catéchisme de l'Eglise catholique* mentionne : « Les époux qui, après avoir épuisé les recours légitimes à la médecine, souffrent d'infertilité s'associeront à la Croix du Seigneur, source de toute fécondité spirituelle. Ils peuvent marquer leur générosité en adoptant des enfants délaissés ou en remplissant des services exigeants à l'égard d'autrui. » Je n'ose imaginer les conséquences de telles paroles, même adaptées, dans l'esprit d'un couple infertile !

[449] *Cf.* en particulier les articles 2377 à 2379 du *Catéchisme de l'Eglise catholique* qui indiquent bien que les techniques de PMA sont « moralement irrecevables » (art. 2377)...

[450] Le témoignage commun complet de Mariella se trouve dans les annexes.

[451] Christine Aulenbacher et Robert Moldo, *Ni coach, ni thérapeute, ni gourou! L'accompagnateur spirituel, un guide fraternel...*, Montréal, Médiaspaul, 2010, p. 143.

[452] *Id.*, p. 133.

prochain et de lui-même. »[453] On peut citer un troisième outil qui est la prière, un lien invisible mais porteur dans le sens où l'accompagnant confie la personne accompagnée à Dieu et où cette dernière peut l'y « retrouver » et surtout y (re)trouver Dieu, même si elle est en « conflit » avec Lui ou si elle s'en est éloignée.

Christine Aulenbacher et Robert Moldo évoquent l' « usage herméneutique de l'Ecriture »[454] en tant qu'usage structurant pour la personne accompagnée, fournissant « des repères permettant d'interpréter ou de comprendre l'événement »[455] particulier sur lequel elle veut mettre l'accent. Ces repères se trouvent dans les histoires d'hommes et de femmes qui dépassent la simple compréhension rationnelle et qui ouvrent vers davantage d'éternité. « Pour le Christ, écrivent encore Christine Aulenbacher et Robert Moldo, les situations ne sont jamais totalement fermées ni les jeux faits définitivement… La dialectique "Mort-Résurrection" est au cœur du processus de conversion. »[456]

Le principal obstacle que je vois à l'utilisation des textes bibliques en accompagnement spirituel – comme en prédication d'ailleurs – est de les utiliser comme support à ses propres idées ou comme réponses toutes faites prêtes à l'emploi. Par exemple, la psychologisation à outrance ou l'absolutisation d'un verset biblique hors contexte éloignent plus qu'elles ne rapprochent de la Bible et donc de Dieu. Prenons le passage célèbre de l'apôtre Paul enjoignant les femmes à se taire dans les assemblées, à être soumises et à interroger leur mari si elles veulent s'instruire sur quoi que ce soit [457] ! Un accompagnant qui s'en servirait pour justifier le fait qu'un mari rabaisse sa femme et l'empêche de mener une vie en dehors du foyer raterait complètement sa cible. Nous ne serions alors pas loin du fondamentalisme et du moralisme, totalement inappropriés pour un accompagnement spirituel chrétien dont l'objectif principal, je l'ai dit, est de rapprocher la personne accompagnée de Dieu tout en l'aidant à discerner sur ce qui est le plus important dans sa vie. « Il y va du respect de Dieu et de la personne humaine. »[458]

De ce fait, l'accompagnant doit, de préférence, être au bénéfice d'une bonne formation théologique en complément du fait d'avoir un intérêt pour autrui, et surtout avoir fait un gros travail sur lui-même. En outre, « les entretiens sont relayés par la prière. (…) C'est le lien invisible qui permet de faire face aux pires abandons du passé et/ou du

---

[453] *Ibid.*
[454] *Cf.* Christine Aulenbacher et Robert Moldo, *Ni coach, ni thérapeute, ni gourou! L'accompagnateur spirituel, un guide fraternel...*, p. 135.
[455] *Ibid.*
[456] *Ibid*.
[457] *Cf.* 1Co 14, 34s.
[458] *Cf.* Christine Aulenbacher et Robert Moldo, *Ni coach, ni thérapeute, ni gourou! L'accompagnateur spirituel, un guide fraternel...*, p. 135

présent. La personne, souvent, le vit comme un filet de sécurité : quelles que soient sa détresse, sa propre incapacité à prier, sa tentation de se replier sur elle-même, elle se souvient que quelqu'un prie pour elle quotidiennement… et elle reprend pied dans la vie jusqu'au prochain entretien. »[459]

Bible et prière, deux outils indispensables à l'accompagnant lui-même pour entrer en relation avec la personne accompagnée et l'aider à voir plus clair dans son histoire personnelle ou à se laisser interroger sous le regard de Dieu. « C'est davantage entendre une voix nouvelle que jeter un regard rétrospectif du haut de nos certitudes. Il est certes risqué de projeter nos questionnements sur la Bible ; il est tout aussi risqué d'estimer que l'on a fait le tour de ces questionnements. C'est peut-être la Bible qui va nous aider à les remettre en chantier. »[460]

Si les idées ou les projets d'un accompagné heurtent les convictions de l'accompagnant qui entrevoit là les limites de sa tâche, la meilleure chose que celui-ci ait à faire est de le diriger vers une autre personne mieux disposée que lui à l'accompagner. Un pasteur de paroisse, pas ou peu outillé pour parler de maternité, pourrait être déstabilisé ou se trouver dans une impasse face à une jeune mère qui aurait besoin d'un accompagnement spécifique suite à un accouchement traumatisant, par exemple. La conduite la plus honnête serait alors de diriger la jeune femme vers un aumônier de maternité ou vers un accompagnant spirituel spécialisé dans ces questions-là.

4.1.4. Pourquoi un accompagnement spirituel des couples infertiles ?

4.1.4.1. Un difficile et long combat

« Dans tout ce que j'ai traversé, la phase d'infertilité a clairement été la plus prenante au niveau questionnements. » Dorothée est une jeune femme très douce et attachante que j'ai rencontrée un soir d'hiver, chez elle. Si les entretiens que j'ai menés pour cette recherche doctorale ont duré en moyenne entre une heure et une heure trente, je suis restée trois heures avec Dorothée!

Il y avait de quoi : d'abord prise dans des problèmes d'infertilité, elle a ensuite subi une importante hémorragie ayant engagé le pronostic vital après son accouchement (une

[459] Lytta Basset, « Introduction », dans Lytta Basset (dir.)*, S'initier à l'accompagnement spirituel. Treize expériences en milieu professionnel*, p. 15.
[460] Philippe Lefebvre, « "Allons chez Celui-qui-voit" (1 Samuel 9, 9). Des racines à l'accompagnement spirituel dans l'Ancien Testament ? », dans *Lumière et Vie* n° 267, 2005, p. 6.

fois rentrée à la maison) tandis que son bébé de quelques jours était hospitalisé au même moment en pédiatrie, atteint d'une infection à staphylocoque doré. S'en est suivie une dépression *post-partum*, puis une deuxième grossesse soldée par une fausse couche (« salvatrice » selon elle, j'y reviendrai). Elle a rencontré à nouveau des problèmes pour avoir un second enfant. On a suspecté en cours de grossesse qu'il était atteint de trisomie 21. Un diagnostic sûr n'a toutefois pas pu être posé, une amniocentèse étant trop risquée à cause d'un placenta praevia, (c'est-à-dire un placenta implanté sur le col de l'utérus, fragilisant la muqueuse et augmentant le risque d'hémorragie et donc de fausse couche en cas d'intervention). La grossesse a été suivie de près par le professeur d'obstétrique des HUG. L'enfant est venu au monde à terme et en bonne santé, et elle n'a eu aucune complication après ce second accouchement ! De tout son parcours, c'est vraiment la phase d'infertilité qui lui a paru le plus difficilement acceptable. « Pour le reste, je n'ai jamais été en colère et je ne me suis jamais demandé "pourquoi moi?" »

Au cours de mes recherches, c'est la question de savoir comment accompagner spirituellement l'infertilité qui m'a posé le plus de difficultés. Comment aborder cela d'un point de vue existentiel, biblique? Paradoxalement, comme nous l'avons vu, toute la Bible est traversée par des histoires d'enfants longuement attendus !

« L'infertilité, ce n'est pourtant pas seulement éprouver une difficulté à concevoir un enfant. Ne l'évoquer que sous un angle médical serait réducteur mais surtout terriblement blessant pour ceux qui la vivent dans leur chair. Ils redoutent d'ailleurs ce mot (...) qui les renvoie à leur impuissance, à leur incapacité, comme s'il s'agissait finalement d'une aberration de la nature et qu'il en serait de leur difficulté à concevoir comme d'une faute. Une faute, vraiment ? Bien sûr que non ! Et pourtant. La blessure profonde que provoque le diagnostic est bien réelle. Tout comme le seront celles des échecs et des deuils à venir. L'infertilité entraîne donc aussi un sentiment de détresse et un déchirement face à l'impossibilité de concevoir. (...) Trop souvent cependant, les couples refusent de prendre le temps de reconnaître cette souffrance. Ils la vivent en silence, parfois même chacun dans son coin... (...) Or, une souffrance muette est une souffrance qui vous gruge de l'intérieur. L'ignorer ne la fera pas disparaître. »[461] Cette constatation de Susan Bermingham fait parfaitement écho à la recherche de sens qui se dégage souvent d'une telle traversée du désert.

[461] Susan Bermingham, *Vivre avec l'infertilité. Lorsque l'enfant ne paraît pas*, p. 21-22.

Ainsi, proposer aux couples infertiles un espace de réflexion et de questionnement existentiel qui irait plus loin qu'une prise en charge exclusivement psychologique me paraît nécessaire, dans une société où tout semble pouvoir être maîtrisé, y compris la mise au monde d'un enfant. Hélas, les pasteurs et les prêtres sont souvent relativement mal préparés à un tel accompagnement. Se glissent dans le discours des phrases maladroites qui sont mal interprétées par ces personnes à la sensibilité à fleur de peau. Des « blessures d'Eglise » peuvent alors être infligées à ces personnes fragilisées par leur parcours, les éloigner de la pratique de leur religion et briser pour longtemps leur lien à Dieu.

4.1.4.2. Deux témoignages éloquents

« J'ai fait une fausse couche et c'était au moment de ma préparation au baptême. J'en ai parlé au pasteur. Il m'a écoutée, mais il ne m'a pratiquement rien dit à part que j'étais encore jeune et que j'aurai d'autres enfants… Alors que j'attendais des paroles consolatrices, du réconfort, voire une explication... ça m'a manqué… » On a diagnostiqué plus tard une ménopause précoce chez Nina. Jeune ou pas, ses ovaires fonctionnaient très mal. Elle n'aura pas d'autre enfant, ce qu'évidemment le pasteur ne pouvait pas savoir… Sa phrase fut néanmoins totalement déplacée et blessante à l'égard de cette jeune femme qui venait de perdre un enfant *in utero*. On ne sait en effet jamais ce que vit réellement la personne qu'on a en face de soi. C'est d'ailleurs valable pour toute relation… Cela nous dit en tout cas quelque chose de la « non-perception de la mort périnatale comme perte d'un enfant, *le non-événement* que cette perte représente souvent pour l'entourage, qu'il soit médical ou familial. »[462]

En premier lieu, on peut attendre de l'accompagnant spirituel qu'il écoute activement, c'est-à-dire qu'il reformule ce qui lui est dit selon la théorisation rogérienne. « L'accompagnant est appelé à se reconnaître serviteur des mots et non pas maître du sens. En se faisant sujet de l'écoute et de la parole, il consent à perdre la maîtrise des mots énoncés dans la mesure où leur destin demeure inconnu. Nul ne sait par avance où viennent se nouer les mots et les gestes dans l'existence d'un sujet. Et lorsqu'après coup il est possible d'en percevoir une trace, on reste souvent étonné de ce qui fut décisif pour un

[462] Geneviève Delaisi, « Deuils périnatals : ce qu'en disent les parents », dans René Frydman et Muriel Flys-Trèves, *Mourir avant de n'être ?*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 159.

autre. »[463] Hélas la perte de maîtrise des mots énoncés peut être positive mais aussi négative, à l'instar de l'histoire de Nina… Et nombre de ces blessures d'Eglise sont ensuite difficilement rattrapables, sans compter le déséquilibre affectif et spirituel qu'elles causent chez les personnes concernées dont la confiance en elles se trouve ensuite particulièrement fragilisée.

Le deuxième témoignage relatant un épisode sans doute inconscient mais maladroit vis-à-vis d'un couple infertile provient du site Internet suivant : http://www.chretiensinfertiles.fr/[464], sur lequel on peut lire plusieurs témoignages disant une souffrance encore trop souvent tue. Voici un extrait de l'histoire d'Anne (prénom noté sur le site), que l'on peut lire en intégralité sur la page intitulée « Ils témoignent » : « Du côté de notre foi, il y a des hauts et des bas. Nous essayons d'avoir une vie de foi forte dans notre paroisse. Nous avons de la chance, cette dernière est plus jeune que la moyenne, dynamique, chaleureuse, et le prêtre est vraiment formidable. Néanmoins, malgré toutes les qualités humaines de ce dernier, elle souffre d'un défaut assez répandu dans l'Église catholique: il y a peu de place pour les couples en attente d'enfants. Les familles sont très bien intégrées dans la paroisse, mais, même avec un prêtre qui écoute les confidences des fidèles sur le sujet (et le nôtre y est attentif), ça reste parfois difficile.

Ainsi, plusieurs fois par an, la messe des familles est l'occasion de prier particulièrement pour les familles qui demandent le baptême de leur enfant. Au début, cela m'émouvait et je nous imaginais, un an plus tard, tenant notre petit dans les bras en train de le présenter à la paroisse. Maintenant, il arrive que les larmes coulent pendant le "Je vous salue Marie" qui conclut ces messes. De même, les dimanches paroissiaux sont souvent difficiles car les couples de notre âge, qui sont souvent des amis, passent une partie du repas autour de la table des enfants, en surveillant les leurs.

---

[463] Jean-Daniel Causse, « Quelques repères théologiques pour un ministère d'accompagnement », dans Hubert Auque et Claude Levain (dir.), *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en questions*, Genève-Lyon, Labor et Fides-Réveil-Publications, 2001, p. 105.

[464] Voici le texte de présentation de ce site dont je salue l'existence : « Ce site est né d'une souffrance, ou plus précisément de paroles et de gestes blessants que nous avons entendus et vus un soir de Noël, à la fin d'une messe de la nuit de Noël. À défaut de pouvoir dire « plus jamais ça », nous avons eu envie de dire « le moins souvent possible ». Les paroles et l'attitude qui nous ont blessés ce soir-là nous ont donné envie d'agir pour faire connaître aux différentes Églises chrétiennes la souffrance et la mise à l'écart que peut ressentir un couple infertile dans sa vie de foi et dans sa vie communautaire. Ce site se veut chrétien. Il a été créé à l'initiative d'un couple catholique mais il est ouvert aux témoignages, aux réflexions et aux initiatives de couples de toutes confessions chrétiennes. (…) Il s'agit donc d'un endroit pour témoigner et pour réfléchir à la place que peuvent avoir les couples infertiles dans leur vie ecclésiale, quand celle-ci valorise souvent les parents au détriment du couple. »

À tout cela il faut ajouter les pasteurs indélicats. Nous en avons eu une expérience lors d'une messe de minuit où le prêtre a procédé à une bénédiction par groupes. Il a fait se lever les enfants pour les bénir, puis les jeunes et les couples non mariés, puis les parents, les grands-parents, et les religieux, et, au lieu de demander à ceux qu'il aurait pu oublier de se lever, il a conclu par "ça y est, tout le monde est debout". Bilan de l'opération: j'ai chanté, comme j'ai pu, "Il est né le divin enfant" en larmes, dans les bras de mon mari. Ce dernier est allé voir le prêtre après la messe, sans obtenir un mot d'excuse. Et nous avons eu des échos nous laissant penser que nous ne sommes pas les seuls à avoir été ainsi touchés par ce manque de tact. »

Ce que dit Anne est terrible. La croyance est encore trop répandue qu'un an après son mariage, un couple accueille son premier enfant. Il n'en va pas toujours ainsi, que ce soit par choix ou par obligation car il y a un problème organique. L'infertilité étant mal connue et taboue, il est alors difficile de prendre en compte la souffrance souvent cachée de ces couples ou des personnes célibataires qui peuvent se sentir exclus de certaines célébrations comme les cultes ou messes des familles.

Deux histoires de femmes blessées par un manque d'attention et de méconnaissance de ces situations de la part du représentant de leurs Eglises respectives. Deux témoignages qui disent ce que la plupart taisent. C'est-à-dire l'ampleur de la souffrance intime de ces femmes et de ces hommes. Et l'incapacité des Eglises et de ses ministres à accompagner une telle souffrance. Au mieux, ils n'en parlent pas, font comme si elle n'existait pas. Au pire, ils profèrent des paroles qui enfoncent plus qu'elles ne relèvent. Voilà pourquoi une information claire, à défaut d'une formation initiale adéquate, non seulement au sujet de la difficulté d'avoir un enfant, mais aussi au sujet de toutes les problématiques abordées dans cette recherche, doit circuler dans ces milieux ! Le pape l'a bien compris en entendant les catholiques du monde entier. « Dans les réponses aux questionnaires envoyés partout dans le monde, il a été souligné qu'il manque souvent aux ministres ordonnés la formation adéquate pour traiter les problèmes complexes actuels des familles. »[465] Par « problèmes actuels », on pense sans doute d'abord aux familles recomposées ou monoparentales, mais j'espère aussi à toutes les autres configurations existantes comme les couples qui peinent à avoir un enfant ou ceux qui traversent un deuil périnatal.

Il serait bon par exemple que les ministres aient une parole pour ces couples et pour les célibataires lors des célébrations de baptêmes d'enfants ou de cultes ou messes des

[465] Pape François, *La joie de l'amour*, p. 153s.

familles, par exemple dans une prière. Cela pourrait être : « Ô Dieu, Père de toute création, nous Te prions pour les couples qui souhaitent donner naissance à un enfant. Accompagne-les dans cette longue attente, fortifie-les par ton Esprit et redonne-leur l'espérance de connaître un jour cette joie ! Par ton Fils Jésus Christ, notre Seigneur. Amen. »

La Fête des mères est une journée particulièrement difficile pour les femmes qui ont dû renoncer à avoir un ou des enfants, et pour toute personne ayant perdu sa mère, d'ailleurs, que l'on ait été ou non en bons termes avec elle. On s'accorde à dire que c'est une fête commerciale, à l'instar de la Saint-Valentin, tout aussi difficile à vivre par certains célibataires. Le matraquage des médias ne permet cependant pas d'y échapper totalement. Il serait judicieux que cette souffrance puisse être entendue au moins dans les milieux ecclésiaux. Le pasteur ou le prêtre pourrait, dans sa prière d'intercession dans laquelle il évoque souvent les mamans en ce jour particulier, prier également pour celles qui n'ont pu devenir mères et celles qui ont perdu un enfant.

4.1.4.3. Dénigrement de soi

Les problèmes liés à la conception d'un enfant touchent à quelque chose de fondamental, voire de sacré, en l'être humain. Eprouver des difficultés face à la maternité, donc à ce qui paraît le plus universel (avec le deuil) induit un sentiment d'injustice et de culpabilité : par exemple, « qu'ai-je de moins bien que la voisine mère de quatre enfants pour que je ne puisse pas en avoir au moins un ? ». Le corps lui-même devient le lieu détesté, en particulier chez la femme qui, chaque mois lors de ses règles, se sent incapable de faire ce pour quoi elle a été créée : transmettre la vie à son tour. De fait, accorder une place à ses émotions, se permettre de se poser des questions existentielles, (re)donner à Dieu la place qui Lui revient, ce n'est pas faire preuve de faiblesse, ni baisser les bras, ni devenir fataliste. Au contraire, c'est une preuve de courage et de respect de soi-même et de son couple.

« On dit que "rien n'arrive par hasard". Pourquoi alors je ne peux pas avoir d'enfant?! Je me demande à quoi je sers sur cette terre ! » Voilà le cri du coeur de Teresa, dont j'ai parlé au début de ce chapitre et qui essaie d'avoir un enfant malgré son âge avancé (plus de 40 ans) et une maladie génétique. C'est elle qui m'a fait réaliser combien cette phrase, "rien n'arrive par hasard", lancée maintes fois si innocemment et dans un souci de consolation, pouvait être en réalité si négative et devait alors être utilisée à meilleur escient.

Teresa n'est pas la seule à chercher quel est le sens de son difficile chemin à devenir mère, comme si devenir mère était le seul accomplissement possible de la vie d'une femme. Ces femmes sont torturées, usées, dévastées par le diagnostic d'infertilité. Cela ne fait qu'une trentaine d'années que l'on s'intéresse de plus près à cette problématique. Avant, on n'en parlait simplement pas, les techniques d'AMP n'existaient pas et le seul moyen de fonder une famille était l'adoption. Mais hier comme aujourd'hui, l'infertilité ne se voit pas, et on n'en meurt pas... Elle tue cependant à petit feu celle ou celui qui se laisse complètement engloutir par une telle souffrance. Les hommes, eux, en parlent moins, ce qui ne signifie pas qu'ils ne soient pas touchés émotionnellement et moralement par ces difficultés ; mais ils sont davantage atteints dans leur virilité, ce qui ne les encourage pas à s'ouvrir aux autres, même à un médecin ou à un psychologue. Comment, en effet, vivre cette « incompétence » ou cette « inaptitude » contre-nature dans une société qui prône le rendement et la performance?

4.1.5. Ces femmes qui n'ont pas d'enfant[466]

Dans ma réflexion sur l'accompagnement des couples hypofertiles et en particulier de la femme incapable de devenir mère, je me suis dit qu'il serait intéressant et peut-être aidant de considérer le point de vue de femmes n'ayant jamais ressenti de désir d'enfant. Le livre d'Isabelle Tilmant m'a ouverte à la compréhension des multiples vécus de ces femmes. Cette lecture m'a invitée à prendre en compte un point de vue différent pour essayer de trouver des pistes d'accompagnement afin d'aider celles qui doivent faire le deuil de la maternité et ainsi dépasser leur souffrance de ne pas être mères « car leur douleur ne parle pas que de l'enfant qui ne vient pas. Au-delà de la tristesse de ne pas développer leur projet d'enfant, elles méconnaissent leurs propres besoins : ce n'est en effet pas un enfant qui pourrait venir remplir tous leurs manques. »[467]

4.1.5.1. Du désir d'enfant à l'enfant désiré

Il importe, pour commencer, de différencier le « désir d'enfant » et le « projet d'enfant », tous deux personnels et uniques, permettant à chacun des deux parents de mieux

[466] Première partie du titre d'un livre d'Isabelle Tilmant, psychothérapeute clinicienne belge, spécialisée dans l'accompagnement autour du désir ou du non désir d'enfant et des questionnements que cela implique.
[467] Isabelle Tilmant*, Ces femmes qui n'ont pas d'enfant. La découverte d'une autre fécondité*, Bruxelles, Ed. De Boeck, 2010, p. 37.

se préparer au nouveau mode de vie qui les attend à la naissance de leur premier enfant. Dans le premier cas, le désir d'enfant concerne l'enfant imaginaire. « L'enfant imaginaire est ce que l'on se figure que l'on recevra en ayant un enfant. Cela ne parle pas de la réalité, mais de tous les fantasmes qui s'y profilent en filigrane. »[468] Dans le second cas, le projet d'enfant concerne l'accueil et l'éducation d'un enfant réel. « Le projet d'enfant s'établit en fonction de l'éducation que l'on a reçue, du souhait de reproduire le même type de schéma ou non, de transmettre les mêmes valeurs ou d'en développer d'autres. »[469]

Dans les deux cas cependant, « dans le coeur maternel, (...) c'était bien lui, l'unique, l'attendu, le rêve haut, celui qui recèle la promesse de Dieu (…). »[470] Dans le coeur maternel, l'enfant imaginaire rejoint, après le temps de l'attente, après le temps de l'avent, au moment de la naissance (qui, rappelons-le, n'est pas forcément celui de l'accouchement[471]), l'enfant réel.

C'est dans l'impossibilité de concevoir, dans la souffrance de l'infertilité, que l'on découvre en vérité les femmes et les hommes. Pourquoi désirer un enfant ? Qu'est-ce que le désir d'enfant ? Doit-il être assouvi à tout prix ? Que sont-ils prêts à faire pour engendrer et pourquoi ?

« La notion même de désir provient du manque : sans manque, pas de désir. C'est pourquoi, auparavant, on ne parlait pas de désir d'enfant : les femmes *avaient* des enfants, c'est tout. C'était seulement lorsque la grossesse ne survenait pas dans les délais habituels que le manque survenait. (...) Ce n'était pas un désir dirigé vers l'enfant en tant que tel, mais un besoin pour la femme de s'inscrire dans la société à travers son statut de mère biologique. (...) De nos jours, si l'enfant vient au monde, c'est avant tout pour répondre aux besoins existentiels de ses parents. »[472]

De même, « (...) la contraception fait aujourd'hui partie intrinsèque de la vie sexuelle des jeunes. La jeune fille est informée des moyens contraceptifs et en utilise dès ses premières relations sexuelles. L'amour et la procréation sont donc d'emblée différenciés; le plaisir sexuel et la décision de concevoir sont également dissociés. L'utilisation précoce de la contraception crée par conséquent, chez la femme actuelle, un

---

[468] *Id*., p. 35.
[469] *Id*., p. 36.
[470] France Quéré, *Marie*, p. 169.
[471] *Cf.* les thèses de Jean-Marie Delassus présentées dans le chapitre 2 du livre *Psychanalyse de la naissance*, 2005.
[472] Isabelle Tilmant, , *Ces femmes qui n'ont pas d'enfant. La découverte d'une autre fécondité*, p. 38.

état psychique différent de celui que connaissaient les générations précédentes qui devaient manoeuvrer tant bien que mal afin d'éviter les grossesses. »[473]

La contraception et l'avortement sont aujourd'hui banalisés. Une jeune fille, une jeune femme, sait quels sont les moyens qui lui seraient proposés en cas de refus d'une grossesse, de manière préventive ou « thérapeutique ». Le choix de ne pas avoir d'enfant peut s'imposer, mais celui d'en avoir est parfois beaucoup plus difficile à mettre en oeuvre.

4.1.5.2. Pourquoi avoir un enfant ?

Dans un accompagnement spirituel d'une femme qui essaie envers et contre tout d'avoir un enfant, il me paraît fondamental de lui demander, à un moment donné, ce qui fonde son désir d'enfant. Une question que bien peu de futurs parents se posent : *a fortiori* si l'enfant désiré arrive vite, il est une sorte de continuité logique du couple. Je suis frappée de voir à quel point, parmi les personnes de mon entourage, la question de savoir pourquoi elles ont eu des enfants reste surprenante et sans réponse précise !

Parmi les réponses évoquées, Isabelle Tilmant relève quelques exemples[474] que j'ai également parfois entendus au cours de mes entretiens. Premièrement, vouloir un enfant pour rester attaché à la tradition : on ne se pose même pas la question, c'est considéré comme une évidence. Deuxièmement, comme l'a souligné Teresa plus haut, on veut un enfant pour donner du sens à sa vie, pour se sentir utile et nécessaire à quelqu'un. Une troisième réponse évoque le sentiment de vouloir être aimée, de se sentir importante pour quelqu'un. « C'est en effet l'amour – que l'on offre ou que l'on reçoit – qui donne à la vie toute sa valeur affective; c'est l'amour au sens large qui procure le sens de la vie. »[475] Un quatrième point mentionne le besoin d'appartenance familiale ou sociétale. L'annonce d'une grossesse au sein d'une famille redistribue les places de chacun, à plus forte raison si cette grossesse annonce l'arrivée du premier enfant de la génération suivante. Une future mère n'est plus vue comme exclusivement l'enfant de ses propres parents, mais comme mère à son tour de la génération future. Une cinquième raison d'avoir un enfant concerne l'assise de l'estime de soi.

La thématique de la parentalité est un des sujets principaux en société avec des personnes qu'on ne connaît pas ou peu. « La femme qui n'est pas mère peut donc pour cette

[473] *Id*., p. 81.
[474] *Cf*. *Id*., p. 39s.
[475] *Id*., p. 41.

raison éprouver un manque narcissique. »[476] Le dernier point mentionné par Isabelle Tilmant est la volonté d'avoir un enfant pour symboliser l'amour du couple.

« Pour la femme, le désir ou non d'avoir un enfant s'inscrira en fonction de son histoire familiale, de la place qu'elle y avait, des projections qu'elle a reçues et de ses identifications en fonction de sa propre sensibilité. (...) Le désir d'enfant repose ainsi sur le souhait de répondre à un certain nombre de questions, qu'elles soient existentielles (une réponse face à l'angoisse de la mort), identitaires (développer une identité positive reconnue), normatives (correspondre aux valeurs de la société), etc. »[477]

4.1.5.3. *Childfree*[478]

Les motivations des femmes qui décident de ne pas avoir d'enfants sont diverses. Tout comme l'attitude de l'opinion publique vis-à-vis d'elles : on est généralement étonné d'un tel choix, on les prend pour des égocentriques immatures, des indépendantes ne voulant s'attacher à rien ni surtout à personne. « Les femmes "*childfree*" n'ont généralement pas besoin d'avoir un enfant au centre de leur vie, écrit Isabelle Tilmant. Elles ont développé d'autres intérêts, personnels et/ou professionnels, et ce sont ces derniers qu'elles mettent à l'avant-plan dans leur existence. »[479]

Si l'on postule que toute femme, de nos jours, n'aspire pas nécessairement à la maternité, pour différentes raisons, c'est dire, par ailleurs, que celle qui aspire à devenir mère y est appelée. On peut donc parler de vocation dans le fait de devenir mère ou de ne pas le devenir. Sally Clarkson, co-fondatrice avec son mari Clay de l'organisation *Whole Heart Ministries*[480] qui a pour but d'encourager les parents chrétiens à éduquer leurs enfants dans la foi, a écrit un livre intitulé *Le ministère d'une mère*. Celui-ci a pour perspective d'encourager toute mère à puiser en Christ tout ce dont elle a besoin pour remplir le ministère que lui-même lui a confié : celui d'élever son ou ses enfants pour sa

---

[476] *Id*., p. 45.
[477] *Id.*, p. 62s.
[478] Littéralement « libre d'enfant », cette expression désigne une femme heureuse de ne pas avoir d'enfant. De manière plus large, il s'agit d'un mouvement né aux Etats-Unis et commençant à s'implanter en Europe, qui revendique le droit de choisir ou non la maternité et ce en toute liberté et légitimité. Il existe deux mouvances de ce mouvement *childfree* : l'une est plutôt pacifique, soutenant la légitimité du libre choix d'avoir ou non des enfants; l'autre est parfois très agressive et les enfants y sont alors présentés comme un danger... Ce mouvement remet en question la maternité comme seul épanouissement et seul but de la femme. Pour plus d'informations, voir ce site Internet en français : http://childfree.moonfruit.fr/
[479] Isabelle Tilmant, *Ces femmes qui n'ont pas d'enfant. La découverte d'une autre fécondité*, p. 82.
[480] Pour plus d'informations, consulter le site Internet : http://wholeheart.org/

gloire, de contribuer sciemment à la Création de Dieu et de s'y reconnaître en tant que créatures.

C'est lorsque sa première fille avait quelques jours que Sally Clarkson a réalisé que Dieu la lui avait confiée pour qu'elle lui montre le chemin de son royaume (selon ses propres termes[481]). Elle a été émerveillée d'en prendre conscience ! Elle a eu quatre enfants, et lorsque les trois premiers étaient âgés de moins de 5 ans, elle s'est fait cette réflexion : « En tant que jeune maman de trois enfants au-dessous de 5 ans, je faisais le bilan, chaque soir, de ce que j'avais accompli durant la journée. Entre mettre les plats sur la table, faire la lessive, ramasser les jouets éparpillés par terre, régler les disputes et mener à bien mes innombrables autres tâches quotidiennes, j'avais parfois le sentiment de régresser plutôt que de gagner en productivité. Mon cœur de mère désirait plus que tout transmettre à mes précieux enfants ce qu'il y avait de mieux au monde, notamment les orienter spirituellement comme je l'avais moi-même été. Mais, au lieu de cela, j'avais l'impression de perdre complètement pied. »[482]

Cette prise de conscience évoque bien le don de soi qu'éprouve une jeune mère ! Qui n'a pas été dépassée au moins une fois par toutes ces tâches répétitives et peu valorisantes que représente le 24h/24 et le 7j/7 de la maternité ? Il arrive cependant qu'au milieu de tout ce tumulte, une mère puisse éprouver ce don d'elle-même qui la traverse et la dépasse, cet extraordinaire sentiment qu'elle pourrait tout abandonner pour son ou ses enfants, jusqu'à sa vie. « Donner sa vie » signifie renoncer à une part de soi, à certains objectifs, à certaines ambitions, afin de privilégier l'enfant et ses besoins fondamentaux.

Certaines femmes ne veulent pas mettre d'enfant au monde pour des raisons écologiques ou économiques, à cause de l'état de la planète, du matérialisme et de l'individualisme ambiants. Cette conception du monde est plutôt défaitiste et négative : les femmes qui enfantent envers et contre tout, aussi dans les pays en guerre[483] et en voie de développement, transmettent, en même temps que la vie, une espérance quant à l'évolution favorable du monde et de l'humanité. Leur message intrinsèque est que la vie, malgré tout, vaut la peine d'être vécue ! « Dans cette perspective, donner naissance est un acte de foi et

---

[481] *Cf.* Sally Clarkson, *Le ministère d'une mère*, Romanel-sur-Lausanne, Ed. La Maison de la Bible, 2008, p.16. [Titre original paru en anglais : *The Ministry of Motherhood*, Colorado Springs, WaterBrook Pro, 2004].

[482] *Id.*, p. 21.

[483] La population européenne, durant la Seconde Guerre Mondiale, s'est-elle fait ce type de réflexions? Si l'on étudie les relevés démographiques entre 1939 et 1950, l'on s'aperçoit bien qu'il y a une baisse de natalité entre 1939 et 1945 (aussi due aux pertes masculines jeunes sur le champ de bataille, entraînant une féminisation et un vieillissement de la population), mais que celle-ci s'est amplifiée avant même la fin du conflit pour augmenter dans un *baby boom* de grande ampleur plusieurs années après.

d'amour. »[484] J'ajoute: et d'espérance ! Quoi qu'il en soit, l'accompagnant spirituel ne doit en aucun cas enfermer la femme dans son choix, mais il est disponible pour chercher avec elle ce qui, fondamentalement, donne un sens à sa vie et comment elle peut se sentir féconde et utile là où elle est à ce moment-là.

« Les sensibilités et motivations des femmes qui décident de ne pas avoir d'enfant peuvent cependant différer profondément de l'une à l'autre. Certaines seront dans la revendication tandis que d'autres ne souhaitent légitimer que leur propre choix. »[485] L'histoire personnelle et affective de chacune influe souvent de manière décisive dans ce choix, et en fonction du degré d'acceptation de son expérience, la femme le vivra plus ou moins sereinement.

4.1.5.4. La vie religieuse

Une autre catégorie de femmes que je ne place pas dans les *childfree* sont les religieuses. Appelées à consacrer leur vie à Dieu, elles obéissent au voeu de chasteté et renoncent à une vie conjugale et parentale. Marguerite Léna, philosophe française née en 1939, vit une vie consacrée dans la communauté apostolique Saint-François-Xavier[486] et définit ainsi sa vie : « Une vie consacrée, c'est une vie, avec ses heures de lumière et ses heures d'obscurité ; avec surtout cette grâce et ce bonheur de participer, à sa petite place et à sa petite mesure, à la vie de Dieu. C'est de vie qu'il s'agit. Renoncer à la maternité, renoncer à être mère, ce n'est pas renoncer à donner la vie, c'est consentir à la donner d'une autre manière. Cela est, je crois, très important et finalement très gratifiant. Il y a une dimension sacrificielle, il faut bien le reconnaître – le renoncement à être épouse et à être mère, c'est un renoncement – mais ce n'est pas passer de la vie à la non vie, c'est passer d'un mode de transmission de la vie à un autre mode de transmission de la vie. »[487]

La femme consacrée ne renonce pas plus au don d'elle-même qu'une mère de famille comblée. Elle le vit seulement d'une autre manière. En se donnant totalement au Christ, elle réalise sa vocation à la maternité par la maternité spirituelle qui peut se traduire par une aptitude à l'accompagnement spirituel en aidant l'autre à grandir, à se construire et à « devenir lui-même », exactement comme une mère le fait avec son enfant. Ainsi, la

---

[484] Isabelle Tilmant, *, Ces femmes qui n'ont pas d'enfant. La découverte d'une autre fécondité*, p. 84.
[485] *Id*., p. 91.
[486] Pour plus d'informations sur cette communauté, consulter : http://communaute-sfx.cef.fr/.
[487] Retranscription de ses paroles dans un documentaire pour l'émission télévisée *Le Jour du Seigneur* que l'on peut visionner sur Internet en suivant ce lien : http://www.mavocation.org/vocation/enseignements/vie-consacree/1644-vie-consacree-apostolique.html.

maternité et la virginité participent toutes deux pleinement à la réalisation féminine voulue par Dieu. De même qu'une vie vouée à l'aide humanitaire, à la médecine ou encore à l'éducation pour ne citer que quelques autres exemples.

Le sacrifice de la maternité charnelle est pris en considération par les religieuses elles-mêmes comme nous l'a montré Marguerite Léna, mais aussi par s. Jean-Paul II dans sa Lettre apostolique *Mulieris dignitatem* sur la dignité et la vocation de toute femme à l'occasion de l'année mariale en 1988 : « La virginité, au sens de l'Evangile, comporte *le renoncement au mariage et donc également à la maternité physique*. Cependant le renoncement à ce type de maternité, qui peut impliquer pour le coeur de la femme un grand sacrifice, ouvre à l'expérience d'une maternité dans un sens différent: c'est la maternité "*selon l'esprit*" (*cf.* Rm 8, 4). La virginité, en effet, ne prive pas la femme de ses caractéristiques propres. La maternité spirituelle revêt de multiples formes. Dans la vie des femmes consacrées, menée par exemple suivant le charisme et les règles des différents Instituts de caractère apostolique, elle pourra s'exprimer par la sollicitude pour les êtres humains, spécialement pour les plus démunis: les malades, les personnes handicapées, les abandonnés, les orphelins, les vieillards, les enfants, la jeunesse, les prisonniers et, d'une façon générale, les personnes marginalisées.

Une femme consacrée retrouve ainsi l'Epoux, différent et unique en tous et en chacun, selon ses propres paroles: "Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits ..., c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 25, 40). L'amour sponsal comporte toujours une disposition unique à être reporté sur ceux qui se trouvent dans le champ de son action. Dans le mariage, cette disposition, tout en étant ouverte à tous, consiste particulièrement dans l'amour que les parents donnent à leurs enfants. Dans la virginité, cette aptitude ouvre *à tous les hommes, objets de l'amour du Christ-Epoux*. »[488]

Bien sûr, la maternité spirituelle telle qu'elle est vécue dans la virginité consacrée résulte d'une vocation, d'un appel particulier à la vivre ainsi. Ces quelques considérations peuvent aider une femme à devenir mère autrement (en s'impliquant dans une association, en s'adonnant à un art créatif, ou en parrainant un enfant nécessiteux, par exemple), notamment au terme d'un parcours difficile en PMA. La fin d'un chemin qui ouvrirait sur un autre, fécond autrement. Moyennant un processus de deuil pour lui apprendre à vivre sans enfant biologique, pour reprendre des forces dans la perspective de porter la vie et de l'engendrer « autrement ». Tout l'enjeu d'un accompagnement spirituel soigneux se trouve

[488] S. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Mulieris dignitatem*, §21, dans *La documentation catholique* n° 1972, T. LXXXV/20, 20 novembre 1988, N° 20, p. 1080.

ici, pourquoi pas effectué par une religieuse formée spécifiquement à cette problématique-là ?

4.1.5.5. Ces hommes qui n'ont pas d'enfant

Si les femmes ne parlent pas volontiers de leur non désir d'enfant, les hommes encore moins ! Pour une femme, il est tout de suite suspect de ne pas vouloir d'enfant tant il est présupposé que la maternité devrait faire partie de son identité. Pour un homme, c'est différent, puisque la paternité s'exerce hors de son corps, et beaucoup de pères disent s'être sentis pères au moment de la naissance de leur enfant, pas avant. Les rares articles que j'ai lus sur le sujet n'approfondissent pas beaucoup cette thématique.

Dans une enquête effectuée par le Huffington post[489] en février 2014, très peu d'hommes ont témoigné. Pascal fait partie de ces rares spécimens et a dit ceci, avec un humour cynique à peine dissimulé : « Je n'ai pas du tout l'instinct paternel, et je n'ai déjà pas assez de temps pour faire tout ce dont j'ai envie, alors si en plus faut s'occuper d'un gluant, non merci ! » L'épanouissement personnel est le point principal de discorde : avoir un enfant entraverait la liberté, empêcherait de profiter de la vie, en somme.

Avoir peur de ne pas être à la hauteur des nouvelles responsabilités que demande la venue au monde d'un enfant est l'autre argument courant chez les hommes. Dans le cadre d'un accompagnement psychologique ou spirituel, il s'agirait d'amener la personne à dédramatiser et de l'aider à placer la barre moins haut en lui rappelant qu'il n'existe pas de parent parfait (ni d'enfant parfait !). De même, le fait de ne pas se sentir prêt ou assez mûr pour devenir père mérite d'être contrebalancé par le fait qu'on n'est jamais prêt, homme ou femme, à devenir parent. C'est l'enfant qui fait naître ses parents et qui les guide dans cette nouvelle tâche d'abord relationnelle.

La plupart des hommes qui parlent de leur non désir d'enfant aiment par ailleurs les enfants des autres, neveux, filleuls ou beaux-enfants. Mais ne se voient pas devenir pères eux-mêmes, pour les raisons évoquées plus haut ou pour tout autre motif évoquant un complexe d' Oedipe mal résolu (leur premier et seul amour est leur mère, et de ce fait ils ne peuvent pas imaginer leur compagne devenir mère à son tour) ou des abus subis dans l'enfance leur faisant craindre de reproduire le même schéma s'ils avaient eux-mêmes des enfants.

[489] http://www.huffingtonpost.fr/2014/02/11/ne-pas-vouloir-denfant-sujet-tabou_n_4767159.html

Toutes ces raisons seraient à explorer en profondeur avec un thérapeute surtout si l'homme est en couple et que sa compagne souhaite fonder une famille.

Puisque j'ai parlé des religieuses, il est juste aussi d'évoquer les religieux qui, par définition, renoncent aussi à la paternité biologique. Se donner corps et âme au Christ dans la prêtrise ou au sein d'une communauté est ressenti de manière si forte et si pleine que l'acceptation d'une vie sans épouse et sans enfant n'est pas si difficile à concevoir et à vivre. Le désir d'enfant, chez l'homme, est peut-être moins « viscéral » que chez une femme. Dès lors, ce renoncement au profit d'une paternité spirituelle s'effectue plus en douceur, mais parfois avec certains regrets.

4.1.6. Le difficile renoncement à la parentalité

4.1.6.1 Une succession de deuils

Vivre avec un problème de fertilité entraîne un premier deuil, celui de la conception naturelle d'un enfant. La première consultation chez un médecin parce que la femme n'arrive pas à devenir enceinte entraînera des bilans de santé chez les deux partenaires et un diagnostic pourra (ou non[490]) être posé. Passé ce premier choc, il peut s'écouler des mois voire des années avant la naissance d'un enfant. Mais à l'issue de nombreux et lourds traitements hormonaux qui se sont soldés par des échecs, se pose la question de la suite. Chaque couple ne vivra pas les échecs de la même manière. Certains s'arrêteront après des tentatives d'insémination artificielle, méthode moins invasive qu'une FIV, d'autres envisageront un don anonyme de gamètes après quatre échecs de FIV classique, d'autres encore s'en remettront à la Providence et refuseront toute aide médicale, même une simple stimulation hormonale.

La médecine a ses limites. Dans certains cas elle demeure impuissante. Le miracle n'a pas lieu à chaque fois. Ce qui est d'autant plus difficile à accepter. « J'en veux à l'endocrinologue qui m'a dit que de nos jours la stérilité n'existait plus. Elle m'a fait miroiter que c'était possible à n'importe quel prix, jusqu'à ce que je faillisse y laisser ma vie. » Ce témoignage provient de Typhaine[491] qui a souffert d'un cancer à 22 ans et dont les ovules n'ont pas survécu au traitement de chimiothérapie. Elle a donc opté pour un don

[490] Il existe des infertilités dites « inexpliquées » où aucune cause organique n'est détectée. Il s'agit donc soit de se montrer patient, soit d'explorer en parallèle d'un éventuel traitement des pistes en thérapies alternatives (yoga, reiki, acupuncture, microkinésithérapie, relaxation, psychothérapie, psychothérapie transgénérationnelle, etc.).

[491] Le témoignage complet de Typhaine se trouve dans les annexes

d'ovocytes et une FIV en Espagne, mais à trois mois de grossesse, une embolie pulmonaire a nécessité un traitement anticoagulant qui a provoqué une fausse couche de ses jumeaux.

Pour le grand public, parler de deuil lorsqu'il n'y a pas de perte concrète est difficile. « Dans les situations d'infertilité, les couples se sentent comme "endeuillés" d'un enfant qui ne vient pas, "endeuillés" non par la mort mais par l'absence. (…) Un mort ne revient pas alors qu'un absent peut toujours venir. Ce deuil de l'absence n'est donc pas le deuil de tout espoir. »[492] Cet enfant a été un rêve pour ses parents qui se sont projetés dans le futur. Et bien que sa mère ne l'ait pas porté, ou que son développement se soit arrêté au bout de quelques jours *in vitro*, cet enfant a bel et bien *été*. Hubert Auque parle de la disparition de l'imaginaire de géniteurs et de parents[493], tandis que Susan Bermingham met en garde contre le jugement hâtif envers ces parents qui souffrent : « Ce n'est ni à moi ni à vous de juger quel comportement est acceptable, quelle souffrance est opportune et quel chemin de deuil est préférable à un autre. (...) C'est uniquement dans la reconnaissance de ce chagrin que l'on sera à même de clarifier ce dont la personne a réellement besoin, lors de ces moments de désillusion. »[494]

A ces couples, il est nécessaire de poser la question de savoir s'ils peuvent envisager une vie sans enfants. S'ils ne sont pas exténués moralement pour se lancer dans une autre croisade, celle de l'adoption qui prend beaucoup de temps et d'investissement psychologique. Envisager de commencer une nouvelle étape de vie, différente mais pas moins riche, sans enfants. Choisir de vivre sans enfant, à un tel moment et après de telles batailles, n'est pas illégitime et ce n'est pas renier, en aucun cas, ces années difficiles, cette traversée du désert, cette aventure qui a été vécue pleinement, teintée de toutes les émotions possibles, allant d'espoirs en déceptions.

Le deuil du désir d'enfant est nécessaire, même et surtout avant de se lancer dans une autre aventure, celle de l'adoption, qui a tout à gagner quand cela correspond à une vocation. En effet, si la PMA a pour but de donner un enfant à un couple, l'adoption vise à donner une famille à un enfant orphelin. Ménopausée précocement et ayant fait une fausse couche, Nina a cheminé dans son douloureux parcours. Elle entame la phase dite d'acceptation lors de laquelle l'individu « éprouve encore du chagrin, mais c'est une émotion qui n'ouvre plus au gouffre sous ses pieds. (…) On sort doucement de la phase

---

[492] Miguel Jean et Line Petit, *Le couple face à l'infertilité,* p. 190.
[493] *Cf.* Hubert Auque, « Propos sur le travail de deuil », dans *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en questions*, Genève/Lyon, Labor et Fides/Réveil-Publications, 2001, p. 148.
[494] Susan Bermingham, *Vivre avec l'infertilité. Lorsque l'enfant ne paraît pas*, p. 58-59.

dépressive. (…) C'est le moment si important de la résilience. »[495] Elle dit ceci : « A l'époque, ça prenait toute la place ! Maintenant, j'ai fait mon deuil. Mais ça me travaille quand même encore un peu… »

4.1.6.2. Par étapes

Comme tout deuil, celui de renoncer à avoir un enfant biologique comporte les étapes classiques établies par la doctoresse Elisabeth Kübler-Ross, initialement pour parler des phases traversées par des patients en fin de vie, mais que le milieu médical a adaptées au deuil et à toute perte : le déni, la colère, le marchandage, la dépression et finalement l'acceptation. Ce sont des « repères particulièrement clairs dans le cataclysme psychologique »[496] des personnes souffrant d'infertilité, et donc de précieuses aides pour mener un accompagnement spirituel comme un chemin jalonné de balises sécurisantes pour rassurer le couple, pour lui dire que ce qu'il traverse est normal et pour accueillir et verbaliser ses émotions. Le but étant de parvenir à un nouvel équilibre et à redéfinir même parfois les notions de maternité, de paternité et de couple.

Le *déni* (« ce n'est pas possible, ils ont dû se tromper ») face à un diagnostic d'infertilité est une réponse immédiate classique. Suivi par la *colère* (« pourquoi nous ? ce n'est pas juste ») qui peut durer assez longtemps et revenir régulièrement. La phase de *marchandage* (« je ferai ce qu'il faudra, je renoncerai à n'importe quoi pourvu que j'aie un enfant »), souvent avec Dieu ou toute autre puissance invisible, évoque le désir très fort de réussir à procréer. Pratiquement aucun couple n'échappe à une ou plusieurs périodes de *dépression* et de dépréciation de soi au cours de ce cheminement. « Je suis triste, à quoi ça sert de se battre, personne ne me comprend… » se disent-ils. Finalement, renoncer à la parentalité biologique après quelques mois ou quelques années d'essais infructueux conduit à l'*acceptation* : « Maintenant je suis / nous sommes prêt(s) à tourner la page et à vivre avec un autre projet ». Cette dernière remarque est importante : construire un autre projet de couple afin de continuer à vivre ensemble. Il est important d'en parler et de prendre le temps de la réflexion ensemble avant de se lancer, par exemple, dans un soutien pour un projet humanitaire ou social, en lien ou non avec l'enfance.

[495] *Id.*, p. 64.
[496] *Id.*, p. 65.

4.1.7. Une fécondité psychique et spirituelle

4.1.7.1. Qu'est-ce que le bonheur ?

A en croire les couvertures de magazines et le nombre de livres spécialisés dans les librairies, l'être humain, de tout temps, aspire au bonheur, met tout en oeuvre pour « réussir sa vie ». Mais parfois la mise en œuvre peut prendre plus de temps ou demander une aide extérieure. A l'ère du « je dois tout à moi-même », il s'agit de déconstruire le mythe selon lequel nous construisons nous-mêmes en grande partie notre bonheur ou notre malheur.

Fonder une famille semble facile. C'est l'une des priorités des humains dans notre société. Dans le dossier consacré à « Réussir sa vie » (p. 64-74) du magazine *Ça m'intéresse* du mois d'avril 2014, d'après le sondage intitulé « Selon vous, quels sont les ingrédients pour réussir sa vie ? », la réponse « fonder une famille » arrive en troisième position, après « une bonne santé » et « un travail intéressant ». Pour 41% des sondés, la famille contribue à la réussite de leur vie. On n'imagine alors pas forcément comment « remplacer » cette aspiration par une autre, comme « se sentir utile », « avoir de l'argent » « voyager » ou encore « faire des études », réponses qui viennent ensuite dans le sondage.

Je m'étonne cependant du médiocre score (41%) recueilli par la vie de famille. Cela voudrait dire que pour trouver le bonheur, il faut d'abord avoir la santé et un métier stable qui rapporte de quoi vivre. Alors qu'on observe souvent comment un noyau familial solide aide à traverser des épreuves telles que la maladie ou le chômage. Dans cette quête du bonheur, l'article informe le lecteur qu'on peut percevoir au cœur même de son épreuve le moyen d'acquérir davantage de maturité ou de force psychologique précisément là où tout semble sombre et bouché.

Dans la Bible, le thème de la nuit revient souvent. « Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme. (…) Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour. »[497] Le monde naît dans la nuit. Le peuple d'Israël naît dans la nuit après être sorti d'Egypte. Dans le Nouveau Testament, Jésus vient au monde durant la nuit de la Nativité et ressuscite également la nuit de Pâques.

Les grands mystiques n'ont pas été épargnés par des nuits obscures, pour reprendre le titre d'un livre de saint Jean de la Croix. Spirituellement, la nuit évoque l'acédie, la

[497] Gn 1, 1-2ab.5.

routine, le manque de foi, la difficulté à prier, à lire et plus encore à comprendre la Bible. Beaucoup de croyants – même des religieux – en font l'expérience à un moment donné, certains avec plus de difficultés et de profondeur que d'autres. Mais « les ténèbres passent »[498], nous promet Jean dans sa première lettre.

C'est souvent dans la nuit que tout commence, alors qu'elle est perçue la plupart du temps comme un espace inquiétant et peuplé de créatures terrifiantes. En parlant avec des personnes touchées par l'échec, la maladie, une séparation, un deuil, le chômage, j'ai remarqué que bien souvent leur capacité à retrouver un sens à leur vie résidait dans le lien de confiance qui les unissait à ces autres qui leur renvoyaient une image positive d'eux-mêmes. En accompagnement spirituel, on peut associer ces amis bienveillants à des envoyés de Dieu pour manifester Sa présence, Sa tendresse et Sa miséricorde auprès de celles et ceux qui en ont besoin dans leur propre nuit.

C'est une interprétation qu'on ne voit qu'après être sorti du tunnel, lorsque la luminosité s'est de nouveau faite plus claire sur une histoire obscure et cabossée. C'est une promesse de la Bible qui nous est transmise par Jean : « C'est à ceci que désormais nous connaissons l'amour : lui, Jésus, a donné sa vie pour nous ; nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin, et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? Mes petits enfants, n'aimons pas en paroles et de langue, mais en acte et dans la vérité. »[499] L'engagement auprès d'une sœur ou d'un frère en Christ constitue, selon moi, le critère ultime de l'enseignement de Jésus et l'assurance de se risquer et de marcher ensemble sur un chemin où la lumière croît au fur et à mesure du pas à pas.

4.1.7.2. Ouverture à une autre fécondité

Une fois l'acceptation établie, le couple peut se tourner vers un autre type de fécondité, qu'on appelle psychique, par opposition à biologique. Accepter ne signifie pas approuver la situation d'infertilité, comme lors de tout deuil, mais bien apprendre à « vivre avec ». Il faut que cette acceptation soit un véritable choix. Et qui dit choix, dit renoncement. Tout le travail de deuil mentionné plus haut est donc un « travail » en vue de l'acceptation et donc de la décision de vivre, désormais, sans enfant, ou sans enfant supplémentaire. Car on oublie aussi trop souvent la souffrance rencontrée par les couples

[498] 1Jn 2, 8.
[499] 1Jn 3, 16s.

qui vivent ce qu'on appelle une « infertilité secondaire », c'est-à-dire que la femme a déjà eu une grossesse – cela est donc possible –, qu'elle ait donné naissance à un enfant ou non (fausses couches à répétition), ou que l'homme soit déjà père après un premier mariage. Dans le cas où un enfant est déjà né et lorsque le couple désire un autre enfant et que ce dernier ne vient pas, il arrive un moment où il doit se rendre à l'évidence que cela ne sera pas possible. Il faut alors choisir de stopper le « combat » et accepter que son enfant restera fils ou fille unique.

La vie continue… La fécondité psychique, c'est « apprendre à se construire soi-même avec ses propres valeurs et sa propre sensibilité. »[500] La femme et l'homme ont alors à se placer eux-mêmes au centre de leur vie, comme le serait l'enfant qu'ils n'ont pas. Beaucoup pensent que le deuil de ce désir d'enfant est impossible à faire. « Je dirais que ce "deuil impossible" est en réalité un deuil créateur. C'est un deuil créateur car la femme est finalement obligée de se créer elle-même autrement. (…) elle est obligée de se mettre elle-même au centre de sa vie.»[501]

Pour cela, petit à petit, elle devra apprendre à être porteuse d'idées et à les réaliser, exactement comme on mène une grossesse à terme… Cela peut prendre la forme de bénévolat dans une association, de voyages lointains, de créativité artistique ou culinaire, de développement d'un projet professionnel, d'élargissement de son cercle d'amis en participant à une activité sportive ou culturelle, etc. L'important étant de ne pas se jeter corps et âme dans ces activités pour pallier le manque d'enfant, mais véritablement pour concevoir, porter et « mettre au monde » un projet, ou un charisme qui était enfoui en soi, en germe, et ne demandait qu'à être développé. « En devenant résilient, on ne devient pas insensible. On ne nie nullement la portée de ce qui s'est passé. On a simplement digéré le traumatisme et on a puisé au fond de soi une force et une énergie nouvelles, comme le printemps naît d'un rude hiver. »[502]

Le couple a alors à se poser la question de savoir comment il est fécond « autrement », comment il donne de la joie et de la vie autour de lui, comment il peut évoluer différemment, ensemble, dans un nouveau pan de vie qui s'ouvre devant lui. Cela exige dialogue, communication, mais surtout amour et écoute mutuelle. « Partager des intérêts communs autres que l'espoir d'un enfant, bâtir ou cultiver des projets en cours sont indispensables pour ne pas rester en marge. Cela nécessite un amour sans trop de failles,

---

[500] Isabelle Tilmant, *Ces femmes qui n'ont pas d'enfant. La découverte d'une autre fécondité*, p. 154.
[501] *Id*., p. 155.
[502] Susan Bermingham, *Vivre avec l'infertilité. Lorsque l'enfant ne paraît pas*, p. 166.

une bonne communication dans le couple, du respect de la différence de chacun dans son ressenti. »[503]

4.1.7.3. Renouer avec l'extérieur

En reprenant les raisons pour lesquelles un couple désire un enfant, il est intéressant de constater que la plupart d'entre elles peuvent être reliées, moyennant travail sur soi, deuil et acceptation de la situation, à d'autres aspirations communes. Par exemple, si un couple veut un enfant pour se sentir utile et donner du sens à sa vie, l'accompagnant spirituel pourra l'aiguiller vers une association en lien ou non avec l'infertilité, où son témoignage et ses aptitudes à rebondir seront mis en valeur et appréciés d'autrui. Si c'est plutôt pour se sentir aimé et important aux yeux de quelqu'un d'autre, ou pour sceller l'amour mutuel, le couple pourra réapprendre à vivre à deux, comme il l'a fait au début de sa relation, par un voyage ou un week-end à l'étranger, par exemple, pour se reconquérir et entamer une nouvelle phase de vie à deux. Souvent l'on remarque que les couples qui peinent à avoir un enfant prennent un animal, chien ou chat, comme substitut d'amour à donner et à recevoir…

« Je sais que mon chemin est ailleurs… » Cette phrase, je l'ai souvent entendue au cours de mes entretiens. Les femmes ont envie de trouver du sens à ce qu'elles vivent. Je dirais même que c'est l'un des moteurs de l'être humain. Mais il faut le temps du discernement, et chacune d'entre elles vit une histoire singulière, son histoire propre qui contribue à forger son identité. « Autant l'histoire des mères se rattache à un vécu commun, ancestral et universel, autant celle des femmes qui n'ont pas d'enfant relève de leur destin individuel. Les femmes sans enfants doivent faire preuve au départ de plus de créativité pour découvrir leur potentiel de fécondité, mais ensuite elles peuvent savourer pleinement ce qu'elles ont construit… J'ouvre souvent à de nouvelles perspectives en laissant entendre que les épreuves offrent le moyen de se transformer de manière positive : "*Je sais que ce que je vais vous dire va peut-être vous paraître choquant, mais un jour vous ressentirez que vous ne seriez pas devenue qui vous êtes si vous n'aviez pas vécu tout cela. Peut-être même en arriverez-vous à remercier toutes les épreuves de votre vie, car elles auront été la source d'une évolution qui aurait été impossible de la même manière sans elles…*" »[504] En effet, l'épreuve ouvre sur un cheminement qui permet d'apprendre à

[503] Miguel Jean et Line Petit, *Le couple face à l'infertilité*, p. 180.
[504] Isabelle Tilmant, *Ces femmes qui n'ont pas d'enfant. La découverte d'une autre fécondité*, p. 167.

se connaître, à découvrir des facettes de soi insoupçonnées ou refoulées et à percevoir la vie différemment.

Et l'épreuve peut se décliner si diversement… Ne pas pouvoir avoir d'enfant est une source de souffrance, mais avoir un enfant handicapé ou grave ment malade de naissance l'est tout autant et nécessite également une attention particulière.

4.2. Accompagner les parents d'un enfant handicapé ou gravement malade

4.2.1. Des attentes dépassées

4.2.1.1. La parentalité, un processus complexe

« Engendrer et donner naissance à un enfant s'apparente à une aventure qui comporte toujours un risque. Il n'existe aucune garantie de mettre au monde un enfant en bonne santé et non handicapé. »[505] En effet, ce n'est qu'à la naissance de l'enfant que l'on sait si tout va bien... Aujourd'hui, les nombreux examens médicaux pratiqués durant la grossesse font croire à tort que tout peut être « sous contrôle » et qu'un enfant en bonne santé est garanti au terme des neuf mois de grossesse.

J'ai parlé plus haut de la différence entre le projet d'enfant et le désir d'enfant qui deviendra l'enfant imaginaire, fantasmé (à qui ressemblera-t-il ? quel sera son caractère ? etc.) jusqu'à sa naissance lors de laquelle ses parents le découvriront tel qu'il est vraiment. Une étape qui ne s'effectue jamais sans douleur. « Devenir parent ne va pas de soi ; c'est un processus psychique complexe, délicat. Lorsque le bébé naît handicapé, cette épreuve est alourdie et en ce sens elle nécessite du temps pour en franchir ou en contourner les obstacles. (…) pour la mère et le père de l'enfant handicapé, c'est aussi cette dimension du devenir qui est interrogée et mise au travail. »[506]

4.2.1.2. Un choix difficile

Un diagnostic prénatal (DPN) ou préimplantatoire (DPI) défavorable (diagnostic de handicap ou de maladie plus ou moins grave) entraîne le plus souvent une suppression de

[505] Kind Christian, Braga Suzanne et Studer Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires,* Chêne-Bourg, ED. Médecine & Hygiène, 2009, p. 155.
[506] Marie-Josée Mouras (dir.), *La périnatalité. Repère théoriques et cliniques*, Rosny-sous-Bois, Bréal éditions, coll. Amphi, 2003, p. 158.

l'embryon. Mais dans certains cas, des parents choisissent consciemment de poursuivre la grossesse et de faire face, d'accueillir leur enfant tel qu'il se présentera, sachant les probabilités de décès *in utero*, en cours d'accouchement ou peu après la naissance selon la pathologie dont il est atteint.

La question qu'il faut dès lors se poser est la suivante : toute vie mérite-t-elle d'être vécue, et si oui, dans quelles conditions ? Comme le dit très justement Anne-Michèle Stupf, responsable de la défense des intérêts d'Insieme, une association de parents et d'amis de personnes mentalement handicapées à Genève, et membre du Conseil d'éthique clinique des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), dans notre société, « la souffrance n'est pas toujours liée à un handicap. Parfois, un trouble du comportement est plus difficile à gérer. En outre, vouloir définir la notion de "maladie grave" nous pousse à porter un regard de jugement de valeur sur la vie. (...) A qui peut-on se substituer pour dire qu'une personne est plus digne de vivre qu'une autre? »[507]

« Je me suis dit : "ce n'est pas à moi de prendre cette décision; il est dans mon sein, j'ai à le porter". »[508] Ces mots sont ceux d'une mère de quarante-cinq ans à qui l'on a annoncé que son enfant à naître avait une trisomie 21. Elle ne pouvait pas choisir la mort elle-même pour cet enfant qu'elle portait. C'est un sentiment et un choix que l'on retrouve beaucoup chez les parents croyants, convaincus que l'amour de Dieu surpasse toute compréhension des événements.

4.2.2. Le DPN et le DPI comme ouvertures vers la vie

On considère généralement que ces examens médicaux d'investigation visent à tuer des embryons ne répondant pas aux critères courants de normalité et de santé : on ne voit que le handicap ou la maladie et pas l'être humain dans toute son intégrité et sa dignité. Au contraire, le DPN voire le DPI pourraient être utilisés comme moyens pour accompagner des parents choisissant, malgré un diagnostic défavorable, de poursuivre la grossesse et d'accueillir leur enfant tel qu'il se présentera. La médecine actuelle, qui évolue plus rapidement que les mentalités, remplirait alors son rôle holistique : prendre en compte les patients dans leur globalité, en l'occurrence l'embryon ou le foetus malade, et ses parents, désemparés face à un tel événement.

---

[507] Interview d'Anne-Michèle Stupf, effectuée par Jennifer Keller, « Diagnostic: vers quelle société ? », dans *Insieme. Ensemble avec et pour les personnes mentalement handicapées* n° 1, mars 2014, p. 17.
[508] Extrait d'un témoignage lu sur le site du diocèse de Paris, lisible en entier en cliquant sur le lien suivant : http://www.paris.catholique.fr/457-10-Le-temoignage-d-une-femme.html

4.2.2.1. « Nos enfants ne sont pas un diagnostic »

« *Our children are not a diagnosis* »[509], titrait un article d'un magazine pédiatrique au sujet du DPN de trisomie 13 ou 18 (formes plus graves que la trisomie 21) relatant une enquête menée auprès de plus de 500 parents touchés et de la manière dont ils ont fait face à cette annonce en choisissant de poursuivre la grossesse. En disant « nos enfants ne sont pas un diagnostic », ces parents proclament que leurs enfants sont des dons (de Dieu pour les croyants)[510], à accueillir tels qu'ils sont, et non des dûs, des marchandises qu'on peut rendre parce qu'elles sont défectueuses.

De l'extrait suivant ressort bien l'amour des parents pour leur enfant malade, qui n'est pas d'abord un diagnostic, mais leur fils ou leur fille. « The majority of parents (64%) expressed child-centered reasons for continuing the pregnancy. This theme includes love for their child (44%), intrinsic value of their child (27%), uncertain outcomes (26%), and giving the child a chance to live (36%). These sub-themes were often invoked in the same sentence. The most common sub-theme was the love that parents felt for their child : "Lucas is my son. The diagnosis made no difference to the fact I loved him. I wanted him to have his chances." "She was our baby, we loved her. She was already a member of our family. The kids read her stories at night and she was a part of our life." Child-centered reasons also included the intrinsic value parents saw in their child, regardless of disability : "We loved her as we love our other children. Our children have value. We do not love our kids because of their accomplishments. We love our kids because they are our kids." "Luke's life was still valuable to me, regardless of his trisomy 13."Some parents discovered there are uncertain outcomes with consideration of the child's anomalies and wanted to give their child a chance: "After much research online, I found that there were children that were living with Trisomy 18. I also had many prenatal ultrasounds that found that she

[509] « Nos enfants ne sont pas un diagnostic »... Le résumé de l'article (en anglais), « Our children are not a diagnosis: the experience of parents who continue their pregnancy after a prenatal diagnosis of trisomy 13 or 18 », écrit par Jennifer Guon, Benjamin S. Wilfond, Barbara Farlow, Tracy Brazg et Annie Janvier, est consultable en suivant ce lien Internet (première mise en ligne : décembre 2013) : http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmed/24311520. L'article en entier peut être lu en suivant ce lien : http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/ajmg.a.36298/full, ou dans l'*American Journal of medical genetics*, vol. 64, February 2014, p. 308-318.

[510] « *All children are a gift from God. It is our role to accept them as they are.* », dans « Our children are not a diagnosis: the experience of parents who continue their pregnancy after a prenatal diagnosis of trisomy 13 or 18 », *cf.* http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/ajmg.a.36298/full

didn't have any incredibly horrible malformations that would keep her from possibly living." »[511]

4.2.2.2. De l'idée à la réalité

Bien sûr, ces témoignages peuvent mettre mal à l'aise, heurter les parents qui n'ont pas trouvé en eux la force de continuer la grossesse et qui en ont demandé l'interruption. Ils peuvent aussi déranger le lecteur qui aurait une idée personnelle sur le sujet : « moi, à leur place… » Tous les sujets abordés ici sont sensibles. Mais entre la théorie et la confrontation avec la réalité qui touche de plein fouet, il y a un gouffre. Le moteur de tout accompagnement, médical, psychologique, spirituel, amical, est le non jugement quant à la décision qui est prise par le couple, la volonté de se tenir à ses côtés pour le soutenir sur le chemin forcément escarpé qu'il emprunte, quel que soit son choix.

René Prêtre, le chef de la chirurgie cardiaque pédiatrique de Lausanne et Genève, conseille aux parents confrontés à la malformation cardique de leur futur enfant de n'en parler à personne afin de pouvoir conserver la liberté de choisir. En effet, les proches ne sont en général pas avares de conseils (« moi à votre place… ») qui embrouillent plus qu'ils n'illuminent. « Méfiez-vous autant de ces prophètes qui affirment qu'ils faut toujours tout faire pour chaque vie, que de ceux qui s'étonnent que l'on puisse garder un enfant handicapé. La vérité, la vôtre, se trouve entre ces deux points de vue. Elle sera juste, si elle émane vraiment de vous, si c'est celle que vous souhaitez pour votre enfant et si c'est celle à laquelle vous croyez »[512], écrit-il.

C'est beau de pouvoir accueillir un enfant différent au sein de sa famille, cela peut apporter beaucoup de joie mais aussi beaucoup d'angoisses supplémentaires. Il faut donc faire attention à ne pas jeter la pierre à ceux qui n'ont pas trouvé cette force en eux-mêmes, voire en leurs proches. Leur décision a certainement été tout aussi mûrement réfléchie, et quitte à sauver quelqu'un, c'était eux-mêmes.

A dessein j'ai mentionné en titre une « ouverture vers la vie ». Certains de ces enfants seront voués à une mort imminente dans les heures, voire les jours suivant leur naissance. D'autres auront une vie différente, pas moins riche que celle d'un être humain bien portant. Mais la vie dont je veux parler est celle de leurs parents, qui sortiront grandis

[511] « Our children are not a diagnosis: the experience of parents who continue their pregnancy after a prenatal diagnosis of trisomy 13 or 18 », *cf.* http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/ajmg.a.36298/full
[512] René Prêtre, *Et au centre bat le cœur. Chroniques d'un chirurgien cardiaque pédiatrique*, Paris, Flammarion, 2016, p. 135.

d'une telle épreuve, prenant conscience de leur attitude à l'égard de certaines valeurs, affinant leur perception du handicap et de la maladie, mus par l'amour inconditionnel porté à leur enfant qui les précèdera dans la Vie à laquelle tout être humain est appelé.

4.2.3. Du diagnostic à la décision de poursuivre la grossesse

4.2.3.1. De l'utilité du DPN

Les examens médicaux font partie de la routine de la grossesse. Echographies, prises de sang, analyses d'urine, la future maman n'échappe en principe pas à toute une batterie de tests sitôt qu'elle se sait enceinte et ce jusqu'aux suites de couches. Plus tard, c'est le pédiatre qui prendra le relais et surveillera le bébé très régulièrement au moins durant la première année. Je précise « en principe » car en réalité, ces examens ne sont pas obligatoires et toute parturiente peut les refuser. En général, dans ces rares cas-là, la raison invoquée est d'ordre religieux ou moral : les parents accepteront leur enfant tel qu'il se présentera à la naissance. Il faut souligner qu'en Occident, 80% des grossesses qui débutent aboutiront à terme à la naissance d'un enfant en bonne santé. Les examens médicaux effectués durant ces neuf mois ne servent, en général, qu'à rassurer les futurs parents et le corps médical.

Cependant, en cas d'anomalie détectée lors de l'un de ces examens de routine, c'est le coup de tonnerre dans un ciel sans nuages, c'est la sidération, l'impression de vivre l'événement « de l'extérieur », comme anesthésié, sans doute inondé d'adrénaline et de cortisol, réponses hormonales consécutives à un stress soudain. Les parents ne sont plus tout à fait eux-mêmes, aux prises avec un traumatisme générateur d'angoisse, tiraillés par maints questionnements (« Que va-t-il devenir ? » « Qu'allons-nous devenir ? ») Dans leur tête, leur enfant n'est plus qu'un monstre, un intrus, un gêneur, résumé à sa maladie ou à son handicap. Peut-on vivre avec cette idée ?

4.2.3.2. « Sélectionner ou accepter ? »[513]

Les parents ont tendance à s'en remettre entièrement au corps médical, au moins dans un tout premier temps. « Dans le rêve de bonheur de la plupart des gens, un handicap

[513] Titre d'un chapitre du livre *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires*.

n'a pas sa place. »[514] C'est le constat de bien des personnes, et en particulier du groupe d'accompagnement de personnes vivant avec un handicap qui a écrit un chapitre intitulé « Sélectionner ou accepter », dans le livre *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires*. Ces auteurs soulignent que si le diagnostic prénatal s'est affiné ces dernières années, il n'en va pas de même pour les possibilités thérapeutiques. Certaines pathologies découvertes *in utero* se soignent, mais dans des cas plus graves, aucun médicament ni aucune chirurgie ne soignera la malformation. C'est pourquoi, en cas d'anomalie de l'embryon ou du foetus, on n'a souvent que le choix entre sélectionner (supprimer) et accepter.

« Sélectionner le type de vie autorisée à se développer ou accepter la vie qui se développera. »[515] Qui décide ? En dernier recours, les parents. Quelle responsabilité ! « Accepter ou refuser un enfant présentant un handicap constaté ou présumé : cette question conduit les futurs parents à la limite de ce qui est humainement supportable. »[516] Apeurés par une telle situation, les médecins proposent le plus souvent d'interrompre la grossesse, pensant qu'il sera moins difficile aux parents de stopper le processus que de se projeter dans un avenir incertain avec un enfant malade ou mort-né. De même, selon une enquête restituée par Raphaël Hammer, Claudine Burton-Jeangros et Samuele Cavalli[517], la plupart des femmes interviewées procéderaient à une interruption de grossesse en cas de diagnostic de trisomie 21. Ils soulignent que la question de l'acceptation d'un enfant handicapé ne serait toutefois pas réglée. De surcroît, donc, « les médecins sont aussi tenus d'établir des contacts avec les associations de parents et d'attirer l'attention des futurs parents sur le fait qu'il existe des alternatives à un avortement. »[518]

4.2.3.3. Un accompagnement encore trop discret

Il reste encore bien du chemin à faire par le corps médico-social pour accompagner les parents vers une issue différente, porteuse de vie et d'amour. Certes, un enfant handicapé exige beaucoup de ses parents dont les liens peuvent se renforcer à ses côtés, comme se fragiliser. Le couple doit trouver un terrain de communication et ne pas laisser

---

[514] Kind Christian, Braga Suzanne et Studer Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires,* p. 149.
[515] *Id*., p. 150.
[516] *Id*., p. 155.
[517] *Cf.* Marie-Jo Thiel (dir.), « L'enfant à venir au prisme des examens prénatals », *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 254-270.
[518] Kind Christian, Braga Suzanne, Studer Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires*, p. 151.

les non-dits et la fatigue ronger leur relation. Il peut même parler à son enfant des difficultés qu'il traverse suite à cette découverte bouleversante, à ce rêve brisé, laisser couler ses larmes et s'en ouvrir à lui pour ne pas le considérer que comme un être malade ou handicapé, mais comme un enfant désiré et déjà aimé...

Après mûre réflexion, après avoir écarté l'idée de l'interruption de grossesse, les parents peuvent décider de confier leur enfant malade à l'adoption. En effet, certaines personnes ont vocation à accueillir au sein de leur famille un ou plusieurs enfants handicapés. Il s'agit de bien y réfléchir, de prendre son temps, d'en parler, pourquoi pas au sein d'une association telle que Emmanuel SOS adoption (http://www.emmanueladoption.ch/index.html) qui sera un précieux relais pour toutes les démarches à effectuer et proposera un soutien psychologique. « Quant une maman ou un couple désemparé donne son enfant en adoption, il ne l'abandonne pas, mais lui ouvre une perspective de vie et remplit un acte d'amour. Alors, une renaissance est possible par l'accueil de l'enfant dans une famille adoptive », lit-on sur le site Internet de cette association. Des associations peuvent aider et soutenir toute personne concernée avec délicatesse et bienveillance dans son cheminement, quel qu'il soit.

Bien sûr, il s'agit, en tant que personnes externes, de ne pas juger les parents qui auront pris telle ou telle décision. Qui mieux que les parents eux-mêmes peuvent savoir quelles sont leurs limites, leurs capacités à élever ou non un enfant malade ou handicapé ?

« Lorsque des parents doivent prendre une décision existentielle concernant leur futur enfant, parfois dans l'urgence et à partir d'informations qui, le plus souvent, exposent des probabilités et non pas des certitudes, ils se projettent dans l'avenir. Ils se posent des questions sur la qualité de vie de leur enfant et celle de toute la famille. Leurs décisions dépendent en partie du scénario qui se déroule dans leur tête: comment l'enfant sera-t-il accueilli et accepté ? Sur quels soutiens peut-il compter pour se développer de façon optimale et s'épanouir en dépit des défis qu'il aura à relever ? (...) Le contexte social ou l'image qu'ils peuvent en avoir joue un rôle important dans leur décision. (...) Nous sommes coresponsables des conditions de vie de l'enfant; la faculté des parents de l'accompagner avec amour et compétence sur son chemin dépendra aussi de la qualité du soutien matériel et humain de leur entourage. »[519]

[519] Gisela Chatelanat, « Dépasser le handicap », dans Kind Christian, Braga Suzanne, Studer Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires,* Chêne-Bourg, ED. Médecine & Hygiène, 2009, p. 134.

Ces parents, de nos jours, bien souvent, doivent justifier leur décision de continuer la grossesse en sachant que leur enfant sera malade ou handicapé. Alors qu'auparavant, une femme devait se justifier de vouloir interrompre sa grossesse et était mise au ban de la société, car attenter à la vie d'un enfant *in utero* était moralement et pénalement répréhensible…

Que dire alors de l'entourage immédiat, la fratrie, les grands-parents, les amis, les collègues ? Sans parler, et c'est là mon sujet, des pasteurs, des prêtres, des accompagnants spirituels, des thérapeutes, dont la vocation est d'accompagner leurs prochains dans ce qu'ils ont à vivre d'heureux et de plus terrible. De telles situations laissent bien souvent démuni, sans mots, dans un « souffrir-avec » qu'une présence silencieuse peut remplir d'affection encore mieux que des mots maladroits.

Les associations de soutien aux proches d'handicapés attirent régulièrement l'attention de l'opinion publique sur l'intégration de ces derniers à la vie de tous les jours afin que les plus vulnérables soient reconnus comme capables de resserrer nos liens solidaires et de nous révéler notre dignité humaine. Gisela Chatelanat est professeure adjointe à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation (FPSE) de l'Université de Genève. Depuis 1976 elle intervient dans les cursus de formation concernant le domaine de l'éducation précoce spécialisée. Dans ses travaux de recherche, elle s'est notamment intéressée au développement de jeunes enfants avec une déficience intellectuelle, à l'intégration préscolaire et à la collaboration entre parents et professionnels. Dans un chapitre intitulé « Dépasser le handicap », elle écrit ceci après avoir cité un extrait du préambule de la Constitution fédérale (« La force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres. ») : « Les parents doivent entendre ce message adressé à leur futur enfant lors d'une consultation génétique ou prénatale, à la maternité ou dans d'autres lieux où sont annoncés les diagnostics. » [520]

4.2.4. Accueillir un enfant handicapé ou gravement malade : témoignages

Après le choc et la culpabilité (« qu'est-ce que j'ai fait de mal ? », « je n'aurais pas dû boire un verre de vin / fumer une cigarette / faire du sport, etc. », etc.) viennent le discernement et l'acceptation du fait que la grossesse puis la naissance de l'enfant ne seront pas comme les parents se les étaient imaginées. « Cette angoisse (…) doit être progressivement pensée pour que le parent puisse peu à peu trouver une satisfaction à

3[520] *Id*, p. 141.

s'occuper de l'enfant en préservant pour lui-même un certain goût de vivre. Il s'agit d'un travail psychique qui demande du temps et qui a sa contrepartie chez l'enfant : en autorisant son inscription dans l'histoire de sa lignée et dans sa propre histoire, il le fait accéder à un statut de sujet. »[521]

Dans le cadre de ma recherche, j'ai rencontré à deux reprises Monika Jaquier. Une première fois au printemps 2013 lors d'une formation sur le deuil périnatal dans laquelle la sage-femme formatrice lui a demandé de venir témoigner, une seconde fois pour partager plus tranquillement autour de son histoire. Une histoire qui est à l'origine de la création du site internet dédié à l'anencéphalie[522] regroupant d'une part des informations sur cette maladie congénitale du système nerveux central entraînant une absence partielle ou totale du haut du crâne et donc du cerveau, d'autre part des témoignages de parents ayant vécu la même épreuve, ainsi que plusieurs liens sur l'accompagnement des parents, la préparation à accueillir un enfant malade et des ouvrages sur le même thème.

4.2.4.1. Anouk

Monika Jaquier a donné naissance à son quatrième enfant, Anouk, en juillet 2000. Cette petite fille était atteinte d'anencéphalie, une malformation crânienne létale, puisque manquent, chez l'enfant, l'os crânien et la membrane qui le recouvre. Immédiatement après l'énoncé du diagnostic, il était clair pour Monika qu'elle n'interromprait pas sa grossesse : « (...) il n'y a aucun doute en moi: la décision sur la vie ou la mort ne m'appartient pas, mais à Dieu seul. »[523]

Là encore se lit clairement la certitude d'une mère quant à son choix et à son impuissance assumée quant au devenir de son enfant auquel elle souhaitait donner les mêmes droits et le même amour qu'à ses aînés. Croyants, Monika et son mari Christophe étaient soutenus par leur pasteur et sa femme avec qui ils priaient régulièrement.

« Si le monde ne peut comprendre notre décision, Dieu le peut. Il me le montre tous les jours par des versets bibliques qui me touchent profondément, me donnent du courage, m'aident concrètement. Ainsi, un matin, je lis les versets suivants : "En effet, ce qui est mortel doit se revêtir de ce qui est immortel ; ce qui meurt doit se revêtir de ce qui ne peut

---

[521] Marie-Josée Mouras (dir.), *La périnatalité. Repère théoriques et cliniques*, p. 158.
[522] *Cf.* www.anecephalie-info.org
[523] Le témoignage de Monika Jaquier figure en entier en suivant ce lien : http://www.anencephalie-info.org/fr/anouk.php. Il est aussi paru sous forme abrégée dans la revue *Schweizer Hebamme/Sage-femme Suisse*, 10/2000, p. 24-28, qui propose également le témoignage de Corinne Meyer, la sage-femme qui a aidé Monika à accoucher.

pas mourir. Lorsque ce qui est mortel se sera revêtu de ce qui ne peut pas mourir, alors se réalisera cette parole de l'Ecriture : La mort est détruite, la victoire est complète ! O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton pouvoir de blesser ? Mais loué soit Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ !" (1 Corinthiens 15, 53-57) C'est dans ces versets que se trouvent mon espoir et ma force ! Parce que je crois en ces paroles, je pourrai vivre les mois à venir confiante ! Ce n'est pas l'espoir d'un miracle qui me permet de tout supporter, mais l'assurance de la résurrection et de la vie éternelle de ce bébé ! »

Après la naissance de leur fille qu'ils prénomment Anouk, qui est un dérivé d'Anne qui signifie « grâce » en hébreu, Monika sent une joie immense envahir la salle d'accouchement et Anouk se met à respirer ! « Je vois ma fille, un bébé avec une malformation terrible, mais tout d'abord ma fille. » Les trois aînés arrivent et font connaissance avec leur petite soeur, moments précieux immortalisés par de nombreuses photos.

« "Votre fille a beaucoup de chance d'être accueillie ainsi dans votre famille", me dit la sage-femme. Elle nous remercie d'avoir pu être présente à cet accouchement. Le pédiatre nous raconte combien il est impressionné par notre attitude et notre décision. Sans que nous parlions de Dieu, tout le monde sent qu'Il est présent. Il a tout guidé à merveille ! (...) Peu avant 6 heures 30, Christophe et moi prions pour elle, la remettons entre les mains de son Père céleste. Elle respire encore une fois, puis elle s'en va. Je n'ai pas besoin de médecin pour savoir qu'il n'y a plus de vie. Je ne tiens dans mes bras plus qu'une enveloppe vide. Je pleure, pleure... Mais au fond pas tellement de tristesse. Oui, je suis triste, mais aussi pleine de joie de la certitude que l'âme d'Anouk est auprès de Dieu maintenant. Christophe pleure aussi et cela me fait un bien énorme.

Avant de laver et d'habiller Anouk, nous faisons des empreintes de ses mains et de ses pieds. Il est important pour moi d'avoir le plus de souvenirs possibles. Plus tard, je pourrai toujours les jeter, mais jamais en reconstituer. Ensuite, plus rien ne nous retient au CHUV. Nos grands ont besoin de nous à la maison, pour Anouk nous ne pouvons plus rien faire. Je quitte l'hôpital en pleurant, je pleure dans la voiture, et lorsque Tabea nous demande à la maison où est Anouk, c'est reparti. Je passe le reste de la journée au lit avec une boîte de mouchoirs. Mais, malgré tout, je ne peux cesser de remercier Dieu. Il n'y a pas d'amertume, pas de plaintes. Je ne regrette pas une seconde ces derniers mois. Je me réjouis malgré toute ma tristesse. Car "la mort est détruite, la victoire est complète ! O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton pouvoir de blesser ? Mais loué soit Dieu qui

nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ !"[524] (...) Nous avons donné tout notre amour à Anouk, et maintenant nous pouvons la laisser partir. »

Durant notre entretien, Monika Jaquier m'a beaucoup parlé de l'amour de Dieu qui nous veut du bien, même si cela paraît difficile à voir sur le moment, au milieu d'une tempête telle que l'annonce d'un diagnostic létal pour son enfant à naître. Au cours des dernières semaines de sa grossesse, elle a beaucoup prié et trouvé de réconfort dans les livres de la Bible et des chants de louange. Elle s'est même aperçue que Dieu était tout le temps présent, fidèle, à chaque étape de cette histoire, même dans les brouillards du début, et pour elle, ce fut une grande et belle découverte, un gain immense pour la suite de sa vie ! A la question que je lui ai posée, de savoir si elle avait perdu quelque chose dans cette aventure, elle m'a répondu : l'insouciance. Et le fait de réaliser que « ça n'arrive pas qu'aux autres » mais qu'il faut faire confiance à Dieu, à la vie qui donne les ressources nécessaires pour avancer et affronter ce qu'il nous est donné de vivre. Elle aimerait encourager les couples à poursuivre la grossesse en cas de diagnostic défavorable : on peut y survivre et même en tirer du bien ! « Dieu ne nous fait pas toujours passer à côté de l'épreuve, mais il nous aide à la traverser », souligne-t-elle.

4.2.4.2. Laura

Un autre très beau témoignage, c'est l'histoire de Laura, petite fille anencéphale, dont le bref destin aura été de modifier les consciences de son entourage. Il a été écrit par la femme médecin qui suivait la grossesse de sa mère et qui a donc été témoin direct de cet amour répandu dans les cœurs :

« Avec ténacité, Laura a continué à vivre, touchant plus de vies, y compris les infirmières, (...). J'ai insisté quoi qu'il en soit pour que l'enfant reste dans la pouponnière et soit nourri, langé et aimé. Dan et Denise [ses parents] l'ont prise le plus possible dans leur chambre. Quand Denise a été prête à rentrer à la maison le troisième jour, Laura est allée avec elle. Elle pouvait recevoir ses médicaments et nutriments par une injection. Une infirmière les visiterait chaque jour.

Quand elle a eu deux semaines, Laura est venue avec sa maman visiter le CPC [centre de crises de grossesse local dans l'Etat du Minnesota aux Etats-Unis]. Presque en même temps, j'ai donné un coup de fil à la maison, découvrant qu'elle ne mangeait pas

[524] Encore une fois la forte promesse de 1 Co 15, 54s. (J'ai choisi de garder cette citation telle que l'a notée M. Jaquier, dans la traduction de la Bible de son choix.).

assez pour maintenir son poids. Elle était en train de développer une méningite de par l'exposition de son cerveau. Quelques jours plus tard, juste après minuit, couchée entre maman et papa et tenant leur main, Laura âgée de trois semaines est morte.

Malgré la courte durée de sa vie, Laura a eu un impact durable. A travers elle, le personnel de notre hôpital en a appris plus sur les valeurs de la vie et quelques-unes des fins possibles d'une maladie terminale. Notre personnel au CPC a décidé de continuer à se battre pour la vie des enfants à naître, sans regarder à la gravité de leur handicap. Jacob [son grand frère] a pu porter et aimer sa sœur qu'il s'attend à revoir un jour. Dan et Denise partagent le même espoir, gardant pour toujours une place dans leur cœur pour Laura. (...)

Connaître Laura m'a aussi changée, moi. (...) Mais cela ne dépendait pas de moi de donner un but à la vie de Laura. Dieu avait déjà le projet de toucher plusieurs centaines de vies et, dans son esprit, la vie de Laura avait un but. Ma tâche était de découvrir sa signification pour moi, et de l'exprimer de toutes les manières possibles. Le temps de Laura était de manière évidente prédestiné depuis le ventre de sa mère. Mais ce n'est pas moins vrai pour son docteur. Cette vérité, dont j'étais déjà fortement consciente avant de connaître cette petite personne, est encore plus forte à présent : chaque vie vaut la peine d'être préservée. Laura n'a fait que renforcer cette assurance. »[525]

4.2.4.3. Une fragilité pouvant devenir féconde

J'aurais voulu également rapporter le témoignage d'une famille ayant ressenti plus de difficultés à l'annonce d'un handicap chez leur enfant. Mais même sur Internet où l'on peut rester anonyme, on constate que les gens n'en parlent pas facilement et que c'est encore tabou de dire au grand jour qu'on n'a pas accepté le handicap ou la maladie de son enfant et qu'on n'arrive absolument pas à y faire face, voire qu'on n'éprouve aucun sentiment pour lui ou elle. Un parent qui n'aime pas son enfant, handicapé ou pas, ça ne se dit pas...

Jean Vanier, le fondateur des communautés de l'Arche qui regroupent des personnes vivant avec une déficience mentale, relève cette fragilité rencontrée chez beaucoup de parents, une fragilité qui se répercute sur leurs enfants et plus particulièrement sur leur développement psycho-affectif. Il écrit notamment ceci : « (…) en certaines circonstances, l'enfant s'aperçoit que sa mère ne veut pas de lui. Elle ne peut

[525] Ruth A. Bolton, médecin généraliste ayant suivi les parents de Laura, atteinte d'anencéphalie. Témoignage lisible en entier sur le site Internet dédié à cette maladie en suivant ce lien : http://www.anencephalie-info.org/fr/laura.php

répondre à son cri. Elle s'énerve ; elle parle sur un ton colérique ; sa voix n'est plus douce et chantante ; elle est stridente ; son corps est tendu, son visage agressif… Tous les parents ont leurs fragilités, leurs fatigues, leurs dépressions, leurs blessures affectives, un surcoît de travail, de soucis, etc. Aucun être humain ne peut demeurer dans un état d'accueil et de communion constante. La mère est prise par autre chose, un autre enfant, elle a trop de travail, elle vit un conflit avec son mari, etc. Elle n'arrive plus à entourer son enfant comme elle le voudrait. L'enfant découvre une maman qui n'est plus une maman accueillante… »[526]

Loin de vouloir faire l'éloge de la fragilité, sachant qu'elle n'est pas toujours féconde ni source de plénitude, j'aimerais laisser une place à la colère, au doute, à la culpabilité, au sentiment d'injustice. Ces émotions doivent pouvoir s'exprimer.

Concernant plus particulièrement les parents d'enfants handicapés qui doivent renoncer aux projets formés en début de grossesse, Jean Vanier écrit ceci : « Je suis beaucoup en contact avec des mamans qui vivent le deuil de l'enfant de leurs rêves : l'enfant en bonne santé. Quand elles ont découvert que leur enfant avait un handicap mental grave, leur monde intérieur s'est écroulé. C'est quelque chose de terrible et d'incompréhensible de donner naissance à un enfant avec un handicap lourd. Tout de suite, les parents se sentent coupables et posent la question : "Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour avoir un enfant comme ça ?" C'est le cri, souvent non formulé, de beaucoup de parents. Cela prend du temps pour les parents d'accueillir la réalité, de ne pas être submergés par la déception. Nous vivons tous avec des projets pour nous-mêmes, nos enfants, nos amis. Si la vie ne se déroule pas selon nos plans, naissent alors la déception, la colère, la révolte, la tristesse, les accusations. »[527]

Et c'est à ce moment-là qu'un accompagnement spécifique peut être mis en place, à condition que les parents le souhaitent et le demandent, afin que leurs blessures puissent être regardées et soignées. La rencontre avec un accompagnant spirituel aide à accueillir en soi sa propre vérité qui comporte à la fois sa part de ténèbres et sa part de lumière. Le glissement de l'idéal au réel s'effectue dans le mouvement vers la vie, vers ce qui fait croître et donne du sens à l'existence. Se confronter à un être plus faible que soi – son enfant handicapé ou malade en l'occurrence – transforme son être intérieur. « Nous expérimentons en effet que c'est la personne fragile qui vient nous chercher dans nos coquilles. Cette personne qui peut-être nous faisait peur réveille soudain notre personne

[526] Jean Vanier, *Toute personne est une histoire sacrée*, Paris, Plon, 1994, p. 68.
[527] *Id*., p. 146-147.

profonde. Les peurs, les blessures de l'autre dont la fragilité est visible viennent toucher nos propres faiblesses cachées, nos propres blessures, nous les révéler et nous aider à y consentir. En ce sens la personne faible aide la personne forte à devenir plus humaine parce qu'elle lui apprend à accepter de se laisser aimer. »[528]

4.2.4.4. Thaïs

Une autre maman a su mettre magnifiquement en mots son ressenti qui explicite en tous points ce qui vient d'être évoqué. Il s'agit d'Anne-Dauphine Julliand, qui, dans son livre *Deux petits pas sur le sable mouillé*, relate l'histoire de la courte vie de sa fille aînée, Thaïs, atteinte de leucodystrophie métachromatique, une maladie neurodégénérative inguérissable qui paralyse petit à petit tout le système nerveux, empêchant peu à peu la personne de voir, d'entendre, de se mouvoir, de se nourrir et qui conduit à la mort. Quel parent peut affronter un tel cauchemar sereinement ?! Quelle « leçon » tirer de ce qu'on peut considérer comme l'une des pires injustices, la maladie d'un enfant ?

Anne-Dauphine Julliand a été bousculée dans sa vie jusque là parfaite, comme elle le dit elle-même. Elle écrit ceci dans un chapitre de l'ouvrage collectif intitulé *Quand la fragilité change tout,* recueil de témoignages bouleversants sur la fragilité et sa fécondité : « Et je vous avoue qu'après la sidération, une sidération terrible, le premier sentiment qui m'a envahi le cœur et l'esprit, c'est la peur. Parce que je ne connais pas ça. Je ne suis pas une familière du handicap, je ne sais pas faire. Je ne sais pas comment communiquer. Je ne sais pas comment comprendre. Je ne sais pas comment aimer une petite fille qui ne voit pas, ne marche pas, ne parle pas, n'entend pas, je ne sais pas aller à sa rencontre. Et j'avoue, oui, j'avoue que c'est vraiment cette peur-là, cette peur de me dire que cette petite fille née de mon sein, que j'ai portée dans mon ventre, cette petite fille dans laquelle je me retrouve tant, (…), je ne vais pas la reconnaître, pas pouvoir la comprendre. C'était la première fragilité dans mon cœur de maman, de me demander comment j'allais faire, comment j'allais pouvoir m'adapter, m'adapter à elle. Eh bien, je me suis laissé faire, j'ai lâché prise. »[529]

[528] Bernard Bresson, « Avant-propos », dans *Quand la fragilité change tout*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 9-10.
[529] Anne-Dauphine Julliand, « Quand la fragilité vient au cœur de la vie et de la famille », dans *Quand la fragilité change tout*, p. 38.

4.2.4.5. La force de l'amour

Elle nous donne son beau témoignage dans un récit autobiographique qui contient la précieuse clef pour comprendre : « Là, dans le tréfonds d'une nuit d'hiver, les yeux rivés dans ceux de ma fille, sa main serrée dans la mienne, nos cœurs, nos esprits et nos âmes en communion, je comprends. Enfin. Ça me fait l'effet d'une bombe aveuglante. Sans un mouvement et sans un mot, Thaïs me livre un secret, le plus beau, le plus convoité : l'Amour. Celui avec une majuscule. (...) Comment sait-elle ? Comment est-ce possible ? Thaïs est privée de tout. Elle ne bouge pas, elle ne parle pas, elle n'entend pas, elle ne chante pas, elle ne rit pas, elle ne voit pas. Elle ne pleure même pas. Mais elle aime. Elle ne fait que cela, de toutes ses forces. A travers ses blessures, ses infirmités, ses défaillances. (…)

Près de deux ans auparavant, en apprenant l'étendue des dégâts que provoquerait sa maladie, je m'étais posé une question : "Que lui restera-t-il ?" L'amour. Il lui restera l'amour. Celui que l'on reçoit. Et celui que l'on donne aussi. (…) On pense communément qu'une existence diminuée et meurtrie est difficilement acceptable. C'est sans doute vrai. Quand on n'a pas l'amour. Ce qui est insoutenable, c'est le vide d'amour. Quand on aime et qu'on est aimé en retour, on supporte tout. Même la douleur. Même la souffrance. (…)

Ce soir, j'ose le dire : la vie de Thaïs est un trésor. Un concentré d'amour qu'elle insuffle autour d'elle avec générosité. Combien de personnes sont venues lui rendre visite, par solidarité, par compassion, par affection, peu importe la raison, et sont reparties bouleversées, retournées ! Mais pas bouleversées comme on pourrait l'entendre face à un choc brutal. Pas anéanties. Pas traumatisées. Non. Bouleversées parce qu'elles ont perçu autre chose, au-delà de la douleur et de la faiblesse. Elles ont côtoyé une maladie bien plus contagieuse…

Je me rappelle cette infirmière de nuit à Marseille. Je ne l'avais pas entendue entrer dans la chambre de Thaïs. Elle est restée là un petit moment, s'affairant auprès de ma fille. Elle n'est pas sortie tout de suite, après. Elle s'est assise au bout de mon lit. Et m'a confié, la voix cassée : "Que se passe-t-il ici ? Il y a quelque chose de spécial dans cette chambre. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est particulier. On côtoie le pire et pourtant on se sent bien. On ressent plein de douceur. Et même du bonheur. Pardon si ça vous choque, mais je

ne peux pas le garder pour moi." Je n'avais pas saisi ce qu'elle voulait dire alors. Aujourd'hui, tout s'éclaire. »[530]

4.2.4.6. Le difficile choix d'aimer

J'ai donné une large part à ces témoignages parce qu'ils présentent l'une des clefs de l'accompagnement spirituel en général : l'amour du prochain (génitif objectif et subjectif), conséquence, pour les chrétiens, de l'amour de Dieu révélé en Jésus Christ. A travers l'amour reçu par leurs parents, ces enfants malades, voués à une existence brève, nous laissent le message selon lequel « chaque vie vaut la peine d'être vécue »[531], comme le dit Ruth A. Bolton.

Dans la Bible, l'amour est d'abord un acte délibéré. « Je crois qu'aimer est une décision »[532], écrit Anne-Dauphine Julliand. « Voilà ce que m'a dit Thaïs (…) : "Maman, tu n'es pas impuissante. Quand je crie là, quand je suis là à côté de toi à manifester ma souffrance, ce n'est pas pour te faire souffrir, c'est parce que je t'invite à m'aimer, et à m'aimer toujours plus." »[533] C'est véritablement dans l'invitation, ou la recommandation[534] d'aimer et d'aimer toujours plus que réside la réponse à la souffrance d'autrui. Répondre à cette invitation lancée par les plus fragiles autour de nous améliorera non seulement leur situation, mais la nôtre et, sans aucun doute, aussi celle du monde entier. « La réponse à la souffrance, la réponse à la vulnérabilité, à la fragilité, ce n'est pas la mort, ce ne sera jamais la mort. La mort, ce sera juste la fin de notre vie mais ce n'est pas la réponse à cette souffrance. La seule réponse qui existe à cette souffrance, c'est l'amour. »[535]

---

[530] Anne-Dauphine Julliand, *Deux petits pas sur le sable mouillé*, Paris, Ed. des Arènes, 2011, p. 220ss.
[531] Ruth A. Bolton, médecin généraliste ayant suivi les parents de Laura, atteinte d'anencéphalie, dont j'ai parlé plus haut. Témoignage lisible en entier sur le site Internet dédié à cette maladie en suivant ce lien : http://www.anencephalie-info.org/fr/laura.php
[532] Anne-Dauphine Julliand, « Quand la fragilité vient au cœur de la vie et de la famille », dans *Quand la fragilité change tout*, p. 49.
[533] *Id.*, p. 62.
[534] Substantif plus juste que « commandement », communément admis dans nos traductions du terme grec ἐντολὴ, comme le fait remarquer Lytta Basset dans *Aimer sans dévorer*. J'en parlerai plus en détail plus loin.
[535] Anne-Dauphine Julliand, « Quand la fragilité vient au cœur de la vie et de la famille », dans *Quand la fragilité change tout*, p. 62.

4.3. Accompagner l'interruption de grossesse

4.3.1. Un sujet sensible

4.3.1.1. Entre idéologie et affaire privée

Il peut paraître étrange de parler de l'avortement dans une recherche sur la naissance, mais il s'avère que la problématique liée à l'interruption de grossesse et au tabou inhérent au mal-être qu'elle peut provoquer doit faire l'objet d'une attention particulière.

L'avortement est un sujet plus que sensible qui a toujours alimenté un débat idéologique et religieux voire politique que les extrémistes banalisent à outrance ou au contraire veulent empêcher à tout prix. « Prendre position au sujet de l'avortement, c'est donner son sentiment, c'est-à-dire proposer à partir d'une subjectivité les jugements de réprobation ou de banalisation adoptés à cet égard. Nous choisissons tous, avec la conscience forgée par des références de critères d'existence, à savoir avec nos représentations.

Comme pour de nombreuses opinions, l'information que nous avons est *partiale parce que partielle*. *Partielle* parce que nous n'en voyons que la partie émergée. *Partiale* parce qu'elle confronte ici notre sécurité et l'assise des certitudes à ce qui apparaîtrait comme son indicible défiguration. Nos attentes, nos idéaux, toutes choses reçues d'abord dans l'éducation et confortées avec le temps, se voient remises en question. Chacun aurait peut-être besoin de déplacer son angle de réflexion, son point de vue, en essayant d'entrevoir un autre éclairage sur cet événement. »[536] Cette dernière phrase de Bernadette Mattauer, une psychologue clinicienne ayant assuré durant quinze ans des entretiens spécifiques avec des femmes venant demander une interruption de grossesse, mériterait d'être méditée et mise en pratique par tout un chacun.

En effet, s'ouvrir au point de vue d'autrui, aussi définitif puisse-t-il paraître, permettrait de démasquer puis de comprendre la souffrance sous-jacente menant à un tel acte ou défendant telle position. Malheureusement, le dialogue entre « pro-vie » et « pro-choix »[537], comme on dit couramment, tourne vite encore aujourd'hui à la haine et à la violence sans prendre en compte l'effet psychologique incontournable d'une telle intervention.

---

[536] Bernadette Mattauer, *Procréation, IVG et maltraitance*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 46.
[537] Choix et liberté de ne pas mener la grossesse à terme.

La dépénalisation de l'avortement est devenue le symbole de la liberté de la femme revendiquant le droit à faire ce qu'elle veut de son corps. Mais que signifie être libre d'accepter de transmettre la vie ou de la supprimer ? C'était sans compter, des années après, les conséquences psychiques négatives rencontrées par celles qui croyaient s'être débarrassées vite fait bien fait d'un « problème ». En effet, Florence Allard et Jean-Régis Fropo estiment que « l'avortement crée de nouvelles détresses bien plus graves que celles d'une grossesse mal acceptée »[538]. Mais il est pourtant difficile de mesurer les souffrances. Qui peut en effet dire ce qui est pire dans un contexte particulier ?

4.3.1.2. Des conséquences non négligeables

Aussi surprenant que cela puisse paraître, il est vrai qu'interrompre une grossesse non désirée simplement parce que la femme n'a pas envie de garder l'enfant peut être un soulagement sur le moment, mais peut aussi causer de nombreux désordres ultérieurs comme une dépression, de l'agressivité vis-à-vis de soi-même et des autres, un mal-être général, de la culpabilité, etc.

C'est ce que certains appellent le « syndrome post-avortement », encore mal connu et tabou, puisque consécutif à un acte choisi soi-disant délibérément (beaucoup de femmes avortent sous la pression de leur entourage, conjoint ou parents dans le cas des mineures et regrettent ensuite leur acte) et visant à se libérer d'une situation sans issue. Le mal-être qui émerge peut être soit exacerbé par l'avortement, c'est-à-dire qu'il était sous-jacent depuis longtemps, soit être une conséquence directe de cet acte.

De même, ce mal-être peut aussi toucher les autres membres de la famille, le conjoint et les enfants déjà nés ou à naître. Stéphane Clerget, pédopsychiatre et auteur du livre *Quel âge aurait-il aujourd'hui? Le tabou des grossesses interrompues*, interroge systématiquement les mères d'enfants qu'il reçoit en consultation sur l'éventualité d'une grossesse non menée à terme (fausse couche ou avortement). Il a en effet remarqué les traces psychiques que peuvent laisser ces pertes chez les mères et parfois chez les enfants, même très jeunes ou nés après l'événement.

Le docteur Philippe Nay, cité par Monique Hébrard[539], parle même du « syndrome du survivant » dont souffrent les autres enfants de la fratrie d'un bébé avorté. Ceux-ci peuvent voir en leur mère la personne la plus dangereuse pour eux-mêmes, capable du pire

[538] Florence Allard et Jean-Régis Fropo, *Le traumatisme post-avortement*, Paris, Salvator, 2007, p. 99.
[539] Monique Hébrard, *Avortement. La parole confisquée*, Paris, Desclée de Brouwer, 2006, p. 78.

(tuer ses propres enfants) alors que c'est la personne dont ils devraient attendre et recevoir l'amour… Ils peuvent aussi se percevoir comme ayant eu la chance de pas avoir été mis dans la balance en regard d'autres arguments tels que la situation sociale ou économique de leurs parents, chance que n'ont pas eue leur frère ou leur soeur avorté(e)... De même, quel message leur est diffusé et instillé lorsqu'il peut arriver à leurs parents de parler (entre adultes au détour d'une conversation) de l'avortement comme d'une bonne chose et d'un progrès de la société ? Mais la plupart du temps, le sujet n'est pas abordé, ce qui peut angoisser encore plus les enfants.

« On conçoit aisément, quand il s'agit d'une grossesse avancée, qu'il y ait une souffrance psychique après une IMG[540]. Encore que beaucoup de ces femmes soient invitées à oublier ce qui a été. Mais on peut être davantage surpris par l'impact psychologique des fausses couches précoces et des avortements volontaires. »[541] Tel est l'enjeu de ce chapitre : montrer en quoi les femmes qui demandent une interruption volontaire de grossesse sont à accompagner avec autant de soin que celles qui font une fausse couche.

Notons aussi le risque élevé de séparation du couple en cas de désaccord sur la décision à prendre. Estelle[542], qui a découvert sa grossesse alors qu'elle prenait un contraceptif, a tout de suite considéré ce deuxième enfant neuf ans après le premier comme un cadeau de Dieu. C'était sans compter l'avis de son mari pour qui l'arrivée de cet enfant compliquait la reprise de ses études. Ils se sont séparés peu de temps après sa naissance…

4.3.2. Un syndrome post-avortement ?

4.3.2.1. Des réactions variées

« La puissance de l'embryon est telle que, même non désiré et "supprimé", il laisse des traces »[543]. Le psychiatre Stéphane Clerget note l'importance de ne pas minimiser la survenue de troubles psychologiques après une interruption de grossesse. « Evoquer les conséquences psychologiques de l'IVG est tabou aujourd'hui, car on devient aussitôt suspect de soutenir les mouvements anti-avortement. Aux Etats-Unis, où ces mouvements sont très actifs, est née la notion de PAS, le *Post Abortion Syndrome*, mais qui n'est pas un

[540] IMG = Interruption médicale de grossesse, terme employé en cas d'interruption de grossesse décidée après un diagnostic de malformation ou de maladie plus ou moins grave chez le foetus.
[541] Stéphane Clerget, *Quel âge aurait-il aujourd'hui? Le tabou des grossesses interrompues*, Paris, Fayard, 2007, p. 13.
[542] Le témoignage commun complet d'Estelle se trouve dans les annexes.
[543] Monique Hébrard, *Avortement. La parole confisquée*, p. 103.

syndrome médicalement reconnu en tant que tel. Les réactions à l'IVG sont, à mon avis, trop variables pour que l'on puisse parler de syndrome post-abortif. Cependant, on peut légitimement parler des divers troubles réactionnels succédant à la perte d'un enfant à naître en général, et à un avortement en particulier. (…) nier que des douleurs morales ou des réactions négatives, liées à des troubles antérieurs révélés par l'intervention ou bien créés de novo, peuvent faire suite à ces interventions, empêcherait de soulager les femmes qui en souffriraient. »[544]

Véronique Barrelet, psychologue du Centre de santé sexuelle et planning familial des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), soutient la même chose : « Il n'y a pas vraiment de mots pour dire un certain mal-être que peuvent ressentir certaines femmes après l'intervention. Je ne parlerais pas d'un syndrome, car toutes ne souffriront pas de complications psychologiques. Celles qui vont mal après avaient déjà un terrain propice, une fragilité préexistante. »[545]

4.3.2.2. Un terrain fragile

Quelle est cette fragilité, comment la déceler et comment se manifeste-t-elle ? Il faut en premier lieu partir d'une constatation courante : les femmes qui avortent ne parlent jamais volontiers d'emblée de leur acte. Comme si, et c'est sûrement le cas, une certaine culpabilité d'avoir agi contre la morale judéo-chrétienne ancrée dans l'inconscient collectif les empêchait d'assumer totalement leur acte. Les femmes expriment clairement qu'elles n'ont pas envie d'en parler ! Celles qui en parlent et semblent l'assumer le justifient, se persuadent et arrivent à persuader les autres que c'était là la meilleure « solution » pour elles. Mais elles aussi risquent d'être rattrapées par des troubles psychologiques (dépression, angoisses, phobies…) liés à leur avortement, même des années après. Il n'est pas exagéré de dire ce qui reste aujourd'hui méconnu et tabou : chaque femme souffrira, à un moment donné, plus ou moins intensément et de façon plus ou moins consciente. Cette souffrance doit être reconnue et on doit lui permettre de s'exprimer.

Véronique Barrelet a attiré mon attention sur le terrain fragile préexistant chez les femmes qui subissent un traumatisme après une interruption de grossesse. La lecture d'ouvrages sur le sujet me l'a en effet confirmé : l'avortement peut être le symptôme d'un mal-être plus profond et plus ancien, pouvant trouver sa source dans une maltraitance subie

[544] Stéphane Clerget, *Quel âge aurait-il aujourd'hui? Le tabou des grossesses interrompues*, p. 15.
[545] Extrait de l'entretien du 13 juin 2014. *Cf.* annexes.

dans l'enfance et empêchant la femme d'accueillir elle-même la vie de peur de reproduire sur son enfant les mêmes sévices, ou bien dans la non-acceptation d'un avortement que sa mère aurait vécu, avant ou après elle, ou encore en la personne elle-même qui serait une rescapée de l'avortement… « Pour accepter de donner la vie à un bébé, il faut avoir une estime de soi suffisante. Pour accepter qu'une partie de soi ait une raison d'être, pour s'autoriser à la faire vivre, il faut s'estimer en partie. En l'absence totale d'estime de soi, on considèrera que rien issu de soi ne sera assez bon pour être. »[546] La difficulté de connaître l'histoire complique la tâche des accompagnants et accentue le mal-être de ces femmes qui ne savent pas le pourquoi de leur souffrance.

L'accompagnant spirituel a pour tâche, entre autres, de ne pas s'arrêter à certains blocages spirituels dont peut souffrir la personne accompagnée et qui peuvent l'empêcher de progresser, à son insu, sur son propre chemin. Une forte culpabilité, par exemple, peut couper toute relation avec Dieu dont la personne accompagnée peut penser qu'elle est indigne, au vu de son passé. En discutant en vérité et en toute confiance avec son accompagnant spirituel, ce dernier discernera ce blocage et pourra lui assurer qu'une telle idée est totalement contraire au dessein de Dieu pour elle, pour toutes ses créatures.

De même, l'idée largement répandue, chez beaucoup de personnes, que Dieu serait autoritaire et juge, ne fait que les enfermer dans une fausse représentation du Créateur, idée malheureusement trop souvent inculquée par des personnes en position d'autorité (pasteur, prêtre, parent, enseignant…) ayant eu la mainmise sur leur éducation, en particulier sur leur éducation religieuse. De telles idées peuvent, comme je l'ai déjà évoqué plus haut, conduire à ce qu'on appelle des « blessures d'Eglise ». Dès lors, l'accompagnant spirituel, après avoir instauré un climat de confiance et de discernement face à ces manquements et à cette représentation mortifère de Dieu, pourra alors devenir un témoin bienveillant du Dieu proche et aimant, désireux de voir sa créature suivre son propre chemin en toute liberté, allégée d'une chape de plomb empêchant une relation saine avec le Christ.

La force de l'accompagnement spirituel réside dans la réciprocité entre les deux personnes concernées. Non seulement la personne accompagnée trouvera un vis-à-vis en la personne accompagnante, mais également un interlocuteur qui pourra lui faire part de sa propre expérience, de son ressenti. Tel n'est pas le cas dans un cabinet de psychologie ou de psychothérapie où le praticien ne divulgue, en général, pas son ressenti. La confiance

[546] Stéphane Clerget, *Quel âge aurait-il aujourd'hui? Le tabou des grossesses interrompues*, p. 137s.

sera alors un élément capital pour que les entretiens portent du fruit et pour que les deux personnes puissent cheminer côte à côte sans que l'une prenne le pas sur l'autre.

Etre entendu, mais aussi être regardé et aimé. Comme Jésus regarda le jeune homme riche et l'aima[547], sans a priori, sans jugement, sans volonté de mainmise. Le non-jugement est une condition de l'accompagnement spirituel, comme la non-maîtrise de la situation de l'autre et la retenue quant à un éventuel « diagnostic », encore plus quant à une « condamnation » définitive portée sur un état transitoire. En accompagnement spirituel, nul n'est irrécupérable. « Moi non je ne te condamne pas : va, et désormais ne pèche plus »[548], dit Jésus à la femme adultère. Son chemin lui appartient, nul ne peut effacer le passé, mais elle seule décide désormais de la direction à prendre pour son avenir.

4.3.2.3. La violence, une manifestation possible de l'IVG

Tatiana, une jeune femme cultivant l'hédonisme, m'a indirectement aidée sur cette question. J'ai reçu un jour un courrier électronique d'une violence inouïe de sa part, s'insurgeant contre le fait que je travaille sur le sujet de l'avortement, spécifiant que j'étais une « facho anti-avortement » (selon ses termes)… Elle m'annonçait avoir elle-même avorté deux ans auparavant, ne regrettant en rien son choix, « ma vie valant BIEN PLUS [en majuscules dans le texte…] que celle d'un embryon ! », m'a-t-elle écrit. Quelques jours plus tard, j'ai répondu, de manière empathique et bienveillante, que j'accueillais sa souffrance, lui demandant ce qu'elle avait bien pu subir par le passé pour être si mal face aux questions de maternité et de la vie en général. Je lui suggérais d'essayer d'éclaircir cette partie de sa vie pour effectuer un travail de vérité, qui lui ferait sans doute mal, mais qui semblait nécessaire pour s'alléger et aller de l'avant plus sereinement. Deux heures après, une nouvelle réponse, sur le même mode cinglant que le premier message, empreinte de haine et de méchanceté. Indice supplémentaire que cette personne n'assumait pas sa condition de femme « libérée » ni son récent avortement. Interrompre une grossesse non désirée est la manière la plus drastique de renoncer à la maternité, puisqu'elle est irréversible. Même la ligature des trompes n'est pas une contraception sûre à 100% !

L'histoire de Tatiana est extrême. Elle nous montre à quel point certaines femmes souffrent inconsciemment du refus volontaire de devenir mères. A quel point elles n'en parlent pas et à quel point ce mal-être sort sous forme de violence verbale utilisée comme

[547] *Cf.* Mc 10, 21.
[548] Jn 8, 11.

mécanisme de défense, attaquant le plus souvent leur entourage direct. A quel point cela enferme nos contemporains sur eux-mêmes et parasite les relations.

4.3.2.4. Une souffrance difficile à déceler

Le geste de mort que ces mères ont porté au plus intime d'elles-mêmes peut avoir des conséquences à long terme, pour elles et leur entourage. « Même une femme convaincue de se faire avorter est, elle aussi, blessée par cet acte. Psychologiquement, elle se déshumanise, mais elle n'en a pas conscience. Ses intimes le constatent, mais elle, elle fuit cette réalité, (…). La douleur est trop grande pour qu'on puisse lui faire face. Le refus de reconnaître ses troubles psychologiques peut durer des dizaines d'années avant que la femme en prenne conscience. »[549] Plus qu'un refus, ce peut être un refoulement, mécanisme inconscient, qui provoque ces troubles psychologiques. C'est pour ces raisons-là qu'un accompagnement spécifique de ces femmes en grande souffrance est indispensable.

En effet, en cas de catastrophe naturelle, d'attentat ou de crash d'avion, par exemple, où l'on recense de nombreux morts et donc de nombreuses autres personnes plongées dans le désarroi, une cellule de crise est rapidement mise en place, proposant un soutien psychologique pour accueillir les émotions violentes qui auront des répercussions sur la vie des personnes touchées.

Or, la survenue d'une grossesse non désirée est appelée un « accident » dû le plus souvent à un échec de la contraception, causant des dégâts matériels, corporels ou existentiels. Il y a donc bien urgence en situation de crise, en l'occurrence dans le fait de supprimer un embryon, un enfant potentiel, qui viendrait bousculer des plans où il n'a pas sa place. Nous retrouvons ici l'ambiguïté de la croyance en la maîtrise de la procréation dont j'ai déjà parlé dans le chapitre sur l'infertilité.

[549] Citation provenant du site www.sos-tout-petits-org, sur la page http://www.sos-tout-petits.org/questions_frequentes/SequellesPsychiques.html

4.3.3. « Une conspiration du silence »[550]

4.3.3.1. Une décision difficile à prendre

Le climat passionnel dans lequel est prise la décision d'avorter la rend souvent douloureuse, rarement sereine. Il est vrai que la plupart des femmes se sentent soulagées après l'intervention. Florence Allard, gynécologue, écrit cependant ceci au sujet des femmes qu'elle voit en consultation, dans l'avant-propos de son livre co-écrit avec Jean-Régis Fropo : « (…) même si je sens un malaise, la plupart m'affirment aujourd'hui qu'elles ne regrettent rien, qu'elles ne pouvaient faire autrement ; (…) Je me demande si ce n'est pas le résultat d'une conspiration du *silence* entretenue depuis trente ans sur cette souffrance devenue socialement une "souffrance interdite". Cela ne se fait pas de se plaindre après une IVG ! »[551]

Il convient de ne pas oublier que le choix d'interrompre une grossesse n'est pas du ressort de la femme seule. Souvent, comme je l'ai déjà dit, l'entourage exerce une pression sur elle et influence le choix ultime qui n'est pas forcément le sien. Conjoint, parents de mineures, le cercle proche de la femme enceinte s'approprie en quelque sorte son ventre, pour lui voler ce qu'elle a de plus intime, de plus divin[552], un embryon en cours de gestation qui, même dans le sein de sa mère, n'est pas en sécurité.

4.3.3.2. Reconnaissance du statut de l'embryon

La femme qui avorte peut ne pas avoir la même considération envers ce qui sort de son corps que celle qui fait une fausse couche au même stade de la grossesse. C'est le projet parental qui donne à l'enfant un avenir. Sans projet, pas d'avenir. Une femme qui avorte n'avait pas de projet pour l'enfant qu'elle avorte, donc il ne peut pas avoir d'avenir. C'est ce sur quoi attire notre attention Pascal Ide, médecin, prêtre et docteur en philosophie et en théologie, en disant que « certains proposent de définir la personne à partir non pas d'une caractéristique intrinsèque (individualité, âme spirituelle, capacité relationnelle), mais de la reconnaissance par autrui, en l'occurrence, le plus souvent, les parents. »[553]

En cas d'interruption de grossesse, la dernière attention que peuvent porter une mère et un père à leur enfant en devenir est de le confier à Dieu. Cette démarche n'est pas

---

[550] Expression provenant de : Florence Allard et Jean-Régis Fropo, *Le traumatisme post-avortement*, p. 12.
[551] *Ibid.*
[552] « Au milieu de toi, je suis saint » (Os 11, 9).
[553] Pascal Ide, « Le zygote est-il une personne humaine ? », dans *Nova et Vetera*, 2001/I, p. 57.

courante, particulièrement parce que la honte et la culpabilité empêchent une telle attitude, en tout cas sur le moment. Si un accompagnement spirituel est souhaité, même bien plus tard, c'est à ce moment-là que peut avoir lieu une prière de remise à Dieu, par exemple, ou tout autre rituel (lâcher de ballon, plantation d'un arbre, poignée de sable dans l'eau, écriture d'une lettre qui sera ensuite brûlée, etc.) symbolisant le laisser-partir de l'enfant qu'on n'a pas su ou pu accueillir. Ainsi, la parole de Jésus, « en vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait »[554], dans l'évangile selon Matthieu, attire notre attention sur l'importance de porter assistance aux plus petits, à Ses frères qui sont aussi nos frères, et ce, dès le sein maternel. En marquant le départ de leur tout petit vers un au-delà dont ils ne savent rien, les parents auront fait preuve d'amour envers lui. Et en faisant preuve d'amour envers lui, c'est à Jésus qu'ils manifesteront leur amour. Etre aidé dans cette démarche par un accompagnant spirituel pourra être le premier pas sur un chemin de guérison intérieure et de pardon.

4.3.3.3. Un chemin de solitude

Il convient de ne pas oublier non plus la solitude dans laquelle se trouvent plongées les femmes qui demandent une interruption de grossesse. Eliana[555], une Sud-Américaine travaillant en Suisse depuis quelques années dans le milieu paramédical, divorcée, mère de deux adolescents, s'est retrouvée enceinte peu de temps après avoir rencontré un homme. Ils ont hésité, puis pris la décision d'interrompre la grossesse. Eliana s'est réveillée en pleurs de l'anesthésie générale, comme c'est souvent le cas après une interruption de grossesse. Ensuite, elle a commencé à se poser des questions : « Où est-il allé, cet enfant ? »

Quelques années après avoir quitté le père de cet enfant, elle a de nouveau appris qu'elle était enceinte. Du même homme, qu'elle avait revu lors d'un voyage dans le pays où il avait déménagé. Le choc ! Elle ne pensait pas ça possible une deuxième fois ! Cet événement l'a de nouveau conduite à interrompre cette grossesse, non sans susciter ensuite des tensions internes : d'un côté un désir d'enfant, d'un autre la solitude (immigrée, compagnon absent avec qui le seul lien possible aurait été un enfant…).

---

[554] Mt 25, 40.
[555] Le témoignage complet d'Eliana se trouve dans les annexes.

Après quelques temps et plusieurs rêves d'enfants durant son sommeil, Eliana et son compagnon ont préparé une cérémonie pour laisser partir ces deux enfants. Ils ont allumé des bougies, lu un Psaume, écouté un chant invoquant l'Esprit Saint et dit une prière de remise à Dieu à Qui ils ont également demandé pardon.

Eliana a accompli un chemin spirituel suite à ces deux interruptions de grossesse. Elle a parlé avec un prêtre et reçu le sacrement de la réconciliation. « Si Dieu a pu me pardonner, m'a-t-elle dit, alors je peux me pardonner. Dieu est amour, Il pardonne. » Je lui ai demandé si elle se sentait vraiment pardonnée. « Je crois que oui, en parlant avec vous de tout ça, je le suis… En relisant ma vie, je m'aperçois que Dieu était toujours là… » A la question de savoir ce qu'elle voulait transmettre de son expérience, elle m'a répondu que c'était une page douloureuse qu'on écrivait à plusieurs, mais que l'important était ce qu'on en faisait. Elle en a fait un chemin intérieur et spirituel où elle a renoué avec Dieu.

Un accompagnement est souvent difficile, car les femmes concernées n'acceptent pas facilement l'entretien qu'on leur propose, ni de se confier sur ce qui les habite au plus intime de leur être. En somme, « les femmes ont gagné le droit de se taire et d'avorter seules. Peut-on faire l'économie de la culpabilité, de la souffrance, de la détresse ? Quel langage les femmes utiliseront-elles pour exprimer ce qu'elles ont refoulé ? Quels maux à la place des mots ? On parle des répercussions psychologiques d'une catastrophe naturelle ou accidentelle et pour l'avortement ce n'est "pas la peine" d'en parler ! (…) Il faut inventer quelque chose si l'on veut malgré tout tenter d'aider les femmes, car elles ne sortiront pas indemnes de cette solitude (…). »[556]

Plusieurs facteurs peuvent conduire à une interruption volontaire de grossesse. L'annonce d'une maladie ou d'un handicap en est un fréquent, établie sur la base d'examens prénataux.

4.3.4. Le diagnostic prénatal

4.3.4.1. La grossesse toujours plus médicalisée

Actuellement, le suivi de la grossesse comporte divers examens destinés à s'assurer que l'embryon puis le fœtus va bien, et donc à prévenir une vie handicapée. Les progrès scientifiques ont permis à la médecine fœtale de détecter de plus en plus tôt d'éventuelles malformations ou maladies chez l'enfant à naître. A l'espérance de la survenue d'un enfant

[556] Bernadette Avon, *A l'écoute du symptôme IVG. Accompagner la relation*, Lyon, Ed. Chronique Sociale, 2004, p. 47.

s'est substituée l'exigence d'un enfant sain. Après des années d'infertilité et de traitements, la femme, enfin enceinte, s'attend à ce que la médecine lui « prépare » un enfant en bonne santé. Si tel n'est pas le cas, « les équipes médicales posent le diagnostic, envisagent le pronostic. Puis soit on le surveille soit on le soigne soit on le tue. »[557] Frédérique Authier-Roux, psychologue clinicienne et psychanalyste, a travaillé à la maternité Antoine Béclère à Clamart dans le service du professeur René Frydman, puis à l'hôpital Nord à Marseille. Elle soulève la délicate question de l'eugénisme caché en chaque futur parent désirant au fond de lui un bébé imaginaire parfait…

« La rencontre avec une équipe de médecine fœtale est un moment d'échange intense, de paroles dites mais aussi de non-dits, de maladresses institutionnelles, de ce qui tombe sous le sens pour les parents ; de ce qu'ils peuvent constater et entendre à demi-mots dans les propos médicaux. Cet échange, aussi bien les parents que les médecins le redoutent, personne ne l'affectionne mais tous s'en souviendront. »[558] Un entretien réussi permettra aux personnes concernées de prendre une décision auto-déterminée dont ils pourront assumer les conséquences à long terme.

A l'évocation d'une maladie ou d'une malformation chez l'enfant à naître, se pose un dilemme pour les parents : poursuivre ou interrompre la grossesse ? C'est un véritable enjeu qui n'existait pas il y a quelques années, avant tous ces tests. Décider soi-même de la vie ou de la mort de son enfant *in utero* n'est pas chose facile ni naturelle pour des parents. Il s'agit de leur permettre de prendre leur propre décision et de les aider à en assumer les conséquences sur le long terme. Des contradictions avec leurs propres valeurs, leur foi religieuse, leur spiritualité, etc. pourront apparaître et il s'agira de les accueillir et de les résoudre du mieux possible. Car la « bonne » décision n'existe pas, c'est toujours la moins mauvaise qui est prise, dans un contexte donné, qu'un couple prend dans des circonstances imprévues et d'une grande brutalité.

4.3.4.2. Pistes pour l'accompagnement spirituel

Pour l'accompagnant spirituel, il va s'agir de guider le couple vers ce qui devra être sa propre décision, prise de manière la plus éclairée possible vu les circonstances. Il peut leur proposer de s'imaginer quelques mois ou quelques années plus tard, avec et sans l'enfant qui s'est annoncé. Puis de prendre la décision en fonction du ressenti : sont-ils plus

[557] Frédérique Authier-Roux, *Ces bébés passés sous silence. A propos des interruptions médicales de grossesse*, Ramonville Sainte-Agne, Erès, 2007[2], p. 16.
[558] *Id.,* p. 19.

à l'aise avec l'idée d'accueillir un enfant porteur d'une maladie ou d'un handicap ? Ou avec celle de continuer une vie avec le moins de complications possibles ? On peut aussi demander à chacun des deux parents comment il a surmonté une difficulté au cours de sa vie, lors d'une décision à prendre ou d'un accident, d'un deuil ou d'un autre coup dur. Quelles furent ses « bouées de sauvetage » ? Sa prière, sa quête de discernement dans l'écoute de l'Esprit saint, ses relais amicaux ou familiaux, la pratique d'un sport ou d'exercices de relaxation ?... La manière dont les personnes surmontent les épreuves est un indicateur pour aller de l'avant et les aider à faire un choix aussi difficile soit-il.

Spirituellement, la personne accompagnée peut se demander où est Dieu dans le tumulte qu'elle traverse alors qu'elle a fortement besoin de Lui. Une première piste consisterait, pour l'accompagnant spirituel, à inciter la personne à faire mémoire de tous les moments passés où elle a compté sur la présence de Dieu à ses côtés et sur ses bontés envers elle, tout en l'incitant à oser continuer de Lui faire confiance, à oser continuer de compter sur Sa fidélité. Pour ce faire, la lecture et la prière de certains psaumes peuvent être de solides relais : « Quand sur mon lit je pense à toi, je passe des heures à te prier. Car tu as été mon aide, à l'ombre de tes ailes j'ai crié de joie. Je m'attache à toi de toute mon âme, et ta droite me soutient. »[559]

4.3.4.3. Refuser les examens médicaux ?

Il existe des futurs parents qui refusent tout examen prénatal, pour des raisons souvent religieuses, philosophiques ou morales, considérant l'enfant comme un don de Dieu, qu'ils acceptent tel qu'il leur sera confié, avec ses forces et ses faiblesses. D'autres, ayant appris de quoi serait atteint leur enfant, mettent à disposition le temps restant de la grossesse pour se préparer à accueillir un tel enfant, souvent, soulignons-le, malgré les réticences des médecins et de leur entourage. Les auteurs de *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires* se posent la question de savoir si c'est une attitude encore acceptable de nos jours, tout en reconnaissant que ces couples-là ont une grande confiance en eux et en leur capacité à faire face à l'accueil d'un enfant handicapé.

[559] Ps 63, 7s.

« A-t-on le droit, si l'on prétend agir de manière responsable, de refuser le diagnostic prénatal ? »[560] Voilà une question importante. Tout dépend du but visé lorsque l'on se soumet à un DPN. En considérant l'enfant à naître comme un patient, ses parents s'enquièrent de son état de santé comme ils le feraient pour tout autre enfant déjà né. Une malformation ou une maladie détectées pendant la grossesse seraient alors à même d'être soignées dès la naissance ou même avant dans le cas de certaines pathologies opérables *in utero*. Cela permet également aux parents de se préparer à accueillir un enfant malade qui aura besoin de soins spécifiques dès sa naissance. Par contre, utiliser le DPN pour s'assurer de mettre au monde un enfant « parfait » est discutable.

Anne-Sophie et son mari ont refusé le DPN pour leur cinquième enfant. Ils avaient déjà perdu le premier et le quatrième dans des circonstances imprévues (thrombose pour le premier, maladie génétique inattendue pour le troisième). Anne-Sophie explique ainsi ce choix :

« Nous avons attendu 4 ans avant de nous lancer dans l'aventure de cette cinquième grossesse. Et pour Théophile[561], nous n'avons pas souhaité avoir de diagnostic prénatal et donc savoir dès la grossesse, s'il était atteint ou non de la maladie. Deux facteurs ont guidé notre choix. D'abord, nous ne voulions pas prendre le risque, avec l'amniocentèse, d'interrompre la grossesse alors que notre enfant pouvait être parfaitement sain. Ce risque était minime, certes, mais nous n'étions pas prêts à le prendre. Ensuite, nous ne voulions pas interrompre une vie comme celle de Vianney. Les enfants atteints d'une maladie lysosomale[562] ont des qualités humaines fabuleuses et sont une vraie source de richesse pour toute la famille.

Ce choix était très réfléchi, personnel, et lié à notre histoire familiale. Nous nous étions également renseignés sur les perspectives thérapeutiques et une molécule devait arriver. Nous sommes de nature très optimiste. A l'hôpital Necker (Paris), nous avons été accompagnés par une équipe formidable : les médecins nous ont bien informés sur la maladie et n'ont pas essayé de nous influencer. Heureusement. Pour moi, il est essentiel d'être libre de ses choix de vie : se laisser influencer par la famille, ou d'autres sources extérieures, peut être source de culpabilité.

---

[560] Suzanne Braga, « Consultation pour le diagnostic prénatal et préimplantatoire », dans Kind Christian, Braga Suzanne et Studer Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires*, p. 27.

[561] Ce prénom signifie « aimé de Dieu » ou « qui aime Dieu »…

[562] Une maladie lysosomale est une maladie rare, généralement génétique, due au dysfonctionnement d'une enzyme dans le lisosome (organite cellulaire) entraînant un mauvais fonctionnement de certains organes et évoluant vers le polyhandicap physique et / ou mental et souvent vers la mort.

C'est aussi une décision que l'on prend à deux, car cela peut avoir des conséquences terribles sur le couple. Nous avons beaucoup été guidés par la perte de notre fils aîné, épreuve qui a d'ailleurs renforcé notre couple. Dans notre entourage, personne ne comprenait vraiment notre prise de risques, mais nos proches ont été finalement un véritable soutien. Nous avons également rencontré de nombreuses familles qui faisaient le choix de ne pas garder leur enfant, souhaitant lui éviter une vie de souffrances. C'est un choix que je respecte.

Il s'est avéré que Théophile était lui aussi atteint de la maladie. Il est décédé il y a 6 mois. Je suis heureuse car l'on peut témoigner que lui et son frère n'ont pas souffert physiquement et ils ont été très aimés. La plus grande inquiétude pour un parent est la souffrance. Théophile marchait, semblait heureux, il est décédé dans son sommeil. Si les médicaments n'ont pas passé la barrière du cerveau, ils ont permis d'améliorer sa qualité de vie. Il a eu un concentré de vie magnifique, et pour moi, mon enfant a réussi sa vie. »[563]

Les parents concernés par ce type de dilemme et qui font le choix de limiter les examens médicaux et d'accueillir leur enfant malade ou handicapé traversent également des périodes de doute et de déception, certains ont davantage besoin d'être accompagnés qu'ils ne l'avaient imaginé au départ. Des questions relatives à ce que sera effectivement leur vie avec cet enfant-là, à la naissance d'autres enfants sains plus tard, ou relatives à la réaction de leur entourage, familial, amical, professionnel… Tant de questionnements qui devront être verbalisés, accueillis par une personne neutre et bienveillante qui les aidera à entamer leur chemin de guérison, à leur faire voir la force qu'ils ont au plus profond d'eux-mêmes pour faire face à la situation, travailler sur la culpabilité (« si mon enfant est malade, c'est à cause de moi, qui n'ai pas su arrêter de fumer / de boire de l'alcool / de pratiquer tel sport / modérer mon stress au travail… »), retrouver une relation pacifiée avec eux-mêmes, avec les autres et avec Dieu (« qui est Dieu pour permettre la maladie de mon enfant ? »).

4.3.5. Le diagnostic préimplantatoire

4.3.5.1. Un sujet politique

Le diagnostic préimplantatoire permet d'analyser un embryon conçu *in vitro* pour y dépister d'éventuelles anomalies avant son implantation dans l'utérus. Jusqu'à maintenant,

[563] Témoignage tiré de : http://www.magicmaman.com/,diagnostic-prenatal-temoignage,2521956.asp.

les couples suisses les plus aisés se sachant porteurs de graves maladies génétiques (mucoviscidose, myopathie, hémophilie, p. ex.) pouvaient se rendre à l'étranger où cette pratique est en vigueur (en France, en Belgique, aux Pays-Bas ou encore en Espagne, par exemple). Les autres pouvaient tenter une grossesse tout en sachant qu'un diagnostic prénatal mauvais conduirait à une IMG en cas d'enfant atteint par l'affection génétique redoutée, sans compter le risque accru de fausses couches dû à la biopsie du liquide amniotique pour établir le diagnostic prénatal. Avec le DPI, les expériences douloureuses consécutives à une IMG parfois tard dans la grossesse peuvent ainsi être évitées au couple.

Le 3 juin 2014, le Conseil national a accepté par 138 voix contre 38 et 13 abstentions de lever l'interdiction du DPI. Soumis à la votation populaire le 14 juin 2015, l'arrêté fédéral concernant la modification de l'article constitutionnel relatif à la procréation médicalement assistée et au génie génétique dans le domaine humain (diagnostic préimplantatoire) a été accepté à 61,9% des voix. Le 5 juin 2016, la révision de la Loi sur la Procréation médicalement assistée ou LPMA a été acceptée par 62,4 % des votants. Les couples risquant de transmettre une maladie grave à leur enfant pourront donc désormais recourir au DPI en Suisse. Notons que la trisomie 21 fait églement partie des maladies qui pourront être dépistées par ce biais.

4.3.5.2. Un sujet confessionnel

La Conférence des évêques suisses avait divulgué un communiqué de presse disant notamment que « contrairement à une opinion répandue, la médecine et la politique ne vont pas dans le sens du progrès. En effet, une société ne devient pas meilleure lorsqu'elle s'autorise à sélectionner ceux qu'elle considère comme "les bons" et à éliminer les autres. Une société est authentiquement humaine lorsque, tout en luttant contre la souffrance et la maladie, elle se montre capable d'accueillir chaque personne dans sa dignité, et de faire une place aux plus petits et aux plus vulnérables des enfants des hommes. Fort de ce principe humain et évangélique, l'Eglise refusera toujours de considérer le tri, la sélection et l'élimination d'êtres humains comme un progrès. Elle plaide au contraire pour une orientation de la technique vers des solutions novatrices et respectueuses de toute vie humaine. »[564]

[564] Conférence des évêques suisses, communiqué de presse, 5 juin 2014, *Inquiétude pour la protection de la vie*, texte intégral sur le site Internet de la CES : http://www.eveques.ch/documents/communiques/assemblee-de-la-ces-a-einsiedeln3

Durant les semaines avant la votation de juin 2015, les Eglises chrétiennes de Suisse[565] ont fait paraître chacune un communiqué, toutes refusant le DPI. « On ne choisit pas ses enfants », titre la FEPS. « Le danger, c'est que la vie humaine soit traitée comme une marchandise », dit quant à lui le RES. Mais ce que le communiqué souligne également, et qui est important pour ma recherche, c'est l'accompagnement qui devrait être offert aux parents concernés par le handicap ou la maladie de leur enfant. « La souffrance des parents et des proches confrontés à la maladie grave de leurs descendants doit être prise au sérieux. Mais plutôt que de tenter d'éviter la naissance d'un enfant qui pourrait être gravement malade, les mesures d'accompagnement et de soutien aux parents dont l'un des descendants est atteint d'une maladie grave devraient être renforcées. »[566]

Il est à noter en effet que bien souvent, les parents se retrouvent seuls face à leurs soucis et à leurs contraintes avec un enfant malade. La FEPS mentionne que « nous sommes toutes et tous créatures voulues par Dieu. Pour Lui, aucune créature ne doit être rejetée (1 Tim 4, 4[567]). On ne peut donc ni tester, ni sélectionner la vie humaine. L'attitude fondamentale d'ouverture à la vie doit se refléter dans les conditions qu'offre la société pour que chaque enfant soit le bienvenu ; pour que ses parents aient toutes les raisons de l'accueillir avec joie, mais aussi avec courage ; pour que les parents obtiennent tout le soutien nécessaire. »[568]

Comme tout progrès, le DPI comporte des risques et des dérives qu'il faut prendre en considération. Il est déjà lui-même un produit de la FIV sans laquelle il n'est pas possible. Les évêques suisses ont raison de se demander comment les personnes handicapées voyant leur dignité remise en cause reçoivent une telle nouvelle. Dans la perspective de l'accompagnement spirituel, il s'agit toujours de ne pas juger les personnes, mais de les aider à accéder à leur vérité, à se sentir unifiées dans le choix de vie qu'elles font pour leur permettre de continuer leur propre chemin tout en les aidant à se sentir et à rester reliées à Dieu. Et ce n'est pas en dressant une liste des maladies plus ou moins graves susceptibles d'être justifiables pour un DPI que l'on progressera dans l'accompagnement humain. « Une telle liste signifierait aux personnes vivant actuellement avec ces handicaps qu'il aurait mieux valu qu'elles ne vivent pas. Une telle stigmatisation de personnes fragiles suscite la juste réaction des associations de personnes ou de parents

[565] La CES (Conférence des évêques suisses), la FEPS (Fédération des Eglises protestantes de Suisse) et le RES (Réseau évangélique suisse).
[566] Communiqué du 12 mai 2015 à lire en intégralité en suivant ce lien : http://www.evangelique.ch/sites/default/files/20150512_DPI.pdf.
[567] « Car tout ce que Dieu a créé est bon, et rien n'est à rejeter si on le prend avec action de grâce. »
[568] http://www.kirchenbund.ch/sites/default/files/media/pdf/stellungnahmen/150401_sek_pid_short_fr.pdf.

de personnes handicapées. (…) Le DPI se focalise sur le handicap et non sur la personne handicapée. »[569]

Pensons aux aînés des fratries, eux-mêmes peut-être atteints d'un handicap ou d'une maladie et étant passés à travers les mailles du filet sélectif… « Par exemple, l'hémophile qui apprend que sa mère est enceinte et risque d'avoir un autre hémophile. Faudrait-il lui dire que celui-là ne survivra pas par décision parentale ? La culpabilité de ces enfants aînés est particulière. Elle existe dans tous les cas, puisqu'ils ont vécu une profonde agressivité, des souhaits de mort à l'égard du fœtus, comme ils en auraient eu à l'égard du nouveau-né. Mais, dans le cas présent, leur vœu, leur souhait le plus caché, le plus secret se trouve réalisé. Qu'il soit exaucé aussi vite risque de les culpabiliser. Leur pensée prend tout à coup une toute-puissance magique. »[570]

Notons qu'un argument avancé par les personnes favorables au DPI qui se sont exprimées avant la votation est qu'il serait moins traumatisant pour la mère et le couple de pouvoir choisir de faire implanter uniquement des embryons sains plutôt que de subir un avortement au cours d'une grossesse déjà bien avancée. Cela met en lumière le fait qu'avorter comporte bien un risque de traumatisme psychique après l'intervention, ce qui n'était pas forcément mis en avant lors des débats pour le régime du délai ou pour le remboursement de l'intervention par les caisses-maladie…

4.3.5.3. Ambiguïté des sentiments

Teresa lutte depuis plusieurs années pour mener une grossesse à terme, après trois fausses couches, plusieurs inséminations artificielles et deux FIV qui ont échoué. Elle a 40 ans et a découvert au cours d'examens médicaux approfondis qu'elle était porteuse d'une maladie génétique, le syndrome de Turner. Si elle est enceinte d'une fille, celle-ci sera de petite taille, stérile et aura plusieurs problèmes de santé (pathologies cardiaques, rénales…), détectables *in utero* grâce au diagnostic prénatal. Elle m'a confié que dans ce cas-là, elle avorterait… Elle n'a pas les moyens de se rendre à l'étranger pour effectuer un DPI dans le cadre d'une FIV. D'un côté, elle lutte pour enfin devenir mère, d'un autre, si elle attend une fille, elle interrompra sa grossesse. Toute la question du « droit à l'enfant »,

[569] François-Xavier Putallaz, « Les enjeux du diagnostic préimplantatoire », dans *Nova et Vetera*, 90/1, 2015, p. 107.
[570] Michel Soulé, « L'impact psychologique sur les aînés et sur les grands-parents », dans René Frydman et Muriel Flys-Trèves, *Mourir avant de n'être ?,* p. 154s.

a fortiori du « droit à l'enfant sain » ressurgit ici, puisque la médecine avance de plus en plus dans ce domaine.

4.3.5.4. Qui est responsable ?

Les questions qui ressortent de ces réflexions sont les suivantes : quelle est aujourd'hui la responsabilité d'un couple acceptant sciemment de mettre au monde un enfant malade, parfois lourdement handicapé ? Et comment prendre en compte la situation des enfants qui naissent avec une malformation ou une grave maladie génétique ? Ces enfants ont-ils voix au chapitre ?

En France, l'arrêt « Perruche »[571] reconnaît depuis 1989 le « préjudice d'être né » et la responsabilité médicale dans la détection de malformation chez le fœtus. Il a pris de plus en plus d'importance ces dernières années dans les débats autour du handicap, de l'eugénisme et de l'avortement.

Le peuple suisse, quant à lui, se souvient du discours de Luc Recordon, élu écologiste vaudois, atteint d'un handicap congénital très lourd, à savoir le syndrome de Holt-Oram. Il l'a prononcé au Conseil national le 16 juin 2005[572]. Il dit dans cette intervention qu'il aurait préféré ne jamais être né. A l'instar de Job, dans l'Ancien Testament, qui dit ceci : « Périsse le jour où j'allais être enfanté et la nuit qui a dit : "Un homme a été conçu !" »[573] Luc Recordon évoque aussi dans l'interview de l'article du *24 heures* le risque d'isolement dû à la raréfaction de certaines maladies du fait du DPI.

En effet, s'il est accepté et proposé aux couples porteurs de gènes déficients et risquant de transmettre une maladie génétique à leur enfant, de nombreux cas de maladies seront évités. Le nombre de personnes atteintes diminuera, soit parce que leurs parents n'auront pas eu recours à cet examen médical, la conception ayant eu lieu naturellement, soit parce qu'ils l'auront refusé et que dans les deux cas ils auront choisi de poursuivre la grossesse malgré la détection de la maladie grâce au diagnostic prénatal.

Ces enfants, puis ces adultes, ne risquent-ils pas d'être stigmatisés tout au long de leur vie en incarnant le refus d'un « progrès » qui leur fera voir souvent de manière violente qu'en fait, ils ne devraient pas être nés ? A quelles complications psychologiques, spirituelles et existentielles nous heurterons-nous ces prochaines années ? Comment

[571] Du nom de Nicolas Perruche né gravement handicapé parce que sa mère a contracté la rubéole durant sa grossesse, maladie qui n'a pas été diagnostiquée. De ce fait, elle n'a pas pu l'interrompre…
[572] Texte intégral sur le site du journal *24 heures* en suivant ce lien : http://www.24heures.ch/suisse/luc-recordon-homme-aurait-prefere-naitre/story/18416220
[573] Job 3, 3.

accompagnerons-nous des personnes qui culpabiliseront d'être en vie dans un état de lourd handicap parce que leurs parents l'auront souhaité ainsi ? Comment prendrons-nous en compte ces parents-là qui auront en quelque sorte inoculé la maladie et la souffrance à leur(s) enfant(s) ? Un parent « suffisamment bon » ne désire-t-il pas d'abord la santé et le bien-être pour son enfant ?

4.3.6. L'interruption médicale de grossesse[574]

4.3.6.1. Terminologie

Nous avons vu que le DPN conduisait souvent à une interruption de grossesse en cas de malformation ou de grave maladie. Dans le jargon, on l'appelle « interruption *médicale* de grossesse », ou « interruption *thérapeutique*[575] de grossesse », pour souligner qu'il ne s'agit pas d'un avortement « de confort », c'est-à-dire d'une interruption *volontaire* de grossesse parce que survenant au « mauvais » moment. Or une IMG est aussi et toujours *volontaire*. Lorsque j'ai demandé à Mariella si elle était d'accord de témoigner, elle m'a répondu ceci : « Je n'ai pas vécu un avortement, mais une interruption médicale de grossesse. »

4.3.6.2. Le poids de la responsabilité

Le poids et la responsabilité qui incombent à des parents pour leur enfant désiré et chéri *in utero* est inimaginable pour qui ne l'a pas vécu. Demander une interruption de grossesse pour cause de malformation du fœtus n'est en effet pas comparable à une interruption de grossesse pour motifs psycho-sociaux (impossibilité d'accueillir un enfant à ce moment-là dans sa vie pour des raisons diverses), mais s'apparente davantage à une fausse couche et implique donc un accompagnement identique à celui du deuil périnatal.

La responsabilité des parents s'en trouve exacerbée, puisque c'est à eux qu'incombe la lourde tâche de décider de l'avenir de leur enfant. « Ce n'est que dans une relation où médecins et patientes échangent sereinement autour de ces choix difficiles que le couple a la possibilité d'identifier au plus profond de lui-même ses propres valeurs,

---

[574] Ci-après abrégée IMG.

[575] Un terme qui surprend, car il est généralement associé au soin, à la guérison, donc à la vie… En médecine, il est employé non seulement pour parler des interruptions de grossesse pour cause de malformation mais aussi pour des arrêts de traitement dans les cas de maladies au stade terminal lorsque la famille prend la décision de « débrancher » le patient. On parle alors d' « arrêt *thérapeutique* »…

désirs, limites et responsabilités envers eux-mêmes, leur enfant et la société. »[576] Envers Dieu aussi, à mon sens.

Mariella et son mari ont pris la décision d'interrompre la première grossesse à 22 SA, suite à la détection de plusieurs anomalies consécutives à un virus (le cytomégalovirus qui se transmet en général par la salive, les larmes ou l'urine d'enfants en bas âge et qui passe ensuite chez le fœtus qui développera des atteintes neurologiques, hépatiques, digestives, et manifestera un retard de croissance intra-utérin) contracté dans les toutes premières semaines de la grossesse. Elle m'a exprimé ainsi son ambivalence, renforcée par sa foi chrétienne : « Je me suis questionnée : pouvais-je choisir à la place de Dieu ce qu'il fallait pour cet enfant ? Et en même temps, on a aujourd'hui tous les moyens de ne pas mettre au monde un enfant qui va souffrir. »

Yvan Vial, spécialiste en médecine fœtale, souligne que « l'interruption médicale de grossesse n'est jamais la solution, mais elle peut dans certaines conditions être une des alternatives face à la gravité d'une malformation ou de ses conséquences sur la vie maternelle. »[577] Un argument repris par la psychiatre Anne Danion-Grilliat : « L'IMG n'est jamais la "bonne solution" : c'est une des solutions, considérées par le couple et les médecins comme peut-être "la moins mauvaise" ! »[578] Pourquoi ? Parce qu'il convient de ne pas favoriser une société devenant de plus en plus eugéniste en donnant systématiquement le droit à des parents de disposer de la vie de leur enfant à naître, même imparfait et malade, « *en se cachant* derrière le principe éthique de l'autonomie de la personne »[579], en l'occurrence de l'enfant à naître. Je pense qu'il est important que le corps médical informe les parents de ce dont souffre exactement leur enfant et des conséquences que cela pourra avoir sur leur avenir. Plus les parents seront au fait de l'état de la situation, plus ils pourront prendre une décision en connaissance de cause. Pour cela, il est nécessaire qu'ils soient également bien entourés psychologiquemnt voire spirituellement, car cela engage aussi un éventuel cas de conscience autant s'ils décident de garder un enfant souffrant que si l'interruption de grossesse est décidée.

---

[576] Yvan Vial, « Le point de vue du spécialiste en médecine foetale », « Peut-on proposer l'interruption volontaire de grossesse pour raison médicale ? », dans Thiel Marie-Jo (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 209.
[577] *Id.,* p. 210.
[578] Anne Danion-Grilliat, « Le point de vue du médecin psychiatre », dans : « Peut-on proposer l'interruption volontaire de grossesse pour raison médicale ? », Dans : Thiel Marie-Jo (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 211.
[579] *Id.*, p. 213.

Le cœur d'une maman a parlé : comment envisager que son enfant souffre ? Raphaël[580] m'a aussi tout de suite dit que la décision d'interrompre la grossesse à cause d'une trisomie 13 ou 18 n'avait pas été difficile à prendre. « Mais, dit-il, j'ai ressenti de l'injustice dans ce qui nous arrivait. L'enfant était désiré. Il a eu sa place dans notre famille, on lui a donné un prénom, c'était une petite fille. On l'a accompagnée dans ce qu'elle avait à vivre avec nous. »

4.3.6.3. Accompagner… l'accompagnant

Les parents qui savent qu'ils vont perdre un enfant en cours de grossesse devraient pouvoir être accompagnés pour… accompagner eux-mêmes leur enfant dans ce qu'il a à vivre avec eux, pour le court laps de temps qu'il leur est donné de vivre ensemble. Car « dans la mesure où leur souffrance est reconnue, que leur projet de vie est inclus dans le discours médical et que la dignité de leur enfant est considérée au-delà de son handicap, les parents vont, conscients des différents enjeux et de l'extrême difficulté de ce choix, construire leur avenir au travers d'un consensus qui leur permettra sûrement, plus tard, de donner un sens à leur vécu. »[581]

Il peut s'agir pour les parents d'acheter une peluche qui sera placée avec leur enfant dans son cercueil, de lui donner un prénom, de lui parler, de prier pour lui, de préparer une petite cérémonie de bénédiction ou de baptême s'il naît vivant, ou de remise à Dieu s'il naît mort.

Souvent, un premier sentiment qu'on pourrait qualifier de rejet fait que les parents veulent qu'on leur « enlève » rapidement l'enfant « responsable » d'une si grande souffrance. « L'enfant imaginé alors est brutalement désinvesti pour préserver l'enfant imaginaire à venir. Le fœtus à éliminer est réduit à la malformation, l'enfant n'est plus représentable et les couples ne peuvent donc pas en parler, pas plus que les équipes médicales souvent trop pressées : elles pensent ainsi protéger la mère en l'endormant, en

[580] Raphaël est le seul papa qui a témoigné. Lui et son épouse ont perdu une petite fille, Elisabeth, à 13 SA suite à une interruption thérapeutique de grossesse (ci-après abrégée ITG) pour une grave malformation. Elle n'aurait pas vécu plus de 2 ans, probablement dans une grande souffrance. Ils ne se sentaient pas capables d'affronter cela alors qu'ils avaient déjà une fille de 2 ou 3 ans. Un fils est venu agrandir la famille quelques années après. Son témoignage complet se trouve dans les annexes.

[581] Yvan Vial, « Le point de vue du spécialiste en médecine foetale », « Peut-on proposer l'interruption volontaire de grossesse pour raison médicale ? », dans Thiel Marie-Jo (dir.), *Quand la vie naissante se termine,* p. 209.

subtilisant l'enfant, alors qu'elles ne font qu'éviter le problème et fuir la relation avec les patients. »[582]

Dans un deuxième temps, prendre conscience qu'il ne s'agit pas seulement là d'un « problème à gommer » mais d'une vie d'enfant qui va s'éteindre précocement, doit engager un processus d'accompagnement des parents de cet enfant encore vivant *in utero.* « Il s'agit donc pour le médecin, dès l'annonce, de restaurer d'emblée l'existence d'un enfant et de ses parents en parlant de lui comme d'un enfant porteur d'une maladie ou d'une malformation, et non comme par exemple d'"un anencéphale" ou d'une autre malformation. »[583] Cette démarche ne peut être qu'encouragée, pour profiter de tous les instants ensemble, du moment présent, qui, une fois la mort arrivée, permettra de se souvenir de tel jour où on s'est promené à tel endroit, ou de tel lieu visité, de telle église dans laquelle on a allumé une bougie... On peut créer bon nombre de rituels correspondant à la vie de famille, aux intérêts ou aux envies du couple : par exemple, Mariella prenait des bains, moment de complicité avec sa fille. On peut aussi acheter ou confectionner une bougie qu'on allumera ultérieurement aux grandes occasions (anniversaires, Noël, fêtes de famille…) pour signifier la présence qui compte de l'enfant disparu.

4.3.6.4. Un deuil nécessaire

« Chaque interruption de grossesse est une blessure et, comme toute blessure, elle est douloureuse et laisse une cicatrice. »[584] Interrompre une grossesse à cause d'une malformation, c'est perdre un enfant qui était désiré, c'est perdre une grossesse qui était investie, c'est un avenir qui se ferme. Une phase de deuil s'ensuit, nécessaire pour continuer le chemin dans la vie. De grandes similitudes apparaissent entre une IMG et une fausse couche quant à l'accompagnement des parents endeuillés. Cependant, dans le premier cas, la mort de l'enfant est planifiée. Dès lors, il s'agit aussi de prendre en compte l'équipe médicale qui va devoir affronter cette mort programmée. « Pour les médecins, répondre par le choix de mort de ce bébé est la manifestation d'un renoncement doublé

[582] Didier David, « Anomalies fœtales, deuil et représentations psychiques », dans René Frydman et Muriel Flys-Trèves, *Mourir avant de n'être ?, p. 85.*
[583] Maryse Dumoulin et Anne-Sylvie Valat, « L'enfant mort en maternité : les rites d'accompagnement de l'échographie aux funérailles », dans René Frydman et Muriel Flys-Trèves, *Mourir avant de n'être ?, p. 113.*
[584] Suzanne Braga, « Consultation pour le diagnostic prénatal et préimplantatoire », dans Kind Christian, Braga Suzanne et Studer Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires,* p. 27.

d'un aveu d'impuissance. »[585] Ce qui peut entraîner des maladresses envers la mère. Nadège[586] a subi une IMG à 19 SA pour une trisomie 21 et une maladie létale de son petit garçon. « J'ai été mal encadrée, on a refusé de me montrer mon fils et j'ai eu du mal à faire le deuil », résume-t-elle.

L'état d'esprit dans lequel le corps médical se trouve lorsqu'il doit annoncer une mauvaise nouvelle, puis pratiquer l'intervention, n'est pas dénué d'émotions diverses auxquelles il est renvoyé. Monique Hébrard relate ce qu'a ressenti le docteur Jean Thévenot lorsqu'il a pratiqué une IMG pour cause de trisomie 21 : « Le médecin vit, lui aussi, un moment de grande intensité dramatique. "J'accueille dans mes grandes mains ce petit bonhomme qui doit peser quelque 150 à 200 grammes, mais qui reste un modèle réduit de l'humain que je suis. Il est étonnamment beau : les traits sont fins et la peau douce; les pieds et les mains sont finement dessinés, semblant prêts à se mettre en mouvement; mais ils ne bougent plus... Je le prends dans une main; il est tout chaud, et je me dis, comme chaque fois, que j'aurais pu être lui, qu'il aurait pu être moi, et je m'interroge sur le sens de nos vies et de nos morts respectives..." Puis Marie l'embrasse et le colle sur sa poitrine. Emotion maximum. »[587]

4.3.6.5. Accompagner la mort en salle de naissance

La formation des gynécologues-obstétriciens, des sages-femmes et des infirmières puéricultrices ne prépare pas ou très peu à ce type d'intervention. Peut-on en effet se préparer à la mort d'un bébé ? Accompagner la mort en salle de naissance est toujours très violent. Dans les hôpitaux publics et universitaires où s'effectuent la plupart de ces IMG, le personnel médical présent répond parfois à une réelle vocation en s'occupant de ces mères et de ces pères qui s'apprêtent à accueillir un enfant mort.

Mais la plupart sont pris au dépourvu et confrontés à leur propre émotion. « Je me souviens de cette gynécologue, en salle de naissance, qui ne parvenait pas à prendre la main du bébé mort et à la déposer dans celle de la mère accouchée, il a fallu que je lui montre que c'était possible et qu'elle aussi était capable de le faire »[588], note Frédérique

[585] Frédérique Authier-Roux, *Ces bébés passés sous silence. A propos des interruptions médicales de grossesse*, p. 27.
[586] Le témoignage complet de Nadège se trouve dans les annexes.
[587] Monique Hébrard, *Avortement. La parole confisquée*, p. 118. La citation du médecin provient des Cahiers Laennec, 4e trimestre 2002 (d'après une intervention aux Semaines sociales 23-25 novembre 2001). Note de l'auteure.
[588] Frédérique Authier-Roux, *Ces bébés passés sous silence. A propos des interruptions médicales de grossesse*, p. 62.

Authier-Roux. Les médecins se souviennent longtemps de ces histoires de bébés morts qui restent enfouies en eux s'ils n'arrivent pas à en parler. Tout traumatisme se guérit, si l'on en parle… Eux aussi sont à accompagner par les équipes de soutien psychologique et spirituel, car « la mort de ces bébés renvoie les médecins à leur savoir qui n'est pas tout puissant, mais aussi au fait qu'ils ne peuvent pas tout. »[589] Et s'en remettre à Plus Grand que soi requiert une certaine humilité, confiance et espérance.

4.3.7. Vers un accompagnement spirituel plus généralisé en cas d'interruption de grossesse

4.3.7.1. Sur un chemin de pardon

Le chemin de vérité vers la libération de ce qui enchaîne voire emprisonne peut comporter des étapes plus ou moins longues et plus ou moins difficiles dans un monde qui se déchristianise de plus en plus. « La banalisation de l'avortement est une piste d'explication intéressante au cynisme de cette génération face à l'annonce de l'amour de Dieu le Père. Quel défi pour les croyants aujourd'hui ! Nous sommes en face d'une génération pour qui l'annonce de la mort du Fils de Dieu par amour pour nous est devenue incompréhensible, voire insupportable. »[590] Une femme qui estime avoir commis une faute morale en demandant une interruption de grossesse, qui regrette son geste et qui demande pardon à Dieu (avec un pasteur, un prêtre ou tout(e) autre frère ou soeur en Christ pour témoin) parcourt un beau chemin de vérité et de libération. « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera »[591], dit Jésus.

Ne plus se mentir à soi-même, vouloir donner à son bébé une place dans son cœur, en Dieu, lui demander pardon pour le geste commis, demander pardon à Dieu, est un magnifique chemin vers la vérité et la vie. « Je suis le chemin et la vérité et la vie »[592], dit Jésus. Encore faut-il non seulement que la femme ose franchir le pas d'aller voir un pasteur, un prêtre, un aumônier ou un autre accompagnant spirituel et que ce dernier fasse preuve d'une assez grande ouverture pour l'accueillir et l'accompagner sur ce chemin

---

[589] *Id*., p. 69.
[590] Michel Hermenjat, *Cet enfant qui m'a manqué. Parole d'homme face à l'avortement*, Paris, Ed. Première Partie, 2012, p. 104.
[591] Jn 8, 31b-32.
[592] Jn 14, 6.

d'authenticité et de pardon, sans la juger ni la condamner. Elle-même sait que ce qu'elle a fait est grave (au sens étymologique du terme, c'est-à-dire lourd).

« Un enfant est plus lourd à porter dans sa conscience que dans ses bras »[593], est même allée jusqu'à dire une femme ayant avorté. L'aider à porter et à déposer un bout de ce fardeau serait manifester la grâce de Dieu qui accueille sans conditions celui ou celle qui croit en Lui. Interrompre une grossesse est un passage par la mort, celle de son enfant, qui peut permettre à sa mère de faire le deuil de souffrances plus enfouies pour repartir dans la vie allégée. Commencer par faire le deuil de cet enfant s'avèrera difficile dans le cas où l'on nie son existence et *a fortiori* sa mort. Cela revient à refuser la réalité, à nier sa vérité.

Monique Hébrard cite Jean-François Collange[594], anciennement professeur d'éthique à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg qui s'est exprimé ainsi dans le numéro de *Réforme* du 21 janvier 1995 : « En raison du discours tenu par l'Eglise catholique sur ces problèmes, croit-on vraiment qu'une femme en détresse viendra trouver un prêtre pour s'ouvrir à lui de ces questions ? On pourrait même douter qu'elle vienne trouver un pasteur tant l'image est imprégnée dans les mentalités que l'Evangile n'est pas là pour accueillir ceux qui souffrent et les aider à trouver des solutions à leurs problèmes, mais pour énoncer des principes *a priori*, pour juger et peut-être pour condamner. »[595]

J'ose croire que cette réflexion datant de près de vingt ans est désuète et que pastoralement, les prêtres et les pasteurs ont fait leur la parole de Jésus selon laquelle ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin d'un médecin, mais les malades[596]. Je constate en tout cas que le pape François s'y confronte publiquement depuis le début de son pontificat et c'est positif. Rappelons qu'une femme qui avorte est une femme qui souffre et qui a besoin d'écoute, d'attention, d'amour inconditionnel.

4.3.7.2. Et les pères ?

Les pères aussi souffrent de la perte de leur enfant à naître, qu'elle soit accidentelle (fausse couche) ou programmée. Bertille[597] a fait une fausse couche entre ses deux enfants et a été frappée par le manque d'égards envers le papa qui s'est senti mis de côté par

[593] Philippe de Cathelineau, *Les lendemains douloureux de l'avortement. Quand Rachel pleure ses enfants*, Chambray-lès-Tours, Ed. C.L.D., 2003, p. 112.
[594] S'exprimant dans la revue *Réforme* du 21 janvier 1995. Note de l'auteure.
[595] Monique Hébrard, *Avortement. La parole confisquée*, p. 154.
[596] *Cf.* Mt 9, 12.
[597] Le témoignage complet de Bertille se trouve dans les annexes

rapport à la mère et au fœtus. Elle souligne l'importance de ne pas sous-estimer cette souffrance-là. Leur implication dans l'interruption de grossesse de leur compagne est variable : souvent ce sont eux qui la demandent, n'étant pas prêts à assumer leur paternité. Parfois, ils la subissent et en souffrent, n'ayant pas leur mot à dire. Rarement, ils ne sont pas au courant qu'un petit être issu d'eux-mêmes avait commencé son développement dans le ventre d'une femme qui ne le leur dira jamais…

Michel Hermenjat fait partie de ceux qui en ont souffert. Avec sa compagne qui deviendra sa femme et avec qui il aura d'autres enfants par la suite, ils ont décidé d'interrompre la première grossesse, survenue alors qu'ils étaient très jeunes. Il est rare qu'un homme parle de l'avortement. Le livre de Michel Hermenjat est à la fois un témoignage précieux et une analyse des enjeux sociaux et spirituels d'une telle démarche, de la part d'un homme croyant qui a réfléchi à son acte, qui l'a regretté et qui s'interroge sur la responsabilité des hommes dans l'avortement. Il ouvre également une belle piste d'accompagnement spirituel tout en soulignant qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien ni croyant pour aimer ses enfants et protéger leur vie.

Grâce à l'histoire de David et Bethsabée, Michel Hermenjat a entendu retentir l'espérance au creux de la culpabilité et de la douleur. « C'est moi qui m'en vais vers lui, mais lui, il ne reviendra pas vers moi »[598], dit le roi David à propos du fils qu'il a eu avec Bethsabée, la femme d'Urie, un officier de la garde du roi, qu'il a fait tuer pour s'approprier Bethsabée. Ce qui avait profondément « déplu au Seigneur »[599]. L'attente de retrouver un jour son enfant trop tôt disparu le consola comme elle consola Michel Hermenjat qui put alors faire son deuil. Cette parole, « je m'en vais vers lui », peut servir de point de départ pour un accompagnement spirituel d'une mère ou d'un père qui désire se mettre en route sur un chemin de deuil, d'amour inconditionnel.

4.3.7.3. L'avortement comme début d'un cheminement spirituel

Maryline[600] a avorté il y a une vingtaine d'années de son quatrième enfant arrivé par surprise. Entre le moment où elle a effectué la demande d'interruption de grossesse et l'intervention, il s'est écoulé trois semaines durant lesquelles elle a perdu la foi : « Je ne pouvais pas croire en Dieu si je ne croyais pas en la vie », pensait-elle sans mettre cette

[598] 2 S 12, 23d.
[599] *Cf.* 2S 11, 27c.
[600] Le témoignage complet de Maryline se trouve dans les annexes

idée en regard du verset de la première épître de Jean qui dit que « si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur »[601].

Juste avant l'intervention, le médecin lui a demandé si tel était bien son choix. Elle a répondu affirmativement tout en priant intérieurement Dieu de l'aider à traverser cette épreuve. Elle s'était en fait exclue elle-même de devant sa face, se croyant indigne de son amour inconditionnel. En Lui demandant de l'aider, dans une attitude de conversion, elle demandait en même temps son pardon pour ce geste.

« Si tu connaissais le don de Dieu... »[602] répond Jésus à la Samaritaine s'étonnant qu'un étranger lui demande de l'eau. S'ensuit un dialogue où Jésus, modèle d'accompagnant spirituel, la conduit vers sa vérité, vers la vérité qui libère. Adorer le Père en esprit et en vérité[603] nous relie en effet à nous-mêmes, nous permet de nous reconnaître tels que nous sommes, nous pacifie avec nous-mêmes et avec Dieu. Puisqu'Il est esprit[604], rien ne peut le séparer de personne.

Dans l'Evangile, les esclaves sont ceux qui font leur propre loi et qui ne comptent que sur eux-mêmes. Les enfants, par contre, sont ceux qui acceptent d'être nés d'un Père et de ne pas être leur propre maître. Accepter sa condition de créature, d'être enfanté, c'est se sentir libre intérieurement, parce qu'aimé par un Dieu Père. Le dominicain Thimothy Radcliffe nous éclaire magnifiquement sur ce qu'est la liberté : « La liberté n'est pas juste de pouvoir choisir entre plusieurs possibilités (…). C'est une façon de partager la vie de Dieu et cela réclame de nous une sorte de mort et de résurrection. C'est effrayant. Il nous faut du courage pour laisser ce Dieu qui est auprès de nous nous libérer et nous combler de joie. »[605]

Maryline m'a dit ne jamais avoir culpabilisé après son interruption de grossesse. En fait, elle culpabilisait de ne pas culpabiliser ! Son enfant a sa place dans son coeur et dans sa famille, comme tous ses autres proches défunts. L'histoire de Maryline nous montre qu'un avortement peut aussi être une expérience de foi et une ouverture spirituelle au cœur de laquelle on est amené à ressentir l'amour de Dieu pour soi. Aujourd'hui Maryline travaille dans une aumônerie chrétienne auprès d'exclus de la société car elle a elle-même ressenti une telle exclusion. Par son travail, elle essaie de faire reprendre confiance en eux-mêmes et en Dieu à des gens cabossés par l'existence...

---

[601] 1 Jn 3,20.
[602] Jn 4, 10b.
[603] *Cf.* Jn 4, 23-24.
[604] *Cf.* Jn 4, 24a.
[605] Timothy Radcliffe, *Pourquoi donc être chrétien ?*, Paris, Flammarion, 2010, p. 14.

Je termine en évoquant à nouveau l'une des plus grandes figures de la Bible, celle de Marie, la mère de Jésus. Elle qui a accueilli en elle une vie qui s'est annoncée à son insu, puisqu'elle n'avait pas de relations conjugales[606]… Sa situation – jeune fille, non mariée, sa crainte d'être rejetée ou même lapidée – pouvait laisser entrevoir des projets d'avenir bousculés par cet enfant non programmé… Avec la parole rassurante de l'ange Gabriel[607] et sa confiance en Dieu, Marie put accepter sa surprenante maternité et donner naissance au Christ. De nos jours, les anges, ce sont ces personnes attentives à la détresse des autres, qui peuvent leur tendre la main et leur redonner confiance en eux-mêmes et en les autres pour leur permettre d'accueillir ce qui se présente dans leur vie, même et surtout l'inconnu et l'inattendu.

4.3.8. L'interruption de grossesse, un acte banal ?

Contrairement à ce que préconisent les « pro-choix », l'IVG n'est pas un acte banal comme on se ferait enlever une dent de sagesse, mais elle s'inscrit dans une histoire de vie. « L'IVG ne se résume pas à 5 minutes d'aspiration remboursée par l'assurance maladie… »[608] A l'heure où le suicide assisté s'étend au grand âge et à ses pathologies invalidantes, la question de l'interruption de grossesse pose la même question de la dignité de la vie (qu'est-ce qu'une vie digne d'être vécue ?) dans une société en perte de sens et de valeurs.

Les deux extrémités de la vie appellent notre réflexion sur la question de son sens. Lors de difficultés inhérentes à ces deux moments-clefs, chacun peut mesurer le don et l'amour de l'autre, parent, ami, proche, soignant, pasteur, prêtre, aumônier, psychologue, dont il a nécessairement besoin pour ses soins et son soulagement psychique et spirituel. Ne banaliser ni le suicide assisté ni l'avortement implique une réflexion sur la question de l'être, toujours nouvelle et renouvelante pour les professionnels qui oeuvrent avant tout pour la vie et sa dignité.

Le pape François a soulignée avec véhémence à plusieurs reprises qu'une société qui écarte les enfants et les personnes âgées est une société qui régresse. « Il grado di progresso di una civiltà si misura dalla capacità di custodire la vita, soprattutto nelle sue

---

[606] *Cf.* Lc 1, 34.
[607] « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu », Lc 1, 30.
[608] Bernadette Avon, *A l'écoute du symptôme IVG. Accompagner la relation*, p. 47.

fasi più fragili »[609], a-t-il clamé dans un discours le 30 mai 2015 devant les membres de l'association italienne Scienza & Vita pour la garantie des droits humains.

Affirmer la dignité de la vie de chaque personne, c'est reconnaître son caractère précieux et unique aux yeux de Dieu qui la donne gratuitement. En prendre soin, dit encore le Pape, c'est conserver la mémoire et l'espérance. J'ajoute que c'est être toujours en tension entre le passé et l'avenir, c'est être responsable ici et maintenant des autres être humains qu'on côtoie au quotidien et dont les fragilités ne nous apparaissent pas forcément. « Non esiste une vita umana più sacra di un'altra : ogni vita umana è sacra ! »[610]

4.4. Accompagner le deuil périnatal

4.4.1. Introduction

4.4.1.1. Une forte médicalisation

Nous avons vu que les progrès fulgurants de la médecine ces trente dernières années font que l'embryon puis le foetus sont très rapidement sujets de toutes les attentions, surveillés et observés durant tout leur développement intra-utérin. Même avant la conception, dans les cas de procréation médicalement assistée, ce sont les ovules et les spermatozoïdes qui sont scrutés à l'échographie et au microscope, auquel n'échappera parfois pas le moment précis de la conception d'un nouvel être humain ! Les futurs parents de ces enfants conçus *in vitro* sont informés très tôt de l'évolution de l'embryon qui sera réimplanté dans l'utérus, puis de la survenue ou non de la nidation grâce au dosage hormonal révélé par une prise de sang prescrite une douzaine de jours après le transfert. Toute cette médicalisation confère au futur enfant un statut précoce d'être à part entière aux yeux de ses parents.

Alors, quand survient une interruption de grossesse, quand la vie et la mort sont intimement liées, à plus forte raison quand l'enfant tant attendu s'est fait désirer de longues années, que la grossesse dure en quelque sorte bien plus longtemps que neuf mois et qu'on avait misé tout son espoir sur la médecine, c'est le choc, l'incompréhension, le

[609] Francesco, *Chi sono io per giudicare ? Perchè voglio che la Chiesa sia inquieta*, Città del Vaticano / Milano, Libreria Editrice Vaticana / Piemme, 2016, p. 121. Je traduis ainsi : « Le degré de progrès d'une civilisation se mesure à la capacité de conserver la vie, en particulier dans ses étapes les plus fragiles. »
[610] *Id.,* p. 123. Je traduis ainsi : « Il n'existe pas de vie humaine plus sacrée qu'une autre : chaque vie humaine est sacrée ! »

bouleversement. Peut-on dire l'échec ? « Encore un mot qui trotte dans la tête, et que l'on entend de temps en temps. Perdre un bébé, est-ce un échec ? Dans ce cas, qui a échoué ? »[611]

4.4.1.2. Quelques chiffres

Une grossesse sur cinq dans nos pays occidentaux s'interrompt avant la naissance d'un enfant vivant. La fausse couche précoce[612] demeure pourtant fortement taboue. Une grossesse à terme compte 40 SA. Les autres causes d'interruption de grossesse sont : la grossesse extra-utérine, c'est-à-dire l'implantation de l'embryon dans une trompe de Fallope et pas dans l'utérus, ce qui implique une urgence chirurgicale et en général l'ablation de la trompe ; la mort du foetus *in utero*, entre la 13^{e} SA et le terme ; la mort de l'enfant pendant le travail d'accouchement ; les interruptions volontaires ou thérapeutiques de grossesse.

« Dans les faits, la naissance est souvent une formalité mais parfois cela devient d'une grande complexité, lorsque c'est la mort qui est au rendez-vous. Comment accepter et accueillir la mort au sein d'une maternité ? Comment accompagner des patients qui vivent la mort d'un non-né, d'un bébé à peine né ? Comment accompagner les parents ? Quels rituels de deuil et quelles funérailles ? Par quel remaniement psychologique, la future mère, qui échoue à l'être, résout-elle sa perte ? Comment dire l'émotion des médecins ? Fausses couches, interruptions médicales de grossesse, réductions embryonnaires, décès périnatals, des morts avant la naissance, souvent "sans sépulture", dont il était l'usage de ne point parler. Elles ne sont plus escamotées depuis plusieurs années. »[613]

4.4.2. Spécificité du deuil périnatal

4.4.2.1. Un manque de reconnaissance

Lors d'une fausse couche ou d'une mort *in utero*, aucun terme précis dans la langue française n'est satisfaisant pour parler de ces « non-événements ». Comment en effet admettre qu'une vie naissante puisse se terminer si prématurément ?! Est-ce un

[611] Elisabeth Martineau, *Surmonter la mort de l'enfant attendu. Dialogue autour du deuil périnatal*, Lyon, Ed. Chronique sociale, 2011, p. 40.
[612] Interruption naturelle de la grossesse avant 12 SA (semaines d'aménorrhée, c'est-à-dire depuis la date des dernières règles, à ne pas confondre avec les semaines de grossesse, depuis la conception proprement dite, la plupart du temps difficile à dater exactement) .
[613] René Frydman et Muriel Flys-Trèves, *Mourir avant de n'être ?*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 7s.

accouchement ? une expulsion ? une opération chirurgicale ? une extraction ? un accident ?... Un enfant qui perd ses parents est appelé un orphelin. Un homme qui perd sa femme est un veuf, une femme qui perd son mari est une veuve. Mais aucun terme n'existe pour désigner des parents qui perdent leur enfant. Peut-être parce que perdre un enfant est indicible, parce que cela n'est pas « naturel » car, entend-on souvent, ce n'est pas dans l'ordre des choses qu'un enfant meure avant ses parents.

J'aimerais souligner à cet égard que dans toute perte, aussi cruelle et difficile soit-elle, la personne ne se résume pas à son statut d'endeuillé. Pour l'aider à prendre conscience de ce fait, à réintégrer le « cortège de la vie »[614], l'accompagnant spirituel peut s'inspirer de l'épisode où Jésus croise la veuve de Naïn[615] et la re-suscite elle-même à la relation aux autres en « réveillant » son fils mort. Du « cortège de la mort »[616], elle passe dans « cortège de la vie » avec Jésus[617]. Auparavant, il lui a fallu se mettre en marche, bouger, se déplacer, accepter la compagnie de ses proches (la « foule considérable » mentionnée par Luc), accepter de se faire aborder par un inconnu, de se laisser *toucher* par lui. Au plus profond de son désarroi, elle est restée ouverte à la relation. En « donnant » son fils « réveillé » à sa mère, Jésus lui permet d'accéder à une autre maternité, spirituelle. Avant d'être le Ressuscité, Jésus a été le ressuscitant, l'ayant vue et ayant été pris de compassion pour elle : littéralement « il fut pris aux entrailles » (ἐσπλαγχνίσθη), ce qui donne littéralement : « Le Seigneur l'ayant vue, *il fut pris aux entrailles* pour elle »[618].

Sur le plan juridique, il existe aussi des aberrations qui ne favorisent pas la mise en route du travail de deuil. En-dessous de 22 SA (donc précisément jusqu'à 21 SA + 6 jours), un enfant n'a aucune existence légale. Sa mort ne sera pas inscrite sur le livret de famille de ses parents. Il leur sera juste délivré un certificat de non-vie. Après le seuil des 22 SA révolues, l'enfant mort-né sera inscrit sur le registre des naissances et dans le livret de famille. Un jour de plus ou de moins sépare donc le « rien » d'une « personne ». A noter que les foetus morts avant ces 22 SA sont généralement « éliminés » avec les « déchets » organiques hospitaliers du jour... « Pas de rite d'adieux pour celui (celle) qui n'a pas été

[614] Tout le développement qui suit est largement inspiré par l'exégèse de Lytta Basset qu'elle détaille dans son article intitulé « Une joie insolite : l'ouverture des entrailles », dans *La Chair et le Souffle*, 2007, n° 1, p. 58-59.
[615] Lc 7, 11-17.
[616] Lc 7, 12c : « ...on portait tout juste en terre un mort, un fils unique dont la mère était veuve, et une foule considérable de la ville accompagnait celle-ci ». La mention du *fils unique* indique la précarité financière dans laquelle sa mère veuve va être plongée après son décès. Même dans la pire des situations, Jésus fait face et guérit.
[617] Lc 7, 11b : « Ses disciples faisaient route avec lui ainsi qu'une grande foule. »
[618] Lc 7, 13.

aux yeux des hommes, mais seulement aux cœurs d'un homme, d'une femme ; et c'est bien ce "seulement" qui isole la douleur des parents et empêche les autres de la comprendre. »[619]

Cette minimisation de l'événement est un obstacle supplémentaire au cœur de la souffrance des parents. « Une fausse couche ou la naissance d'un enfant mort-né ne sont pas toujours reconnues comme un deuil par la société (...) On entend des propos tels que : "ce n'était pas vraiment un enfant, il était si petit..."; "tu peux redevenir enceinte...", ... etc. En plus de la perte, c'est comme si, en famille, au lieu de travail, voire à l'hôpital il fallait lutter pour que soit reconnu le droit au deuil. »[620]

Un grand travail se met actuellement en place dans les maternités pour que le fœtus soit reconnu comme un enfant. Les avancées sont plus nettes en Suisse alémanique, mais tendent à se développer en Suisse romande aussi grâce à des sages-femmes sensibles à la dignité humaine. En France, « le Comité consultatif national d'éthique (…) évoque des aspects anthropologiques : "L'humain ne saurait être réifié […], le fœtus doit faire l'objet du respect que l'on doit à son origine humaine. Il ne peut en aucun cas être considéré comme un déchet hospitalier" (octobre 2005). »[621]

Ces exemples soulignent bien l'ambivalence des parents qui vivent la mort de leur enfant à quelque âge que ce soit et l'inconfort de leur statut vis-à-vis de la société. « La vie et la mort de Lady Diana auront fait couler beaucoup d'encre ; la Mère Térésa beaucoup moins – sa mort a été "normale", sans histoire. Et Raphaëlle, et tous ces bébés à travers le monde, qui meurent si tôt, laissant leurs parents marqués à vie… cela ne fait jamais la une des journaux et pourtant, c'est de l'actualité. »[622]

4.4.2.2. Une réalité en décalage

Cela montre à quel point les parents vivant la mort prématurée de leur enfant peuvent être en décalage par rapport à la vie quotidienne et aux informations hypermédiatisées. Tout est centré sur leur propre histoire restreinte au cercle de leurs proches. Quelques jours, quelques semaines après, tout le monde a repris ses activités et les

---

[619] Hubert Auque, « Propos sur le travail de deuil », dans *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en questions,* p. 147.
[620] Detlef Hecking et Clara Moser Brassel, *Quand naissance et mort se rejoignent. Guide pratique oecuménique à l'intention des aumôniers*, Fédération des Eglises protestantes de Suisse, 2007, p. 13.
[621] Monique Hébrard, *Avortement. La parole confisquée*, p. 107.
[622] Elisabeth Martineau, *Surmonter la mort de l'enfant attendu. Dialogue autour du deuil périnatal*, p. 53. N.B. : elle a mis au monde Raphaëlle, sa fille morte-née, le jour de la mort de Lady Diana le 31 août 1997.

parents se sentent seuls face à leur chagrin, comme si leur entourage finissait par minimiser leur perte. En revanche, dans le cas d'une personnalité connue, le souvenir semble s'étirer grâce aux hommages successifs relayés par les médias. Cela souligne la peur des parents que les autres oublient la courte vie de leur enfant et leur peine actuelle qui, elle, durera et risque de se réveiller à chaque deuil.

Edmond Pittet, créateur de plusieurs entreprises de pompes funèbres, accompagnant de familles en deuil et auteur de deux livres sur la mort[623], relève cette histoire : « La perte d'un être aimé peut raviver des blessures causées par un deuil précédent. Une femme, au moment du décès de son mari à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, remet au collaborateur des pompes funèbres un petit agneau en peluche, en le priant de le placer entre les mains du défunt. Elle précise que cet objet appartenait à leur jeune enfant décédé soixante ans auparavant, à l'âge d'une année. Son mari avait toujours gardé cet agneau sur sa table de nuit et voulait qu'on le mette entre ses mains quand il serait mort. »[624]

Une autre spécificité du deuil périnatal est qu'il est complexe. « Ce sont plusieurs deuils à faire », résume Wynona[625], épouse de Henri, non seulement celui du bébé, mais aussi celui de la « vie d'après » telle qu'imaginée par le couple durant la grossesse. « Il faut prendre les deuils à bras le corps sans essayer de camoufler la souffrance, ajoute-t-elle. Savoir qu'on sort un jour de l'épreuve et que le temps diminue la douleur. » En effet, la question est de savoir ce qui est perdu. Le « travail de deuil » consiste à passer d'un état de perte subie à celui de perte acceptée, d'un lien extérieur à une présence intérieure. Ce « travail » consiste en tout ce que la personne endeuillée peut mettre en place pour parvenir à la dernière étape de ce « chemin ».

4.4.2.3. « Chemin du deuil » et « travail de deuil »

Ainsi, Rosette Poletti distingue le « chemin du deuil » et le « travail de deuil » : « Le chemin est un long parcours qui aboutit à la cicatrisation émotionnelle et à la restauration du lien avec le défunt, alors que le travail de deuil consiste à ce que chacun pourra faire pour mieux vivre ce chemin. »[626] Elle distingue quatre grandes tâches à accomplir par l'endeuillé : accueillir la réalité de la perte, accepter de vivre la souffrance du

---

[623] Edmond Pittet, Patrice Rossel, *La mort oubliée. Traditions et rites funéraires,* Bière, Ed. Cabédita, 1992 et Edmond Pittet, *La mort humanisée*, Le-Mont-sur-Lausanne, Ed. Ouverture, 2009.
[624] Edmond Pittet, « Mort et tendresse », Revue *Itinéraires* n° 90, 1/2015, p. 16.
[625] Le témoignage complet de Wynona et Henri se trouve dans les annexes.
[626] Rosette Poletti, « Le temps du deuil », dans coll., *Le deuil... à traverser,* Lausanne, Ed. Espace Pallium, 2013, p. 25.

deuil, s'adapter à un environnement dont le défunt est absent et se donner du temps. En effet, l'être humain est équipé pour traverser et intégrer un deuil. Il possède tout en lui-même, je dirais qu'on est plus fort qu'on ne le croit tant qu'on n'y a pas été confronté. Il doit se faire confiance et être conscient que cela ne se fera pas en vingt-quatre heures, ni même en une année, ce qui n'est pas forcément évident pour l'entourage. La présence bienveillante de quelques amis ou d'un cercle de soutien[627] ayant passé par-là peut s'avérer grandement bénéfique et rassurante. L'endeuillé pourra parler avec eux en toute confiance sans avoir peur de paraître ridicule ou d'être jugé.

Le docteur Christophe Fauré, psychiatre spécialisé dans l'accompagnement des personnes en fin de vie et des endeuillés et auteur de *Vivre le deuil au jour le jour*, utilise la métaphore de la main brûlée. En cas de grave brûlure, un processus de cicatrisation se met de toute façon naturellement en place, indépendamment de notre volonté ou de nos efforts. Mais nous pouvons aussi accompagner activement ce processus en allant voir un médecin qui nous prodiguera des soins et veillera à ce que nous suivions la posologie des médicaments ou le changement régulier du pansement, ce qui peut, parfois, induire des douleurs. La main portera toujours, et même longtemps après ce temps de soins, les traces de sa brûlure, mais ses conséquences à long terme seront moindres que si nous l'avions négligée. Nous retrouvons ici d'une part le processus ou chemin du deuil, long parcours qui s'établit et se fera naturellement qu'on le veuille ou non et d'autre part le travail de deuil, « qui procède de la courageuse décision d'accompagner le processus de guérison intérieure. »[628]

De nos jours le processus (ou chemin) de deuil se fait plus difficilement que jadis. Il n'est plus visible comme il a pu l'être autrefois. La mort et le deuil sont devenus tabous, on ne reconnaît plus une personne en deuil de prime abord. « Pour dire sa peine et afficher son deuil aujourd'hui, on ne porte plus de noir, mais on fait savoir qu'on est sous antidépresseurs. »[629] « Pour que le chagrin soit entendu et pris au sérieux par l'entourage, il faut le médicaliser ! Se dire sous médicaments a remplacé, dans le code de communication, les larmes ou les habits de deuil. Mais cette médicalisation est un piège, car elle cautionne le désinvestissement de l'entourage de tout soutien : "Moi, je ne saurais pas t'aider, tu devrais voir un psy", s'entend-on dire en réponse à un simple besoin d'écoute et de

[627] A Genève, Caritas, notamment, organise des groupes de parole pour personnes endeuillées à raison d'une rencontre par mois dans un cadre de confidentialité et d'écoute mutuelle.
[628] Christophe Fauré, *Vivre le deuil au jour le jour*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 25.
[629] Stéphane Clerget, *Quel âge aurait-il aujourd'hui ? Le tabou des grossesses interrompues*, p. 175.

réconfort. »[630] Même l'entourage a de la peine à accepter la tristesse d'un proche au-delà d'un certain temps, démuni qu'il est pour soutenir et aider lui-même. Le fait est que cela dérange, incommode et lasse. Pourtant la simple attention portée à un proche endeuillé dans les gestes quotidiens (apporter des repas, faire les courses, aide administrative, prière, coups de téléphone ou petits messages, etc.) constitue déjà un accompagnement spirituel suffisant et un intérêt attentif à ce qu'il vit.

Chacun aura à vivre un ou plusieurs deuils dans sa vie. Mais « c'est là que l'athée est le plus démuni. Cet être qu'il aimait plus que tout – son enfant, son parent, son conjoint, son meilleur ami –, voilà que la mort le lui arrache. Comment n'en serait-il pas déchiré ? Aucune consolation pour lui, aucune compensation, juste ce petit peu d'apaisement parfois : l'idée que l'autre, au moins, ne souffrira plus, qu'il n'a pas, lui, à supporter cette horreur, cet arrachement, cette atrocité... Il faudra beaucoup de temps pour que la douleur s'atténue, peu à peu, pour qu'elle devienne supportable, pour que le souvenir de celui qu'on a perdu, de plaie ouverte qu'il était d'abord, se transforme progressivement en nostalgie, puis en douceur, puis en gratitude, presque en bonheur... On se disait : "Comme c'est atroce qu'il ne soit plus ! " Puis les années passent, et voilà qu'on se dit : "Comme c'est bien qu'il ait vécu, que nous nous soyons rencontrés, connus, aimés !" Travail du deuil : travail du temps et de la mémoire, de l'acceptation et de la fidélité. Mais sur le coup, c'est évidemment impossible. Il n'y a que l'horreur; il n'y a que la souffrance; il n'y a que l'inconsolable. Comme on aimerait, alors, croire en Dieu ! Comme on envie, parfois, ceux qui y croient! »[631]

4.4.2.4. La grossesse de nos jours

Avant l'ère de la contraception, de la planification des naissances, de la procréation médicalement assistée et de l'avortement dépénalisé et banalisé, il n'était pas rare que les femmes mettent au monde plusieurs enfants et que ces derniers meurent en bas âge, dans un environnement beaucoup moins aseptisé que le nôtre. De nos jours, la grossesse est investie dès le test de grossesse positif, lorsque la femme se projette immédiatement neuf mois plus tard avec son poupon dans les bras. Alors, l'arrêt prématuré de la grossesse est très dur à vivre, « on peut penser que ce type de deuil est plus difficile à vivre aujourd'hui que jadis pour plusieurs raisons :

---

[630] *Id.*, p. 188.
[631] André Comte-Sponville, *L'Esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, p. 18.

- la paupérisation actuelle des rituels qui accompagnent la mort en général ;
- les progrès en néonatologie qui laissent penser que la médecine peut tout pour sauver les fœtus ;
- la programmation rendue possible des grossesses qui fait croire aux mères qu'elles ont un contrôle absolu sur le devenir de leur fœtus, et qu'il ne s'agit plus d'un cadeau de Dieu ou de la Nature ;
- la réduction du nombre d'enfants par femme qui fait de chaque grossesse un événement rare ;
- les grossesses tardives qui leur donnent un caractère de dernière chance ;
- la visualisation de plus en plus précoce du fœtus, qui en fait très tôt un enfant que l'on a l'impression de connaître ;
- et, enfin, la découverte des compétences du fœtus, qui l'assimile de plus en plus à une personne. »[632]

Le deuil périnatal est « une crise dans la crise avec un double deuil : celui de ce foetus, de cette promesse d'enfant, encore inconnu, mais pourtant si intime ; et celui de la mère, amputée dans son statut de mère, mère à jamais, mais mère sans qu'elle-même et les autres puissent en attester. Comment faire le deuil de ce qui n'a pas été, le deuil d'une promesse, le deuil d'un possible, un deuil sans souvenir ? »[633] demande Sylvie Nezelof, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent dans un chapitre de l'ouvrage *Quand la vie naissante se termine*, dirigé par Marie-Jo Thiel. Cette conception de « statut de mère », de « mère à jamais » s'ancre dans le corps de la femme qui vient de mettre au monde son enfant mort-né.

En effet, en dépit du fait que son enfant soit mort, le corps de la mère continue son processus de transformation et elle ressentira la première montée de lait qui lui rappellera cruellement dans sa chair que son enfant ne le consommera pas. Dans un article du *Chicago Tribune*[634]*,* une mère ayant perdu son fils nouveau-né disait avoir décidé de tirer son lait pour le donner à d'autres bébés de la maternité dont les mères rencontraient des

---

[632] Stéphane Clerget, *Quel âge aurait-il aujourd'hui ? Le tabou des grossesses interrompues*, p. 93s.
[633] Sylvie Nezelof, « Le deuil anténatal : une clinique du chagrin parental », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, p. 226.
[634] *Cf.* : http://articles.chicagotribune.com/2014-02-15/news/ct-milk-donation-met-20140215_1_donor-milk-milk-bank-breast-milk

problèmes de lactation. Pour elle, tirer et donner son lait était une manière de se sentir mère. C'était quelque part pour son fils qu'elle le faisait.[635]

La théologienne Marion Muller-Colard exprime elle aussi le besoin qu'elle a eu de donner son lait à d'autres bébés pendant que le sien était entre la vie et la mort, que c'était une accalmie de courte durée au creux de la tempête qu'elle traversait : « J'ai donné des litres et des litres de mon lait à des enfants dont je n'étais pas la mère. Les tuyaux qui nourrissaient mon fils m'amputaient de ma fonction nourricière et je ne pouvais pas lâcher ce dernier bastion qui me restait. Alors, pour produire quelque chose, pour me donner une contenance, je tirais mon lait pour d'autres, et la reconnaissance exprimée par le personnel du lactarium me passait une petite pommade qui m'anesthésiait quelques secondes. Produire du lait était un but en soi, un objectif, une obsession qui structurait mes journées et occupait un peu de la béance en moi. »[636]

La perte d'un ou de plusieurs enfants *in utero* ou à l'accouchement affecte la mère à la fois dans son âme et dans son corps. « J'avais l'impression de porter la vie et la mort en même temps, d'être un cercueil. C'était étrange de penser que j'avais un cadavre dans mon ventre. » Flavie[637] a perdu l'un de ses jumeaux à 18 SA. Il lui a fallu le porter jusqu'à la naissance de sa fille par césarienne, à 33 SA. Une expérience qu'elle a revécue lors d'une grossesse ultérieure, mais plus tôt dans la gestation.

Cette ambivalence de sentiments chez une mère confrontée à la vie et à la mort en même temps au cours de sa grossesse implique des questionnements existentiels qui sont à l'heure actuelle mal accompagnés spirituellement, pour la simple raison que la proposition d'un tel accompagnement fait souvent défaut. Sylvie Dunant, qui fut aumônier pasteure aux Hôpitaux Universitaires de Genève, notamment à la maternité, me disait ceci lors d'un entretien que j'ai eu avec elle en janvier 2014 : « Dans le cas d'un accompagnement d'une maman de jumeaux dont l'un est décédé *in utero* et qui mène l'autre à terme, ses sentiments sont ambivalents : d'un côté la mort, de l'autre, la vie. L'enfant dans le ventre de sa mère ressent tout. Elle peut expliquer à son enfant vivant qu'à certains moments, elle est triste, non à cause de lui, mais parce que son frère ou sa soeur est mort. Elle peut aussi lui dire que maintenant, elle veut se concentrer sur lui ou elle, prendre du temps pour lui ou elle,

---

[635] « Baby Phil was so tiny that Peszat couldn't nurse or play with him or take him for a walk. Pumping milk was one of the few ways she could mother. "It was indirectly a way of bonding, just knowing I was doing it for him" she said. »

[636] Marion Muller-Colard, *L'autre Dieu*, Genève, Labor et Fides, coll. « Petite Bibliothèque de spiritualité », 2014, p. 48s.

[637] Le témoignage complet de Flavie se trouve dans les annexes.

lui dire qu'elle l'aime et qu'il ou elle restera dans son coeur. Cela l'aidera, une fois l'enfant né, de lui expliquer au fil de sa croissance ce qu'elle a ressenti durant sa grossesse et pourquoi, parfois encore, elle est triste. »

L'accompagnement des parents endeuillés s'inscrit souvent dans une conjoncture complexe. Il n'est pas rare de devoir également prendre en compte la fratrie, voire les grands-parents et la famille élargie, qui tous ont aussi perdu l'un des leurs. « (...) le deuil périnatal commence à être reconnu dans ses enjeux spécifiques. Si le deuil est toujours l'expression d'une rupture dans une relation et un cheminement dans l'acceptation de cette rupture, il ne peut y avoir deuil d'un "rien" et la reconnaissance de la perte subie vient signifier de fait un statut pour l'enfant à naître »[638], dit Isabelle de Mézerac, elle-même maman d'un enfant mort précocement.

4.4.2.5. L'identité parentale fragilisée

La mort d'un enfant avant sa naissance vient alors bousculer le processus naturel de la parentalité. Les parents sont ébranlés dans leur identité. Sont-ils des parents ? Des demi-parents ? De faux parents ? Rien du tout ? A ce sujet, les prises en charge sont diverses selon les hôpitaux et influent de manière très forte sur le processus de deuil. Ainsi, Typhaine ne s'est pas sentie reconnue en tant que mère : « A l'hôpital, on a minimisé le fait que j'étais une mère qui venait de perdre ses enfants. Mes bébés sont partis dans les toilettes. Cela reste une idée épouvantable pour moi. » Daphné[639], qui a subi une grossesse extra-utérine au Brésil et qui a failli mourir, renchérit et martèle que « chaque grossesse est une maternité. Même si la grossesse n'arrive pas à terme, même si l'enfant meurt. » La femme a été enceinte et rien ni personne ne pourra effacer ce fait inscrit en elle à jamais. Car en effet, « la vie de toute personne est "sacrée" dans la mesure où elle est créée par Dieu avec le but de participer à sa propre sainteté et possède la capacité de refléter la présence et la gloire de Dieu depuis ses profondeurs. »[640]

A l'inverse, Béatrice, aujourd'hui mère de trois enfants, a fait une fausse couche avant la naissance de sa fille aînée et s'est sentie reconnue à ce moment-là dans ce statut particulier : « Le personnel médical a été adorable, j'ai vraiment eu l'impression qu'on me

[638] Isabelle de Mézerac, « Le témoignage d'une mère, responsable d'association », « Les pratiques autour du foetus ou de l'enfant mort. », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, p. 441.
[639] Le témoignage complet de Daphné se trouve dans les annexes.
[640] Jean Breck, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique*, p. 17.

traitait comme une mère qui subissait un arrêt de grossesse et non comme le curetage numéro x de la semaine. »

La présence de l'enfant préexiste dans l'imaginaire des parents. Le psychiatre Daniel N. Stern et la pédiatre/pédopsychiatre Nadia Bruschweiler-Stern, également directrice du Centre Brazelton[641] en Suisse, parlent de « trois grossesses simultanées : le foetus qui grandit dans [l'] utérus, l'identité maternelle qui se développe dans [la] psyché et le bébé imaginaire qui prend forme dans [l'] esprit. (...) Pendant la grossesse, l'esprit ressemble à un laboratoire où l'avenir est assemblé et retravaillé comme une création en gestation. (...) Chaque mère construit mentalement le bébé de ses rêves et de ses cauchemars. »[642]

Lors d'une grossesse menée à terme, la mère a le temps de se défaire de cette représentation et d'apprivoiser son enfant réel avec qui elle apprendra à tisser des liens[643]. Les auteurs ajoutent qu'en cas de fausse couche, la douleur vient en grande partie du fait d'avoir perdu ce qui avait été imaginé et espéré[644]. Dans les cas de naissance prématurée mais où l'enfant vit, la mère « n'a pas eu le temps de déconstruire son bébé imaginaire. Elle et son bébé vont doublement en souffrir. (...) la mère le compare au bébé imaginaire et souvent idéalisé qui est encore présent dans son esprit. »[645] Avec une mort prématurée, ce sont les rêves des parents qui se brisent, les espoirs qui sont déçus, les attentes interrompues...

En psychologie, on parle du « surinvestissement narcissique » dont fait l'objet l'enfant pas encore né, assurant l'immortalité du moi de ses parents. « Porteur de projets et

---

[641] Le Centre Brazelton Suisse (http://www.brazelton.ch/) est une association à but non lucratif, qui fait partie du réseau mondial des Centres Brazelton pour parents et enfants, dont le siège se trouve à Boston, USA. Il existe 9 Centres Brazelton en Europe. Le Centre suisse a été inauguré à Genève en 1998 au sein de la Clinique des Grangettes. Il a été fondé par la Dr Nadia Bruschweiler-Stern, pédiatre FMH et pédopsychiatre FMH, directrice du Centre. Elle est épaulée dans son travail par Line Juillerat, psychologue. Le Dr Brazelton, pédiatre américain et professeur à l'Université de Harvard, a étudié plus particulièrement le comportement des nourrissons et les moments clés de la petite enfance dans le processus de renforcement de la cellule familiale. Grand spécialiste du développement du bébé, pionnier en matière de recherche dans le domaine des compétences néonatales, il a établi en 1973, après vingt ans de recherche, une échelle d'évaluation du comportement néonatal dite échelle de Brazelton. Alors qu'on considérait à cette époque le bébé comme une pâte à modeler façonnée par son environnement et notamment par ses parents, Brazelton a eu au contraire dès le début de sa pratique l'intuition que le bébé a son propre caractère et un tempérament individualisé : « le bébé est une personne ». Il a ainsi montré que les parents ne sont pas les seuls responsables de la qualité de la relation qui s'instaure avec leur bébé, mais que celui-ci y apporte également sa contribution. L'échelle de Brazelton révèle un bébé qui a déjà sa propre personnalité.

[642] Daniel N. Stern et Nadia Bruschweiler-Stern, *La naissance d'une mère*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 39ss.

[643] Il demeure toujours les espoirs placés en cet enfant, soit pour réparer des blessures du passé (liens avec sa propre mère, par exemple) soit pour projeter sur lui les attentes déçues (études, choix du conjoint, etc.).

[644] *Cf.* Daniel N. Stern et Nadia Bruschweiler-Stern, *La naissance d'une mère,* p. 43.

[645] *Id.*, p. 46.

d'aspirations, il représente cette potentielle "perfection narcissique"[646]. Et, lorsque l'on perd un être cher, c'est "tout d'abord l'image de moi-même qu'il me permettait de chérir"[647], que l'on perd. On peut suggérer à cet égard que ce que l'on perd dans la MFIU[648], c'est une partie de soi-même, ce narcissisme tout juste renaissant. Et cette confrontation sera d'autant plus cruelle qu'elle restera à jamais à l'état de possible : jamais les parents ne sauront si cet enfant aurait comblé tous ces désirs dont ils l'avaient investi. C'est la perte de ce possible qui paraît le plus difficile à admettre. »[649]

« Le deuil d'un tout-petit n'est pas (...) un "petit" deuil. Il est, au contraire, d'une grande violence en raison de la représentation de tout ce qui ne sera plus: il n'est plus avenir, prolongement, tendresse, découverte, projets dans toutes les composantes d'une vie qui s'étire habituellement dans le temps... »[650] Comment dès lors faire le deuil d'un être qui n'a pas vécu ? Avec lequel on n'a pas ou si peu de souvenirs ? Quand on n'a pas été reconnu en tant que parents par l'entourage – entourage qui considère cet enfant comme n'ayant pas vraiment existé ?

4.4.3. Pistes pour un accompagnement en vue de la reconnaissance de l'identité parentale

4.4.3.1. Du temps pour écouter

« Dans le cas de fausse couche et de mort périnatale il n'y a "que" les souvenirs de la grossesse – et une attente déçue. Ce vide doit pouvoir être nommé et supporté. »[651] Il est essentiel, dans une pastorale d'accompagnement, de tout faire pour entendre et faire entendre les parents touchés par un deuil périnatal. En tant qu'aumôniers, accompagnants spirituels, pasteurs ou prêtres, nous sommes souvent les premiers témoins non membres du corps médical à rencontrer ces personnes, dans le cadre de l'hôpital. A nous qui avons peut-être plus de temps que les soignants, les parents peuvent dire leur détresse, leurs rêves brisés, leurs angoisses et leur colère. « L'essentiel n'est-il pas d'écouter [les parents],

---

[646] *Cf.* Michel Hanus, *Les deuils dans la vie*, Paris, Maloine, 1994. Note de l'auteur.
[647] *Cf.* Juan-David Nasio, *Le livre de la douleur et de l'amour*, Paris, Payot, 1996. Note de l'auteur.
[648] MFIU : Mort fœtale *in utero*.
[649] Véronique Gilbert, « Le travail de deuil lors des morts fœtales *in utero* », dans Marie-Josée Mouras (coord.), *La périnatalité. Repères théoriques et cliniques*, Bréal, 2003, p. 194.
[650] Marie-Jo Thiel, « Introduction », *in* Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, p. 22.
[651] Detlef Hecking et Clara Moser Brassel, *Quand naissance et mort se rejoignent. Guide pratique oecuménique à l'intention des aumôniers*, p. 13.

d'entendre leur souffrance, leurs questions, voire leur révolte contre Dieu ou leur culpabilité? »[652] demande Françoise Gehenn, ancien aumônier à l'hôpital de Strasbourg.

Un témoignage éloquent au sujet de l'écoute vient du Père Matthieu Dauchez, directeur de la Fondation Tulay Ng Kabataan qui accueille les enfants des rues à Manille. Il dit ceci : « Je me souviens du premier enfant des rues avec lequel j'ai discuté à Manille. Il parlait en tagalog et je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait. Pourtant, je faisais semblant de ne pas avoir de difficultés pour qu'il continue à parler et qu'il se sente écouté. »[653]

4.4.3.2. La foi ébranlée

La foi n'est pas un vaccin contre les émotions quelles qu'elles soient, elle suscite même des questionnements existentiels profonds et rencontre en nous des sentiments ambivalents, entre la tristesse de la mort et l'espérance en la vie éternelle. « Nous avons la chance d'avoir des amis croyants et de croire, nous aussi, que l'âme est éternelle. Mais là, notre foi est mise à l'épreuve. Oui, je crois que notre bébé est dans les bras de Dieu. Je le crois. Mais je suis triste qu'il ne soit pas dans nos bras à nous. »[654] Typhaine et Tania[655] m'ont confié ne pas avoir hésité à dire à Dieu leur incompréhension et leur colère. En accompagnement spirituel, il faut encourager les personnes à tout dire à Dieu dans la prière. C'est une manière de perpétuer le lien avec Lui qui peut tout entendre. L'accompagnant spirituel peut être un canal par lequel la personne concernée s'adresse à Dieu, il écoute au nom de Dieu, il est un vis-à-vis humain privilégié à qui la personne accompagnée peut s'autoriser à exprimer sa colère envers Dieu. Pour cela, l'accompagnant doit clairement le verbaliser à la personne accompagnée, parce que cette dernière n'y pensera certainement pas. L'accompagnant peut ainsi lui permettre de rester en lien (même si c'est pour manifester de la colère, de la déception ou de la tristesse) ou, dans certains cas, de renouer avec Lui. Pour ce faire, il peut proposer quelques passages du livre de Job qui expriment bien cette colère et ce ressentiment envers Dieu.

---

[652] Françoise Gehenn, « Témoignage d'un aumônier protestant », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, p. 437.
[653] Extrait des « Essentiels », le cahier spirituel du magazine *La Vie*, 30 avril 2015, n° 3635, p. 44.
[654] Elisabeth Martineau, *Surmonter la mort de l'enfant attendu. Dialogue autour du deuil périnatal*, p. 39.
[655] Tania a subi une fausse couche à un mois de grossesse, et est en ménopause précoce à 34 ans (depuis plusieurs années, en fait). Ses ovaires fonctionnent comme ceux d'une femme de 50 ans et il leur avait été annoncé qu'il serait très difficile pour elle et son mari, voire impossible, d'avoir un enfant biologique, même moyennant de lourds traitements hormonaux en vue d'une FIV ne garantissant pas la survenue d'une grossesse évolutive.

Le décès d'un enfant provoque souvent un vif rejet de Dieu ou de la représentation que les parents en avaient jusque là. « Pourquoi permet-il cela ? Quelle incohérence… Face à l'impuissance, au vide, l'homme en appelle à la Toute-Puissance de Dieu, d'un Dieu qui devient traître puisqu'il n'a pas protégé petits et faibles… »[656] Comment donc accompagner de manière adéquate les parents endeuillés dont toutes les attentes viennent d'être réduites à néant ? En soutenant la personne dans son aspiration à se sentir en lien avec son être intérieur qu'elle peut appeler Dieu ou autrement, lien qui demeure malgré toutes les failles et toutes les perturbations psychiques ou physiques dont elle peut souffrir.

Ainsi, à la fin de notre entretien, Tania, qui avait perdu un enfant en tout début de grossesse et qui n'arrivait pas à en avoir un autre, m'a confié redécouvrir l'amour que Dieu avait pour elle en parlant avec moi... C'est un véritable cadeau pour moi, une belle preuve de remise en route, en lien avec le Tout-Autre – inattendu, mystérieux, mais toujours fidèle. Quelques mois après notre première discussion, après deux tentatives d'insémination artificielle, Tania m'a annoncé sa grossesse ! Un événement totalement inattendu mais toujours tellement espéré au fond d'elle-même. Depuis, elle prie régulièrement, a rendu grâces pour cet enfant en devenir en elle, reste en lien avec ce Dieu à qui elle avait déversé toute son amertume. « J'ai ressenti une colère contre Dieu. Je Lui demandais ce que j'avais fait pour mériter ça », m'avait-elle dit.

Typhaine aussi a ressenti cette injustice : « J'ai dit à Dieu mon incompréhension. A l'époque je faisais des gardes de nuit auprès de personnes âgées qui n'arrivaient pas à mourir. C'était injuste ! »

4.4.3.3. Mise en mots : une étape importante vers la reconnaissance

Si la douleur, l'injustice, la colère et l'incompréhension doivent pouvoir être verbalisées, une parole consolatrice et salvatrice peut parfois aussi être posée, fidèle à l'Evangile. Mais « il arrive aussi que la parole d'espérance soit plus indécente que la parole de pure compassion quand le malheur a frappé (…). Mais quand les uns et les autres découvrent l'eau de la rosée du matin, traditionnellement associée à l'éveil et à la résurrection, ne se réjouissent-ils pas ? Ce frêle bonheur, ce tremblement devant l'espérance de vie, dans leur pure nudité, les larmes humaines le font parfois éprouver. »[657]

[656] Hubert Auque, « Propos sur le travail de deuil », dans *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en questions,* p. 147.
[657] Catherine Chalier, *Traité des larmes. Fragilité de Dieu, fragilité de l'âme*, Paris, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 2008 (3ème édition), p. 203.

Et lorsque cette découverte conjointe de « la rosée du matin », de ce « frêle bonheur », survient, après un laps de temps plus ou moins long, le compagnonnage s'avère fécond, porteur d'espérance pour l'accompagné et l'accompagnant, entre lesquels se faufile toujours le souffle de l'Esprit.

Dans la littérature sur le sujet, qui inclut des témoignages de parents et d'aumôniers, autant qu'à travers les entretiens que j'ai menés, j'ai souvent lu et entendu combien la parole était importante, voire salvatrice. Mettre des mots sur ce qui s'est passé permet d'humaniser ce qui, jusque là, était indicible, inaudible intérieurement. Dire, dire encore, raconter les souvenirs de la grossesse, l'annonce du diagnostic, le choc, l'intervention ou l'accouchement, les souvenirs avec l'enfant vivant puis mort, etc. « La reconnaissance de la souffrance par l'entourage est fondamentale, la peine doit s'exprimer car c'est une étape indispensable du travail de deuil. »[658]

Lorsque des parents apprennent que leur enfant va mourir, ils sont sous un choc énorme. Les autres membres de la famille, les frères et soeurs, les grands-parents, tantes, oncles, cousins et amis sont souvent dépourvus d'attitude « juste » et ne savent pas bien comment se comporter. L'important est de ne pas les laisser de côté, mais de les informer de ce qui arrive, soit par les parents directement, soit, si c'est trop difficile, de confier cette tâche à un proche qui se fera relais entre les parents et leur entourage.

Jésus fait de nous un corps, et lorsqu'une partie souffre, cela touche l'ensemble du corps. Pour l'entourage, les proches parents et les amis, savoir qu'une communauté se crée autour d'eux, que des gens pensent à eux, prient pour eux, est un soutien énorme. Dans un moment pareil, il est aussi important qu'ils soient entourés de personnes compréhensives (dans la mesure de leurs limites car cela n'est pas facile) et qui respectent leur choix de mener la gestation à terme d'un enfant porteur d'une maladie létale, comme une anencéphalie, par exemple, devant lesquels ils n'auront pas à se justifier.

Mais « lors de fausse couche précoce les parents sont souvent seuls. Les proches et les amis ne sont la plupart du temps pas encore informés de la grossesse, il n'y a donc pas de "témoins" de l'enfant – et par conséquent peu de personnes capables de partager le deuil. (...) Les aumôniers sont appelés non seulement à permettre au deuil de s'exprimer, mais aussi à donner l'occasion aux parents de parler de leurs rêves et de leurs espérances pour l'enfant. »[659] Ce sont les soignants, voire les aumôniers, qui permettent les premiers

[658] Muriel Flis-Trèves, *Le deuil de maternité*, Paris, Calmann-Lévy, 2004, p. 45.
[659] Detlef Hecking et Clara Moser Brassel, *Quand naissance et mort se rejoignent. Guide pratique oecuménique à l'intention des aumôniers*, p. 14.

aux parents non seulement d'exprimer leur douleur, mais aussi d'attester de l'existence, aussi brève fut-elle – de leur enfant, à travers un accueil peu ordinaire mais tellement important.

Un enfant à qui on rend hommage permet à son père et à sa mère d'être reconnus et considérés comme des parents. La reconnaissance sociale de ces parents « désenfantés »[660] est en effet un élément décisif pour leur processus de deuil. Dans cette perspective, il est important de marquer la courte vie de cet enfant par des souvenirs, des rituels et des funérailles si cela est possible. Si « la perte est individuelle, le deuil est collectif »[661], souligne Boris Cyrulnik. Le deuil demande un soutien affectif permettant de stimuler les émotions pour que le travail de deuil s'enclenche, pour que puisse être gardé « un lien avec l'être perdu, en remaniant notre manière de l'aimer »[662].

4.4.3.4. Préparer le temps du souvenir

« Quand le temps est trop court, chaque minute est précieuse pour être parents. (...) Si l'enfant n'est pas décédé en salle de naissance, tout éloignement avec les parents est à limiter le plus possible, tout en privilégiant le confort de l'enfant. (...) pour que ce temps reste bien un temps de vie et non l'attente d'une mort à venir... (...) Les parents inscrivent ici (...) les gestes de toute une vie, ceux qu'ils avaient destinés, dans leur coeur et dans leur chair, à leur tout-petit. »[663]

Pour aider et accompagner les parents dans leur deuil, il est souhaitable que d'autres membres de la famille proche, comme les frères et sœurs ou les grands-parents, aient la possibilité de voir leur enfant afin notamment de créer des souvenirs communs qu'il sera bon et nécessaire de se remémorer plus tard. Le fait que quelqu'un d'autre se souvienne de l'enfant a une grande importance. Elisabeth Martineau souligne aussi la portée de cette présentation de l'enfant à autrui pour que son existence aussi courte fut-elle puisse être inscrite dans le cercle plus large des relations parentales, et que l'entourage puisse mettre un visage sur ce petit garçon ou cette petite fille, afin de l'identifier et de l'accueillir à sa place dans la famille. « Ce court moment après l'accouchement, écrit-elle,

[660] Cette expression a été créée dans les années 1980 par une association belge de soutien aux parents endeuillés, pour leur permettre de se définir et de s'identifier comme tels.
[661] Boris Cyrulnik, *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob, 2008 (2ème édition), p. 81.
[662] *Id*., p. 86
[663] Isabelle de Mézerac, « Le témoignage d'une mère, responsable d'association », « Les pratiques autour du foetus ou de l'enfant mort. », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, p. 444.

a été trop court. Et personne d'autre n'a vu notre bébé. C'est comme s'il n'avait jamais existé, pour les autres. »[664]

On peut alors suggérer aux parents, et c'est la tâche du corps médical d'abord, de conserver des souvenirs de l'enfant. Mais en étant conscient qu'il s'agira plus de souvenirs que l'on construit que de souvenirs qu'on se remémore. Cela peut consister en des échographies, un livre de bord ou journal intime de la grossesse dans lequel seront consignées les étapes de celle-ci, les impressions, les émotions vécues individuellement et collectivement, entre la mère et le père, et avec l'entourage, une expression par l'art (dessin, peinture, musique, poterie, poésie...), l'achat de deux peluches identiques: l'une à placer avec l'enfant dans son cercueil, l'autre à garder, l'achat ou la confection d'une bougie qui sera allumée le jour de l'enterrement et qui pourra être rallumée à des occasions ultérieures (Noël, anniversaires, etc.) ou encore la confection d'une couverture qui enveloppera l'enfant dans son cercueil. Plus tard, s'investir dans une association en lien avec l'enfance ou parrainer un enfant dans le besoin pourra être un prolongement du lien interrompu avec son propre enfant.

J'insiste ici sur l'importance de nommer l'enfant, de lui donner un prénom. Cela l'ancrera premièrement dans son histoire familiale, dans la lignée qui lui a réservé une place, sa place. Plus encore, nommer quelqu'un revêt également un sens biblique et théologique profond. Le mot « nom » en hébreu, « *chèm* », שֵׁם, est de la même racine que « *cham* », שָׁם, qui signifie « là ». Une indication de lieu pour dire qu'avoir un nom, avoir été nommé par quelqu'un d'autre, en l'occurrence ses parents, c'est à la fois avoir été, simplement, mais aussi appartenir à une lignée, à une famille. Mais c'est également être tourné vers un ailleurs, vers un Autre. Ultimement, c'est à Dieu que nous sommes tous appelés. Par son nom chacun est inscrit dans un mouvement de transcendance qui le dépasse totalement. Dès avant sa naissance, tout humain possède un « être ici » (ancrage familial) et un « être là, là-bas » (ancrage en Dieu), qui lui permet d'être dans un projet, dans le projet d'amour de Dieu. Son nom a en effet une valeur éternelle. En mourant, il n'emporte rien, pas même son corps. Mais la foi en Dieu lui laisse croire qu'Il connaît son nom[665] et qu'Il le nommera lorsqu'il se trouvera face à Lui et qu'il Le connaîtra comme il est connu[666].

---

[664] Elisabeth Martineau, *Surmonter la mort de l'enfant attendu. Dialogue autour du deuil périnatal,* p. 64.
[665] *Cf.* Es 43, 1 : « Ne crains pas, (…) je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. »
[666] *Cf.* 1Co 13, 12 : « A présent, nous voyons dans un miroir et de façon confuse, mais alors, ce sera face à face. A présent, ma connaissance est limitée, alors, je connaîtrai comme je suis connu. »

« Durant la grossesse, on l'appelait déjà par son prénom, Hector. On n'a pas perdu un enfant, on a perdu Hector », souligne Wynona. Donner un nom à l'enfant voué à mourir peu après sa naissance ou pendant la grossesse permettra à ses parents de parler de lui non comme de l'enfant-qui-est-mort, mais comme de Simon ou Carole, qui a son identité propre de fils ou fille de Didier et Chantal qui sont ses parents.

« On a donné un prénom à notre fille : Elisabeth. On a pu la connaître, la regarder. Lui dire qu'on l'aimait. Et lui dire adieu. On l'a accompagnée jusqu'au bout. » J'ai demandé à ce papa, Raphaël[667], s'il savait ce que signifiait ce prénom. Il l'ignorait. Lorsque je lui ai dit qu'une des significations d'Elisabeth en hébreu était « maison de Dieu »[668], il a pleuré. Nadège, quant à elle, a prénommé son fils Stéphane après avoir eu besoin de connaître le sexe de l'enfant qu'elle avait porté près de vingt semaines avant une ITG. Et Myna[669], en plus d'avoir prénommé son garçon Franco, a désiré effectuer une petite cérémonie de remise à Dieu, pour avoir le sentiment de l'accompagner jusqu'au bout.

Si le sexe de l'enfant est connu avant la naissance, déjà l'appeler par son prénom est un signal, pour l'entourage, que la maman porte un enfant chéri et aimé, reconnu dans toute sa grandeur d'être humain, qui mérite d'avoir son nom, et non un « foetus malformé » ou pire, un « monstre ».

Même des années plus tard, donner un prénom à l'enfant mort permet de lui attribuer toute la place qui lui revient dans la famille et, pour ses parents, de faire encore un pas sur leur chemin de deuil, en reconnaissant que leur tout petit est parti vers Dieu, accomplissant ce vers quoi il tendait déjà dès le sein de sa mère. Kathe Wunnenberg, auteure de *Pleurer l'enfant que je n'ai jamais connu. Traverser l'épreuve d'une fausse couche ou d'un deuil périnatal avec l'aide de Dieu* et ayant perdu trois enfants à des stades différents de la grossesse, écrit très justement ceci : « Il n'est jamais trop tard pour lui donner un nom. J'ai donné un nom à chacun des enfants que j'ai perdus lors de fausses couches, parfois des années après ma fausse couche. Même quand je ne savais pas avec certitude si c'était une fille ou un garçon, j'ai eu le pressentiment que c'étaient des garçons. Donner un nom à mes enfants m'a aidée à reconnaître qu'ils étaient des individus à part entière et à atténuer mon chagrin et mon incertitude quant à leur identité réelle. Même si

---

[667] Raphaël et son épouse ont perdu une petite fille, Elisabeth, à 13 SA suite à une interruption thérapeutique de grossesse (ci-après abrégée ITG) en raison d'une grave malformation.

[668] Traditionnellement, on trouve deux significations pour Elisabeth. D'une part, on dit que ce prénom vient d'Elisheva (אֱלִישֶׁבַע) qui signifie étymologiquement « Dieu est serment ». D'autre part, il pourrait provenir de el-isha-beth (אֵל - אִשָּׁה - בַּיִת) et signifierait donc « celle qui accueille Dieu en sa maison ». Mais cette dernière explication est plutôt un jeu de mots qu'une signification étymologique.

[669] Le témoignage complet de Myna se trouve dans les annexes.

certaines personnes froncent les sourcils quand j'appelle les enfants que j'ai perdus par leur nom, matérialiser leur existence par un nom m'aide à les honorer et à garder un souvenir d'eux, même si je ne les ai jamais vraiment connus. »[670] « Je leur ai donné des prénoms. Pour moi c'étaient une fille et un garçon : Nadine et Tobias », m'a dit Typhaine.

Dans le cas d'un enfant mort-né, des photos pourront être prises, des moulages de ses pieds et de ses mains être réalisés, une mèche de cheveux coupée... non dans une perspective morbide, mais pour le temps du deuil, pour pouvoir avancer sur ce long chemin.

Quant à la cérémonie de funérailles, elle sera organisée avec l'aumônier de l'hôpital ou le pasteur ou le prêtre de la famille. Elle pourra être personnalisée, selon les cultures et les croyances, afin d'englober la famille élargie et les amis proches, au moment de confier leur enfant à Dieu. Selon l'appartenance spirituelle de chacun, la cérémonie sera surtout le temps de remise à Dieu. Françoise Gehenn insiste sur la nécessité du dialogue entre les parents et l'aumônier car, dit-elle, « c'est à partir (…) de cet entretien que l'aumônier pourra reprendre les paroles des parents pour les porter devant Dieu dans la prière. Ainsi l'aumônier se tient auprès des parents pour dire à Dieu l'innommable, l'insupportable, demander pardon[671], ainsi que réconfort et consolation pour reconstruire l'avenir et retrouver l'espérance. (…) Ce moment célébré dans l'intimité d'une chambre d'hôpital est souvent le seul lien avec l'Eglise »[672]. Cela revient à dire que cet enfant a existé et existe toujours dans le coeur de ceux qui l'ont aimé, et dans celui de Dieu.

Il me semble important en effet de ne pas négliger ces temps de dialogue avec les parents qui souffrent, afin de leur permettre d'exprimer cette souffrance qui sort souvent sous forme de colère : un autre mode d'ouverture à la relation, au lien, avec l'extérieur, premièrement avec Dieu par le biais de l'aumônier, puis avec l'entourage proche, pour que les parents puissent ensuite être réintégrés à part entière dans le « cortège de la vie »[673]. « Des temps familiaux ou religieux ont donc leur place à l'hôpital pour laisser les parents

---

[670] Kathe Wunnenberg, *Pleurer l'enfant que je n'ai jamais connu. Traverser l'épreuve d'une fausse couche ou d'un deuil périnatal avec l'aide de Dieu,* Ed. Famille Je t'Aime, Guebwiller, 2004, p. 52.

[671] Le cas que cet aumônier d'hôpital rapporte est une grossesse interrompue pour cause de malformation létale chez le foetus, d'où le besoin des parents de demander pardon à Dieu pour leur choix et l'acte médical qui en a découlé.

[672] Françoise Gehenn, « Les pratiques autour du fœtus ou de l'enfant mort », « Témoignage d'un aumônier protestant », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, p. 437-438.

[673] *Cf.* l'épisode de la rencontre de Jésus avec la veuve de Naïn en Lc 7.

inscrire leur enfant dans la société à laquelle il appartient : accueil et implication de la fratrie, rencontres avec l'entourage, cérémonie avant la sépulture... »[674]

4.4.3.5. La pratique habituelle du baptême

Une remarque importante, encore, pour les pasteurs et prêtres amenés à célébrer un baptême d'enfant : dans l'assemblée, statistiquement, se trouvera au moins une femme ayant connu le drame de la fausse couche. Sœur, mère, grand-mère, tante, cousine, marraine, amie de la famille du petit baptisé. Celle-ci, même si elle a eu d'autres enfants par la suite ou avant et *a fortiori* si elle n'en a pas d'autres, aura une pensée pour son petit parti trop tôt. Verbaliser ces pertes, par exemple dans une prière, soulagera toute maman et tout papa concernés qui auront peut-être surmonté leur tristesse et leur deuil pour assister à cette célébration et qui ne se sentiront ainsi pas exclus de l'amour de Dieu. Le ministre pourrait par exemple dire ceci au cours d'une prière d'intercession : « Notre Dieu, notre Père, nous te prions également pour ces mamans et ces papas qui souffrent d'avoir perdu un enfant, pendant la grossesse ou après. Nous Te les confions particulièrement en ce jour, ainsi que leur petit qui les précède dans ta Lumière et dans ton Amour. Envoie sur eux ton Esprit de consolation. Par ton Fils Jésus Christ, notre Seigneur. Amen. »

4.4.4. En route avec les pèlerins d'Emmaüs

4.4.4.1. Deux disciples de Jésus

Comme les personnes incapables de faire face à une perte, et donc de démarrer un processus de deuil, les disciples d'Emmaüs, tournant le dos à Jérusalem, lieu de tant de souffrances et de deuil, semblent fuir leur douleur. Voyons comment ce texte si connu de l'évangile de Luc recèle des trésors pour l'accompagnement spirituel des endeuillés. Ces pistes d'accompagnement spirituel ne sont pas à « appliquer » de manière radicale mais à garder en tête au fil d'un entretien. La personne qui perd un proche voit à ce moment-là tout son univers physique, psychologique et spirituel qui s'écroule. La tâche de l'accompagnant est d'amener l'accompagné à l'apaisement, à l'acceptation de sa perte et à la reconstruction de son être. La cicatrice se verra toujours, mais elle aura moins de risques de craquer à nouveau si on en a pris soin avec patience et persévérance. La version du texte

[674] Isabelle de Mézerac, « Le témoignage d'une mère, responsable d'association », « Les pratiques autour du foetus ou de l'enfant mort. », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, p. 445.

des pèlerins d'Emmaüs que je suis provient de la *Traduction Oecuménique de la Bible,* abrégée TOB.

4.4.4.2. En perte de repères

Le v. 13 plante le décor : deux compagnons sont partis de Jérusalem pour se rendre à Emmaüs. Ils se déplacent, ne restent pas repliés sur eux-mêmes. Deux heures de route durant lesquelles ils parlent (v. 14), « de tous ces événements ». Ils sont réunis dans le souvenir de Jésus. Ils ont perdu leurs repères depuis la crucifixion et la mort de Jésus, ils ressentent naturellement le besoin d'en parler, de raconter encore et encore ce qui s'est passé, comme pour mieux l'intégrer, comme pour mieux rendre réels ces événements. Ils sont assommés de douleur après la mort de leur ami, plongés dans le deuil et son cortège de modifications psychologiques, physiques, spirituelles. Ils sont déçus, eux qui pensaient que Jésus était le Messie promis et attendu, le voilà qui est mort ! Mais en parlant, ils restent en lien l'un avec l'autre. C'est un signe de (sur)vie.

4.4.4.3. Parler en présence de Jésus

Καὶ ἐγένετο (« et voici qu'il advint », v. 15) marque le début d'une action déterminante : Jésus arrive ! « Car, là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »[675] Il les rejoint sur leur propre chemin, là où ils (en) sont, à ce moment-là. Il se met à marcher avec eux, silencieux d'abord, percevant certainement des bribes de leur conversation. Les deux amis sont tellement abattus, déstabilisés, qu'ils ne le reconnaissent pas. Comme le dit la note de la TOB, « ils ne seront capables de le reconnaître (v. 31) que lorsque Jésus les aura introduits par les Ecritures (v. 25-27) dans le mystère de sa mort et de sa résurrection. »[676]

Puis Jésus leur demande de quoi ils parlent et l'un des deux, nommé Cléopas, s'étonne que quelqu'un ignore encore tout de ce qui s'est passé les jours précédents à Jérusalem… Alors ils racontent encore… Jésus, par ses questions adroites, les incite à raconter encore ce qui les tourmente et les a plongés dans le désarroi le plus total.

Aux côtés d'une personne dans la détresse, Jésus nous indique l'importance de l'écouter attentivement, sans parasiter d'emblée la rencontre par son propre débit verbal.

[675] Mt 18, 20.
[676] Lc 24, 16, note (e).

Plus elle raconte, plus elle intègre son histoire, plus elle lui donne sa place singulière, comme pour la rendre encore plus réelle, devant témoin.

Parler, c'est rester en lien avec l'autre, semblable à soi, au coeur de l'épreuve. Cet autre qui peut avoir vécu le même événement (dans le cas des deux disciples, par exemple), ou au contraire y être totalement extérieur et se faire alors vis-à-vis bienveillant. « Raconter, pour une personne en deuil, c'est en quelque sorte faire un voyage d'exploration. Elle se raconte à elle-même ce qui s'est passé. (...) Quand elle raconte, c'est pour essayer petit à petit de prendre conscience de cette réalité. Ainsi, elle est obligée de se raconter maintes fois la même histoire pour pouvoir enfin entendre le message : celui que j'aime est mort. (...) Accompagner des personnes récemment touchées par le deuil, c'est essentiellement leur donner la possibilité de raconter. »[677]

4.4.4.4. Entre désespoir et réconfort

L'espoir a sombré dans le passé (v. 21). « Toutefois, quelques femmes qui sont des nôtres nous ont bouleversés : (...) elles sont venues dire qu'elles ont même eu la vision d'anges qui le déclarent vivant. »[678] La narration des événements fait apparaître le lien réconfortant que peuvent avoir les endeuillés entre eux. Les deux amis se souviennent de ces femmes qui sont des leurs et de l'expérience qu'elles ont elles-mêmes vécue au coeur de la même douleur concernant le même événement. Notons ici l'importance de croire à l'expérience de foi des autres, au partage, à la parole de Dieu aidante et « bousculante », littéralement « brûlant leur cœur »[679], en grec, ce qu'ils arriveront à verbaliser peu après. Jésus leur demandera d'ailleurs plus tard[680] quelle était la raison de ce trouble. Souvent, dans l'évangile, Jésus met en marche ses interlocuteurs par une parole qui interroge et qui pousse la ou les personnes à réagir, à se questionner, à approfondir la quête. Il s'agit de sortir de ses retranchements, de ses habitudes, de ce qu'on croyait acquis pour changer d'angle et apprécier un point de vue auquel on n'aurait jamais pensé.

Au v. 28, Jésus fait mine de s'en aller. Mais les deux compagnons le retiennent, l'invitent dans la maison où ils vont passer la nuit. Les deux amis ressentent de manière

[677] Hans van der Geest, « Une visite de deuil. Sympathie et cérémonies », dans *Entretiens en tête à tête, exemples d'accompagnement pastoral*, p. 108.
[678] Lc 24, 22s.
[679] Lc 24, 32 : « Et ils se dirent l'un à l'autre : "Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Ecritures ?" ».
[680] *Cf.* v. 38 : « Quel est ce trouble et pourquoi ces objections s'élèvent-elles dans vos cœurs ? ».

plus pressante le besoin de sa compagnie, comprenant que ses paroles sont destinées à les aider à aller de l'avant et non une leçon pour les humilier.

L'ultime scène du récit décrit Jésus et les deux compagnons de route partageant le repas du soir. Comme le fait remarquer Lytta Basset dans *La fermeture à l'amour*[681], il n'est pas mentionné qu'ils sont attablés dans une maison ; aussi les mots « et il entra pour rester avec eux »[682] pourraient signifier que c'est *en eux* que Jésus entra, dans leur coeur qui brûlait *en eux*[683] alors qu'ils marchaient les trois sur le chemin, écoutant Jésus leur parler de la promesse de l'Ecriture.

Les parallélismes avec la dernière cène avant la Passion sont frappants, même s'il s'agit ici d'un repas tout à fait ordinaire. L'évangéliste Luc « utilise ici un vocabulaire eucharistique (cf. 22, 19 et 9, 16) pour faire sentir à ses lecteurs que la fraction du pain (Ac 2, 42.46 ; 20, 7.11) leur fait rencontrer le Ressuscité comme ce fut le cas pour les disciples d'Emmaüs. »[684] A la fraction du pain, ils reconnaissent enfin Jésus ! « Alors leurs yeux furent ouverts et ils le reconnurent (…). » (v. 31) Et juste après, Jésus disparaît. Sa présence était réelle mais provisoire, comme pour laisser l'espace nécessaire aux disciples pour que grandisse encore leur foi, dans la continuité de l'expérience vécue et dans la méditation de l'accomplissement de l'Ecriture.

4.4.4.5. Le retour à la vie quotidienne : Dieu-avec-nous

« A l'instant même, ils partirent et retournèrent à Jérusalem »[685] : ils se déplacent encore, cette fois parce qu'ils sont libérés de la douleur, réconfortés par le fait de savoir que Jésus vit désormais autrement, comme il l'avait annoncé...

Subrepticement, Dieu travaille en chacun dans tous les deuils, dans toutes les pertes. Au coeur de l'échange, sur le chemin, Jésus rejoint toute personne. Discrètement. Là où elle (en) est, même si elle ne le reconnaît pas tout de suite, à l'instar des deux compagnons en route vers Emmaüs. Tous les chemins de foi peuvent être parfois un chemin de désillusion, voire de désespoir pendant un certain temps... Jusqu'à la rencontre avec le Christ Vivant qui s'y glisse de manière tout à fait inattendue, de manière perceptible mais non visible, présent autrement aux deux amis, adaptant son pas au leur, ne

[681] Lytta Basset, *La fermeture à l'amour*, Genève, Labor et Fides, coll. « Entrée Libre » n° 50, 2003[2], p. 85-86.
[682] Lc 24, 29.
[683] *Cf.* Lc 24, 32.
[684] *TOB*, note (n) concernant le v. 30 du récit.
[685] Lc 24, 33a.

forçant pas la conversation, mais les écoutant et les encourageant à partager encore ce qui les habite… et ce qu'il sait déjà ! Dans le deuil en général et *a fortiori* dans celui d'un enfant, l'immédiateté n'existe pas. C'est un processus en plusieurs phases. Classiquement, on parle de sept phases dans le deuil : le choc, le déni, la colère, la tristesse, la résignation, l'acceptation, la reconstruction. Ces phases peuvent durer plus ou moins longtemps, ne pas apparaître dans l'ordre donné et revenir après une période plus ou moins prolongée sans que cela soit anormal.

Ce n'est que dans un deuxième temps que Jésus rappelle ce qui était promis dans les Ecritures, la bonne nouvelle de la Résurrection destinée à redonner de l'espérance pour maintenant. C'est à chacun de retenir Jésus, de l'inviter chez lui, après avoir compris que ses paroles au sujet des Ecritures n'étaient pas des remontrances, mais l'occasion d'aller de l'avant et de progresser dans la foi, la spiritualité et la quête de sens. Il encourage à lire la Bible, car c'est là que se trouve l'essentiel pour toute progression. C'est à ses gestes de bénédiction et de fraction du pain lors du repas ordinaire du soir que les yeux des deux amis s'ouvrent, qu'ils reconnaissent leur compagnon de route comme étant le Christ, leur ami bel et bien vivant, comme l'avaient promis les Ecritures…

Jésus se fait voir à ceux qui se mettent en route, qui acceptent de se déplacer et d'être déplacés, qui ne se sont pas enfermés dans le repli sur soi en disant qu'avec la mort, tout est fini. « La résurrection n'est pas une affaire de spectacle ; c'est une affaire de coeur... (...) Le Ressuscité n'est-il pas avant tout le re-suscitant – celui qui suscite à nouveau les morts vivants que nous sommes, celui qui ressuscite le feu sous la cendre de nos déceptions personnelles et ecclésiales? »[686], demande Lytta Basset.

Sans vraiment laisser le temps de le retenir encore une fois, Jésus disparaît, se met en retrait afin de permettre à chacun de grandir dans la foi, de méditer sur ce qu'il lui a dit personnellement à ce moment-là de sa vie et de lui laisser faire fructifier ce message, voire en témoigner à d'autres, à l'instar des deux compagnons à leur retour à Jérusalem[687]. Il s'agit de la foi intérieure qui pousse vers l'extérieur, vers l'existence[688], pour être annoncée et vécue en communauté. Le chemin continue, enrichi de la rencontre avec le Christ. Mais cela peut être très long, particulièrement dans le deuil périnatal qui est si complexe.

En tant qu'accompagnant spirituel, on peut se demander comment atteindre des personnes éloignées de la foi chrétienne. Lytta Basset nous éclaire ainsi : « La vie

[686] Lytta Basset, *La fermeture à l'amour*, p. 83-84.
[687] « Et eux racontèrent ce qui s'était passé sur la route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. » (Lc 24, 31).
[688] Etymologiquement, « exister » signifie « sortir de, se manifester, se montrer ».

spirituelle a ceci de particulier que le moindre pas sur un sentier nouveau inaugure la possibilité et crée le désir de nombreux autres pas dans la même direction. (...) Le chemin serait-il interdit à quiconque n'a aucune expérience personnelle avec Jésus ? Ou même au chrétien qui, trop éprouvé pour se concentrer sur lui, ne voit là, pour le moment, qu'une abstraction stérile ? Certainement pas ! Il arrive qu'une personne décédée précédemment – avec laquelle j'ai gardé un lien d'amour authentique – incarne pour un temps ce "là je suis au milieu de vous". Il suffit de me remémorer son visage, de la voir vivante dans la Présence incorruptible... et je retrouve le sol ferme : cette personne – grand-mère, conjoint, amie, peu importe – a pris place "au milieu" de nous, entre moi et l'être proche qui aujourd'hui m'entraîne dans sa mort. Une fois de plus, la Présence, en toute discrétion, s'est coulée dans un être humain, même s'il est déjà entré dans la Vie. »[689]

Il est important de se poser la question de savoir ce que signifie, pour les personnes accompagnées, rencontrer le Christ, et si c'est bien lui qui se manifeste ainsi. Lors d'un accompagnement en marge de ma recherche, une jeune femme me confia ses doutes quant à Dieu et sa présence bienveillante dans sa vie. Puis elle me parla longuement de sa meilleure amie, sa « sœur de cœur » comme elle l'appelait, de tout ce que cette amie faisait pour elle. Au bout d'un moment, je lui ai posé la question suivante : ne pouvait-elle pas concevoir que c'était Dieu qui avait envoyé cette amie sur son chemin à ce moment-là de sa vie, juste parce qu'elle en avait besoin et que Lui seul savait à l'avance quel serait le fruit de cette amitié ? Elle a marqué un temps de silence et m'a répondu : « oui, pourquoi pas, je n'y avais jamais pensé ! »

La rencontre avec une personne particulière à un moment sombre de sa vie, une marque d'amitié (lettre, carte, fleurs, chocolats, coup de téléphone, invitation…) alors qu'on ne s'y attend pas du tout, le fait de surmonter sans trop de difficultés un événement qu'on pensait insurmontable, une parole, un geste, un événement, un paysage, la nature, un air de musique qui font du bien, le fait de se sentir apaisé après une discussion ou un événement particulier où on a pu déposer un bout du fardeau, c'est signe que le Christ est présent ! Au début du deuil, cela paraît difficile, voire impossible. Alors il faut un signe, comme la fraction du pain pour nos deux amis, qui leur permet de voir au-delà de la souffrance qui les a aveuglés. Le travail de deuil se tisse à la fois dans le lien communautaire et dans le retrait en soi pour la prière, la méditation, le discernement. C'est

[689] Lytta Basset, *Ce lien qui ne meurt jamais*, p. 188-189.

ce que doivent comprendre les deux pèlerins d'Emmaüs, qui préfigurent celles et ceux que nous accompagnons dans le nom du Christ.

4.5. « A ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. »[690]

4.5.1. Du côté des soignants

Les premières personnes qui, aux côtés des mères et des pères, sont amenées à les accompagner sont les soignants. A eux sont confiés les doutes, les peurs, les angoisses et les questionnements inhérents à chaque étape du processus.

J'ai rencontré quelques-unes de ces personnes qui sont en première ligne lorsque l'urgence ou la complication s'annonce. « On le vit ensemble », m'a confié une sage-femme[691]. Toutes ont reconnu l'impuissance de la médecine et de la science face à l'imprévu, à l'inexplicable et, de fait, gagnent en humilité à chaque coup dur dans leur service. « C'est malheureux, mais il n'existe pas de formation universitaire qui prépare à l'impuissance »[692], note justement Marion Muller-Colard, qui a exercé quelques années un ministère d'aumônier d'hôpital. « Il faut rester humble et laisser les gens qu'on soigne, qu'on accompagne, écrire eux-mêmes leur histoire », ajoute la même sage-femme.

Une autre sage-femme souligne l'importance de rester à l'écoute tout en restant professionnelle. Le mot « respect » est souvent revenu au cours de ces entretiens. Respect de la mère, de l'enfant, du père, mais aussi de soi-même pour éviter d'aller au-delà de ses propres limites. « On reste un être humain », m'a justement rappelé une infirmière puéricultrice.

Une fois dans l'action, c'est la technique qui prend le dessus sur les émotions. Mais après, dans le temps du débriefing, psychologues et aumôniers sont disponibles sur demande. On oublie trop souvent qu'ils sont également là pour l'équipe médicale et pas seulement pour les patients. Mais peu de soignants font appel à eux, surtout par manque de temps, parfois par pudeur : on ne veut pas montrer ses émotions sur son lieu de travail… Paradoxalement, tous sont d'accord sur le fait qu' « il faut mettre des mots sur les émotions » comme m'a dit une sage-femme, ou « vider son sac de la journée », selon une infirmière puéricultrice…

---

[690] Jn 13, 35.
[691] Les témoignages complets de ces soignants se trouvent dans les annexes.
[692] Marion Muller-Colard, *L'autre Dieu*, p. 11.

Quant à Dieu, il est souvent évoqué par les soignants. Plusieurs d'entre eux m'ont dit prier sur leur lieu de travail. « Je récite intérieurement des mantras », m'a dit une sage-femme pour qui sa communauté, « c'est le boulot » ! Une infirmière puéricultrice m'a dit avoir spontanément récité le Notre Père en tenant dans ses bras un bébé mort-né. Une autre sage-femme, auteure[693] d'un article intitulé « L'écoute et la fécondité d'une sage-femme », a été amenée à se demander si elle aurait travaillé de la même manière si elle n'était pas catholique pratiquante, si elle n'avait pas eu une foi vivante. « Ma vie spirituelle m'est utile quand je vis des moments difficiles, ou même joyeux – pour rendre grâces ou, au contraire, demander de l'aide dans des situations difficiles, écrit-elle. En tant que célibataire sans enfant, j'ai le sentiment, en accompagnant ces femmes, d'être féconde. D'une fécondité spirituelle, qui m'encourage à vivre encore plus profondément mon travail. Cette foi m'apporte cette capacité à être dans l'empathie et à l'écoute de mes patients. »[694]

Certains ont plutôt foi en « Mère Nature », à l'instar de ce pédiatre qui reconnaît qu' « on ne maîtrise pas tout » et qu' « il y a quelque chose qui fait qu'on a la force d'avancer. » Rétrospectivement, j'ai trouvé l'image de « Mère Nature » tout à fait adéquate pour évoquer une force suprême au chevet de tout petits bébés… C'est en effet à un Dieu Mère qu'il est rassurant de confier un nouveau-né mort trop tôt. C'est un Dieu Mère qu'on invoque pour confier ses soucis de future mère. C'est un Dieu Mère qui enveloppe de sa tendresse ses enfants vivant des difficultés au moment de donner la vie.

Spontanément, on associe la sage-femme au bonheur, à la vie, à la joie. C'est oublier qu'elle est parfois confrontée à leurs contraires jamais très loin en salle d'accouchement où tout peut basculer d'une minute à l'autre. « Mais, simultanément, des femmes naissent à elles-mêmes, et elles ont besoin d'un appui, d'une complicité, d'un passeur pour le chemin initiatique de l'enfantement. C'est cela, être sage-femme ! Et vous avez raison, c'est un beau métier ! »[695]

---

[693] Elle a préféré garder l'anonymat, c'est pourquoi on ne trouve que ses initiales dans les références de son article.

[694] A.-S. T, sage-femme, en collaboration avec Remi de Maindreville, « L'écoute et la fécondité d'une sage-femme », dans *Christus* n° 242, avril 2014, p. 164.

[695] Francine Caumel-Dauphin, « La sage-femme face à une mort *in utero* », dans René Frydman et Muriel Flys-Trèves, *Mourir avant de n'être ?, p. 56.*

4.5.2. Un accompagnement spirituel adéquat

J'ai souligné l'importance, dans chaque situation problématique, d'un accompagnement spirituel adéquat. Par « adéquat », j'entends « capable de faire circuler de l'amour » afin d'aider la personne à se réunifier, c'est-à-dire à apprendre à s'aimer, et, selon les cas, à se pardonner, à respecter sa dignité humaine, à être capable d'aimer autrui et de le respecter en tant qu'être humain lui aussi.

Cette (ré)unification trouve sa source en Dieu qui le premier nous a aimés. « Toute la somme presque de notre sagesse, laquelle, à tout compter, mérite d'être réputée vraie et entière sagesse, est située en deux parties : c'est qu'en connaissant Dieu, chacun de nous aussi se connaisse. (…) il n'est pas toutefois aisé à discerner laquelle va devant et produit l'autre. (…) Ainsi, la connaissance de nous-mêmes non seulement aiguillonne chacun à connaître Dieu, mais aussi chacun doit être mené par elle comme par la main à le trouver. »[696] Jean Calvin ne parle pas seulement ici de la connaissance intellectuelle, mais aussi de la connaissance intérieure, personnelle, de Dieu et de soi-même. Cette connaissance mutuelle n'est possible qu'en nourrissant l'une *et* l'autre ; cela ne va pas sans une réflexion approfondie des rapports à soi-même et à Dieu.

Dans les témoignages que j'ai cités, combien de fois n'ai-je pas été surprise (dans le sens « entraînée au-delà de ce à quoi je pouvais m'attendre ») par l'étroitesse des liens entre le vécu des personnes et la présence de Dieu *avec*[697] elles au plus profond de leur détresse et de leur souffrance ? Ce Dieu d'amour qui s'est donné en Jésus-Christ, qui aime inconditionnellement sa créature et qui lui permet, par son Esprit, de renouer avec une partie d'elle-même qui était restée en Lui, c'est-à-dire avec l'amour[698] mutuel. Sur la croix s'est joué de façon ultime ce don d'amour. En langage évangélique, cela se traduit par « s'aimer les uns les autres ».

---

[696] Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, I, I, 1, Aix-en-Provence, Editions Kerygma et Farel, 1995, p. 3s.

[697] Emmanuel, Dieu-avec-nous (*im*, avec ; *anou*, nous ; *El*, Dieu) en hébreu (עִמָּנוּ אֵל), est le nom par lequel le prophète Esaïe désigne le messie à venir, annonçant qu'il naîtra d'une vierge : « Aussi bien le Seigneur vous donnera-t-il lui-même un signe : Voici que la jeune femme est enceinte et enfante un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel. » (Es 7, 14). Les chrétiens y ont vu l'annonce de la venue de Jésus Christ, né de la Vierge Marie, Dieu se faisant humain pour marcher à nos côtés dans le monde.

[698] L'amour-charité dont parle le Nouveau Testament, qui se dit ἀγάπη (*agapè*) en grec.

4.5.3. Un « commandement » nouveau

« Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. A ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. »[699] Dans cet extrait de l'évangile de Jean, le terme grec ἐντολὴ signifie plutôt une recommandation qu'un commandement, une invitation à s'aimer les uns les autres comme Jésus a choisi de nous aimer, « une parole *offerte* aux humains comme une boussole leur indiquant l'orient de leurs relations aimantes. »[700]

Mais il ne s'agit pas non plus de ce qu'on entend communément par « amour ». Dans l'Evangile et dans toute la Bible, l'amour ἀγάπη n'est pas à concevoir comme une émotion ni comme un sentiment selon le monde, qui serait l'expression d'une grâce à bon marché, comme dirait Dietrich Bonhoeffer, mais comme un acte concret vis-à-vis de son prochain, et procède donc d'une décision. Lytta Basset nous le fait remarquer en évoquant l'authentique amour de Pierre pour Jésus dans son livre *Aimer sans dévorer*. Ainsi, Pierre se voit confier une tâche unique par Jésus : faire paître ses brebis. « Il s'agit donc pour Pierre d'entendre les besoins vitaux des autres, de leur indiquer un chemin et de les accompagner jusque là où ils pourront vivre en paix. (…) Notons qu'il n'entend pas : "Aime-les", mais : "Conduis-les" vers ce qui est bon pour elles, vers l'essentiel dont elles ont besoin. Fil rouge de l'amour dans la Bible : avant d'être un sentiment, c'est un comportement concret, solidaire, bienveillant. Aimer quelqu'un, ce serait donc l'aider à s'orienter vers une plénitude qui pacifie, altère et rassasie, sans se préoccuper de savoir si l'on aime assez, si l'on est vraiment capable. »[701]

4.5.3.1. Une invitation à agir

L'amour se concrétise dans une action. Pensons au lavement des pieds (Jn 13, 1-15), lors de la dernière cène, qui précède de peu cette incitation à l'amour : Jésus lui-même lave les pieds de ses disciples, et il leur dit pourquoi : « Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous

[699] Jn 13, 34-35.
[700] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 281.
[701] *Id*, p. 333.

aussi. »[702] Ce que Jésus a fait pour eux, y compris à celui qui le trahira, ils sont invités à le faire aux autres, en signe d'amour inconditionnel comme réponse à la haine, à la trahison, à la méchanceté et à toutes les formes que le mal peut prendre.

Pour l'accompagnement spirituel et la vie chrétienne en général, cette distinction entre commandement et recommandation ou invitation, est fondamentale. En effet, en prenant conscience d'avoir le choix d'aimer ou de demeurer dans la haine et le ressentiment, les personnes débutent librement un chemin de conversion, c'est-à-dire de retournement. Retournement sur elles-mêmes d'abord, puis sur leur vie et ce qui l'alourdit, sur les autres et leurs relations à eux, et enfin retournement, ou plutôt, retour vers Dieu ou une image positive de Dieu.

4.5.3.2. L'amour-lien

Jean ne parle que de l'amour du prochain, pas de l'amour de Dieu comme les trois autres évangélistes. Cet amour mutuel que se portent les gens les uns aux autres permet au monde de les reconnaître comme disciples du Christ. Au moment de quitter les siens, Jésus les engage à se tourner vers l'avenir et vers l'autre. Tout ce début du premier « discours d'adieu » prépare donc les disciples à la séparation d'avec leur maître et peut aussi être vu comme testament spirituel, comme alliance entre eux et lui, sorte de pont entre les deux réalités d'en bas et d'en haut. Pour leur dire que ce qui a été manifesté de son vivant devient la force avec laquelle ils pourront aller de l'avant dans le futur et qui les liera entre eux de manière définitive, authentique et profonde, comme la promesse qu'il sera toujours avec eux. « Le commandement d'amour mutuel est la première disposition testamentaire prise par le Christ johannique pour pallier son absence. »[703]

L'incitation à l'amour est caractéristique de la période postpascale à laquelle nous appartenons aussi. Chacun peut être son disciple ! Invité à répondre à l'amour inconditionnel que le Christ lui porte par l'amour inconditionnel à l'égard des autres. Jean souligne la nouveauté de cette recommandation. Non parce qu'elle n'existait pas auparavant – toute la Bible hébraïque est traversée par l'amour de Dieu pour sa créature. Mais parce qu'elle dépend du Christ en qui elle est fondée et qu'elle s'inscrit dans une réalité nouvelle, celle des humains.

---

[702] Jn 13, 14s.
[703] Jean Zumstein, *Commentaire du Nouveau Testament*, IVb, *L'Evangile selon saint Jean (13-21)*, Genève, Labor et Fides, 2007, p. 52.

Elle dépasse le scandale de la croix, les scandales de la souffrance et du mal qui touchent tout un chacun à un moment donné dans sa réalité d'humain, indiquant la direction menant à Dieu.

Quelle ascèse, quelle astreinte, parfois... Calvin, dans son commentaire de l'Evangile de Jean, mentionne le fait que « nous apprenons tous les jours par expérience combien cette admonition était nécessaire ; car parce qu'il est difficile de garder la charité, les hommes la laissent là derrière et se forgent de nouvelles façons de servir Dieu (…). »[704] Il attire notre attention sur le fait que cette nouveauté dont il est question est chaque jour et en tout temps à remettre sur le métier.

4.5.3.3. L'amour-service

L'amour prend sa source en Dieu et s'exprime visiblement dans les actes envers autrui. C'est le moyen par lequel le Christ attache à lui chaque être humain pour toujours. L'amour que Dieu porte à chacun personnellement, qu'Il porte à sa créature, est non seulement inconditionnel, mais aussi infini, intemporel. Il ne s'arrête jamais. Peu après la naissance de ma fille, j'ai été traversée par cet amour-là pour elle : l'amour que porte une mère à son enfant est de cet ordre-là, inconditionnel, ne pouvant se comparer à aucune autre sorte d'amour. Une mère non dysfonctionnante serait prête à donner sa vie pour son enfant. Comme le Christ s'est donné pour tous en mourant sur la croix. Bien sûr, quelqu'un qui n'aurait pas d'enfant peut évidemment être aussi traversé par ce type d'amour inconditionnel.

Porter de l'amour à l'embryon, au bébé handicapé, non parfait, réel et non plus imaginaire, c'est une façon de lui dire qu'il a du prix à nos yeux comme il en a aux yeux de Dieu. Le psalmiste peut nous aider sur ce chemin: « C'est toi qui as créé mes reins ; tu m'abritais dans le sein maternel. Mes os ne t'ont pas été cachés lorsque j'ai été fait dans le secret, tissé dans une terre profonde. Je n'étais qu'une ébauche et tes yeux m'ont vu. Dans ton livre ils étaient tous décrits, ces jours qui furent formés quand aucun d'eux n'existait. Dieu ! Que tes projets sont difficiles pour moi, que leur somme est élevée ! » [705]

[704] Jean Calvin, *Commentaires bibliques*, t. 2, *Evangile selon saint Jean*, Aix-en-Provence, Ed. Kerygma et Farel, 1978, p. 388.
[705] Ps 139, 13.15ss.

4.6. La famille spirituelle

« Le sens de notre destinée n'est pas d'être issu "par hasard" d'un "insensible univers", mais il est inscrit déjà dans la main du Seigneur. »[706] En cela, tout être humain est co-créateur, avec Dieu qui lui fait confiance, d'une vie nouvelle.

Un engendrement humain est aussi un engendrement spirituel de Dieu en soi, accueil du Christ en son cœur qui nous assure de son amour inconditionnel et ouvre à une espérance imprenable[707]. De fait, une vie placée en Christ, non sans souffrances ni bouleversements, est à la fois un point de départ et un but visé dans l'accompagnement spirituel de tradition chrétienne. Et encore davantage dans celui des futurs et jeunes parents tellement ouverts au langage symbolique relatif à l'attente, à divers changements, à la naissance, à la souffrance et à la douleur qui en découlent. La « famille spirituelle » montre l'importance de la communauté, ecclésiale, communautaire, amicale, surtout dans les périodes difficiles, telle une boussole ne cessant de montrer la direction du Christ et de l'espérance.

J'ai évoqué plus haut le fait que Jésus, dans l'évangile de Jean, confiait sa mère à son disciple bien-aimé (*cf.* Jn 19, 26-27). Deux autres passages des évangiles rappellent également, d'une part, que l'horizon spirituel dépasse souvent le cadre strictement familial et biologique, et, d'autre part, que la relation avec Jésus est bien particulière puisqu'il s'agit d'une *amitié* (*cf.* Jn 15, 14-15).

4.6.1. Dans l'évangile

4.6.1.1. « Il me faut être chez mon Père »[708]

Les liens du sang n'impliquent pas forcément une cohérence spirituelle entre tous les membres de la famille et il faut se différencier pour grandir spirituellement. Jésus avait besoin de se retrouver avec les maîtres dans le Temple, tandis que ses parents le cherchaient trois jours durant, dans le but de le ramener avec eux. « La volonté des parents

---

[706] Luc Lannoye, *Le Tout-Petit*, p. 146.

[707] A ce sujet je renvoie à la pastorale d'engendrement provenant essentiellement des travaux de deux théologiens jésuites, Christophe Theobald et Philippe Bacq, qui ont réfléchi à la manière de faire advenir à la foi chrétienne. La pastorale d'engendrement met l'accent sur la rencontre personnelle avec le Christ à travers la Bible, sur sa reconnaissance dans le visage d'autrui, dans l'exercice intérieur de la méditation et de la prière.

[708] Lc 2, 49.

tient de la loi ; la volonté de Jésus, de la révélation nouvelle »[709], écrit François Bovon. Jésus et Marie se comportent en juifs pratiquants de leur époque, respectant la coutume (κατὰ τὸ ἔθος[710], c'est-à-dire « suivant la coutume ») de venir à Jérusalem pour la Pâque. Jésus, quant à lui, cherche la voie tracée par son Père, pour laquelle il doit se détacher de ses parents, comme une transition entre les épisodes de l'enfance, et la vie inaugurant son ministère public. Il est en pleine maturation, affirmant son autonomie contre les choix de ses parents. Le présent δεῖ, « il faut », annonce que le destin de Jésus est bien de se distancer de Marie et Joseph pour suivre sa vocation, ce pour quoi il a été appelé par son Père qu'il appelle « abba », papa.

De même que Jésus a dû se « séparer » de ses parents, de même tout enfant et tout parent (et plus généralement, toute personne) a à effectuer un travail de séparation vis-à-vis de son parent ou de son enfant. Une parole de Jésus qu'on comprend mal nous éclaire au sujet de ce processus : « "N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive. Oui, je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa maison." »[711] Le vocabulaire employé, « le glaive », « séparer », « ennemis », évoque bien quelque chose de violent et de douloureux.

Ainsi en va-t-il des relations humaines, à commencer par celles que l'on vit au sein de sa famille. La tâche d'une mère, d'un père, est de mener son enfant à l'indépendance, à la vie sans eux, donc à se séparer d'eux. Mais cette séparation positive est initiée par un tiers. Il ne s'agit pas de n'importe quel tiers. Il s'agit en l'occurrence de Jésus, l'appui inébranlable dans la quête spirituelle. « Je suis venu », dit-il. « Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, etc. ». « En Jésus, l'Amour venait prêter main-forte à ses proches dans leur travail de différenciation. »[712]

Un travail de différenciation salutaire et nécessaire pour aboutir à une relation saine et féconde afin de se rendre et de rendre l'autre in-dépendant. « Nous avons entendu Guy Corneau dire que toute identité naît dans un chaos où l'on est fusionné aux autres. Dans la symbolique biblique, c'est la mer qui représente cet "élément indifférencié", ce "chaos" des origines auquel met fin le Créateur par son "action de séparer" : ainsi "prend valeur dans la

---

[709] François Bovon, *L'Evangile selon saint Luc (1,1 – 9, 50)*, Genève, Labor et Fides, 1991, p. 151.
[710] *Cf.* Lc 2, 42.
[711] Mt 10, 34s.
[712] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 100.

Bible", dès la Genèse, "l'acte de diviser, cloisonner, différencier"[713]. Alors est rendu viable le monde extérieur et il en sera de même pour le vivre ensemble des humains. Il n'y a d'authentique paix qu'après le passage de l'épée, quand nous sommes sortis pour de bon du ventre maternel – de la mère/mer – ou de ce qui en faisait office. »[714]

Souvent les enfants bousculent les attentes et les espoirs de leurs parents, en prenant une voie inattendue, en choisissant des études dans un domaine étranger à la tradition familiale ou en s'entourant d'amis provenant d'un autre milieu socio-culturel. Parfois c'est aussi l'orientation philosophique, religieuse ou politique qui devient objet de grandes discussions en famille. Toutes ces situations engendrent des malentendus si la communication ne peut avoir lieu de manière posée et respectueuse, si le processus de différenciation est entravé ou s'il n'a pas lieu.

« On ne peut donner que deux choses à ses enfants : des racines et des ailes », nous dit un proverbe juif. Cela signifie qu'il est bon de leur dire d'où ils viennent et de les laisser aller là où les mènera la vie, avec confiance, tout en leur assurant une disponibilité et une écoute fidèles malgré les différences d'intérêts et de choix de vie. Un riche programme pour de jeunes parents absorbés par les biberons et les soins du quotidien, mais qu'il vaut la peine d'approfondir et de mettre en œuvre dès la crèche où s'opèrera la première grande séparation et où il faudra laisser les enfants aller vers les autres, différents de soi.

4.6.1.2. « Je vous appelle amis »[715]

Le passage de Jean 15, 9-17 parle de l'amour dont le Père est la source et qui fonde l'amour entre ses enfants. Un tel amour n'est possible que parce qu'il est passé d'abord du Père au Fils, puis du Fils aux disciples, puis entre les disciples eux-mêmes et leurs propres disciples, ces disciples de la deuxième génération dont nous faisons également partie. « De source transcendante, l'amour s'avère le contenu de l'existence chrétienne »[716], écrit le jésuite Xavier-Léon Dufour.

---

[713] Paul Beauchamp, *Création et séparation. Etude exégétique du chapitre premier de la Genèse*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Bibliothèque des sciences religieuses », 1969, p. 268, 149s., 8., cité dans Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 103.
[714] Lytta Basset, *Aimer sans dévorer*, p. 103.
[715] Jn 15, 15c.
[716] Xavier Léon-Dufour, *Lecture de l'Evangile selon Jean. III. Les adieux du Seigneur (chapitres 13-17)*, Paris, Seuil, 1993, p. 174.

Jésus ne sépare pas l'amour qui l'unit à ses disciples et à nous-mêmes de l'amour qui l'unit à son Père. Cette séquence fait partie du corpus dit des discours d'adieu de Jésus où il laisse en quelque sorte son testament spirituel à ses disciples, les préparant à sa mort et à la vie sans lui. « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour »[717], leur recommande-t-il. « Demeurer dans l'amour du Père dont il a achevé l'œuvre, telle est la joie inexprimable du Fils au terme de sa mission, et elle se communiquera à ceux qui lui sont unis dans l'accueil de l'amour. »[718] En d'autres termes, l'accueil de l'amour entre humains, lorsqu'il découle de l'amour divin, engendre la joie parfaite (par-faite) ou accomplie (πληρωθῇ, 3e personne du singulier, subjonctif aoriste passif du verbe πληρόω qui signifie « remplir, accomplir »), c'est-à-dire celle qui émane du Père et qu'Il partage avec nous.

La tâche de chaque croyant, dans le monde, est de faire rayonner cet amour qui vient de Dieu, notamment en s'engageant, en prêtant main forte à ses semblables dans la tourmente. « Cet amour du Christ dans lequel le croyant enracine son existence et par lequel il la structure, est un amour qui engage. C'est un amour qui forme à la responsabilité et à l'engagement dans l'aujourd'hui de la foi. »[719]

Devenir amis de Jésus, à son initiative, c'est ne plus être dans une relation de maître à esclave (« je ne vous appelle plus serviteurs »[720], locution introduite en grec par οὐκέτι (« ne… plus ») qui annonce un changement de statut, mais c'est être assuré d'avoir désormais accès à Dieu qui se révèle par la parole du Christ et d'être amené à la vérité qui libère[721].

Comme le souligne Jean Zumstein, cette amitié est tout de même particulière. En effet, elle n'est pas réciproque mais asymétrique. « Le Christ joh[722] signale aux lecteurs que leur nouveau statut ne résulte pas de leur faire – serait-ce celui de l'amour –, mais de sa seule initiative. »[723] Le mode opérationnel n'est pas développé dans le texte biblique, mais il laisse supposer que le croyant doit lui-même trouver sa vocation dans laquelle s'épanouira l'amour reçu transformé en engagement existentiel, voie de toute une vie, dans la foi et l'espérance, afin de permettre à ses prochains de vivre à leur tour « en plénitude ».

---

[717] Jn 15, 9.
[718] Xavier Léon-Dufour, *Lecture de l'Evangile selon Jean. III. Les adieux du Seigneur (chapitres 13-17),* p. 177.
[719] Jean Zumstein, *L'Evangile selon saint Jean (13-21)*, Genève, Labor et Fides, 2007, p. 106.
[720] Jn 15, 15a.
[721] *Cf.* Jn 8, 32.
[722] Abréviation pour « johannique ».
[723] Jean Zumstein, *L'Evangile selon saint Jean (13-21)*, p. 110.

Se sentir « amis de Dieu », en tant que parents, particulièrement si ce statut ne va pas de soi ou s'avère difficile à apprivoiser, c'est savoir qu'on peut se tourner vers un Autre qui nous aime et nous accompagne dans ce qu'on a à vivre. Cela aide aussi à considérer les autres et spécialement ses enfants comme créatures voulues et aimées par Dieu. Un temps de crise n'est pas toujours évitable et le voir dans cette perspective peut apaiser. Se confier les uns les autres dans la prière, apprendre à vivre sa foi en couple et avec ses enfants (la famille devenant une petite communauté ecclésiale) sont autant de manières de donner une cohérence particulière à sa famille et de discerner l'essentiel.

4.6.1.3. « Voici ton fils. (…) voici ta mère. »[724]

Comme l'écrit si justement Xavier Léon-Dufour, « c'est à pas feutrés qu'il convient d'aborder ce texte »[725] ! Protestants et catholiques ne sont pas toujours d'accord à ce sujet, notamment en ce qui concerne le statut de Marie. Mais quelle est donc la mission du disciple bien-aimé ? En premier lieu bien sûr de s'occuper concrètement de Marie après la mort de Jésus. Mais ce que Jésus lui demande dépasse largement l'aspect matériel et affectif. Il s'agit pour lui, depuis la croix où il souffre, de constituer une ébauche de « famille spirituelle », ou « famille postpascale »[726].

Le Christ est soucieux de ce qui va advenir « après », d'abord pour ses tout proches, mère et ami, mais aussi pour le cercle plus large des disciples dont nous faisons partie.

L'emploi des termes « mère » et « fils » accentue l'idée de la famille, que Jésus veut s'assurer de créer à ce moment-là. Ainsi, « la relation établie par Jésus vise le rassemblement des enfants de Dieu, qui est l'achèvement de l'œuvre confiée au Fils par le Père. »[727]

En groupe, en famille, en communauté, lorsqu'on partage les mêmes préoccupations, les mêmes valeurs, la même foi, on se sent plus fort, plus sûr, plus courageux. Qui dit famille dit membres individuels devant apprendre à vivre leur foi ensemble, à s'entraider les uns les autres en cas de difficultés, à s'écouter mutuellement et à faire parfois des concessions. Rien n'est acquis. La vie communautaire n'est pas toujours facile et même dans les monastères, bisbilles et malentendus peuvent fragiliser les

[724] Jn 19, 26c et 27b.
[725] Xavier Léon-Dufour, *Lecture de l'Evangile selon Jean. IV. L'heure de la glorification (chapitres 18-21)*, Paris, Seuil, 1996, p. 134.
[726] *Cf.* Jean Zumstein, *L'Evangile selon saint Jean (13-21)*, p. 250.
[727] *Id*., p. 146.

relations. Vivre en groupe est un apprentissage de tous les jours. La force de la communauté émerge en cas de crise. L'affection que les membres du groupe se portent les uns aux autres agit comme un ciment et renforce la cohésion et l'espérance à aller de l'avant avec foi et espérance. C'est ce dont voulait s'assurer le Christ en croix.

4.6.2. L'importance de la communauté en temps de crise

4.6.2.1. Un accompagnement spirituel et charnel

Dietrich Bonhoeffer exprime bien la particularité à la fois charnelle et spirituelle de la relation ancrée en Christ : « C'est comme corps que l'être humain a été créé, c'est dans un corps que le Fils de Dieu est apparu pour nous sur la terre, c'est dans un corps qu'il est ressuscité, c'est dans son corps que le croyant reçoit le Christ au moment du sacrement, et c'est enfin la pleine communauté entre des créatures à la fois "esprit et corps" que créera la résurrection des morts. (…) Le prisonnier, le malade, le chrétien dans la diaspora reconnaissent dans un frère qui les visite un signe corporel de grâce : la présence du Dieu trinitaire. Le visiteur et celui qui est visité reconnaissent, dans la solitude l'un auprès de l'autre, le Christ qui est présent dans le corps, ils s'accueillent et se rencontrent l'un l'autre comme on rencontre le Seigneur, dans la crainte, dans l'humilité et la joie. »[728]

Nous touchons ici au non-verbal, si important dans l'accompagnement spirituel lorsque la parole ne sort plus, lorsque les émotions sont trop vives et qu'il reste à l'accompagnant sa propre main ou le regard pour réconforter l'accompagné. Tenir compte des sens et de ce qui émane d'une personne autrement que par sa parole, c'est vraiment entrer en communication avec elle. Hans van der Geest décrit une magnifique rencontre entre un jeune pasteur et une dame âgée hospitalisée et comment elle agrippe sa main et ne la lâche plus. Voici ce qu'il dit : « Au bout d'un moment, elle serre ma main encore plus fort. Parfois ses doigts trémulent un peu comme si elle voulait m'attirer davantage vers elle. Je sens qu'elle a besoin de me sentir proche d'elle. »[729] A plusieurs reprise au cours de l'entretien, elle s'assure que le pasteur reviendra bientôt la voir, ce qu'il promet. « L'accompagnement pastoral est plus qu'un entretien. Il se vit à plusieurs niveaux et n'est pas seulement un échange verbal. »[730]

---

[728] Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire*, Genève, Labor et Fides, 2007, p. 25.
[729] Hans van der Geest, « Une malade chronique », dans *Entretiens en tête-à-tête. Exemples d'accompagnement pastoral*, Genève, Labor et Fides, 1989, p. 64.
[730] *Ibid*.

Le côté charnel dans la relation apparaît d'ailleurs explicitement en grec. « Les évangiles ne nous parlent pas de "la compassion", mais utilisent systématiquement un verbe – "être ému aux entrailles" : c'est donc toujours quelque chose de dynamique, qui bouge et fait bouger. Notons également que ce verbe est toujours au passif : on est pris aux entrailles par… Par autrui souffrant, par la situation de détresse dans laquelle on se trouve impliqué, mais surtout… par Celui qui donne à vivre une telle expérience, se tenant invisible, comme en retrait, et qu'on s'abstient de nommer par respect du mystère. »[731] La compassion est donc étroitement liée au lieu où se crée et grandit la vie : l'utérus maternel. Compatir, « souffrir avec », relève du plus profond de soi-même. On ne peut pas faire semblant. Comme une mère risque parfois sa vie en portant un enfant, celui qui compatit risque la sienne dans la mesure où il s'aventure en terres inconnues, à la rencontre de la souffrance de l'autre, ne sachant pas jusqu'où son élan pourra le pousser, ni comment il sera bouleversé, retourné…

Pour la personne accompagnée, se savoir entourée de personnes empathiques, parfois susceptibles de prier avec elle, donne beaucoup de force et de courage pour traverser un temps de crise. Comme un fœtus dans le sein de sa mère a besoin d'elle, la personne fragilisée a besoin d'une autre pour la porter lors de sa traversée vers la vie, une vie pleine et accomplie.

4.6.2.2. La force invisible du soutien

Dans le cadre des rencontres que j'ai faites pour cette recherche, j'ai longuement parlé avec Dorothée, une jeune femme ayant subi une grave complication après son accouchement. Elle m'a dit ceci : « A ce moment-là [alors qu'elle avait perdu connaissance suite à une hémorragie] je ne savais pas qu'une chaîne de solidarité s'était mise en place à l'extérieur parmi ma famille et mes amis qui avaient aussi appelé des "coupeurs d'hémorragie" à travers la Suisse romande! Rétrospectivement, je me suis sentie portée par les autres, j'ai senti la présence de Dieu. Je n'ai pas pu traverser ça toute seule, Il était là! » Cette communauté qui s'était créée autour d'elle l'a accompagnée tout au long de son hospitalisation. Même alors qu'elle n'était pas consciente, elle a senti après coup qu'elle n'avait pas été seule.

Estelle a aussi fait l'expérience de la force d'une communauté de prière lorsque son premier fils, né prématurément, était entre la vie et la mort. Quelque temps plus tard, ses

[731] Lytta Basset, « Une joie insolite : l'ouverture des entrailles », p. 50.

problèmes de santé avaient disparu sans explication médicale, il reprenait du poids et s'en sortait sans aucune séquelle…

Les nombreuses attentions portées à un endeuillé, pour prendre un autre exemple plus large, à travers une lettre, une visite, une présence au service funèbre, un coup de main pour les courses ou les papiers administratifs, lui permettent de se sentir porté et accompagné durant cette période. S'il est croyant, il verra dans chacun de ces gestes la preuve de la tendresse du Dieu d'amour qui ne l'abandonne pas, qui est avec lui dans sa souffrance, ayant lui-même souffert.

4.6.2.3. La parole libératrice

De plus, la possibilité de raconter libère la personne écrasée sous un fardeau trop lourd pour elle. Le fait de partager ses angoisses, ses préoccupations, sa tristesse ou son sentiment de honte ou de médiocrité l'allège et la soulage : elle sait qu'un tiers, ami, thérapeute, pasteur ou prêtre continuera de penser à elle une fois la confidence faite, voire de prier pour elle. A force de raconter son histoire, la personne finit par entendre sa réalité et l'intégrer pour pouvoir, au fil du temps, vivre avec. Avec un bémol, toutefois. Tout le monde n'est en effet pas apte à écouter. Savoir écouter s'apprend. Savoir faire confiance aussi.

Cela nous montre qu'il est important de bien choisir son entourage, particulièrement lorsque l'on est en situation de faiblesse ou de précarité psychologique. Une confidence mal reçue peut faire regretter la confiance placée en telle ou telle personne et se sentir encore plus mal qu'avant !... Un état de crise, de rupture (deuil, séparation affective, chômage, etc.), de lutte pour atteindre tel objectif, de maladie, affaiblit et transforme le lien aux autres. Ces autres qui souvent veulent se montrer utiles, bienveillants, en proposant leur écoute et dispensant parfois maints conseils plus ou moins adéquats sans qu'on les ait demandés, mais qui, finalement, ne sont pas les personnes appropriées pour une telle aide à tel moment. Des malentendus peuvent alors vite se créer et déboucher sur de la tiédeur ou même sur une rupture momentanée ou définitive. Le fait de retenir son élan de confiance et d'enthousiasme, préconisé aussi par Jésus[732], a pour but de se protéger et de protéger ses relations.

[732] *Cf.* par exemple en Mc 1, 44-45 où Jésus enjoint au lépreux qu'il vient de guérir de ne rien dire de l'événement. Il voulait que celui-ci réalise qu'en fait le « miracle » était l'œuvre de Dieu, d'où son conseil d'aller voir le prêtre. Jésus désire qu'il intériorise ce qui vient de se passer, qu'il le médite et qu'il reconnaisse que cela vient de Dieu son Père. Ainsi pourra-t-il aller accomplir son offrande au temple comme la Loi le prescrivait.

4.6.3. « En tiers entre nous, le Christ »[733]

4.6.3.1. Qu'est-ce que l'amitié ?

A l'ère d'Internet et des réseaux sociaux, redéfinir l'amitié – au sens large – semble à la fois inutile et primordial. En effet, distinguer entre l'amitié véritable résistant aux tumultes de la vie et la relation superficielle qui pourrait s'éteindre au moindre contre-coup relève plus que de la nuance. De nombreux auteurs spirituels (s. Anselme, s. Aelred, s. François de Sales, pour n'en citer que trois) ont écrit sur le sujet, mais il n'est pas possible ici de développer toutes leurs réflexions. Je me contenterai d'aborder la pensée de saint Aelred de Rievaulx avec qui nous verrons qu' « une amitié solidement enracinée dans la foi peut être un point d'appui particulièrement précieux pour ceux et celles qui veulent grandir spirituellement dans une vie qui se déroule dans les difficultés du monde. »[734]

Le lien entre un accompagné et un accompagnant spirituel peut être de cet ordre-là, même si les deux personnes ne se connaissaient pas au début de l'accompagnement et même si leur relation n'évolue pas en amitié telle qu'on la définit ordinairement. Pour une seule raison : « là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »[735] Deux personnes qui sont réunies au nom de Jésus ne sont pas que les deux ! Il est là, à leurs côtés, au milieu d'eux et en eux. C'est l'aspect le plus important de tout accompagnement spirituel, de toute amitié enracinée dans la foi en Christ.

Dans cette perspective, un tel accompagnement, dans la foi, est un relais solide sur lequel toute personne en quête de sens peut compter dans les moments difficiles.

4.6.3.2. « L'amitié véritable »[736]

S. Aelred de Rievaulx (1109 – 1167) est un moine cistercien du Moyen Âge, vivant dans le nord de l'Angleterre. Il fait partie des quatre auteurs cisterciens de la seconde génération, regroupés sous la dénomination des « Evangélistes de Cîteaux » qui comptent encore saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry et Guerric d'Igny. Il a écrit – entre autres – un traité intitulé *L'amitié spirituelle*, traduit par sœur Gaëtane de Briey en 1994 aux

---

[733] Citation d'une partie d'une phrase d'Aelred de Rievaulx, dans *L'Amitié véritable*, Perpignan, Ed. Artège, 2013, p. 19. Expression reprise par Jean-Marie Gueullette comme titre d'un article paru dans la revue *Christus*. *Cf*. note suivante.
[734] Jean-Marie Gueullette, « Entre nous le Christ », dans *Christus* n°209, janvier 2006, p. 70.
[735] Mt 18, 20.
[736] Titre du recueil d'extraits du traité d'Aelred de Rievaulx, *L'amitié véritable*, sélectionnés par Pascal Sonzogni.

éditions de l'Abbaye de Bellefontaine. Pascal Sonzogni en a sélectionné de larges extraits agrémentés d'une préface de Mère Mary Helen Jackson, prieure générale des moniales Bernardines d'Esquermes. Ce riche petit ouvrage, *L'amitié véritable*, expose la réflexion d'Aelred sous forme d'un dialogue entre deux interlocuteurs, ce qui rend la réflexion vivante.

Nous lisons ceci dans l'avant-propos : « Ce qui l'intéresse avant tout, c'est la lumière que sa foi chrétienne peut apporter à la réalité humaine de l'amitié : à quelles conditions l'amitié des hommes et des femmes peut-elle nous rapprocher de l'Amour de Dieu ? »[737] Le texte est divisé en trois parties : la première présente l'origine et le motif de l'amitié ; la deuxième met en avant son fruit et son excellence ; la troisième montre comment et entre qui elle peut être maintenue indéfiniment.

Pour Aelred, le fondement de l'amitié, c'est le Christ : « ce que l'on peut dire de plus sublime, de plus vrai et de plus utile sur l'amitié, c'est qu'elle doit prendre naissance dans le Christ, se développer conformément au Christ et trouver son achèvement dans le Christ. »[738] Cette amitié-là, bien particulière, lie deux amis pour qui l'autre « saura garder les secrets par un silence à toute épreuve. (…) Il se réjouira de ma joie comme il s'attristera de ma peine parce qu'il considérera comme sien tout ce qui me concerne. (…) De plus, l'Ecriture nous dit que l'ami aime en tout temps, ce qui nous indique que l'amitié est éternelle et donc, que si elle vient à cesser, ce n'était pas une amitié véritable. »[739]

Rares sont les amitiés telles que celles qu'Aelred décrit ! « L'ami aime en tout temps »[740], rappelle Aelred citant le livre des Proverbes. C'est-à-dire aussi au temps de l'échec, comme le souligne Qohélet : « Malheur à qui est seul ; s'il vient à tomber, il n'a personne pour le relever. »[741] Ce qui fait dire à Aelred : « L'amitié donne plus d'éclat aux événements favorables ; elle allège l'adversité parce qu'elle la partage et qu'elle y fait prendre part. »[742]

Le mystère demeure quant à l'élaboration de cette amitié, sinon que son « fondement, c'est l'amour de Dieu. »[743] En effet, « Dieu nous rejoint sur le chemin de nos amitiés et de nos amours. Il vient interroger leur fondement. »[744] A la suite d'Aelred, Jean-Marie Gueullette, dominicain, écrit : « La source est en Christ : s'il y a toujours, à l'origine

[737] Saint Aelred de Rievaulx, *L'amitié véritable*, p. 15.
[738] *Id.*, p. 20-21.
[739] *Id.*, p. 22-23.
[740] *Id.*, p. 30. (Pr 17, 17).
[741] *Id.*, p. 34. (Qo 4, 10).
[742] *Id.*, p. 35.
[743] *Id.*, p. 52.
[744] Rédaction de *Christus*, « Editorial », dans *Christus* n°209, janvier 2006, p. 4.

de l'amitié quelque chose que les amis ont en commun, il semble bien que ce soit ici la foi, la commune recherche de Dieu. »[745] Tous ne le savent pas forcément, mais tous peuvent en récolter les fruits, dans les relations et notamment lors des passages difficiles de la vie. « Et l'amitié, restreinte ici-bas à quelques personnes, passera en tous, et de tous elle passera en Dieu, et Dieu sera tout en tous (1 Co 15, 28). »[746] Il n'est pas obligatoire de partager une vie de foi ni de prier ensemble pour développer une telle amitié. A l'inverse, une amitié marquée par une pratique commune de la religion n'est pas forcément spirituelle…

Comment discerner alors ? Quand une amitié est-elle spirituelle ? « Chez les moines du Moyen Âge, comme saint Anselme, ou Aelred de Rievaulx, cette expression va décrire le plus souvent une amitié vécue selon le Christ. »[747] Jean-Marie Gueullette argumente ainsi : « Développée en présence du Christ, l'amitié spirituelle pourra trouver en lui sa solidité. La distance, la rareté des rencontres ne lui font pas obstacle, car la communion en Christ est de chaque instant. »[748] Nulle nécessité de prier ensemble pourvu qu'on place son ami devant Dieu et qu'on trouve chacun individuellement sa source en Christ qui se met lui-même entre nous, comme l'espère Aelred : « Nous voici toi et moi et, je l'espère, en tiers entre nous le Christ » [749], dit-il à son ami Yves avec qui il converse.

Pour deux amis croyants, savoir que l'un prie pour l'autre est d'un grand réconfort. Pour terminer, je laisse encore une fois la parole à Aelred : « quand on fait mémoire de son ami devant Dieu, l'efficacité de la prière est à la mesure de l'élan du cœur de celui qui prie ; les larmes coulent, provoquées par quelque appréhension, motivées par un sentiment d'affection ou suscitées par un quelconque chagrin. Ainsi, en priant le Christ pour un ami et en cherchant à être exaucé par le Christ en faveur de cet ami, on se tourne vers le Christ lui-même avec beaucoup d'amour et un grand désir. Insensiblement, à l'improviste, le sentiment d'affection passe de l'ami au Christ et, comme si on touchait de près la douceur de Celui-ci, on commence à goûter combien Il est doux et à sentir combien Il est bon. Ainsi, à partir du saint amour qui nous unit à un ami, nous montons vers celui qui nous unit au Christ pour déguster à pleine bouche et avec joie le fruit spirituel de l'amitié véritable, en attendant pour plus tard le plein épanouissement de toutes choses. »[750]

Ces mots d'Aelred témoignent d'une grande espérance pour aujourd'hui où la foi reste quelque chose d'intime, demeure cachée, enfouie au plus profond de soi. Savoir

---

[745] Jean-Marie Gueullette, « Entre nous le Christ », dans *Christus* n° 209, p. 69.
[746] Saint Aelred de Rievaulx, *L'amitié véritable*, p. 89.
[747] Jean-Marie Gueullette, « Entre nous le Christ », dans *Christus* n° 209, p. 69.
[748] *Id*., p. 74.
[749] Saint Aelred de Rievaulx, *L'amitié véritable*, p. 19.
[750] *Id*., p. 87-88.

qu'un autre prie pour soi peut émouvoir aux larmes, des larmes de chagrin, d'angoisse ou de réconfort. Par la prière, nous sommes unis au Christ, à sa douceur, à sa tendresse, à sa compassion. Une telle amitié, une telle relation est particulière, puisqu'elle est fondée sur l'Amour inconditionnel de Dieu venu vers chacun en Jésus Christ.

En accompagnement spirituel, la prière est un lieu où s'expérimente cette part de mystère et d'invisible, un lieu où l'accompagné et l'accompagnant sont menés par le Souffle divin, un lieu inconnu d'eux. La force de la prière est inimaginable, il suffit de voir quels fruits elle produit. Pour illustrer autant que faire se peut ce propos (mais les exemples sont nombreux), je pense à deux personnes que j'ai accompagnées et qui m'ont fait part de changements majeurs dans leur vie.

La première est une jeune femme que j'ai rencontrée au moment où sa vie ne semblait avoir aucun sens, où son aspiration à devenir mère s'amoindrissait et où son travail devenait difficilement supportable à cause de la relation avec ses supérieurs. Au fil de notre discussion, il apparut pour elle, et elle me l'a dit, qu'elle redécouvrait l'amour de Dieu pour elle, telle qu'elle était. Ce fut un grand moment d'éternité. Un de ces moments où la personne (re)découvre son intégrité et sa valeur, à ses yeux et à ceux de Dieu et des autres. Cette jeune femme s'est peu à peu remise en route spirituellement suite à cet échange et c'est là l'un des beaux fruits de cet accompagnement.

La seconde personne à m'avoir fait part du travail invisible de l'Esprit après m'avoir confié ses difficultés à devenir mère et ses doutes spirituels est une quadragénaire ayant entamé le deuil de l'enfant biologique. De mon côté, je priais pour qu'elle et son mari acceptent cette réalité le mieux possible, sereinement, et pour qu'ils trouvent une autre manière d'être féconds ensemble dans leur couple et en dehors. Le matin du 8 décembre 2015, jour de l'Immaculée Conception (!), j'ai reçu ce message : « J'ai beaucoup pensé à toi ces dernières semaines et me suis dit que tes prières à mon égard avaient porté leur fruit. Un grand merci de ton soutien. Je suis enceinte de 14 semaines et tout se passe très bien. » Un exaucement bien au-delà de ce qu'on pouvait espérer pour elle et son mari ! Une grossesse inattendue qui dit à quel point Dieu peut réserver des surprises dépassant nos attentes humaines et rationnelles ! Si on connaissait le don de Dieu !...[751] Il continue de travailler dans cet « entre-deux », par son Esprit, même lorsqu'un accompagnement semble interrompu ou terminé. Ce fil invisible de la prière relie toujours deux personnes…

[751] *Cf.* Jn 4, 10.

Conclusion générale

« Tu enfanteras dans la douleur »[752]

Cette citation biblique célèbre est incontournable dans l'histoire des femmes et des mères. Elle sonne à tort comme une punition divine donnée à Eve pour avoir « tenté » Adam et les femmes ont longtemps pris leur mal en patience et subi les désagréments plus ou moins douloureux de la grossesse et surtout de l'accouchement avant l'ère de la péridurale. Aujourd'hui, les souffrances ne sont plus les mêmes, puisque justement les douleurs de l'accouchement peuvent être atténuées grâce aux moyens analgésiques et anesthésiants. Mais souffrance il reste. Une souffrance souvent morale, latente, discrète, solitaire qui entrave le processus parental de manière plus ou moins visible, pendant un temps plus ou moins long.

L'infertilité, elle, engendre souvent un épuisement psychologique et physique, particulièrement dû aux traitements hormonaux stimulant les ovaires de la femme en vue d'une ponction des follicules réalisée généralement sous légère anesthésie générale et dû également aux contraintes des rendez-vous médicaux à agender au milieu d'un quotidien souvent chargé auquel elle n'est pas assez préparée. Les échecs successifs des méthodes employées ajoutent encore de la déception et de la démotivation à poursuivre un projet parental très investi. Sans compter que lorsqu'une grossesse survient après tant d'années de traitements, elle est souvent anxiogène, car les parents se demandent tout le temps si tout va bien pour l'enfant et pour la mère…

De même, les fausses couches et les morts *in utero* plus tardives sont vécues comme des injustices, à une époque où les progrès médicaux avancent vite et où l'on est en « droit » d'attendre un enfant en bonne santé à qui rien ne peut arriver, qui plus est dans le ventre de sa mère. La chute est rude et les besoins de consolation sont grands.

Quant à la solitude dans laquelle se trouvent les femmes qui avortent, elle implique un besoin d'accompagnement plus grand. La souffrance n'est souvent pas immédiate, mais peut survenir des mois voire des années après, sans qu'un lien entre l'un ou l'autre symptôme de dépression, d'angoisse, de mal-être général, se traduisant par une violence verbale ou un dénigrement de soi et des autres, ne soit fait. L'interruption thérapeutique de grossesse pour cause de malformation du fœtus est également une occasion de souffrance

[752] Gn 3, 16.

indicible qui trouve une consolation maladroite dans l'entourage : « c'est *mieux* ainsi » (mais qu'en sait-on ?!), etc. Le silence est alors préconisé par les parents touchés qui ne veulent pas entendre des phrases toutes faites de la part des autres.

Des phrases toutes faites qui peuvent aussi surgir à l'occasion de la naissance d'un enfant malade ou handicapé que les parents souhaitent accompagner dans sa vie, aussi courte soit-elle, jusqu'au bout de leurs possibilités personnelles et de leurs convictions philosophiques ou religieuses. Outre le fait de devoir faire face à la maladie létale ou au handicap plus ou moins lourd d'un enfant, ils doivent composer avec un entourage parfois jugeant, voire malveillant, ce qui ajoute à leur tristesse.

La douleur de l'enfantement n'est donc de loin pas que physique ! La souffrance morale peut durer beaucoup plus longtemps et marquer profondément la mère (et le père). Donner le jour à un enfant peut prendre beaucoup plus de temps qu'un accouchement en quelques heures. C'est pourquoi la présence de « sages-femmes de l'âme »[753] s'avère utile et nécessaire, le temps qu'il faut pour naître à soi-même, spirituellement, après la naissance d'un enfant. Des sages-femmes qu'il faudrait former de manière adéquate pour accompagner toutes les situations précaires dans lesquelles toute jeune maman et tout jeune papa peuvent se retrouver un jour de manière brutale.

Monseigneur Guy de Kérimel, évêque de Grenoble et responsable au sein de la Conférence des évêques de France du groupe de travail sur « Le phénomène social de l'avortement et l'éducation des jeunes » de 2012 à 2014, en est bien conscient lorsqu'il dit qu' « il y a beaucoup à faire, (…) il faudrait beaucoup plus de personnes qui soient disponibles pour écouter des femmes en détresse. On ne peut pas se contenter de les renvoyer à une association. (…) Nous [l'Eglise] avons à montrer un visage non pas de jugement mais de compassion et de miséricorde. »[754]

La naissance, une occasion spirituelle

A l'origine, cette recherche avait pour but de montrer que la naissance, événement devenu banal pour la plupart des parents aujourd'hui dans notre société occidentale individualiste et misant beaucoup sur le développement professionnel et personnel au détriment de la vie communautaire et familiale, est en fait une occasion de « se préparer à

[753] Je renvoie là encore à la pastorale d'engendrement citée en note plus haut.
[754] Extrait du petit documentaire intitulé « Vies de familles » du 10 juin 2015 retransmis sur KTO TV visible en suivant ce lien Internet : https://www.youtube.com/watch?v=d573Nx3k874

l'imprévu » qui peut se transformer en un magnifique cheminement spirituel. Non seulement quand tout va bien, mais surtout lorsqu'une complication survient.

« Une majorité de familles évolue, de fait, dans un contexte d'athéisme consensuel et de pauvreté spirituelle : jusqu'à l'irruption de la maladie de l'enfant[755], elles n'ont pas eu l'occasion de se poser de véritables questions existentielles, en particulier au sujet de la mort et de la souffrance. Ainsi s'ouvre devant elles un abîme d'incertitude, aggravé par la fuite des amis et des proches. Ceux-ci, tout aussi démunis, ne savent comment aborder la personne en détresse et la condamnent à ressasser sans cesse la solitude, ses doutes, sa colère ou sa culpabilité. »[756] Nos contemporains, étant de plus en plus déconnectés d'une transcendance et d'une pratique spirituelle, sont souvent déboussolés lorsque la souffrance s'immisce dans un quotidien bien réglé, et leurs proches aussi. Les cabinets de psychologues ne désemplissent pas et nous assistons parallèlement à une demande accrue en matière de recherche de sens.

Pourquoi s'adresser à un accompagnant spirituel, à un pasteur, à un prêtre ou à un aumônier si on est déjà suivi par un psychologue, ou si on ne veut justement pas franchir le seuil d'un cabinet de psychologie ? Parce que c'est la foi qui est ébranlée à ce moment-là, et parce que cette foi ébranlée a besoin d'être dite et entendue par une personne non seulement formée à l'écoute et à l'accompagnement, mais aussi, si possible, formée théologiquement.

L'être humain étant un être de relation qui a besoin d'écoute et de consolation dans les moments les plus sombres, il importe pour lui de sentir la miséricorde de Dieu se poser sur lui à travers les paroles, les gestes et la présence d'une autre personne – ce qui lui permettra de se dessaisir du poids de sa douleur. Dès lors, placer la miséricorde, cet amour inconditionnel, au centre de sa vie reste la seule possibilité de faire sa part dans un monde fortement ébranlé par de nombreuses formes de destructivité.

Démarche, résultats et perspectives

« Voici le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une mangeoire. »[757] Dans l'évangile de Luc, Jésus est le *signe* du salut tant attendu donné par Dieu. Chaque bébé, chaque enfant peut, aussi, de nos jours, être

[755] Ou d'une complication maternelle, pourrait-on ajouter.
[756] Marie-Reine Mezzarobba, « Accompagner et comprendre la demande de sacrement », dans Hubert Auque et Claude Levain, *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en question*, Genève, Labor et Fides, 2001, p. 75.
[757] Lc 2, 12.

considéré comme un *signe*. Signe de changement, signe de renouvellement, signe de recentrement, signe d'espérance. Jésus, comme chaque enfant dans ce monde, a eu besoin d'être accueilli, réchauffé, aimé. Devant chaque enfant, le monde, la société, l'Eglise, ont une responsabilité. Malheureusement, trop d'enfants sont encore victimes de famines, de mauvais traitements, vivent dans des conditions matérielles, physiques et psychologiques précaires… Ces « signes » qu'ils incarnent nous montrent ce qu'il reste encore à faire pour les aider et aider leurs parents à les accueillir le mieux possible dans un monde chahuté, comme l'était d'ailleurs celui de l'époque de Jésus à Bethléem.

Finalement, ce n'est qu'un petit échantillon de personnes confrontées à une difficulté autour de la naissance d'un enfant qui a été mis en avant dans cette thèse, au gré des rencontres, provoquées ou non. Mais bien d'autres situations méritent qu'on s'y attarde, tant le besoin de raconter et d'être écouté fait partie de la vie humaine en général et du développement de la vie spirituelle en particulier. Jésus lui-même incitait ses interlocuteurs à parler (comme je l'ai souligné dans l'histoire des disciples d'Emmaüs). De ce fait, donner la parole à des parents et futurs parents démunis face à ce qui leur arrive, dans le cadre intime d'une rencontre pastorale ou dans un groupe de parole *ad hoc*, devrait davantage être mis au centre de tout ministère.

Les aumôneries d'hôpital sont certes mieux « outillées », la formation des aumôniers y est satisfaisante, mais elles ne peuvent subvenir à toutes les demandes extérieures, devant se concentrer sur les patients hospitalisés en leurs murs. Par conséquent, les relais paroissiaux et ecclésiaux devraient être renforcés pour pouvoir répondre aux besoins des personnes concernées.

Il est urgent que les Eglises chrétiennes de Genève et les maternités, notamment dans les cliniques privées dépourvues d'aumônerie, prennent conscience de l'importance de la dimension spirituelle de la naissance et des problématiques qui lui sont liées. Ainsi, la création d'un *parcours d'accompagnement spirituel de la naissance*, en parallèle à la traditionnelle préparation à l'accouchement, serait une concrétisation de ces années de réflexion personnelle et spirituelle et de recherche théologique, sur le mode de ce qui se pratique déjà en France dans certaines maternités confessionnelles.

Il est réjouissant de constater qu'aujourd'hui, de nombreuses personnes désirent laisser passer un peu du Souffle divin sur leur lieu de travail et dans leurs relations humaines en général. Il existe plusieurs formations spécifiques destinées à toute personne intéressée par l'acquisition de bases pour l'accompagnement spirituel, par l'articulation des textes bibliques et la tradition judéo-chrétienne avec les questionnements existentiels

contemporains tout en laissant une grande place à l'échange et à la réflexion. Je mentionne ici l'Association pour l'Accompagnement Spirituel[758] qui se trouve en Suisse romande et qui a accueilli plus de septante participants pour la formation de base depuis sa création en 2014 par Lytta Basset, Rosette Poletti et Cécile Entremont, secondées par des intervenants de qualité provenant d'horizons divers. Il s'agit de la suite du CAS (Certificate of Advanced Studies) qui était donné jusqu'alors à l'Université de Neuchâtel et qui a formé 164 personnes. La formation s'étend depuis au Québec (en 2015, avec 26 participants) et en France (depuis février 2017, avec 51 participants). L'avenir est assurément du côté des accompagnants spirituels laïcs solidement formés qui pourront alors pallier le déficit de ministres, toujours plus pris dans les affres de l'administration…

Si cette thèse est parvenue à mettre en lumière des questionnements originaux, parce que très peu abordés dans le champ de la théologie et de la spiritualité, autour du thème de la naissance, elle ne constitue en rien un aboutissement. En effet, pour que son utilité soit reconnue, il faudrait qu'elle contribue à faire progresser les connaissances et la pratique des personnes concernées par l'accompagnement spirituel des futurs et jeunes parents et qu'elle trouve ainsi un écho dans les programmes de formation des pasteurs, diacres, prêtres et laïcs engagés dans les Eglises et les Centres spécialisés, comme dans les aumôneries ou les cabinets de psychologie.

[758] AASPIR : http://aaspir.ch/

Bibliographie

Instruments de travail

Bibles

Traduction œcuménique de la Bible (TOB), Paris, Société biblique française / Editions du Cerf, 2010.

Biblia Hebraica Stuttgartensia, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1983.

NESTLE-ALAND, *Novum Testamentum Graece*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1993[27].

Dictionnaires

REYMOND Philippe, *Dictionnaire d'hébreu et d'araméen bibliques*, Paris, Le Cerf / Société Biblique Française, 1991.

CARREZ Maurice, MOREL François, *Dictionnaire grec-français du Nouveau Testament*, Genève / Pierrefitte, Labor et Fides / Société biblique française, 1989.

GAFFIOT Félix, *Dictionnaire abrégé Latin-Français,* Paris, Hachette, 1936.

Catéchismes

NOUIS Antoine, *Un catéchisme protestant*, Lyon / Lausanne, Olivétan / Office protestant d'éditions chrétiennes, 2010.

Catéchisme de l'Eglise catholique, Paris, Bayard, 2012[2].

Commentaires bibliques et théologiques

Groupe des Dombes, *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints*, Paris, Bayard / Centurion, 1999.

BLASER Klauspeter, « L'Esprit et la sanctification », dans *Introduction à la théologie systématique*, Genève, Labor et Fides, 2008, p. 279-302.

BONHOEFFER Dietrich, *De la vie communautaire*, Genève, Labor et Fides, 2007.

BONHOEFFER Dietrich, *Vivre en disciple. Le prix de la grâce*, Genève, Labor et Fides, 2009.

BOVON François, *L'Evangile selon saint Luc (1,1 – 9, 50)*, Genève, Labor et Fides, 1991.

CALVIN Jean, *Commentaires bibliques, t. 2, Evangile selon saint Jean*, Aix-en-Provence, Ed. Kerygma et Farel, 1978.

CALVIN Jean, *Institution de la religion chrétienne*, I, I, 1, Aix-en-Provence, Ed. Kerygma et Farel, 1995.

CUVILIER Elian, *Qui donc es-tu, Marie ? Les différents visages de la mère de Jésus dans le Nouveau Testament,* Poliez-le-Grand, Ed. du Moulin, 1994.

DELVILLE Jean-Pierre, FAMEREE Joseph et HENNEAU Marie-Elisabeth (dir.), *Marie, figures et réceptions. Enjeux historiques et théologiques*, Paris, Ed. Mamé-Desclée, 2012.

DURAND Emmanuel, «"Trinité immanente" et "Trinité économique" selon Karl Barth. Les déclinaisons de la distinction et son dépassement », dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Paris, Vrin, 2006/3 (t. 90), p. 453-478.

DURRWELL François-Xavier, *La mort du Fils. Le mystère de Jésus et de l'homme*, Paris, Cerf, 2006.

EMERY Gilles, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité*, Paris, Cerf, 2009.

GISEL Pierre, *La création*, Genève, Labor et Fides, 1987[2].

GISEL Pierre et KAENNEL Lucie, *La création du monde*, Genève, Labor et Fides, 1999.

MOLLENKOTT Virginia R., *Dieu au féminin*, Montréal / Paris, Ed. Paulines / Le Centurion, 1990.

QUERE France, *Marie,* Paris, Desclée de Brouwer, 2009.

LEON-DUFOUR Xavier, *Lecture de l'Evangile selon Jean. III. Les adieux du Seigneur (chapitres 13-17)*, Paris, Seuil, 1993.

LEON-DUFOUR Xavier, *Lecture de l'Evangile selon Jean. IV. L'heure de la glorification (chapitres 18-21)*, Paris, Seuil, 1996.

LEPLAY Michel, *Le protestantisme et Marie. Une belle éclaircie*, Genève, Labor et Fides, 2003.

POUPIN Roland, « Le baptême et la naissance spirituelle », dans FRYDMAN René et SZEJER Myriam (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Albin-Michel, 2010, p. 431-435.

SCOLAS Paul, « Marie, une sœur qui est mère », dans DELVILLE Jean-Pierre, FAMEREE Joseph et HENNEAU Marie-Elisabeth (dir.), *Marie, figures et réceptions. Enjeux historiques et théologiques*, Paris, Ed. Mamé-Desclée, 2012, p. 209-211.

SEVRIN Jean-Marie, « La figure de la Mère de Jésus dans le quatrième Evangile », dans DELVILLE Jean-Pierre, FAMEREE Joseph et HENNEAU Marie-Elisabeth (dir.), *Marie, figures et réceptions. Enjeux historiques et théologiques*, Paris, Ed. Mamé-Desclée, 2012, p. 145-152.

STRACK Hanna, *Die Frau ist Mit-Schöpferin. Eine Theologie der Geburt*, Rüsselsheim, Christel Göttert Verlag, 2006.

ZUMSTEIN Jean, *L'Evangile selon saint Jean (13-21)*, Genève, Labor et Fides, 2007.

ZUMSTEIN Jean, *L'Evangile selon Jean (1-12), Commentaire du Nouveau Testament*, Genève, Labor et Fides, 2014.

Monographies et articles

Spiritualité

La Règle de saint Benoît, Editions de l'Abbaye de Bellefontaine, 2011.

Coll., « Naître. Le mystère de la vie », dossier conçu par Elisabeth Marshall, Magazine *La Vie* n° 3420, 12-18 mai 2011, p. 8-17.

Coll., Magazine *Prier*, « Naître et renaître », hors-série n° 96, mars 2013.

Coll., « La paternité. Pour tenir debout », Revue *Christus* n°202, avril 2004.

Coll., « Fragile amitié », Revue *Christus* n°209, janvier 2006.

Coll., « Devenir enfant. Une attitude spirituelle », Revue *Christus* n°217, janvier 2008.

Coll., « Etre mère. Un parcours, une vie », Revue *Christus* n° 229, janvier 2011.

BASSET Lytta (dir.), *Une spiritualité d'enfant*, Paris, Albin Michel, coll. « Espaces libres », 2001.

BAUDIN Claire-Anne, « La foi au corps », dans *Christus* n° 229, janvier 2011, p. 16-24.

BERCLAZ Marie-Bosco (Sr) et HOEGGER Martin, *L'ange le rosaire et Marie*, Saint-Maurice, Ed. Saint-Augustin, 2010.

BERGOGLIO Jorge Mario (Card.) (Pape François), *La Vie*, Paris, Mame, 2014.

BERNARD Charles-André, *Traité de théologie spirituelle*, Paris, Cerf, 1986.

BOURGUET Daniel, *La tendresse de Dieu*, Lyon, Olivétan, 2011.

BUREAU Michel, « La paternité spirituelle », dans *Christus*, n°202, avril 2004, p. 181-188.

CERBELAUD Dominique, « Miséricorde », dans Yves Lacoste (dir.), *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

DE CONINCK Frédéric, *La prière libérée. A l'école des Psaumes*, Poliez-le-Grand, Ed. du Moulin, 1995.

DE VREGILLE Thierry-François, *La miséricorde au cœur de Dieu*, Paris, Parole et Silence, 2015.

DAUCHEZ Matthieu (Père), « Les Essentiels », Le cahier spirituel du Magazine *La Vie*, 30 avril 2015, n° 3635. p. 43-47.

Francesco, *Chi sono io per giudicare ? Perchè voglio che la Chiesa sia inquieta,* Città del Vaticano / Milano, Libreria Editrice Vaticana / Piemme, 2016.

EMERY Pierre-Yves, *La prière au cœur de la vie*, Taizé, Ed. Les Presses de Taizé, 1971.

EVELY Louis, *La Prière de l'homme moderne*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.

GRÜN Anselm, *Je vous annonce une grande joie*, Paris, Parole et Silence, 2009.

GRÜN Anselm, *Se réconcilier avec la mort*, Paris, Albin Michel, 2009.

GOURGUES Michel, « Jésus et son Père », dans *Christus* n°202, avril 2004, p. 160-167.

GUEULLETTE Jean-Marie, « Entre nous le Christ », dans Christus n°209, janvier 2006, p. 67-74.

S. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Mulieris dignitatem*, §21, dans *La documentation catholique* n° 1972, T. LXXXV/20, 20 novembre 1988.

Pape François, *Le nom de Dieu est miséricorde*, Paris, Ed. Robert Laffont / Presses de la Renaissance, 2016.

Pape François, *La joie de l'amour. Exhortation apostolique sur l'amour dans la famille*, Paris, Médiaspaul, 2016.

HILLESUM Etty, *Une vie bouleversée*, Paris, Seuil, 2001.

RADCLIFFE Timothy, *Pourquoi donc être chrétien ?*, Paris, Flammarion, 2010.

DE RIEVAULX Aelred (Saint)*, L'Amitié véritable*, Perpignan, Ed. Artège, 2013.

ROBERT Sylvie, « Lorsque la naissance est spirituelle », dans *Christus* n° 229, janvier 2011, p. 38-47.

Bible et accompagnement

BASSET Lytta, *La fermeture à l'amour*, Genève, Labor et Fides, coll. « Entrée Libre » n° 50, 2003[2].

BASSET Lytta, « Une joie insolite : l'ouverture des entrailles », dans *La Chair et le Souffle*, n°1, 2007, p. 49-63.

BASSET Lytta, *Aimer sans dévorer*, Paris, Albin Michel, 2010.

BELLEPERCHE Marie & NICOT François-Xavier, *La joie de mettre au monde un homme*, Paris, Emmanuel, 2005.

BERNARD Marie-Christine, *Etre parent, une aventure humaine et spirituelle*, Paris, Presses de la Renaissance, 2011.

DE BAUDUS Brigitte, *La maternité. Une aventure intérieure*, Parole et Silence, 2012.

LANNOYE Luc, *Le Tout-Petit*, Namur, Fidélité, 1997.

DE CATHELINEAU Philippe, *Aux sources de la culture de Vie. Père et mère il les créa*, Chambray-lès-Tours, Ed. C.L.D., 2003.

Accompagnement spirituel : généralités

ANSALDI Jean, *Le dialogue pastoral*, Genève, Labor et Fides, 1986.

AULENBACHER Christine et MOLDO Robert, *Ni coach, ni thérapeute, ni gourou ! L'accompagnateur spirituel, un guide fraternel...*, Montréal, Médiaspaul, 2010.

AUQUE Hubert et LEVAIN Claude, *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en question*, Genève / Lyon, Labor et Fides / Réveil-Publications, 2001.

AUQUE Hubert, « Propos sur le travail de deuil », dans *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en questions*, Genève / Lyon, Labor et Fides / Réveil-Publications, 2001.

BASSET Lytta, *Ce lien qui ne meurt jamais*, Paris, Le Livre de Poche, 2010.

BASSET Lytta (dir.), *S'initier à l'accompagnement spirituel. Treize expériences en milieu professionnel*, Genève, Labor et Fides, 2013.

BELLET Maurice, *L'épreuve ou le tout petit livre de la divine douceur,* Paris, Desclée de Brouwer, 1992.

BELLET Maurice, *L'amour déchiré,* Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

BELLET Maurice, *L'écoute,* Paris, Desclée de Brouwer, 2008.

CAUSSE Jean-Daniel, « Quelques repères théologiques pour un ministère d'accompagnement», « Besoins spirituels : Rencontres et expériences », dans Hubert Auque et Claude Levain (dir.), *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en questions*, Genève / Lyon, Labor et Fides / Réveil-Publications, 2001, p. 100-110.

DANIELOU Jean, « La direction spirituelle dans la tradition ancienne de l'Eglise », dans *Christus* n° 25, janvier 1960, p. 6-21.

GEEST (VAN DER) Hans, *Entretiens en tête-à-tête*, Genève, Labor et Fides, 1989.

GANZEVOORT Inge, « Pourquoi, pour qui les soignants appellent-ils un aumônier ? », « Besoins spirituels : rencontres et expériences », dans Hubert Auque et Claude Levain, *Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en question*, Genève / Lyon, Labor et Fides / Réveil-Publications, 2001, p- 63-72.

GOUVERNAIRE Jean, « La demande d'aide spirituelle », dans *Christus* n° 113, janvier 1982, p. 64-67.

KAEMPF, Bernard « L'accompagnement pastoral », dans Elisabeth Parmentier (dir.), *La théologie pratique. Analyses et prospectives*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 161-184.

LEFEBVRE Philippe, « "Allons chez Celui-qui-voit" (1 Samuel 9, 9). Des racines à l'accompagnement spirituel dans l'Ancien Testament ? », dans *Lumière et Vie* n° 267, 2005, p. 5-17.

MOLDO Robert, « De la direction spirituelle à l'accompagnement spirituel : évolution d'une pratique ecclésiale en milieu catholique francophone », dans Elisabeth Parmentier (dir.), *La théologie pratique. Analyses et prospectives*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 145-159.

ODIER Cosette, « Les stages en milieu hospitalier : une méthode spécifique de formation à la relation pastorale », dans *Cahiers de l'Institut Romand de Pastorale*, dossier « Education pastorale clinique », n° 41, déc. 2001, p. 3-26.

ODIER Cosette, « Former à l'accompagnement spirituel des malades : plus qu'une question de connaissances », *Sciences pastorales,* 22/1, 2003, p. 147-161.

Accompagnement et psychanalyse

DELASSUS Jean-Marie, *Psychanalyse de la naissance*, Paris, Dunod, 2005.

DELASSUS Jean-Marie, CARLIER Laurence et BOUREAU-LOUVET Véronique, *L'aide-mémoire de maternologie*, Paris, Dunod, 2010.

DOLTO Françoise, *Lorsque l'enfant paraît,* Paris, Ed. du Seuil, 1990 [1977-1979].

DOLTO Françoise, *La cause des enfants*, Paris, Robert Laffont, 2002.

ELIACHEFF Caroline, *A corps et à cris. Etre psychanalyste avec les tout-petits*, Paris, Odile Jacob, 2000.

DOLTO Françoise, *L'évangile au risque de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1977 [tome 1].

HALMOS Claude, *Pourquoi l'amour ne suffit pas : aider l'enfant à se construire,* Paris, Ed. Nil, 2006.

HALMOS Claude, *Grandir : Les étapes de la construction de l'enfant, le rôle des parents*, Paris, Fayard, 2009.

L'humain

Coll., « Naître, s'unir, mourir », revue *Itinéraires* n°77/2011-2012.

Coll., *Problèmes de bioéthique. La filiation*, Actes du colloque de bioéthique de l'Institut Catholique de Rennes sous la présidence de Mgr Pierre d'Ornellas, Paris, Lethielleux, 2010.

Coll., *Quand la fragilité change tout*, Paris, Albin Michel, 2013.

Manuel bioéthique des Jeunes, édité par la Fondation Jérôme Lejeune, Paris, 2014.

ATLAN Henri, « Science : les avatars de la personne humaine », dans Jacques Attali avec Stéphane Bonvicini, *Le sens des choses*, Paris, Robert Laffont, coll. « Le Livre de poche », 2009, p. 225-237.

BRECK Jean, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique*, Paris, Cerf, 2007.

BRESSON Bernard, « Avant-propos », dans *Quand la fragilité change tout*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 7-13.

COMTE-SPONVILLE André, *L'Esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu,* Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche », 2006.

CYRULNIK Boris, *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob, 2008 (2ème édition).

DE LA GENARDIERE Claude, *Faire part d'enfances. Quand les parents jouent à l'enfant en l'annonçant*, Paris, Seuil, 2005.

IDE Pascal, « Le zygote est-il une personne humaine ? », dans *Nova et Vetera*, 2001/I, p. 45-89.

JULLIAND Anne-Dauphine, *Deux petits pas sur le sable mouillé*, Paris, Ed. des Arènes, 2011.

JULLIAND Anne-Dauphine, « Quand la fragilité vient au cœur de la vie et de la famille », dans *Quand la fragilité change tout*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 35-62.

PRETRE René, *Et au centre bat le cœur. Chroniques d'un chirurgien cardiaque pédiatrique*, Paris, Flammarion, 2016.

PUTALLAZ François-Xavier, « Les enjeux du diagnostic préimplantatoire », dans *Nova et Vetera*, 90/1, 2015, p. 101-111.

QUERE France, *La famille*, Paris, La Table Ronde, 2007.

VANIER Jean, *Toute personne est une histoire sacrée*, Paris, Plon, 1994.

Procréation et infertilité

BERMINGHAM Susan, *Vivre avec l'infertilité. Lorsque l'enfant ne paraît pas*, Montréal, Bayard Canada, 2001.

CANTO-SPERBER Monique & FRYDMAN René, *Naissance et liberté. La procréation. Quelles limites ?*, Paris, Plon, 2008.

FRYDMAN René, *Dieu, la médecine et l'embryon*, Paris, Odile Jacob poches, 2003.

JEAN Miguel et PETIT Line, *Le couple face à l'infertilité*, Paris, Albin Michel, 2013.

MIZIKAS Elli, *Stérilité, infertilité, fausse couche et avortement*, Saint André de Sangonis, Bérangel, 2009.

TILMANT Isabelle*, Ces femmes qui n'ont pas d'enfant. La découverte d'une autre fécondité*, Bruxelles, Ed. De Boeck, 2010.

Grossesse et périnatalité

Coll., *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, René Frydman et Myriam Szejer (dir.), Paris, Albin-Michel, 2010.

Coll., *La périnatalité*, Paris, Bréal, 2003.

BADINTER Elisabeth, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVII^{e} s. – XX^{e} s.)*, Paris, Flammarion, coll. « Le Livre de Poche », 1980.

BIRMAN Chantal, *Au monde. Ce qu'accoucher veut dire*, La Martinière, 2003.

BYDLOWSKI Monique, *Je rêve un enfant. L'expérience intérieure de la maternité*, Paris, Odile Jacob, 2010.

CESBRON Paul et KNIBIEHLER Yvonne, *La naissance en Occident*, Paris, Albin Michel, coll. « La cause des bébés », 2004.

CLARKSON Sally, *Le ministère d'une mère*, Romanel-sur-Lausanne, Ed. La Maison de la Bible, 2008.

COMBE Stéphanie, « Contemplez le mystère de la vie ! », dans Revue *Famille Chrétienne* n° 1665, 12-18 décembre 2009, p. 60-63.

DASEN Véronique, « Entrer dans la vie à l'époque romaine », dans Marie-France Morel (dir.), *Accueillir le nouveau-né, d'hier à aujourd'hui*, Toulouse, Erès, 2013, p. 21-48.

DIAMANTIS Irène, « Désir non désir », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Albin-Michel, 2010, p. 593-599.

FRYDMAN René, *Les Secrets des mères*, Paris, Le Livre de Poche, 2009.

DE GALEMBERT Diane, « L'accueil du nouveau-né », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Albin-Michel, 2010, p. 1049-1056.

GEBEROWICZ Bernard, « Le couple à l'épreuve de l'arrivée de l'enfant : le baby-clash », *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, René Frydman et Myriam Szejer (dir.), Paris, Albin-Michel, 2010, p. 1245-1258.

GELIS Jacques, « L'évolution des savoirs en obstétrique et en pédiatrie aux siècles classiques », dans Marie-France Morel (dir.), *Accueillir le nouveau-né, d'hier à aujourd'hui*, Toulouse, Erès, 2013, p. 53-71.

KERBRAT Violaine, *Secrets de sage-femme*, Paris, Calmann-Lévy, 2010.

LAMBRICHS Louise L., « Le mythe de l'enfant parfait », dans René Frydman et Myriam Szejer (dir.), *La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui*, Paris, Albin-Michel, 2010, p. 1355-1369.

LANDON Eline, *Préparation à la naissance. 9 mois avec Dieu,* Perpignan, Ed. Artège, 2013.

MOREL Marie-France (dir.), *Accueillir le nouveau-né, d'hier à aujourd'hui*, Toulouse, Erès, 2013.

MOURAS Marie-Josée (dir.), *La périnatalité. Repères théoriques et cliniques*, Rosny-sous-Bois, Bréal éditions, coll. Amphi, 2003.

MOURAS Marie-Josée, « Clinique de la périnatalité », dans MOURAS Marie-Josée (dir.), *La périnatalité. Repères théoriques et cliniques*, Rosny-sous-Bois, Bréal éditions, coll. Amphi, 2003, p. 37-64.

PICQ Brigitte, « Mettre au monde », dans *Christus* n° 217, janvier 2008, p. 8-13.

REVAULT D'ALLONES Claude, *Etre, faire, avoir un enfant*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2004.

SIMOENS Yves, « Devenir enfant de Dieu. Quelques traits sapientiels », dans *Christus* n°217, janvier 2008. p. 14-22.

VAN EERSEL Patrice, *Mettre au monde. Enquête sur les mystères de la naissance*, Paris, Le Livre de Poche, 2008.

Deuil et interruption de grossesse

Coll., « Les deuils d'enfants de la conception à la naissance », Revue *Etudes sur la mort* (Revue de la Société de thanatologie), 2001/1, n° 119, Bègles, L'Esprit du Temps, 2001.

Coll., *Le deuil... à traverser*, Lausanne, Ed. Espace Pallium, 2013.

ALLARD Florence & FROPO Jean-Régis, *Le traumatisme post-avortement*, Paris, Salvator, 2007.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER Anne & BISSONE JEUFROY Evelyne, *Sortir du deuil. Surmonter son chagrin et réapprendre à vivre*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2008[3].

AUTHIER-ROUX Frédérique, *Ces bébés passés sous silence. A propos des interruptions médicales de grossesse*, Ramonville Sainte-Agne, Erès, 2007[2].

AVON Bernadette, *A l'écoute du symptôme IVG. Accompagner la relation*, Lyon, Editions de la Chronique sociale, 2004.

BEAUTHEAC Nadine, *100 réponses aux questions sur le deuil et le chagrin*, Le Livre de Poche, 2010.

BYDLOWSKI Monique, « Enjeux inconscients dans l'interruption volontaire de grossesse », dans PONS Jean-Claude, VENDITTELLI Françoise, LACHCAR Pierre, *L'interruption volontaire de grossesse et sa prévention*, Paris, Masson, 2004, p. 209-213.

CLERGET Stéphane, *Quel âge aurait-il aujourd'hui ? Le tabou des grosesses interrompues*, Paris, Fayard, 2007.

CYRULNIK Boris, *Un merveilleux malheur*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1999.

DANION-GRILLIAT Anne, « Le point de vue du médecin psychiatre », dans « Peut-on proposer l'interruption volontaire de grossesse pour raison médicale ? », dans Thiel Marie-Jo (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 211-216.

DE CATHELINEAU Philippe, *Les lendemains douloureux de l'avortement. Quand Rachel pleure ses enfants*, Chambray-lès-Tours, Ed. C.L.D., 2003.

DE MEZERAC Isabelle, « Le témoignage d'une mère, responsable d'association », « Les pratiques autour du foetus ou de l'enfant mort », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p.439-447.

FAURE Christophe, *Vivre le deuil au jour le jour*, Paris, Albin Michel, 2012.

FAURE Christophe, « Les parents en deuil », dans *Vivre le deuil au jour le jour*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 197-226.

FLIS-TREVES Muriel, *Le deuil de maternité*, Paris, Calmann-Lévy, 2004.

FRYDMAN René & FLIS-TREVES Muriel (dir.), *Mourir avant de n'être ?,* Paris, Odile Jacob, 1997.

GAREL Micheline, LEGRAND Hélène, *L'attente et la perte du bébé à naître*, Paris, Albin Michel, 2005.

GEEST (VAN DER) Hans, « Une visite de deuil. Sympathie et cérémonies », dans *Entretiens en tête à tête, exemples d'accompagnement pastoral*, Genève, Labor et Fides, 1989.

GEHENN Françoise, « Les pratiques autour du fœtus ou de l'enfant mort », « Témoignage d'un aumônier protestant », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 439-446.

GILBERT Véronique, « Le travail de deuil lors des morts fœtales *in utero* », dans MOURAS Marie-Josée (dir.), *La périnatalité. Repères théoriques et cliniques*, Bréal, 2003, p. 191-211.

HECKING Detlef et MOSER BRASSEL Clara, *Quand naissance et mort se rejoignent. Guide pratique oecuménique à l'intention des aumôniers*, Fédération des Eglises protestantes de Suisse, 2007.

HEBRARD Monique, *Avortement. La parole confisquée*, Paris, Desclée de Brouwer, 2006.

HERMENJAT Michel, *Cet enfant qui m'a manqué. Parole d'homme face à l'avortement*, Editions Première Partie, 2012.

FRECHETTE – PIPERNI, *Les rêves envolés*, Montréal, Editions de Mortagne, 2005.

KIND Christian, BRAGA Suzanne et STUDER Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires*, Chêne-Bourg, Ed. Médecine & Hygiène, 2009.

MARTINEAU Elisabeth, *Surmonter la mort de l'enfant attendu. Dialogue autour du deuil périnatal*, Lyon, Chronique sociale, 2011.

MATTAUER Bernadette, *Procréation, IVG et maltraitance*, Paris, L'Harmattan, 2007.

MONBOURQUETTE Jean & D'ASPREMONT Isabelle, *Excusez-moi, je suis en deuil*, Montréal, Novalis, 2011.

MÜLLER Lydia, « Il est possible de réussir sa mort », Interview parue dans le magazine *Neosante.eu*, n° 43, Bruxelles, mars 2015, p. 12-15.

NEZELOF Sylvie, « Le deuil anténatal : une clinique du chagrin parental », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 225-232.

NISAND Israël, ARAUJO-ATTALI Luisa et SCHILLINGER-DECKER Anne-Laure, *L'IVG*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

PITTET Edmond, « Mort et tendresse », dans Revue *Itinéraires* n° 90, 1/2015.

POLETTI Rosette & DOBBS Barbara, *Vivre le deuil en famille : des pistes pour traverser l'épreuve,* Saint-Maurice, Ed. Saint-Augustin, 2001.

POLETTI Rosette, « Le temps du deuil », dans Coll. *Le deuil... à traverser*, Lausanne, Ed. Espace Pallium, 2013, p. 22-41.

RAIMBAULT Ginette, *Lorsque l'enfant disparaît*, Paris, Odile Jacob Poches, 2011.

THIEL Marie-Jo (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010.

THIEL Marie-Jo, « Introduction », dans Marie-Jo Thiel (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 5-24.

VIAL Yvan, « Le point de vue du spécialiste en médecine foetale », « Peut-on proposer l'interruption volontaire de grossesse pour raison médicale ? », dans Thiel Marie-Jo (dir.), *Quand la vie naissante se termine*, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, p. 207-216.

WUNNENBERG Kathe, *Pleurer l'enfant que je n'ai jamais connu. Traverser l'épreuve d'une fausse couche ou d'un deuil périnatal avec l'aide de Dieu,* Ed. Famille Je t'Aime, Guebwiller, 2004.

Handicap

Magazine *Insieme. Ensemble avec et pour les personnes mentalement handicapées* n° 1, mars 2014.

CHATELANAT Gisela, « Dépasser le handicap », dans Kind Christian, Braga Suzanne et Studer Annina (dir.), *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires*, Chêne-Bourg, Ed. Médecine & Hygiène, 2009, p. 133-143.

GUON Jennifer, WILFOND Benjamin S., FARLOW Barbara, BRAZG Tracy et JANVIER Annie « Our children are not a diagnosis : the experience of parents who continue their pregnancy after a prenatal diagnosis of trisomy 13 or 18 » dans l'*American Journal of medical genetics*, vol. 64, February 2014, p. 308-318

STUPF Anne-Michèle, «Diagnostic: vers quelle société ? », dans *Insieme. Ensemble avec et pour les personnes mentalement handicapées* n° 1, mars 2014, p. 16-18.

Internet

Liste des liens Internet consultés (dans l'ordre d'apparition dans la thèse) :

Les doulas : http://doulasuisse.org/

« Bébé athée et bébé croyant » : http://www.berrebi.org/2011/11/15/discussion-entre-bebe-athee-et-bebe-croyant/

Union polyaffective : https://fr.news.yahoo.com/trois-femmes-se-marient-dans-la-legalite-au-bresil-134139459.html?cmp=frfdac

Au-sujet du documentaire *Loba :* http://lobafilm.com/fr/histoire-du-film/

Les Maternités Catholiques :
http://www.maternites-catholiques.org/141-histoire-de-famille.html
http://www.maternites-catholiques.org/142-la-congregation.html
https://www.youtube.com/watch?v=uNi58uw1g-g

Clinique Bourgoin : http://www.clinique-bourgoin.com/maternite/index.html#3,0;0

Maternité de la clinique l'Etoile : http://www.maternite-etoile.com/

Partie du site internet de l'Eglise catholique de Paris consacrée à la paroisse Sainte Colette : http://www.paris.catholique.fr/-Couples-en-esperance-d-enfants-.html

Infertilité et vie de foi : http://www.chretiensinfertiles.fr/?

Mouvement « childfree » : http://childfree.moonfruit.fr/

Organisation « Whole Heart Ministries : http://wholeheart.org/

Emission « Le Jour du Seigneur » avec Marguerite Léna, vivant une vie consacrée dans une communauté apostolique : http://www.mavocation.org/vocation/enseignements/vie-consacree/1644-vie-consacree-apostolique.html

Site dédié à l'anencéphalie : www.anecephalie-info.org

Sensibilisation à l'avortement : www.sos-tout-petits-org

Centre Brazelton Suisse : http://www.brazelton.ch/

Emission « Vies de famille » du 10 juin 2015 :
https://www.youtube.com/watch?v=d573Nx3k874

Textes provenant de pages web (dans l'ordre d'apparition dans la thèse) :

Pape François, Catéchèse hebdomadaire du 28 janvier 2015 :
http://www.zenit.org/fr/articles/l-absence-de-la-figure-paternelle-cree-des-blessures-tres-graves.

Valérie Pujol-Duval, « Faut-il continuer d'appeler Dieu Père ? », dans *La Revue réformée*, n° 217, 2002/2, tome LIII, texte intégral :
http://larevuereformee.net/articlerr/n217/faut-il-continuer-d%E2%80%99appeler-dieu-pere.

Jean-Paul I^er^, Angelus du dimanche 10 septembre 1978 :
http://w2.vatican.va/content/john-paul-i/fr/angelus/documents/hf_jp-i_ang_10091978.html

Sœur Marie Amélie, « Lettre à un nouveau né » :
http://www.maternites-catholiques.org/253-lettre-a-un-nouveau-ne.html

« Prière pour demander la grâce de la fertilité » :
http://www.paris.catholique.fr/423-70-Priere-pour-demander-la.html

Les hommes qui ne veulent pas d'enfants :
http://www.huffingtonpost.fr/2014/02/11/ne-pas-vouloir-denfant-sujet-tabou_n_4767159.html

Témoignage d'une femme dont l'enfant qu'elle portait était atteint de trisomie 21 :
http://www.paris.catholique.fr/457-10-Le-temoignage-d-une-femme.html

Résumé de l'article (en anglais), « Our children are not a diagnosis: the experience of parents who continue their pregnancy after a prenatal diagnosis of trisomy 13 or 18 », écrit par Jennifer Guon, Benjamin S. Wilfond, Barbara Farlow, Tracy Brazg et Annie Janvier :
http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmed/24311520
L'article entier se trouve sur ce site :
http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/ajmg.a.36298/full

Témoignage de Monika Jaquier, mère d'Anouk, atteinte d'anencéphalie :
http://www.anencephalie-info.org/fr/anouk.php

Témoignage de Ruth A. Bolton, médecin généraliste ayant suivi les parents de Laura, atteinte d'anencéphalie : http://www.anencephalie-info.org/fr/laura.php

Témoignage de parents ayant refusé le DPN :
http://www.magicmaman.com/,diagnostic-prenatal-temoignage,2521956.asp

Conférence des évêques suisses, communiqué de presse, 5 juin 2014, *Inquiétude pour la protection de la vie* : http://www.eveques.ch/documents/communiques/assemblee-de-la-ces-a-einsiedeln3

Réseau évangélique suisse, communiqué du 12 mai 2015 :
http://www.evangelique.ch/sites/default/files/20150512_DPI.pdf

Prise de position de la FEPS sur la révision de la Constitution avant la votation du 14 juin 2015 : http://www.kirchenbund.ch/sites/default/files/media/pdf/stellungnahmen/150401_sek_pid_short_fr.pdf

Discours de Luc Recordon au Conseil National le 16 juin 2005 : http://www.24heures.ch/suisse/luc-recordon-homme-aurait-prefere-naitre/story/18416220

Histoire d'une mère ayant perdu son fils nouveau-né et qui a décidé de tirer son lait pour d'autres bébés : http://articles.chicagotribune.com/2014-02-15/news/ct-milk-donation-met-20140215_1_donor-milk-milk-bank-breast-milk

Annexes

Modèle de questionnaire directif – complications

En vue des entretiens passés avec des personnes ayant rencontré des complications lors d'une grossesse ou d'un désir de grossesse.

PERSONNEL

1. Racontez-moi votre histoire…
2. Comment avez-vous vécu/vivez-vous cet événement ?
3. Est-ce que vous pouvez/avez pu aborder ce qui vous arrive/est arrivé avec quelqu'un ?
4. Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?
5. Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?

SPIRITUEL

6. Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?
7. Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?
8. Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?
9. Etes-vous intégré/e dans une communauté religieuse ?
10. Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez actuellement ?
11. Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu lors de l'arrêt d'une grossesse ?
12. Est-ce qu'elle vous a aidé/e à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?
13. Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?
14. Ou au contraire, l'a amoindrie ?
15. Ou cela vous a-t-il indifféré ?
16. Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?

17. Si vous êtes croyant/e, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidé/e ? Ou vous ont au contraire écrasé/e ? Lesquels ?

18. Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?

19. Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?

PERSONNEL

20. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidé/e ? Comment ?

21. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?

22. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?

23. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?

24. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?

25. Comment envisagez-vous l'avenir ?

Témoignage de Béatrice

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Je suis une enfant adoptée. Mes parents ont vécu 10 ans de fausses-couches et d'investigations avant mon adoption. J'ai moi-même mis du temps à tomber enceinte (10 mois)[759] *et on allait commencer les investigations ! Et j'ai découvert ma grossesse. Mais à la première échographie, l'embryon semblait trop petit. A la seconde, on ne le voyait plus… J'ai dû faire un curetage. J'ai vécu quelques jours en pensant que je portais en moi un corps mort…*

2. **Comment avez-vous vécu cet événement ?**
   J'ai été très triste, malheureuse. Je me sentais seule au monde à vivre pareille chose… J'ai eu besoin d'en parler beaucoup. Il faut en parler… Le personnel médical a été adorable, j'ai vraiment eu l'impression qu'on me traitait comme une mère qui subissait un arrêt de grossesse et non comme le curetage n°X de la semaine.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Oui, mon mari a été très présent. Ma mère aussi. On avait annoncé la grossesse assez tôt, cela m'a aidée car les gens étaient déjà au courant.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-même, dans cette traversée ?**
   Je suis une battante à la base ! Je n'aime pas trop parler de moi aux autres. Sauf là ! J'ai réalisé que j'avais besoin d'en parler. Aujourd'hui j'ai deux filles[760] *et pour les deux grossesses, j'aurais pu mourir si on était il y a cinquante ans… Il faut dire que la maternité n'est pas une évidence ! Il n'y a rien sur le sujet… Dans les salles d'attente de gynécologues, il y a des dépliants sur la maladie d'Alzheimer, sur le cancer du sein, sur l'ostéoporose… Mais rien sur le deuil périnatal. Car il s'agit bien d'un deuil.*

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   J'ai vraiment été bien soutenue par mon mari, ma mère, mes amis… Il y en a un qui m'a forcée à remonter vite à cheval en m'encourageant, en me disant que je pouvais faire telle figure… Il voulait absolument que quelque chose de positif se passe cette semaine-là, que je me dépasse ! Je lui en suis reconnaissante.

[759] 10 mois est un laps de temps tout à fait raisonnable pour obtenir une grossesse. Chez une femme jeune (moins de 35 ans) et chez un couple sans problème connu, les investigations ne débutent qu'au bout de deux ans.
[760] Depuis notre rencontre, un fils est encore venu agrandir la famille.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Je me relève après une chute, en général. C'est ma nature. Je croque la vie ! Je suis résistante au stress et sais dire « stop » quand ça va trop loin. Je vois assez le verre à moitié plein.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui. Je suis pasteure.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Quotidienne.

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Oui, dans plusieurs.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
    Oui et non. C'est quelque chose qu'il fallait qu'on vive. Tant bien que mal. J'ai eu le besoin d'en parler. Mais spirituellement, rien n'a changé.

11. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Ni plus ni moins que d'habitude.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Non.

13. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Non plus…

14. **Ou cela vous a-t-il indifféré ?**
    En quelque sorte : statu quo.

15. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Non, c'était juste « la faute à pas de chance », comme on dit.

16. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Pas spécifiquement. J'ai beaucoup marché en forêt, c'est là que je médite bien. Je n'ai pas spécialement cherché de texte auquel me raccrocher.

17. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Non. J'étais à neuf semaines de grossesse, j'ai eu un curetage et l'embryon est parti avec les déchets hospitaliers… J'ai vu l'aumônier de l'hôpital et la responsable du planning familial qui m'ont dit de prendre mon temps, que je vivais un deuil. Si j'avais accouché d'un enfant mort-né, j'aurais fait une cérémonie.

PERSONNEL

18. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?

Oui, le cheval. C'est mon exutoire depuis de longues années. Je suis obligée d'y aller, par tous les temps, quand je suis fatiguée ou que je n'ai pas envie. C'est un être vivant, je suis obligée de m'en occuper.

J'ai aussi pas mal joué de piano et chanté des cantiques qui me portent. C'était mon moment de louange.

19. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?

Il en fait partie. Je crois que le deuil ne se fait jamais… Mais je ne ressasse pas. Même si aujourd'hui j'ai deux filles, je n'oublie pas…

20. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?

J'ai eu peur tout au long de ma deuxième grossesse, pour la naissance de ma première fille. J'étais angoissée alors que tout s'est bien passé (à part l'accouchement, au forceps…). Pour la troisième grossesse et ma deuxième fille, j'ai perdu beaucoup de sang à un moment donné, j'étais sûre que j'allais refaire une fausse couche… Après ça, je me suis dit que si ce bébé voulait s'accrocher, eh bien, il s'accrocherait ! J'ai lâché-prise et… elle va très bien !

21. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?

Qu'on lève le tabou sur le deuil périnatal ! Il faut en parler !

Témoignage de Bertille

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Je suis *tombée enceinte au bout de huit mois. La naissance a eu lieu cinq semaines plus tôt que le terme prévu. Le travail fut long et mon fils est resté coincé dans mon bassin. Conséquences : il a eu une hémorragie cérébrale. J'ai eu peur. Je me demandais s'il aurait des séquelles, etc. C'était dur de ne pas savoir. Mais au final, rien, il va bien !*
   Ensuite j'ai fait une fausse couche à 8 SA.
   Puis j'ai eu une troisième grossesse pour ma fille.

2. **Comment avez-vous vécu ces événements ?**
   J'ai surtout eu peur que mon fils ait des séquelles, ou qu'il meure. La fausse-couche, je l'ai assez vite surmontée.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   On m'a proposé un suivi psychologique, mais sur le moment je n'en ai pas ressenti le besoin. Plus tard, je suis allée consulter une psychologue au Centre périnatal à Champel. J'ai eu besoin de parler à quelqu'un de neutre.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Qu'on ne peut pas tout maîtriser, tout réussir...

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Mon mari a été assez renfermé et n'a jamais voulu de suivi. Il s'est senti mis de côté par rapport à la mère et au bébé.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Le sport.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui, un peu...

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Pas une grande place...

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
    Non.

11. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Non.

12. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Non, je ne vois pas...

13. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Non.

14. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Non plus.

15. **Ou cela vous a-t-il indifférée ?**
    Non...

16. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Il n'y a plus rien qui me fait peur dans la vie, à part la mort de mes enfants. Je relativise davantage. Mais pendant longtemps je ne pouvais pas raconter ce qui était arrivé sans pleurer.

17. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    La fameuse expression « ce qui ne me tue pas me rend plus fort » m'a aidée.

18. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Non.

19. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Non. Cela ne m'a pas manqué.

PERSONNEL

20. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?**
    Oui, partir me balader avec mes chiens.

21. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    Mes enfants ! Leur bien-être.

22. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement, avec cet événement ?**
    J'ai gagné une certaine force. En fait, j'y ai plus gagné que perdu. J'ai aussi dû apprendre à gérer l'inattendu.

23. **Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?**
    Qu'il faut faire confiance à la vie.

24. Comment envisagez-vous l'avenir ?

Bien ! Que tout aille bien pour eux, en fait.

Témoignage de Daphné

N.B. : Cet entretien s'est déroulé comme une discussion à bâtons rompus. Nous avons dévié des questions préparées. J'aurais voulu reprendre certains aspects avec Daphné. Mais malheureusement, elle est tombée gravement malade au moment où je terminais ma thèse et nous n'avons pas eu l'occasion de nous revoir dans les délais.

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   En 2006, à 27 ans, je suis partie avec mon mari et ma fille âgée d'un an au Brésil, dans une zone rurale, dans le cadre d'une mission d'une ONG. Là-bas, je suis tombée enceinte et j'ai fait une grossesse extra-utérine. J'ai eu des saignements bizarres et des douleurs. Comme j'ai des connaissances médicales de par mon métier (sage-femme), j'ai suspecté une grossesse extra-utérine. Je me suis décidée à aller consulter un gynécologue à l'hôpital, mais j'ai dû faire 7h de bus pliée en deux. Le diagnostic a été confirmé et j'ai été opérée en urgence, j'avais déjà du sang dans le ventre. En entrant au bloc, j'étais sûre que c'était la dernière fois que je voyais mon mari et ma fille… Je suis restée 48h à l'hôpital et 10 jours à l'hôtel, tranquille. Puis je suis rentrée au village où j'ai été magnifiquement accueillie, les habitants m'ont rendu visite, fait des repas, cela m'a beaucoup touchée.
   En tout j'ai perdu 2 litres de sang mais on ne m'a pas transfusée. Du coup j'ai mis un an à récupérer. J'avais l'impression d'être dans un autre corps.
   Ma famille à Genève a été avertie, mais je n'ai pas reçu tellement de soutien.
   De retour à Genève après la mission, je suis allée faire des examens approfondis chez le professeur de gynécologie des HUG. On m'a réopérée. Et on s'est aperçu que j'étais en ménopause précoce, mes ovaires avaient 50 ans… Je n'avais quasiment plus aucune chance de devenir mère, même grâce à une FIV, mais le professeur m'a dit « en obstétrique, tout est toujours possible… » Et je suis tombée enceinte naturellement !! Ma fille s'est accrochée malgré des saignements en début de grossesse.

SPIRITUEL

2. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Je suis croyante, chrétienne.

3. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Elle est quotidienne.

4. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
   Oui et non. C'était le contexte du Brésil, on a eu des soucis avec l'ONG qui nous envoyait, les conditions de vie étaient difficiles. Ma fille et moi avons attrapé la dengue hémorragique. On a vraiment cumulé de la malchance. Forcément, on se

demande s'il y a Quelqu'un, là-haut ! Aujourd'hui, je suis consciente que je suis un miracle.

5. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
   Peut-être.

6. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
   Non.

7. **Ou cela vous a-t-il indifférée ?**
   Non.

8. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
   C'était « la faute à pas de chance », comme on dit. Cela m'a permis d'avoir un regard plus philosophique sur la vie. On n'est jamais sûr de rien.

9. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
   Non, mais j'en ai envie. Je le ferai sans doute un jour, mais je n'ai pas encore réfléchi à la forme que cela pourrait prendre.

10. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Non. Mais cela me suffit d'en parler comme ça dans mon entourage.

PERSONNEL

11. **Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?**
    J'y pense tous les jours.

12. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement, avec cet événement ?**
    J'ai perdu le rêve d'avoir une famille nombreuse.
    J'ai gagné un respect plus grand de la vie. Chaque naissance est un miracle.

13. **Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?**
    Il faut dire et redire que chaque grossesse est une maternité. Même si la grossesse n'arrive pas à terme, même si l'enfant meurt.

Témoignage de Domitille

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   J'ai eu une tumeur au cerveau à l'âge de treize ans. J'ai tout de suite posé la question de savoir si je pourrais avoir des enfants plus tard. On m'a dit oui sans plus. Quand la question s'est posée avec mon mari, j'ai dû avoir des stimulations ovariennes car mes ovaires étaient en sommeil, il fallait les réveiller. Je suis tombée enceinte à la neuvième tentative. J'ai accouché à 34 SA de jumeaux.

2. **Comment avez-vous vécu cet événement ?**
   J'ai toujours été confiante, je savais que ça allait marcher. Mon mari a eu plus de peine, il était effrayé par les traitements. Ma maman est tombée malade au début de ma grossesse, un sarcome à l'utérus. J'ai eu l'impression d'un marchandage de la part de Dieu : il me prenait ma maman contre deux bébés. Je Lui ai même dit de reprendre un bébé mais de me laisser ma maman…

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   On m'a proposé de voir un psychologue pendant les traitements de stimulation. Mais je n'en ai pas ressenti le besoin.
   Ma grossesse s'est très bien passée. Je m'occupais pas mal de ma mère donc mon attention était portée sur autre chose. Je le regrette un peu, car j'ai le sentiment de ne pas avoir pleinement vécu ma grossesse.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-même, dans cette traversée ?**
   J'ai découvert que j'étais volontaire, et têtue !!!

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   J'ai découvert la peur de mon mari. Et la culpabilité de ma mère par rapport à la maladie de mes treize ans et ensuite à mes difficultés pour avoir un enfant. Ma sœur a aussi culpabilisé car elle est tombée enceinte assez vite alors que je ramais…

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   La nature, mes enfants, l'amour des gens de mon entourage.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui, croyante, d'une certaine façon.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Quasi quotidienne.

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
    Oui. Je crois que j'étais en discussion permanente avec Dieu. Je n'ai jamais été fâchée contre Lui parce que je mettais du temps à tomber enceinte. J'avais une confiance absolue que cela fonctionnerait.

11. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Durant ma maladie à treize ans. J'ai passé soixante-sept jours à l'hôpital. J'avais la conviction que j'avais la force de me battre contre la maladie. Grâce à Dieu.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    D'une certaine manière oui un peu. Je peux le dire car maintenant j'ai mes fils !

13. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Cela fait partie de moi. Je ne changerais rien par rapport à la maladie. Mon identité s'est construite là-dessus.

14. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Non, je ne vois pas.

15. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Non.

PERSONNEL

16. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?**
    La lecture, en particulier la saga de Harry Potter car dans le monde fantastique, il n'y a pas de maladie, etc.

17. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    L'amour. Mes enfants : c'est la seule chose que j'ai réussi à achever dans ma vie… Même s'ils ont encore besoin de moi, évidemment !

18. **Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?**
    Le positif a pris toute la place !

19. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?**
    Je me suis enrichie personnellement. J'ai réalisé le coût de la vie…

20. **Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?**
    Qu'il ne faut jamais se décourager. Il faut se battre jusqu'au bout.

21. Comment envisagez-vous l'avenir ?

Sereinement. Je veux être là pour mes fils, les aider à devenir de bonnes personnes.

Témoignage de Dorothée

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   J'ai eu des problèmes d'infertilité. Trois ans d'essais pour avoir un enfant, plusieurs inséminations artificielles. Beaucoup de questionnements: « Pourquoi ça ne marche pas? » Un médecin m'a posé la question dans l'autre sens : « pourquoi ça marche ? »… Finalement, j'ai vécu une belle grossesse pendant laquelle j'aurais souhaité un accompagnement spirituel comme pour le mariage mais renseignements pris à l'Eglise protestante de Genève, il n'y avait rien... Naissance d'une fille. Mais dix jours après l'accouchement, j'ai fait une grosse hémorragie alors que j'étais déjà rentrée à la maison. Je suis allée aux urgences. Mon bébé avait en parallèle un staphylocoque doré et était sous antibiotiques et hospitalisé en pédiatrie. J'étais très faible... Puis l'hémorragie a repris... J'ai été hospitalisée à la maternité des HUG (le bébé était toujours en pédiatrie). J'ai subi cinq interventions chirurgicales le même jour, on a parlé de m'enlever l'utérus... A un moment j'ai cru mourir : j'ai vu mon grand-père décédé qui me tendait les bras. Mais je répétais à haute voix : « je veux vivre » et je me suis sentie attirée vers ma fille. A ce moment-là, je ne savais pas qu'une chaîne de solidarité s'était mise en place à l'extérieur parmi ma famille et mes amis qui avaient aussi appelé des « coupeurs d'hémorragie » à travers la Suisse romande ! Rétrospectivement je me suis sentie portée par les autres, j'ai senti la présence de Dieu. Je n'ai pas pu traverser ça toute seule, Il était là ! Ma fille m'a rejointe à la maternité et on est restées quelques jours dans une chambre individuelle où j'ai pu continuer l'allaitement (grâce au tire-lait !). J'ai été transfusée. Au bout de 4 mois, j'ai repris mon travail tout en allaitant. Grosse erreur ! J'ai été rattrapée par la fatigue... J'ai dû être arrêtée quelques semaines et j'ai fait une petite dépression.
   Deux ans plus tard on a voulu un 2e enfant. Je suis tombée enceinte naturellement ! Mais j'ai fait une fausse couche qui a nécessité un curetage à la maternité. C'était l'occasion d'y retourner, et tout m'est revenu... Mais avec cette fausse couche, j'ai pu digérer l'histoire précédente, ça a pris le dessus sur le fait de perdre un enfant.
   Ensuite, j'ai refait des inséminations artificielles pour retomber enceinte de mon fils. A l'écho morphologique vers 20 SA, on ne voyait pas l'os du nez. Angoisse : cela pouvait être le signe de trisomie 21. J'ai fait beaucoup d'échographies. Mais j'ai refusé l'amniocentèse car il y avait trop de risques de perdre mon bébé (placenta praevia, lacs placentaires...). J'ai choisi de faire confiance à Dieu et à mon bébé...Et j'ai bien fait ! Mon fils est né en pleine santé.
   Après tout ça on a évalué mes facteurs de coagulation et on a vu qu'il y avait un problème certainement responsable de mes problèmes d'hémorragies.

2. **Comment avez-vous vécu ces événements ?**
   La phase d'infertilité au tout début a été la plus prenante au niveau des questionnements.
   Ensuite, j'ai accepté ce qui m'arrivait, je ne me suis jamais demandé pourquoi moi etc.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Avec mon entourage proche et plus éloigné, j'ai beaucoup parlé de mon hémorragie. Et j'ai vu plusieurs psychologues.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Que j'avais beaucoup de forces ! Oui, on a des ressources insoupçonnées pour traverser ce qui nous arrive ! On n'a pas le choix de toute façon, il faut y aller ! Mais j'ai aussi eu des sentiments « mauvais » comme par exemple quand ma cousine a accouché en plein pendant mon infertilité : je n'ai pas pu lui manifester ma joie (je n'en avais pas) par un cadeau.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   J'ai pu compter sur le soutien infaillible de mes proches et de mes parents en particulier avec qui j'avais pris mes distances au début de mon mariage. Par contre ils ne savent rien de mon infertilité.
   Avec mon mari ça a été plus compliqué...
   J'ai découvert aussi des amies fantastiques sur qui j'ai pu compter dans tous les pires moments.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Me promener dans la nature.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Croyante, oui.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   J'aimerais qu'elle soit plus grande! Je fais partie d'un groupe de maisons[761], on se voit régulièrement et on peut discuter de choses spirituelles, mais pas que de ça.

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Oui. Oecuméniquement.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
    Oui j'ai senti la présence de Dieu à mes côtés lors de ma journée où j'ai eu 5 interventions chirurgicales. J'ai été proche de la mort. Ça m'a donné de la force pour aujourd'hui.

11. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    J'ai découvert la foi à la fin de l'école primaire et ai demandé le baptême à l'adolescence. Ça me donne un équilibre au quotidien.

[761] Un groupe de maisons est une assemblée de personnes se réunissant chez les uns ou les autres à intervalle régulier dans la perspective d'échanger autour d'un texte biblique ou spirituel.

12. Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?
Oui. Surtout pour ma deuxième grossesse où j'ai choisi de faire confiance à Dieu quant à mon petit garçon. Je m'en suis remise à Lui.

13. Ou au contraire, l'a amoindrie ?
Non.

14. Ou cela vous a-t-il indifféré ?
Non plus.

15. Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?
Ma fausse couche a été salvatrice dans la mesure où elle m'a permis de retourner sur les lieux de ma grosse hémorragie après mon premier accouchement et de me réconcilier avec ces lieux.
Sinon j'ai accepté tout ce qui m'arrivait, c'étaient des accidents. Sauf l'infertilité, là j'ai plus de mal...

16. Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?
Pas des textes bibliques ni spirituels, mais un livre de témoignages de mamans qui ont fait une dépression post-partum*. Je crois que ça s'appelle* Tremblements de mères*. Je me suis sentie moins seule.*

17. Est-ce que vous avez procédé à un rituel ?
On a choisi de faire baptiser notre fille pour dire merci à Dieu pour la vie. Mon mari, elle et moi avons failli mourir la même année. On avait besoin de rendre grâces pour la vie et ce baptême en a été l'occasion, dans la petite chapelle de montagne où on s'était fiancés...

18. Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?
J'ai une amie aumônier d'hôpital qui m'a beaucoup écoutée, déjà lors de l'infertilité. Avec elle je n'avais pas de filtre. Je ne me rappelle plus trop ce qu'elle m'a dit, mais ça m'avait fait du bien!

PERSONNEL

19. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?
La nature, toujours... Et le yoga, que je pratique toujours aujourd'hui.

20. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?
Mes deux enfants... On a un lien particulier. Et ma confiance en Dieu.

21. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?
Je n'y pense pas tous les jours. Mais c'est là... J'ai tout écrit, je sais que c'est quelque part dans un classeur...

22. Qu’avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?
J'ai tout gagné!

23. Qu’avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
Que mettre un enfant au monde n'est pas anodin et ne va pas de soi.

Témoignage de Eliana

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**

J'ai quarante-deux ans, deux enfants de dix-neuf et quinze ans. J'ai divorcé de leur père au bout de sept ans de mariage. Puis j'ai rencontré un homme dont je suis tombée enceinte deux fois. La première fois, cela s'est produit peu de temps après notre rencontre. Je ne pensais pas que cela puisse m'arriver ! Il a été très présent, nous sommes allés voir le gynécologue ensemble. Pour nous deux, cet événement a été l'occasion d'un retour sur un chemin spirituel. Moi je suis catholique de naissance, mais j'ai laissé tomber la foi à l'adolescence, le père de mes enfants n'était pas croyant. Quelque chose s'est passé, surtout du côté de cet homme. Il voulait voir un prêtre, moi pas. Il était plus jeune que moi. Le gynécologue nous a dit qu'il nous sentait hésitants. Au planning familial on m'a demandé comment je me voyais dans un an si je gardais ce bébé. J'ai répondu : « fatiguée ! » On a pris la décision de l'IVG. Mon gynécologue m'a dit que je pouvais stopper la procédure à n'importe quel moment si je changeais d'avis. On m'a fait une anesthésie générale, cela a été un moment de panique pour moi car je ne savais pas ce qui allait se passer. Je me suis réveillée en pleurant… Plus tard en voyant des poussettes dans la rue je me disais que cela aurait pu être nous… Puis j'ai commencé à me poser des questions… Il est allé où cet enfant ??Je m'interrogeais sur ma foi, j'en ai parlé à un prêtre.

Un ou deux ans après, cet homme a quitté la Suisse. Quelques temps après on s'est revus et remis ensemble. Je me suis dit que si je tombais enceinte, je garderais l'enfant… Je suis retombée enceinte… Le père ne le voulait pas, était fâché. Cet enfant était vraiment la seule chose qui nous unissait et je me suis demandé de quel droit je pouvais faire ça à un enfant… J'ai changé de gynécologue et opté pour la méthode médicamenteuse. Cette fois-ci, pas d'anesthésie, je voulais le vivre pleinement. Une copine était à la maison avec moi.

Je vivais une tension interne : d'un côté j'avais un désir d'enfant, et d'un autre j'étais isolée (immigrée) et aurais mis un enfant au monde sans père.

J'ai fait un cheminement spirituel après ces deux interruptions de grossesse, j'ai participé à des retraites spirituelles. J'ai aussi vécu le sacrement de la réconciliation après confession avec un prêtre.

Malgré tout, le lien avec ces deux enfants n'arrivait pas à se rompre. Alors j'ai voulu tenter quelque chose de symbolique pour laisser partir ces enfants, une sorte de petite « cérémonie » après avoir fait deux rêves. Dans le premier, j'allaitais un enfant métisse, mais des amis évangéliques me l'ont pris en me disant que je ne pouvais pas l'allaiter. Dans le deuxième, c'était une petite fille et mon père (décédé) s'en occupait.

J'ai lu un livre sur l'avortement. Et j'ai fait une formation en accompagnement spirituel.

Mon ex-compagnon n'était pas vraiment tenté par une cérémonie, mais un jour c'est lui qui en a émis le souhait… Nous avons allumé des bougies et mis une chanson évoquant l'Esprit saint. Nous avons dit une prière de remise à Dieu et demandé pardon.

Après avoir beaucoup culpabilisé, j'ai enfin pu délier ce fardeau.

2. **Comment avez-vous vécu ces événements ?**
   De manière ambiguë, mais je l'ai vu plus tard.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Oui, avec mon psychiatre de manière ponctuelle.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   J'ai découvert que j'aurais été capable d'attacher un homme avec un bébé ! C'est un sacré pouvoir…

SPIRITUEL

5. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Croyante.

6. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Elle est présente.

7. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non. Mais j'ai fait des retraites spirituelles. Un jour, dans une petite chapelle, j'ai prié : « Seigneur, j'aimerais te servir, mais je ne sais pas comment… » Je ne savais pas que Dieu écoutait vraiment les prières… J'ai été patiente.

8. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
   Oui, très.

9. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
   La graine était là. Mais vide. En relisant ma vie, je me suis aperçue que Dieu avait toujours été là.

10. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Oui je le constate. Dieu peut me pardonner. Alors je peux me pardonner ! Je le crois encore plus en parlant avec vous…

11. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Oui. Cf. *point 1.*

12. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    J'en ai parlé avec un prêtre. Et avec mon accompagnante spirituelle à qui j'ai demandé où allaient ces âmes d'enfants non nés…

PERSONNEL

13. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?
L'amour.

14. Quelle place ont pris ces événements dans votre vie ?
Ça fait partie de moi. J'y pense tous les jours, c'est ma richesse. Je profite de mon métier [physiothérapeute] pour invoquer le Guide intérieur (l'enfant intérieur).

15. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?
J'ai gagné de l'humilité.
J'ai perdu deux enfants…

16. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
C'est une page que l'on écrit à plusieurs. Une page douloureuse. Ce qui est important, c'est ce qu'on en fait. Car on peut en faire quelque chose… Cela accroît la sensibilité.

17. Comment envisagez-vous l'avenir ?
Paisiblement ! Je l'espère riche et profond.

Témoignage d'Estelle

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Je suis tombée enceinte de mon premier fils à dix-neuf ans. Je m'en suis rendue compte à 4,5 mois de grossesse, donc au-delà du délai pour avorter. Ce que je n'aurais de toute façon pas fait. On s'est vite mariés. Notre fils est né à 7 mois et demi de grossesse, avec beaucoup de problèmes médicaux qui se sont ensuite résolus de manière inexpliquée médicalement… J'ai eu un deuxième fils sous stérilet neuf ans plus tard… Mon mari ne voulait pas le garder car il venait de reprendre des études, ce n'était pas le moment, selon lui… J'ai tenu bon. On s'est séparés peu après la naissance de l'enfant.

2. **Comment avez-vous vécu/vivez-vous cet événement ?**
   A dix-neuf ans j'avais l'insouciance de la jeunesse, j'étais vraiment enchantée d'être enceinte ! Mon futur mari était catastrophé, par contre. Finalement on s'est mariés et avons accueilli cet enfant dans la joie.
   Pour le deuxième, mon mari voulait que j'avorte, ce que je ne pouvais pas envisager. Il m'a menacée de m'abandonner après l'accouchement. Ce qu'il a fait… Il a eu des paroles assez dures envers moi.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Oui, avec ma sœur aînée, qui avait treize ans de plus que moi. Elle est décédée, maintenant.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Pour le deuxième, j'ai fait attention qu'il n'en pâtisse pas. D'ailleurs, il n'est pas au courant de la situation ! Je me suis adaptée aux deux situations.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Mon mari a été très négatif, plus que ce à quoi je pouvais m'attendre de sa part. L'entourage n'a jamais su le fond de l'histoire pour le deuxième, même pas ma sœur aînée.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   J'ai un caractère heureux à la base. Je ne plonge pas facilement, et si cela arrive, cela ne dure pas longtemps. J'arrive bien à faire face.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui je suis croyante.

8. Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?
Elle a eu une place immense pendant longtemps. Je viens du milieu évangélique, que j'ai quitté à l'adolescence, mais je n'ai jamais quitté Dieu ! Je travaille actuellement dans le milieu ecclésial, mais je déchante pas mal face aux gens qui travaillent avec moi… Mon implication n'est plus la même.

9. Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?
Oui.

10. Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?
Le premier bébé a été prématuré et a eu beaucoup de problèmes médicaux les premières semaines de vie qu'il a passées en couveuse. Ils se sont résolus sans que le corps médical ne comprenne comment… J'ai vécu ça comme dans un monde parallèle, comme anesthésiée. Je nous savais soutenus par une communauté de prière. A 17 jours, ils m'ont donné le bébé et on est rentrés à la maison. A 3 mois, il n'y avait plus trace de rien, il était dodu, mangeait bien et avait rattrapé son poids.
Pour le deuxième, je l'ai toujours considéré comme un cadeau de Dieu. Même si cela a entraîné des difficultés de couple jusqu'à la séparation… Spirituellement, j'ai cherché de l'aide que je n'ai pas tellement trouvée.

***11.* Est-ce qu'elle vous a aidé à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
Je viens de l'Eglise évangélique de la Pélisserie, donc une Eglise pas très ouverte… A l'adolescence, j'ai tout envoyé baigner sauf ma foi en Dieu. Je savais que de toute façon ma mère priait pour moi.

12. Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?
Oui, mais je m'en suis rendue compte plusieurs années après seulement.

13. Ou au contraire, l'a amoindrie ?
Non.

14. Ou cela vous a-t-il indifférée ?
Non.

15. Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?
Pour le premier non, pas spécialement.
Pour le deuxième, j'ai été surprise par ce cadeau de la vie. Mais je me suis surtout posé la question de savoir ce que je serais devenue sans ce bébé, si j'aurais fait une carrière, etc., et ce que serait devenu notre couple… J'aurais certainement été quelqu'un d'autre...

16. Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?
Il y a un verset qui m'accompagne depuis longtemps, inscrit sur un signet que m'avait offert ma marraine : « Ta Parole est une lampe à mes pieds, une lumière sur mon sentier » (Ps 119,105).

17. Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?
Non, je n'ai jamais cherché. Mais à mon premier accouchement alors qu'on ne savait pas si mon fils allait vivre, aucun aumônier n'est venu me voir…

PERSONNEL

18. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?
Non pas spécialement, seulement des contacts avec des êtres humains.

19. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?
Mes enfants.
Ma confiance en Dieu.

20. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?
Ils m'ont fait grandir. Ça fait partie de mon histoire sans qu'aujourd'hui cela prenne toute la place.

21. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?
J'ai perdu certaines illusions sur les hommes !
Plus sérieusement, j'ai gagné de la confiance en mes propres capacités à gérer des situations pas faciles, mais avec l'aide de Dieu. J'ai aussi gagné de l'assurance.

22. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
J'aimerais dire qu'il faut se faire confiance, et faire confiance à la vie, à Dieu.
Parler aux proches peut être libérateur, aussi, mais en évitant de prendre 50 conseils à droite et à gauche…

Témoignage de Flavie

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**

J'ai eu un cancer du sein à vingt-cinq ans en 2004. J'ai tout de suite suivi une chimiothérapie. On n'a pas eu le temps de stimuler mes ovaires et de prélever des ovules pour les congeler en vue d'une grossesse future car la situation était urgente.

En mai 2006, j'ai arrêté ma contraception et j'étais enceinte en juin ! Mais j'ai fait un œuf clair[762] *à 7 SA. J'ai subi un curetage. J'étais très déprimée. J'ai entendu les maladresses de mon entourage…*

En janvier 2007, j'ai pris rendez-vous chez un spécialiste de l'infertilité. Il a été maladroit : « Vous voulez fabriquer des orphelins ? » m'a-t-il demandé… Je suis alors retournée chez mon gynécologue habituel qui m'a prescrit des comprimés pour stimuler l'ovulation mais cela n'a rien donné.

Je suis passée aux injections de stimulation. En juin 2007 j'étais enceinte ! Il y avait trois embryons. Mais un est mort précocement à 8 SA. Un deuxième est mort à 18 SA… J'ai été obligée de mener le jumeau à terme avec le bébé mort. J'avais l'impression d'être un cercueil, c'est étrange de penser avoir un cadavre en soi. Porter la vie et la mort en même temps…

Ma fille est née par césarienne à 33 SA en février 2008 à cause d'une rupture partielle de la poche des eaux. Je n'ai pas vu le jumeau mort à 18 SA, les médecins n'ont pas proposé et je n'ai pas demandé. Mon mari a demandé, mais les médecins ont refusé… Aujourd'hui on pense tous les deux que c'est mieux ainsi. On n'a pas de regret.

En octobre 2008, j'étais à nouveau enceinte. A Noël, le cœur ne battait plus pendant l'échographie… J'en étais à 10 SA. J'ai à nouveau subi un curetage. J'ai fait une grosse déprime. Puis trois semaines de dépression. Les « pourquoi ? » qui se succédaient… Je me disais que ça ne marcherait plus jamais…

En février 2009 : J'étais enceinte à nouveau ! Il y avait 2 embryons. Mais une fois encore l'un est mort précocement.

L'accouchement a eu lieu à 34 SA par césarienne d'urgence car la cicatrice de la césarienne précédente a craqué et… la main de l'enfant a traversé mon ventre ! Je me souviens de la souffrance du bébé qui a hurlé dès sa venue au monde, et il continue aujourd'hui d'être anxieux. Je n'ai pas repris de contraception chimique, on a décidé de surveiller mon cycle pour éviter les périodes fertiles.

Mais en juin 2011, je suis retombée enceinte. Je me suis dit qu'il n'allait pas tenir… Et je ne suis allée chez le médecin qu'en septembre… En envisageant une IVG car trois enfants, c'était trop.

Mais j'ai pris un temps de réflexion. Je me suis dit qu'en tant que chrétienne je ne pouvais pas avorter. Que cette grossesse avait une raison d'être. Que je devais l'accepter.

Cette troisième naissance a été plus calme, à 35 SA. On avait auparavant remis ce bébé à Dieu, en Lui demandant aussi de nous aider à accepter cet enfant tel qu'il fût (handicapé si né trop tôt, etc.). On était au final prêts à l'accueillir !

[762] Un œuf clair est un sac gestationnel ne contenant aucun embryon.

2. **Comment avez-vous vécu ces événements ?**
   Cf. *point 1.*

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Avec mon mari, on a imaginé comment auraient été ces bébés partis beaucoup trop tôt, s'ils avaient vécu. Il m'a bien soutenue. Ma mère aussi. Ainsi que les contacts du forum Internet où je continue d'aller, où il y a des femmes ayant vécu la même chose que moi et qui donc comprennent mieux que les amies de la « vraie vie »…
   J'ai eu droit à des phrases maladroites du type : « C'est mieux ainsi, il était peut-être malformé » etc. Ça fait mal.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Que j'étais plus forte que je ne le croyais ! Et qu'il y a quelque chose qui nous dépasse que j'appelle Dieu. On n'a pas pouvoir sur tout et c'est une chance d'être rattaché à la foi.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Je me dis qu'on peut surtout compter sur soi… Qu'il ne faut pas trop attendre des autres qui ne le vivent pas « de l'intérieur », dans leur intimité. C'est normal… Il m'a fallu accepter que les autres réagissent différemment de ce que j'attendais.
   Ma mère a toujours été là. Je ne suis pas surprise !
   Pour mon mari, c'était abstrait tant que le bébé n'était pas là. Ce sont les hommes…

SPIRITUEL

6. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui.

7. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Je ne suis pas pratiquante, je vais de temps en temps au culte réformé… Ma foi va et vient selon ce que je vis. Ce n'est pas naturel pour moi de prier…

8. **Etes-vous intégré dans une communauté religieuse ?**
   Oui, deux. L'école de ma fille, qui est une école chrétienne, et de temps en temps je vais au culte protestant. Je suis de plus en plus attirée par une église évangélique (modérée).

9. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
   La foi m'a tenue. C'est important de pouvoir se raccrocher à quelque chose qui nous dépasse. Surtout quand j'attendais le troisième enfant : il venait vraiment de Dieu !

10. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Oui quand j'ai eu mon cancer. A un moment je me suis vue voguer entre les deux mondes, le nôtre et celui des morts. Là j'ai pensé « que ta volonté soit faite ! »

C'était soit je reviens dans le monde des vivants, soit je meurs. Mais je n'y pouvais rien personnellement ! Alors je m'en suis remise à Dieu.

11. Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?
Oui.

12. Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?
Oui. Je suis convaincue que les choses qui nous arrivent surviennent pour une raison particulière. Mais ce n'est pas à nous de savoir laquelle, cela ne m'appartient pas de le savoir, car ça me dépasse.

13. Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?
« Va avec la force que tu as ! » (Juges 6,14) et je me souviens d'un ou deux textes de Khalil Gibran mais je ne sais plus exactement lesquels… Rien d'écrasant par contre.

14. Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?
Non…

PERSONNEL

15. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?
J'ai beaucoup lu. Notamment des livres sur ce genre de thématiques, sur la maternité… Et l'amitié des filles du forum Internet m'a beaucoup aidée !

16. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?
L'amour, ma famille, mes enfants, Dieu…

17. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?
Maintenant, c'est annexe, j'ai tourné la page, même si cela fait toujours partie de mon histoire.

18. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?
J'ai gagné en force, en foi, en confiance, en sérénité… J'ai acquis la capacité et la volonté d'aider les autres qui traverseraient la même chose. Il y a peu d'associations sur le deuil périnatal, mais ça commence à venir.

19. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
A mes enfants, je leur en parlerai sans dramatiser ni en faire un tabou.
Plus largement je suis prête à accompagner d'autres personnes dans le même cas, à leur dire qu'ils ne sont pas seuls à vivre ça, que c'est difficile mais qu'on a les ressources en soi seul pour le vivre et le surmonter.

20. Comment envisagez-vous l'avenir ?
Le meilleur est à venir !

Témoignage de Mariella

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Elle se situe sur deux plans :
   - J'ai contracté le cytomégalovirus en début de grossesse. Symptômes : fièvre. On ne connaît pas vraiment les conséquences sur le fœtus, dans 60% des cas il n'a rien… Mais on ne le sait qu'à 20 SA avec une amniocentèse. On a donc attendu cet examen qui a révélé que notre bébé avait une malformation du système nerveux. On a procédé à une IMG à 22 SA. C'était le 24 novembre 2012.
   - Le 8 septembre 2013, j'ai mis au monde une petite fille à 28 SA… A Vienne où j'étais en colloque professionnel.

2. **Comment avez-vous vécu ces événements ?**
   Ça a été dur, depuis l'annonce. Le choix d'interrompre la grossesse n'a pas été tellement dur. On a laissé une chance que le bébé ne soit pas infecté (il fallait l'échographie des 20 SA pour être sûr, avant ce n'étaient que des risques potentiels).

3. **Est-ce que vous pouvez/avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Oui, ma famille, mes amis.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Je savais que j'étais forte suite à pas mal de décès de proches dans ma famille, et à la maladie puis le décès de mon papa que j'ai accompagné jusqu'au bout.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Les copines ont tout de suite eu des avis tranchés sur la question, mais je pense que c'était leur façon d'en parler. Avec mon mari on a tout de suite été d'accord sur la décision à prendre et cela nous a rapprochés.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Partager avec les autres, les bons comme les mauvais moments.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Je ne suis pas pratiquante, mais il m'arrive de prier.

9. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
   - *D'abord, pour l'IMG j'ai eu un sentiment de rejet envers Dieu. Puis je m'en suis rapprochée, j'ai prié.*
   - Pour la naissance prématurée, là, c'était plus intense…

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Je me suis questionnée : pouvais-je choisir à la place de Dieu ce qu'il fallait pour cet enfant ? Mais je me disais aussi qu'aujourd'hui, on a les moyens pour ne pas mettre au monde un enfant qui souffrirait.

11. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Lors du décès subit de mon oncle, puis du cancer de mon papa, puis à la naissance très prématurée de ma fille. Nous nous sommes mariés et l'avons fait baptiser en été 2014.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Oui, je crois.

13. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    - *Non… Par contre on m'a beaucoup dit que j'étais forte (après diverses épreuves vécues antérieurement), alors j'ai pensé qu'il valait mieux que cela m'arrive à moi qui pouvais le surmonter qu'à quelqu'un de plus faible.*
    - Des choses que je ne peux pas expliquer sont arrivées, autour de cette naissance.

14. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Non, je ne vois pas.

15. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    La sage-femme a averti l'aumônier qui est venu en cours d'accouchement. On a fait ensuite une cérémonie suivie d'une incinération.

16. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Oui, et cela m'a apaisée.

PERSONNEL

17. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?**
    Je prenais des bains avec mon bébé in utero.

18. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    Mon mari et ma fille.

19. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?
Une énorme place !

20. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?
J'ai gagné de la force en plus, et aussi la faculté de relativiser les événements.

21. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
Qu'il faut bien peser les choses. Et que la présence d'un vis-à-vis neutre qui puisse écouter n'est pas inutile. Mais religieusement, j'avoue avoir eu peur de voir un prêtre… Et qu'il serait bien d'avoir un aumônier sur place à la maternité, surtout pour les ITG…

22. Comment envisagez-vous l'avenir ?
Je me destine à devenir gynécologue-obstétricienne !

Témoignage de Maryline

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Déjà maman de trois enfants, je suis tombée enceinte du quatrième. On a fait le choix de l'IVG car ce n'était pas le moment d'en avoir encore un (le troisième avait dix-huit mois). J'ai pris rendez-vous au planning familial; il y a eu un délai de trois semaines avant l'intervention. Durant ces trois semaines, j'ai perdu la foi. Je me suis dit : « Je ne peux pas croire en Dieu si je ne crois pas en la vie ! » Le jour de l'intervention, le gynécologue m'a demandé si c'était bien mon choix. J'ai dit « oui » et intérieurement j'ai prié : « Mon Dieu, aide-moi ! » En salle de réveil, l'infirmière m'a dit « ça va aller mieux, maintenant... » ça a été une bouée de sauvetage, cette parole !

2. **Comment avez-vous vécu cet événement ?**
   Je suis persuadée que c'était un bienfait pour ma famille et mon couple. Je ne suis pas une angoissée de nature !

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Non juste avec l'infirmière en salle de réveil.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   J'ai toujours passé pour une forte, une battante. J'ai découvert qu'il ne fallait pas hésiter à demander de l'aide. J'ai appris l'humilité.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Ça a cimenté mon couple, on s'est bien entendu sur cette décision.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Découvrir les étincelles de résurrection dans la vie des autres même au pire de l'orage. J'ai la foi en la vie.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Elle est tout le temps présente. Dans la Bible, les histoires me rejoignent souvent.

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Oui, en paroisse et de par mon travail au sein de l'Eglise catholique.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
    J'ai été étonnée de ne pas me sentir coupable. J'ai culpabilisé de ne pas culpabiliser !! J'ai compris ce qu'était l'exclusion par rapport à Dieu et à son amour inconditionnel. J'ai appris la liberté. A accepter les autres tels qu'ils sont, aussi.

11. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Oui. C'était même une expérience de conversion. Il y a une différence entre la transmission de la foi et la révélation qui peut survenir plus tard...

12. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    J'ai toujours été serviable, tournée vers l'autre. J'ai fait pas mal de bénévolat. J'essaie de déceler des étincelles de résurrection chez les autres qui vivent des choses difficiles. Le sens d'une Bonne Nouvelle, c'est que c'est nouveau et que ça fait du bien.

13. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Le combat de Jacob avec l'ange (Gn 32,23s.), qui a beaucoup d'interprétations. J'ai voulu me battre contre quelque chose de plus fort que moi. La figure de l'apôtre Paul m'est aussi très proche.

14. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Non pas de rituel, mais je sens que cet enfant est toujours au milieu de nous, comme les autres défunts de la famille...

15. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Oui dans le cadre de l'AOT[763].

PERSONNEL

16. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous a aidée ? Comment ?**
    J'ai toujours été proche de la nature.

17. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    Croire en la vie.

18. **Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?**
    Cela en fait partie, mais je n'y pense pas tous les jours.

19. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?**
    J'ai tout gagné ! J'ai perdu de l'orgueil !!

[763] Atelier Œcuménique de Théologie, formation biblique et théologique approfondie à Genève pour toute personne intéressée.

20. Qu’avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
Il ne faut jamais hésiter à demander de l'aide quand on se trouve dans une situation difficile.

Témoignage de Myna

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   J'ai une fille de onze ans. Après sa naissance, j'ai fait six fausses-couches dont un garçon à 20 SA. La première, c'étaient des jumelles. J'ai rêvé à l'époque qu'il y en avait trois et que le médecin voulait en enlever une. Puis l'une des deux est morte ce qui a entraîné la mort de la deuxième. J'ai subi un curetage. Pour la deuxième, le garçon à 20 SA, j'ai rêvé qu'il disait : « Je dois partir ». Mais j'avais la conviction que j'aurais un jour un autre enfant… Ces fausses-couches ont été pour moi l'occasion d'un cheminement intérieur. J'ai d'ailleurs fait un travail psychologique, psycho-généalogique et microkinésithérapique

2. **Comment avez-vous vécu/vivez-vous ces événements ?**
   Avec la conviction que je ne devais pas me voiler la face et que j'avais des choses à découvrir et à résoudre à travers ce cheminement. C'était une traversée riche.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Oui, avec la microkinésithérapeute et la psychologue. J'ai toujours été orientée au bon moment vers les bonnes personnes. Mes collègues venaient facilement vers moi pour me partager leur propre vécu… Ça m'a demandé beaucoup d'énergie, mais c'était très riche de partager.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-même, dans cette traversée ?**
   J'ai découvert quelque chose de moi-même mais dont je n'ai pas envie de parler…

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Ma belle-mère a été invraisemblable … Juste avant l'échographie des 20 SA pour mon garçon, elle a dit qu'elle en avait marre des filles dans la famille. Quand on lui a dit « on a une mauvaise nouvelle », elle a demandé si c'était encore une fille… Alors que le bébé était mort… Ça a jeté un froid longtemps dans la famille.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Le besoin de comprendre, l'instinct de survie et le fort désir de m'en sortir.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Spirituelle, oui.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Immense !

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Oui. L'aïkido m'a aidée à retrouver la lumière en moi. C'est un art martial qui prend en compte la globalité de la personne.

11. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Oui, c'est une continuité.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Non.

13. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Non plus.

14. **Ou cela vous a-t-il indifférée ?**
    Cela n'a rien changé.

15. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    J'ai cherché à savoir ce que cela voulait me dire. C'était une opportunité de creuser ce que je devais creuser.

16. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Oui, seule avec l'aumônier de l'hôpital. J'ai donné un nom au bébé : Franco. C'était une cérémonie de remise à Dieu, je voulais accompagner mon bébé jusqu'au bout. C'est moi qui ai demandé à faire cette cérémonie.

17. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Oui, j'avais demandé après avoir vu cette possibilité dans la petite brochure qu'on m'a remise à l'hôpital avant l'intervention.

PERSONNEL

18. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?**
    L'aïkido. Mes amis proches. Ma fille. Une cousine ayant vécu cela avant moi.

19. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    L'expérience de vie et ce qu'elle m'apporte.

20. **Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?**
    Ce fut un tournant. Aujourd'hui je suis sereine avec ça.

21. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?**
    Je n'ai rien perdu. A part les bébés. J'ai tout gagné ! Ils m'ont tout donné...

22. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
Qu'il faut avoir confiance. Qu'on peut toucher à l'Amour inconditionnel. Grâce à l'aïkido je me suis reconnectée avec mon centre.

23. Comment envisagez-vous l'avenir ?
Sereinement, même s'il y aura des zones de turbulence…

Témoignage de Nadège

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   J'ai eu ma première fille assez vite après le mariage. Mais je ne me suis sentie mère que quand elle a eu quinze jours. L'amour n'est pas venu tout de suite. Sûrement à cause du fait que j'ai eu moi-même une mère toxique : comment aimer un enfant quand on n'a pas été aimée soi-même ?
   J'ai eu une deuxième fille six ans et demi après la première avec un autre homme.
   Puis j'ai eu une troisième grossesse (avec un troisième homme dont je me suis vite séparée) qui n'a duré que 19 SA car Stéphane était atteint de trisomie 21 et avait en plus une malformation le rendant non viable.

2. **Comment avez-vous vécu ces événements ?**
   Pour l'ITG, j'ai été mal encadrée, on a refusé de me montrer mon fils et j'ai eu du mal à faire le deuil.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Non. J'ai beaucoup lu, seule.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-même, dans cette traversée ?**
   Pour la première, j'ai eu un chemin à faire, un travail analytique sur moi.
   Pour le troisième, j'avais l'impression d'être une chienne qui mettait bas !!!

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Le personnel médical a été totalement inadéquat, pas à l'écoute, peu ou pas empathique.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   L'empathie, la bienveillance avec les personnes que je côtoie.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui, la dimension religieuse m'habite tous les jours.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Elle donne une nouvelle dimension à mon développement personnel, un étayage qui me permet de m'élever.

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu ?**
    Cela a été un réel support par rapport à ce que je vivais, des moments difficiles comme ceux qui sont plus faciles

11. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Oui tout à fait. Cela permet de donner un sens à l'incompréhensible.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Pas particulièrement.

13. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Non plus.

14. **Ou cela vous a-t-il indifférée ?**
    Il est impossible d'être indifférent dans de telles épreuves !

15. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Si le bébé n'est pas là c'est qu'il ne devait pas être là. Mon couple n'a pas tenu. Ce fut une perte douloureuse. Je me dis que c'était un mal pour un bien.

16. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    J'ai très peu de connaissances des textes bibliques. Quand je suis à la messe, j'écoute les lectures mais je ne les mémorise pas forcément…

17. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Je l'ai prénommé Stéphane, j'avais besoin de savoir le sexe de cet enfant.

18. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Non.

PERSONNEL

19. **Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?**
    Cela a marqué la fin de ma vie féconde. Je n'ai plus jamais été enceinte après.

20. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?**
    J'ai perdu un enfant. Et positivement, j'ai appris que j'étais capable de surmonter des deuils…

21. **Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?**
    Qu'il ne faut pas hésiter à choisir un accompagnement ad hoc

22. **Comment envisagez-vous l'avenir ?**
    En devenant grand-mère !!!

Témoignage de Nina

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Je me suis retrouvée enceinte à dix-huit ans… J'avais pris la décision d'avorter dans un premier temps, mais finalement, d'entente avec le père de l'enfant, on l'a gardé. On s'est mariés, puis on a rapidement divorcé. J'ai été mère célibataire pendant sept ans… Puis j'ai rencontré mon futur second mari. J'ai fait une fausse couche à 9 SA, en pleine préparation de mon baptême et de notre mariage. C'était dû à une radio faite pour un problème au pied, et les rayons ont atrophié l'embryon. Comme j'étais suivie par mon pasteur pour le baptême, je lui en ai parlé, mais n'ai trouvé aucun soutien valable… Il m'a dit que j'en aurai d'autres après le mariage, que j'étais encore jeune… Ensuite on a découvert que j'étais déjà ménopausée. On a essayé de me stimuler, en vain. J'ai fait pas mal de fausses couches d'oeufs clairs. Après j'ai divorcé et me suis remise avec le père de mon fils. On a opté pour un don d'ovocyte à Barcelone[764]*. Moi j'avais fait mon deuil de l'enfant naturel, là c'était comme si j'adoptais, quelque part, l'enfant d'une autre femme. Mais au dernier moment, mon compagnon s'est ravisé et on ne l'a pas fait. On s'est séparés peu après la mort de mon père… Ce fut un deuil de plus, celui de ne plus jamais avoir d'enfant…*

2. **Comment avez-vous vécu cet événement ?**
   A côté de moi-même… J'avais ma vie « normale » où j'essayais de donner le tour, et ma vie « PMA ».

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Avec une seule amie qui a rencontré des problèmes similaires. Les autres entendaient, mais ne comprenaient pas.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-même, dans cette traversée ?**
   La patience… L'espoir constant… Je me levais pour ça tous les matins. Les femmes ont cette capacité à se relever dans l'adversité. Psychologiquement je suis plus posée, je sais ce que je veux. Ça m'a fait grandir.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Les gens sont à l'écoute, au début. Après, quand ça les dépasse, ça ne les intéresse plus. D'autres par contre, ça les touche profondément.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Mon fils. La campagne, pour y faire des balades. Aussi me recueillir sur la tombe de mes parents. Je leur raconte ma vie pendant des heures…

[764] Cette procédure est interdite en Suisse.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Quotidienne.

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez actuellement ?**
    Oui. Ma première fausse couche a été le déclencheur pour demander le baptême. J'ai eu besoin d'un soutien. C'était aussi comme une rupture avec le passé. Mon baptême, c'est ma nouvelle vie, plus posée…

11. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Oui, déjà enfant j'étais attirée par la foi, je m'infiltrai au catéchisme avec des copines !

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Non.

13. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Non plus.

14. **Ou cela vous a-t-il indifférée ?**
    Il y a un moment où on désespère, où on trouve que c'est injuste. Petit à petit, j'ai décelé que j'avais un autre chemin à suivre. Je dois trouver lequel. Il y a des hauts et des bas, dans la foi.

15. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Je pense qu'il y a un sens, mais lequel ?! J'ai longtemps cru que c'était une punition de Dieu pour ma jeunesse mouvementée…

16. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Oui, 1 Co 13, 4-8 m'inspire beaucoup : « L'amour prend patience, l'amour rend service, il ne jalouse pas, il ne plastronne pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il n'entretient pas de rancune, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité. Il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout. L'amour ne disparaît jamais. Les prophéties ? Elles seront abolies. Les langues ? Elles prendront fin. La connaissance ? Elle sera abolie. »

17. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**

Non, c'était dans un contexte trop médicalisé. Je n'ai pas été assez bien accompagnée sur le moment par l'équipe médicale. Mais j'ai bien eu deux enfants…

18. Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?
Au moment de la préparation au baptême, oui, au pasteur. Il m'a écoutée, mais ne m'a pratiquement rien dit alors que j'attendais des paroles consolatrices, du réconfort, voire une explication... ça m'a manqué…

PERSONNEL

19. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?
Plutôt les forums sur Internet. On y trouve des gens qui ont vécu la même chose, et il n'y a pas de jugement.
J'ai plutôt un objet qui m'a fait plus de mal, c'est le premier petit pyjama de mon fils qui est toujours suspendu dans mon armoire. Je le vois tous les jours et au moment de la PMA c'était dur, mais je ne l'ai pas enlevé…

20. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?
De ne pas avoir de séquelles sur ma santé suite à tous ces traitements.

21. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?
A l'époque, ça prenait toute la place ! Maintenant, j'ai fait mon deuil. Mais ça me travaille quand même encore un peu parfois.

22. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?
J'ai pris puis perdu du poids à cause des traitements hormonaux !
J'ai perdu deux conjoints, dans l'histoire.
Mais j'ai gagné de la confiance en moi, de la joie de vivre, je suis plus sereine. Je me sens renforcée. Je prends la vie avec plus de philosophie.

23. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
Qu'il ne faut pas hésiter à faire part de ses désirs aux médecins. Apprendre à écouter son corps. Et il faut parler aux gens de ce qu'on traverse, ça soulage.

24. Comment envisagez-vous l'avenir ?
Au jour le jour !

Témoignage de Raphaël

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   J'ai une fille née en 2000. Une deuxième grossesse a démarré en 2004. Mais on a détecté un problème chromosomique (trisomie 18) vers 11 SA. L'enfant ne vivrait pas plus de deux ans. Cela aurait été des souffrances pour lui et pour toute la famille. On a pris la décision d'interrompre la grossesse. Un garçon naîtra quelques années plus tard en parfaite santé.

2. **Comment avez-vous vécu cet événement ?**
   Il n'y a pas eu d'hésitation quant au choix d'interrompre la grossesse. Mais j'ai ressenti de l'injustice dans ce qui nous arrivait… L'enfant était désiré. Il a eu sa place dans notre famille, on lui a donné un prénom, c'était une petite fille. On l'a accompagnée dans ce qu'elle avait à vivre avec nous.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Avec ma mère, qui a été très compréhensive. Par contre ma belle-mère a eu une réaction assez choquante, et le mot est faible. Le matin de l'intervention, elle a téléphoné pour que je vienne aider son fils – mon beau-frère – à déménager, alors que j'allais accompagner ma femme – sa fille – à l'hôpital… Elle n'a pas compris mon refus !

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Je me suis surpris à m'adapter tout de suite à la situation sans amertume. Je voulais « profiter » du moment qu'on avait à vivre, de ce qu'il y avait à vivre. J'avais l'impression qu'on vivait alors au ralenti. Je m'en suis remis assez vite.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Je reste dégouté de la réaction de ma belle-mère !!!

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Le sport. Et parler avec quelqu'un de confiance qui peut être plus objectif que moi et m'aider à trouver une solution ou à y voir plus clair.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Plus maintenant. J'ai été baptisé, j'ai fait le catéchisme, mais j'ai tout laissé dans l'enfance. A cause d'événements personnels ou arrivés à d'autres, mon cheminement a fait que je me suis détourné de la foi. A travers l'épreuve, je me demande « qui choisit », qui « tire les ficelles »… Parfois j'aimerais croire que ce n'est pas que le hasard…

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Je n'ai pas trop le temps de me poser cette question !...

9. **Etes-vous intégré dans une communauté religieuse ?**
   Non.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Je n'ai jamais abordé le problème sous cet angle. J'ai plutôt toujours pensé que ce qui nous était arrivé était la fatalité. J'aimerais croire que ma deuxième fille est peut-être « quelque part ». Ça m'arrive d'y penser...

11. **Est-ce qu'elle vous a aidé à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Pas spécialement… J'ai eu une éducation religieuse et j'en donne une à mes enfants, mais ça s'arrête là…

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Non.

13. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Non.

14. **Ou cela vous a-t-il laissé indifférent ?**
    C'est ça. Cela n'a pas changé grand chose.

15. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    J'ai réalisé qu'on pouvait tous être touchés par le malheur, alors qu'on a tendance à penser que « ça n'arrive qu'aux autres ». En fait, c'est universel. Mais je pense à tout ce qu'on peut vivre dans une vie aboutie. Alors que la mort d'un enfant, c'est écoeurant…

16. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    On lui a donné un prénom : Elisabeth [NB : quand je lui ai dit que cela signifiait entre autres « maison de Dieu », il a pleuré…]. *On a pu la regarder, la connaître, lui dire qu'on l'aimait. Et lui dire adieu. On l'a accompagnée.*

17. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Non. La sage-femme a eu beaucoup de tact et d'empathie. Cela nous a suffi.

PERSONNEL

18. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous a aidé ? Comment ?**
    Je venais de commencer un nouveau travail. J'ai pu parler à ma collègue directe, qui d'ailleurs n'a jamais pu avoir d'enfant. Elle était très à l'écoute et compréhensive.

19. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    Mes enfants. On a créé la vie en eux, pour eux…

20. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?
On n'en parle jamais. Ma femme ne veut plus en parler. Mais on a chacun une place dans notre cœur pour notre fille, je le sais…

21. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?
En fait ça m'a tiré vers le haut !

22. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?
Qu'on a en soi des ressources insoupçonnées pour faire face à l'adversité. J'essaie de faire comprendre à mes enfants qu'il faut relativiser les événements, dans la vie…

Témoignage de Tania

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Familialement, nous souffrons de ménopause précoce. Il y a quelques années, alors célibataire, j'avais entamé les démarches pour « faire un bébé toute seule » (don de sperme). Mais j'ai rencontré mon futur mari, et après notre mariage en avril 2012 j'ai arrêté la pilule. Lors de notre voyage de noces en novembre, je suis tombée enceinte ! Malgré la fatigue je vivais un perpétuel moment de plénitude ! Mais un jour j'ai ressenti une vive douleur, et quelques jours après j'ai perdu le bébé juste avant d'aller faire la première échographie chez la gynécologue. J'ai été en arrêt de travail deux semaines, complètement épuisée et déprimée. En plus, il y avait une mauvaise ambiance au travail… Et dès le 21 janvier j'ai été en arrêt total de travail, puis j'ai repris à temps partiel jusqu'à aujourd'hui où je suis à 40%.

2. **Comment vivez-vous cet événement ?**
   Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. J'ai eu peur de refaire une dépression comme il y a une dizaine d'années. Je me sentais replonger. J'avais vu il y a quelques années un hypnothérapeute que je suis allée revoir, il m'a dit de prendre le temps de faire le deuil de ce bébé. C'est une rude épreuve pour le couple… Ma réserve ovarienne est en chute libre. J'ai eu rendez-vous chez une gynécologue spécialisée dans l'infertilité. Notre seule chance d'être parents, c'est l'adoption, le don d'ovocyte ou la FIV… sachant qu'il me faudra beaucoup de stimulation ce qui fera monter le coût à CHF 10'000 non remboursés par l'assurance maladie… Mais on va tenter en cette fin d'année une première insémination artificielle… Je suis terrorisée…

3. **Est-ce que vous pouvez aborder ce qui vous arrive avec quelqu'un ?**
   On a rencontré une psychothérapeute de couple qui a fait sa thèse sur le deuil périnatal. On a eu un très bon feeling. J'ai déjà fait une dépression et n'avais pourtant pas envie de revoir un psychologue. J'ai aussi fait de l'hypnose et du reiki.
   J'avais tout de suite parlé de ma grossesse alors les gens étaient au courant, j'ai donc eu un peu de soutien quand j'ai fait la fausse couche.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Que je ne suis pas une « surfemme » ! Je donne une image de quelqu'un de fort, d'extraverti, mais au fond je suis très sensible. J'ai seulement réellement pris conscience du bonheur d'être enceinte après la fausse couche… Je me suis découvert une certaine fragilité. C'est la fatalité…

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Perdre un enfant en cours de grossesse crée un malaise, c'est un tabou. Les gens ne savent pas comment aborder la chose. Ils n'ont pas conscience du mal qu'on ressent. J'avais besoin d'être entourée, et au final, je me suis sentie seule. J'ai ressenti de la maladresse, de la curiosité malsaine (« C'est pour quand, le bébé ? »…) J'ai l'impression d'avoir vécu tout ça toute seule.

SPIRITUEL

6. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui.

7. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Je ne vais pas au culte. J'ai remercié Dieu quand j'étais enceinte. Mais ensuite j'ai été en colère contre Lui… En règle générale, je Lui remets mes amis, leur vie, ma vie.

8. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non.

9. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez actuellement ?**
   Oui, ma foi est là. Mais j'ai ressenti une colère contre Dieu, de la culpabilité envers moi. Je Lui demandais ce que j'avais fait pour mériter ça. J'en voulais en fait à la terre entière. Je ne comprends pas… je ne suis pas (encore ?) dans l'acceptation. L'idée de Dieu revenait dans ma tête, mais je n'en voulais pas, je Le rejetais. Aujourd'hui je Lui demande d'être avec moi, à mes côtés dans ce que je vis.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Cf. *point 9.*

11. **Est-ce qu'elle vous a aidé à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Oui. Quand les choses me dépassent je m'en remets à Dieu. Je remets les autres à Dieu. Ça me soulage. Dans les moments heureux ou malheureux.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Oui, dans la manière que j'ai de la vivre aujourd'hui. Maintenant, j'entre dans les églises, et je vais allumer une bougie. En vacances en Provence récemment, je crois que je les ai toutes faites, à la grande stupeur de mon mari ! J'accepte davantage que Dieu se manifeste.

13. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Non.

14. **Ou cela vous a-t-il indifférée ?**
    Non.

15. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    C'est la colère qui domine, qui parle. J'essaie de me convaincre qu'il y a une raison à tout ça. Je me demande pourquoi j'ai pu porter un bébé un mois et qu'on me l'a repris. Mon chemin doit être ailleurs, mais je n'ai pas encore trouvé où.

16. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
Non, je ne vois pas.

17. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
Oui. J'ai longtemps gardé dans mon agenda la seule échographie du bébé (2 semaines de grossesse, donc on ne voyait pas grand-chose du tout !). Je la regardais souvent. Mon coach hypnothérapeute m'avait conseillé de faire un rituel pour entamer le deuil. Alors on a planté des crocus dans un pot de terre que j'ai depuis des années, il est en terre cuite, on a brûlé l'échographie et les cendres ont été dispersées dans la terre des crocus. Cela a été un soulagement sur le moment, mais parfois maintenant, je regrette d'avoir brûlé cette échographie. Pourtant je dois bien laisser partir ce bébé…

18. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
Oui. A un pasteur. J'ai pu évoquer ma colère contre Dieu. J'ai vraiment senti dans cet échange que Dieu était présent…

PERSONNEL

19. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?**
En janvier 2013 j'ai adopté un chat sur lequel j'ai fait un véritable transfert maternel. Mais on a dû le faire piquer deux mois après, ça a été terrible… Maintenant j'en ai de nouveau deux, mais ils gardent leur statut de chat, pas de bébé de substitution…

20. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
L'amour entre mon mari et moi. Et l'amour de Dieu que je redécouvre aujourd'hui en parlant avec vous…

21. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?**
Je n'ai franchement pas gagné grand-chose. Si je retombe enceinte un jour, je sais que je ne serai plus enceinte la même chose que la première fois. Je garde un tout petit espoir…

22. **Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?**
Que le deuil périnatal ne soit plus tabou.

23. **Comment envisagez-vous l'avenir ?**
A court terme. Un peu d'espoir. Beaucoup d'angoisse.

~ ~ ~ ~

Contre toute attente des médecins, Tania a eu un fils lors d'une seconde insémination artificielle. Voici son témoignage alors que son bébé a six mois :

Mon bébé, Dieu et moi (émois)

Je n'y ai pas cru quand l'assistante médicale m'a annoncé que ma prise de sang révélait un taux de béta HCG[765] qui confirmait qu'une grossesse était en cours. J'allais enfin avoir un bébé, nous allions enfin être parents. Je ne sais pas si c'est toutes les batailles menées qui ont diminué ma foi en la possibilité de ce petit miracle, mais quoi qu'il en soit, j'ai demandé au moins 8 fois à l'assistante de me confirmer que j'avais bien entendu. Elle a même dû répéter mon nom et mes coordonnées pour que je sois certaine que l'on parlait bien de moi.

Ma première réaction, une fois l'incrédulité passée, mais toujours au téléphone avec l'assistante médicale, a été de lever les yeux au Ciel et de Le remercier, les larmes aux yeux. Ensuite, je Lui ai remis ce bébé et L'ai supplié de faire que tout se passe bien.

Depuis, il n'y a pas un jour qui passe sans que je ne m'adresse à Lui. Je priais tous les soirs avant, je le fais encore, mais depuis l'annonce de cette grossesse, je Le remercie souvent pour ce bonheur qu'Il m'a donné. Et dans ma prière, je Lui remets mes angoisses de maman et de femme, parce que tout ça me dépasse un peu et que je me sens tellement impuissante face à cet amour si fort de maman.

Je dirais que Karl, depuis sa création et sa plus petite présence en moi, a intensifié ma foi. Je la vis toujours de la même manière, c'est toujours et principalement quand les choses me dépassent, en positif ou en négatif, que je m'adresse à Lui. Simplement, avec l'arrivée de Karl, je suis dépassée plus souvent et plus intensément… Et je Le prie pour m'aider à vivre tout ça plus sereinement aussi, pour qu'il nous accompagne mon mari et moi dans notre rôle de parents.

Je crois que définitivement, l'arrivée de Karl a tout intensifié : je suis plus angoissée, plus emplie de doutes, plus sensible aussi. Du coup, forcément, j'éprouve encore plus le besoin de me (nous) remettre à Dieu, chaque soir, et dans la journée, dépendant de quoi elle est faite.

[765] Nom de l'hormone présente dans le sang de la mère en cas de grossesse débutante. Elle est détectable dès 12 jours environ après la fécondation, lorsque l'embryon s'est implanté dans l'utérus.

Peut-être que Karl m'a aussi permis de confirmer ma foi. Avant, je doutais parfois de croire en Dieu, réellement, je me posais des questions sur la façon que j'avais de vivre ma foi (est-ce que je peux me définir comme croyante et chrétienne si je ne vais pas à l'église le dimanche ? si je doute facilement ? si je ne lis pas et ne connais pas la Bible « par cœur » ? Si je ne crois pas forcément en la Résurrection et tout le reste même si je sais que ça fait partie de Son histoire ? Si la plupart des discours pastoraux m'enquiquinent ? etc.). Travailler dans une Eglise ne m'a bizarrement pas aidée à être plus sûre de moi quant à mes croyances, je me comparais à mes collègues, aux pasteurs, aux diacres ou au personnel administratif, et je me disais, en les enviant, qu'eux ne se posaient pas toutes ces questions. Aujourd'hui, je me rends compte que non seulement ils s'en posaient probablement aussi, mais que croire en Dieu et vivre sa foi, c'est un peu comme comparer une personne à une autre : chacune a ses spécificités, alors je peux vivre mes croyances comme je le sens. Ça a été une libération. De pouvoir vivre ma foi à ma façon, sans culpabiliser. Et c'est mon fils qui a permis cette libération. Et c'est Dieu, j'en suis certaine aujourd'hui, qui a permis que je sois la maman d'un merveilleux petit garçon.

Je me demande assez souvent comment aurait été Bébé numéro un, si c'était un garçon ou une fille, à qui il aurait ressemblé,… et puis je regarde Karl et me dis que si je n'avais pas vécu cette perte, ce n'est pas lui que j'aurais dans les bras, sans parler de tout le côté professionnel qui a prouvé que certaines choses tenaient plus du « clin-Dieu » que de coïncidences. Alors probablement que Dieu avait sa petite idée pour moi et mon rôle de maman, et aujourd'hui, je suis juste triste, parce que quelque part, dans mon cœur, restent cette douleur et cette tristesse, mais je ne suis plus en colère, ni contre Lui, ni contre le monde entier. Et je prie pour qu'Il me donne la force d'être une bonne maman pour Karl.

Témoignage de Teresa

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   Je suis rapidement tombée enceinte après l'arrêt de la pilule mais j'ai fait une fausse couche précoce (à deux-trois semaines). Une deuxième fausse-couche est survenue plus tard, suivie d'un curetage.
   Pas de grossesse pendant deux ans, puis je suis allée consulter un spécialiste en infertilité. Puis j'ai été suivie au CPMA[766] de Lausanne. J'ai été traitée pour quatre inséminations artificielles dont la première s'est soldée par un début de grossesse puis une fausse couche (la troisième).
   J'ai subi des examens médicaux plus approfondis qui ont révélé une maladie génétique, le Syndrome de Turner ou du X fragile. Ce qui signifie que si je suis enceinte d'une fille, celle-ci sera de petite taille, stérile, avec des tas de problèmes de santé (coeur, poumons…). Dans ce cas-là j'avorterais… Je vais donc voir quelles sont les possibilités en matière de FIV et DPI, à l'étranger…

2. **Comment avez-vous vécu / vivez-vous cet événement ?**
   Mal ! L'horloge biologique tourne : j'ai presque 40 ans.

3. **Est-ce que vous pouvez aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Avec les gynécologues. J'ai eu une proposition une fois de suivi psychologique mais que je n'ai pas pris. Mon mari me soutient bien. Et j'ai une copine qui est passée par 7 ans de PMA et qui me soutient.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Que c'est un sujet douloureux, tabou. Et qu'on peut vite tomber très bas. L'horloge biologique tourne… A chaque fois j'ai un truc qui se rajoute. Le moral en prend un sacré coup. Je me demande « pourquoi moi ? » ou « qu'est-ce que j'ai fait de mal ? »…

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Mon mari est hyper compréhensif et est un bon soutien. C'est une belle preuve d'amour. Ma mère le vit mal, elle est pressée d'être une nouvelle fois grand-mère… Des fois elle est lourde dans ses remarques…

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   L'amour des gens.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui, mais… Bon ça m'arrive d'allumer une bougie pour des personnes décédées. Des fois je parle à Dieu, mais de là à dire que je prie… Je me dis que je lui ai

[766] Centre de procréation médicalement assistée.

consacré tellement de temps (en chantant dans une chorale d'église) durant mon enfance et ma jeunesse qu'Il pourrait bien me donner quelque chose de bon en retour…

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Episodique. Surtout quand ça va mal…

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Non, plus maintenant.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez actuellement ?**
    Non, ou alors je ne le vois pas. Dieu pourrait quand même être plus explicite !!!

11. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Pendant la préparation à notre mariage et durant toute la cérémonie, il y avait comme un ensemble, un tout, qui englobait Dieu aussi. Je l'ai bien ressenti.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Non…

13. **Ou au contraire, l'a amoindrie ?**
    Oui, ça l'a fragilisée. Elle n'était déjà pas très forte…

14. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Je le vis plutôt sur le mode de la révolte. On dit que rien n'arrive par hasard… mais là ça fait beaucoup. Je ne sais pas quel sens ça peut bien avoir…

15. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Il y a un texte qui revient régulièrement dans ma vie qu'on m'avait donné à la mort de mon papa. Il parle de la personne décédée comme étant dans la pièce d'à côté, hors de notre vue mais encore là… Ces derniers temps je retombe souvent sur ce texte « par hasard »…

    « La mort n'est rien : je suis seulement dans la pièce d'à côté.
    Je suis moi, vous êtes vous.
    Ce que j'étais pour vous, je le resterai toujours.
    Donnez-moi le prénom que vous m'avez toujours donné.
    Parlez-moi comme vous l'avez toujours fait.
    N'employez pas un ton différent.
    Ne prenez pas un ton solennel ou triste.
    Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble.
    Priez, souriez, pensez à moi.
    Que mon prénom soit prononcé à la maison.
    Comme il l'a toujours été.
    Sans emphase d'aucune sorte, sans trace d'ombre !
    La vie signifie ce qu'elle a toujours signifié.
    Elle est toujours ce qu'elle a été.

Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de votre pensée
Simplement parce que je suis hors de votre vue ?
Je vous attends.
Je ne suis pas loin,
Juste de l'autre côté... »[767]

16. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) suite à vos fausses-couches ?**
Non.

17. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
Non. Et non…

PERSONNEL

18. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?**
Non je ne vois pas…

19. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
D'être en bonne santé, et bien entourée.

20. **Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?**
Ça prend le 100% de ma tête, de mon énergie…

21. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?**
J'ai perdu de la confiance en moi, de l'estime de moi aussi. J'ai gagné de la complicité avec mon mari.

22. **Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?**
Je veux dénoncer le mythe de la pilule ! Et dire que le chemin pour avoir un enfant peut être long et douloureux.

23. **Comment envisagez-vous l'avenir ?**
En survivant…
Je me demande vraiment à quoi je sers sur cette terre…

[767] Poème attribué tour à tour à Charles Péguy et à Henry Scott-Holland (dont le titre anglais serait *Death is nothing at all*).

Témoignage de Typhaine

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   J'ai eu un cancer à vingt-et-un ans. A vingt-cinq ans, on m'a dit qu'on m'avait sauvé la vie mais pas les ovaires. J'ai fait le deuil de la maternité, jusqu'à ce que je rencontre mon futur mari et que l'endocrinologue me dise de but en blanc : « Vous savez, de nos jours, la stérilité n'existe plus! » Et j'ai commencé un traitement en vue d'un don d'ovocyte et d'une FIV. Les deux premières fois ont échoué ; la troisième a fonctionné. Mais à trois mois de grossesse, j'ai fait une embolie pulmonaire et il a fallu me donner des anticoagulants. Ce qui fait que j'ai perdu mes bébés. Mon mari n'a pas voulu m'accompagner à l'hôpital et n'en a plus jamais reparlé...

2. **Comment avez-vous vécu cet événement ?**
   Seule. J'en ai voulu à l'endocrinologue de m'avoir fait miroiter la possibilité de la maternité. Elle m'a fait miroiter que c'était possible à n'importe quel prix, jusqu'à ce que je faillisse y laisser ma vie. Cet échec a été un choc. De savoir que mes bébés étaient partis dans les toilettes aussi... Certes on m'avait sauvé la vie, mais on a minimisé le fait que j'étais une femme enceinte qui venait de perdre ses enfants.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Avec ma mère, même si elle a été assez distante... A part ça je n'en ai pas parlé autour de moi. Mon mari ne le voulait pas !

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Que je pouvais être profondément très triste, presque viscéralement. Un vide très profond aussi. La solitude extrême.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   La « froideur » de ma mère qui m'a dit à peu près ceci : « Tu savais que ce ne serait pas possible ! »
   Le repli de mon mari qui ne voulait pas qu'on en parle.
   L'acharnement de l'endocrinologue qui disait qu'il fallait encore essayer, qu'il fallait plusieurs tentatives pour que ça prenne, mais moi j'avais trop peur des risques.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Ma foi.

7. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
   Oui je suis croyante.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   Une grande place.

9. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
   Oui.

10. **Est-ce que la religion/la spiritualité a été importante à vos yeux dans ce que vous avez vécu autour de l'arrêt d'une grossesse ?**
    Oui. J'ai dit à Dieu mon incompréhension. A l'époque je faisais des veilles de nuit auprès de personnes âgées qui n'arrivaient pas à mourir... C'était injuste !

11. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Oui. J'ai eu très longtemps une foi d'enfant, jusqu'au décès de mon père en 1989. Ma foi m'avait été transmise par mes parents. Ensuite quand j'ai été malade, j'ai eu des interrogations, mais pas de révolte. A une période, en chambre stérile, Dieu était mon seul compagnon de chambre.

12. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    Oui.

13. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Aujourd'hui je peux dire que mes enfants auraient été des enfants malheureux. Je me suis rendue compte que mon couple n'était pas solide.

14. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Rm 8, 28 : « Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu ». C'est mon verset de confirmation. Ça dit l'espérance. Pas l'espoir. L'espérance.

15. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Je leur ai donné des prénoms. Pour moi c'étaient une fille et un garçon : Nadine et Tobias.

16. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Pas sur le moment mais bien plus tard. J'ai posé des questions sur la position des Eglises sur le don d'ovocytes. Je me demandais si j'avais manqué d'humilité en n'acceptant pas ma nature de femme stérile. J'ai ressenti le non-jugement de la personne à qui je me confiais.

PERSONNEL

17. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidée ? Comment ?**
    Marcher dans la nature avec mon chien.

18. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?

La deuxième chance de la vie!

19. Quelle place a pris cet événement dans votre vie ?

J'y pense à des dates-clefs. Noël, anniversaire, voyages en Espagne... Je me demande si j'en parlerais à un éventuel futur compagnon... En tout cas une chose est sûre : je ne recommencerai pas ! J'ai longtemps gardé les échographies, mais je les ai balancées, depuis. Par contre j'ai toujours le dossier « Espagne »...

20. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement, avec cet événement ?

J'ai gagné l'assurance qu'on ne joue pas avec la vie ! Et qu'on peut survivre à beaucoup de choses. Si mes enfants avaient vécu, je crois que j'aurais été orgueilleuse d'avoir pu donner la vie, d'avoir eu une descendance en tant que fille adoptée !

Je sens aussi que j'ai été préservée de ne pas avoir perdu d'enfant plus tard dans la grossesse. Et de ne pas avoir eu à me poser la question du choix d'interrompre la grossesse. C'était un problème médical pour moi, pas pour les bébés. Cela aurait été dramatique de devoir prendre une telle décision.

21. Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?

Qu'on ne peut pas défendre le don d'ovocyte. C'est dangereux d'aller contre la nature. Et pour moi, c'est intolérable d'utiliser l'avortement comme moyen contraceptif...

Témoignage de Wynona et Henri

N. B. : J'ai rencontré les deux parents en même temps. Il est donc mentionné « W » comme Wynona et « H » comme Henri lorsque je veux différencier les interlocuteurs. Sans mention, c'est la mère, Wynona, qui s'exprime.

PERSONNEL

1. **Racontez-moi votre histoire…**
   W : Lors du dernier contrôle au huitième mois de grossesse, en 1995, on a découvert que le cœur du bébé ne battait plus. J'ai appelé mon mari qui est venu immédiatement à l'hôpital où on a déclenché l'accouchement.
   H : A cette nouvelle, j'ai pris ma Bible et l'ai ouverte au hasard. Je suis tombé sur la Croix et les paroles de Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Je me suis senti abandonné, certes, mais aussi réconforté, car après la Croix il y a la Résurrection.

2. **Comment avez-vous vécu cet événement ?**
   H : Je n'ai pas fait de dépression, mais, venant d'un milieu évangélique, j'avais dans l'idée que c'était une punition divine. Mais cela ne collait pas avec ce que je vivais. Cela a donc été un des déclencheurs de ma sortie de l'Eglise évangélique pour entrer dans l'Eglise réformée. Notre enfant passait du ventre de sa mère à un cercueil !
   W : J'ai eu beaucoup de vomissements tout au long de mes trois grossesses. Je me suis dit, pour cette première, que cela avait été enduré pour rien ! On m'a shootée aux médicaments durant l'accouchement, j'étais dans une sorte de brouillard. La peur des médecins face à ma potentielle souffrance, sûrement. Je le regrette car je n'ai pas le sentiment d'avoir vécu pleinement ce moment. J'ai vu mon fils, mais je ne l'ai pas pris dans mes bras, je le regrette. Peu après j'ai fait une pancréatite qui m'a laissée sans forces. C'était un moment de régression qui fut salvateur car j'ai dû lâcher prise et me concentrer sur ma santé, pas que sur mon deuil.

3. **Est-ce que vous avez pu aborder ce qui vous est arrivé avec quelqu'un ?**
   Avec l'entourage et un accompagnant spirituel, plus tard.

4. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes, dans cette traversée ?**
   Ce sont plusieurs deuils à faire. D'abord celui de la vie d'après, celle qu'on s'imagine durant la grossesse (baisse du temps de travail, changement de travail, vie avec un bébé…). Cela ne sert à rien de s'inquiéter à l'avance.

5. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de votre entourage proche et moins proche, dans cette traversée ?**
   Pendant l'accouchement, je savais ma famille proche et quelques amis réunis dans une salle près de la salle d'accouchement. Les savoir là a été très porteur. Ils ont vu le bébé, c'était important. Durant la grossesse, on l'appelait déjà par son prénom, Hector. On n'a pas perdu un enfant, on a perdu Hector.

SPIRITUEL

6. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   H : La méditation qui me permet de discerner et d'organiser une cohérence dans ma vie et dans mes occupations. Je suis sensible aux étapes successives, au rythme, à la planification, je déteste être pris de court, j'anticipe, organise et planifie mes activités. Je suis très libre de m'organiser dans mes occupations. Dans la méditation, je récolte les diverses impressions qui occupent mon esprit en rapport aux derniers événements vécus, aux travaux en cours et aux projets, et je mesure pour chaque élément mes attentes, mes soucis, mes questions, mes émotions éprouvées. Je lis un texte des Ecritures, ou plusieurs, ou parfois d'autres textes tirés de divers ouvrages de psychologie, et ces textes me servent de miroir pour évaluer la situation, écouter la voix de Dieu et prendre des orientations.

7. **Vous décrivez-vous comme des personnes croyantes/spirituelles/religieuses ?**
   W+H : Oui.

8. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
   H : Elle occupe une grande place me concernant. Ma thèse est justement consacrée à la place de la spiritualité dans la vie quotidienne. Je me rends occasionnellement au culte, mais la méditation personnelle est une activité quasi quotidienne pour moi.

9. **Etes-vous intégrés dans une communauté religieuse ?**
   H : Oui, nous faisions à l'époque partie d'une paroisse réformée, et la famille de Wynona est marquée par la foi évangélique.

10. **Est-ce qu'elle vous a aidés à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    W : J'ai toujours été très croyante. Je sais par expérience que les forces nécessaires viennent sur le moment. La foi est au-delà de tout et elle guide les choix.
    *H : J'ai besoin de signes de Dieu, cela oriente mon chemin. Je sais qu'Il m'en donne ! (*Cf. *le texte de la Croix mentionné au point 1.)*

11. **Est-ce que l'épreuve vécue a renforcé votre foi ?**
    W : Cela m'a rapprochée de moi-même, de ce que je suis.

12. **Comment avez-vous vécu cet événement existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    W : Je viens d'un milieu évangélique. Au début il y a eu de la culpabilité. Cette épreuve m'a rapprochée de moi-même. J'ai accouché de moi-même en même temps que de ce bébé mort.

13. **Si vous êtes croyants, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidés ? Ou vous ont au contraire écrasés ? Lesquels ?**
    W : Au début de ma grossesse j'ai eu des saignements. J'ai alors regardé le calendrier sur lequel était inscrit un verset biblique : « C'est la bénédiction de l'Eternel qui enrichit, Et il ne la fait suivre d'aucun chagrin. » (Pr 10, 22 (traduction Louis Segond)) Cela m'a portée toute ma grossesse.

14. **Est-ce que vous avez procédé à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Oui on a fait un enterrement au temple et au cimetière.

15. **Avez-vous pu parler de tout ceci avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    W : Le pasteur de l'enterrement ne nous a pas tellement accompagnés. Je suis allée voir peu après un pasteur d'un centre de rue qui m'a accompagnée pour cet événement et pour d'autres choses de ma vie.

PERSONNEL

16. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous ont aidés ? Comment ?**
    H : Oui, je me souviens avoir offert un livre de grandes images sur les bébés ours blanc ou phoque à mon épouse lors du décès de Hector. Elle l'a regardé en attendant l'accouchement du bébé défunt dans son lit d'hôpital. Cela donnait une note d'espoir, de beauté, de blancheur et d'évasion dans cette situation ténébreuse.

17. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    La foi en la résurrection.

18. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec cet événement ?**
    W : J'ai perdu un fils, le premier. Un idéal de perfection, aussi. L'idée de la rétribution théologique… J'ai admis que le mal arrive au hasard et qu'il n'y a pas de raison à tout…

19. **Qu'avez-vous appris de cette épreuve que vous aimeriez transmettre ?**
    Que cela n'arrive pas qu'aux autres. Qu'il faut prendre les deuils à bras le corps sans essayer de camoufler la souffrance. Savoir qu'on sort un jour de l'épreuve et que le temps diminue la douleur.

Questionnaire directif - soignants

En vue des entretiens passés avec des soignants.

PERSONNEL

1. Dans votre pratique professionnelle, à quel rythme êtes-vous confronté/e à une complication foetale ou maternelle nécessitant une prise en charge en urgence et de soins intensifs?

2. Comment vivez-vous généralement ces événements personnellement ?

3. Comment vivez-vous le fait de devoir accompagner des parents qui ont fait le choix de mener la grossesse d'un enfant porteur d'une maladie létale à terme ?

4. Comment gérez-vous « l'équilibre de la bonne distance » entre votre angoisse de soignant et la relation avec les parents?

5. Comment gérez-vous l'alternance des situations entre l'accouchement d'une mère qui porte un enfant mort ou voué à la mort et celui d'une mère d'un enfant vivant ? Passer de la souffrance intense au bonheur tout aussi intense dans deux salles de travail côte à côte ?

6. Est-ce que vous pouvez aborder ce qui arrive avec quelqu'un (psychologue, aumônier...) hormis en colloque ?

7. Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes face à des situations critiques ?

8. Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de vos collègues directs et de vos supérieurs hiérarchiques (médecins si vous êtes infirmière ou sage-femme) dans ces moments-là ?

SPIRITUEL

9. Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?

10. Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?

11. Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?

12. Etes-vous intégré/e dans une communauté religieuse ?

13. Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez au travail ?

14. Est-ce qu'elle vous a aidé/e à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?

15. Est-ce que le fait d'être confronté/e régulièrement à des difficultés en lien avec la maternité renforce votre foi ?

16. Ou au contraire, l'a amoindrie ?

17. Ou cela vous a-t-il indifféré/e ?

18. Comment avez-vous vécu certains événements existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?

19. Si vous êtes croyant, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidé/e ? Ou vous ont au contraire écrasé/e ? Lesquels ?

20. Est-ce qu'il vous est arrivé, au cours de votre pratique, de procéder ou de collaborer à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?

21. Avez-vous pu parler de certains événements avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?

PERSONNEL

22. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous aident dans des situations de crise ? Comment ?

23. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?

24. Quelle place prennent ces événements dans votre vie ?

25. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec ces événements ?

26. Qu'avez-vous appris de ces événements que vous aimeriez transmettre ?

    Pensez-vous qu'une présence spirituelle permanente dans votre service de maternité serait un plus?

Témoignage d'Infirmière puéricultrice n° 1[768]

PERSONNEL

1. **Dans votre pratique professionnelle, à quel rythme êtes-vous confrontée à une complication foetale ou maternelle nécessitant une prise en charge en urgence et des soins intensifs ?**
   Je dirais que c'est la loi des séries… Récemment on a eu une réanimation (césarienne d'urgence car le cœur du bébé avait cessé de battre en cours d'accouchement). Ensuite le bébé a été transféré aux HUG, son pronostic vital était engagé.

2. **Comment vivez-vous généralement ces événements personnellement ?**
   Sur le moment je suis concentrée sur le cas. Ensuite on a un débriefing en équipe et on peut voir un psychologue sur demande si on en ressent le besoin.

3. **Comment vivez-vous (ou vivriez-vous) le fait de devoir accompagner des parents qui ont fait le choix de mener la grossesse d'un enfant porteur d'une maladie létale à terme ?**
   Je respecte le choix des parents et les accompagne en toute connaissance de cause.

4. **Comment gérez-vous « l'équilibre de la bonne distance » entre votre angoisse de soignant et la relation avec les parents?**
   C'est personnel, selon son propre vécu. Il faut repérer ses limites. Même si on est des professionnels, on est affectés plus que ce que l'on montre…

5. **Comment gérez-vous l'alternance des situations entre l'accouchement d'une mère qui porte un enfant mort ou voué à la mort et celui d'une mère d'un enfant vivant ? Passer de la souffrance intense au bonheur tout aussi intense dans deux salles de travail côte à côte ?**
   Le plus difficile c'est après la garde, quand il s'agit de vider son sac de la journée. Sur le moment, les parents n'ont pas à savoir ce qui se passe à côté…

6. **Est-ce que vous pouvez aborder ce qui arrive avec quelqu'un (psychologue, aumônier...) hormis en colloque ?**
   Le débriefing en équipe est factuel et assez court. On peut faire appel au psychologue si on en ressent le besoin. On en a une sur place, à la clinique, maintenant.

7. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes face à des situations critiques ?**
   J'ai appris à connaître mes limites et j'ai de la facilité à « prendre sur moi ». On a plus de ressources qu'on croit !

[768] Elle travaille à la maternité d'une clinique privée à Genève.

8. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de vos collègues directs et de vos supérieurs hiérarchiques (médecins si vous êtes infirmière ou sage-femme) dans ces moments-là ?**
   Certains médecins n'ont pas assez de reconnaissance envers les infirmières et les sages-femmes qui sont en première ligne dans l'urgence. Eux viennent en effet plus tard… Dans le cas cité précédemment, après la césarienne d'urgence et la réanimation du bébé, le pédiatre appelé en urgence a envoyé des fleurs et un mot de remerciements à l'équipe ! C'est rare !

SPIRITUEL

9. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Mes enfants, la nature, la montagne, m'oxygéner.

10. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
    Non.

11. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
    Aucune.

12. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
    Non.

13. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez au travail ?**
    Oui, on respecte si possible les demandes des parents. Une fois une famille a pu organiser une fête juive dans une salle de la clinique.

14. **Comment avez-vous vécu certains événements existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Cela nous ramène à notre dimension d'êtres humains. On voit les limites de la science…

15. **Est-ce qu'il vous est arrivé, au cours de votre pratique, de procéder ou de collaborer à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Non. Mais on propose toujours.

PERSONNEL

16. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous aident dans des situations de crise ? Comment ?**
    La musique. M'isoler.

17. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    Ma famille. Le respect de chacun. Et respecter mes limites.

18. **Quelle place prennent ces événements dans votre vie ?**
    J'évacue vite. Cela ne me laisse que des flashs.

19. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec ces événements ?
J'ai gagné en humilité. Cela m'a appris à connaître mes limites non seulement en tant que soignante, mais aussi en tant qu'être humain.

20. Qu'avez-vous appris de ces événements que vous aimeriez transmettre ?
Malgré toutes les formations professionnelles, on reste un être humain !

21. Pensez-vous qu'une présence spirituelle permanente dans votre service de maternité serait un plus?
Non pas forcément.

Témoignage d'Infirmière puéricultrice n° 2[769]

PERSONNEL

1. **Dans votre pratique professionnelle, à quel rythme êtes-vous confrontée à une complication foetale ou maternelle nécessitant une prise en charge en urgence et de soins intensifs?**
   Entre 15 et 20%. Je compte les petits et grands « coups de pouce », du massage à la réanimation d'un bébé. En vingt ans j'en compte quatre. Et une mort à terme.

2. **Comment vivez-vous généralement ces événements personnellement ?**
   Sur le coup je ne pense à rien, il faut y aller. Il s'agit d'une vie connectée aux compétences médicales et paramédicales. Après a lieu le contrecoup émotionnel. On débriefe en équipe sur la pratique, le vécu. Les larmes sortent…

3. **Comment vivez-vous (ou vivriez-vous) le fait de devoir accompagner des parents qui ont fait le choix de mener la grossesse d'un enfant porteur d'une maladie létale à terme ?**
   Il faut relever le positif et encourager la relation parent-enfant. Je ne m'avance pas et ne me permets pas de juger.

4. **Comment gérez-vous « l'équilibre de la bonne distance » entre votre angoisse de soignant et la relation avec les parents?**
   Je ne montre jamais l'angoisse. Je pratique la communication non-verbale, par le regard. J'essaie de toujours voir le côté positif, je regarde le bébé de manière positive.

5. **Comment gérez-vous l'alternance des situations entre l'accouchement d'une mère qui porte un enfant mort ou voué à la mort et celui d'une mère d'un enfant vivant? Passer de la souffrance intense au bonheur tout aussi intense dans deux salles de travail côte à côte?**
   Il faut compter sur son expérience, prendre de la distance par rapport aux émotions et apprendre à « switcher » entre deux situations. Les parents nous aident beaucoup ! On n'est pas omnipotents, dans ce type de rencontres. Je prie souvent…

6. **Est-ce que vous pouvez aborder ce qui arrive avec quelqu'un (psychologue, aumônier...) hormis en colloque ?**
   Sur demande, oui. Il faut prendre soin de soi, de l'autre. J'ai fait une analyse, je sais comment le psychique humain fonctionne…

7. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes face à des situations critiques ?**
   Positif : Je suis très calme en réanimation. Je ne craque pas et demeure constante.
   Négatif : c'est terrifiant, mais je peux rester uniquement technicienne et pas du tout « humaine » dans le feu de l'action d'une réanimation ! Je déshumanise presque l'enfant : il faut agir !

[769] Elle travaille à la maternité d'une clinique privée à Genève.

8. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de vos collègues directs et supérieurs hiérarchiques (médecins si vous êtes infirmière ou sage-femme) dans ces moments-là ?**
   Les médecins ont la réputation d'être omnipotents. Certains sont reconnaissants du travail des infirmières et des sages-femmes, sont empathiques, et d'autres pas du tout !!! J'ai vu une fois une pédiatre paniquée lors d'une réanimation.

SPIRITUEL

9. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   J'ai la chance d'avoir une vie merveilleuse ! Je regarde ce que j'ai et pas forcément mes manques. Je suis reconnaissante.

10. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
    Je suis croyante. Une fois j'ai récité intérieurement un Notre Père en tenant un bébé mort-né après une césarienne… On n'est pas seul…

11. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
    Quotidienne. Dans les bons (je rends grâces !) et les mauvais moments.

12. **Etes-vous intégré dans une communauté religieuse ?**
    Non mais j'en cherche une…

13. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez au travail ?**
    Quelque part, oui. Je ne suis pas une « super infirmière » !!! Il ne faut pas oublier l'équilibre mort-vie.

14. **Est-ce qu'elle vous a aidé à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Je l'ai remarqué après coup dans certaines situations, quand j'ai cherché à comprendre des choses…

15. **Est-ce que le fait d'être confronté régulièrement à des difficultés en lien avec la maternité renforce votre foi ?**
    Oui. C'est toujours un miracle…

16. **Comment avez-vous vécu certains événements existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Oui. Rien n'arrive par hasard.

17. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Il y a un texte qui parle d'un bateau sur la mer qui quitte un port et qui arrive dans un autre.
    [« Le voilier »[770] :
    Je suis debout au bord de la plage.

[770] Poème de William Blake.

Un voilier passe dans la brise du matin et part vers l'océan.
Il est la beauté, il est la vie.
Je le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon.
Quelqu'un à mon côté dit :
"Il est parti !"
Parti ? Vers où ?
Parti de mon regard, c'est tout...
Son mât est toujours aussi haut,
sa coque a toujours la force de porter sa charge humaine.
Sa disparition totale de ma vue est en moi,
pas en lui.
Et juste au moment où quelqu'un près de moi dit : "Il est parti !",
il en est d'autres qui, le voyant poindre à l'horizon et venir vers eux,
s'exclament avec joie :
"Le voilà !"...
C'est cela la mort. »]
Des textes de Khalil Gibran, aussi.

18. **Est-ce qu'il vous est arrivé, au cours de votre pratique, de procéder ou de collaborer à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
Non. En général les bébés ne meurent pas à la clinique mais aux HUG (on les fait transporter là-bas en cas d'urgence).

19. **Avez-vous pu parler de certains événements avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
Non.

PERSONNEL

20. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous aident dans des situations de crise ? Comment ?**
La musique, le sport, la danse.

21. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
Le partage, échanger. L'amour, la rencontre.

22. **Quelle place prennent ces événements dans votre vie ?**
Ils me font avancer, cheminer, je cherche ce que je peux retirer de ce qui se passe dans ma vie professionnelle, mais aussi dans ma vie de tous les jours. Je me demande quoi faire de ça.

23. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec ces événements ?**
Je n'ai jamais rien perdu ! Mais j'ai toujours gagné quelque chose !

24. **Qu'avez-vous appris de ces événements que vous aimeriez transmettre ?**
La résilience. J'essaie de la transmettre…

25. Pensez-vous qu'une présence spirituelle permanente dans votre service de maternité serait un plus ?

Pas de manière permanente, mais ponctuellement. Les maternités sont généralement très multiculturelles et multireligieuses.

Témoignage de Sage-Femme n° 1[771]

PERSONNEL

1. **Dans votre pratique professionnelle, à quel rythme êtes-vous confrontée à une complication foetale ou maternelle nécessitant une prise en charge en urgence et des soins intensifs?**
   Cela dépend. Par exemple, nous avons eu trois ITG la nuit dernière. Il y a environ deux ou trois morts in utero *par semaine ici aux HUG. Il faut noter la forte proportion de femmes migrantes qui ne sont pas ou mal suivies médicalement.*
   Par ailleurs il existe ici un « groupe deuil » pour les parents concernés, où ils peuvent trouver quelqu'un qui les écoute et les aide.

2. **Comment vivez-vous généralement ces événements personnellement ?**
   Cela dépend de mon état, de mon humeur. Ce n'est pas facile, j'essaie de rationnaliser, de me jeter dans l'administratif… Je m'adapte à l'intuition de la mère (dans les cas d'ITG), j'essaie de voir comment elle vit la chose. On le vit ensemble, c'est un événement qui fonde une famille et, malgré tout, cela fera partie de leur histoire.

3. **Comment vivez-vous (ou vivriez-vous) le fait de devoir accompagner des parents qui ont fait le choix de mener la grossesse d'un enfant porteur d'une maladie létale à terme ?**
   C'est indicible… Je le vis à ma manière, instinctivement. La frontière entre le déni et l'acceptation est sensible. Je respecte autant que possible le processus et n'hésite pas à passer la main à une collègue si c'est trop difficile.

4. **Comment gérez-vous « l'équilibre de la bonne distance » entre votre angoisse de soignant et la relation avec les parents?**
   Je suis bonne dans la technique, je rentre vite dans l'action. J'ai aussi une bonne gestion du stress, acquise notamment au cours de mes missions humanitaires.

5. **Comment gérez-vous l'alternance des situations entre l'accouchement d'une mère qui porte un enfant mort ou voué à la mort et celui d'une mère d'un enfant vivant ? Passer de la souffrance intense au bonheur tout aussi intense dans deux salles de travail côte à côte ?**
   Je vogue sur la vague ! Je me recentre continuellement en reprenant les dossiers. J'apprends à en fermer un en quittant une pièce, pour en rouvrir un autre à côté. Et il faut aussi être empathique avec soi-même !

6. **Est-ce que vous pouvez aborder ce qui arrive avec quelqu'un (psychologue, aumônier...) hormis en colloque ?**
   Le psychologue ou l'aumônier sont là sur demande. Il y a aussi le « groupe deuil » qui est très utile pour débriefer. J'ai aussi fait faire une salle de recueillement pas connotée religieusement afin que les parents puissent, s'ils le souhaitent, y passer un moment tranquille ou écrire un mot sur un livre d'or. On peut aussi y organiser des cérémonies.

[771] Elle travaille à la maternité des HUG après avoir exercé en clinique privée à Genève.

7. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes face à des situations critiques ?**
   C'est paradoxal : à la fois une hypersensibilité et un blindage affectif où rien ne me touche !

8. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de vos collègues directs et supérieurs hiérarchiques (médecins si vous êtes infirmière ou sage-femme) dans ces moments-là ?**
   La fuite et le déni chez certains médecins ; une dureté chez certaines collègues anciennes ; mais aussi une empathie de certains médecins.

SPIRITUEL

9. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   La famille, les amis, le fait de croire que demain est un autre jour…

10. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
    Je suis croyante, spirituelle. Je vais à l'église.

11. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
    Quand j'en ai besoin. Je m'arrête et prends le temps de me regarder, de regarder ma vie…

12. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
    Non.

13. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez au travail ?**
    Pas tant que ça. Le quotidien est en général chargé et quand je suis dans la technique, je reste neutre.

14. **Est-ce qu'elle vous a aidée à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Dans les moments plus difficiles. On se questionne, on se demande où on va… Dans les grands changements de la vie aussi, lors de voyages. Chacun a son chemin de vie.

15. **Est-ce que le fait d'être confrontée régulièrement à des difficultés en lien avec la maternité renforce votre foi ?**
    Non. C'est distinct.

16. **Comment avez-vous vécu certains événements existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Rien n'arrive jamais pas hasard. On vit des événements pour trouver des réponses. Il y a certainement quelque chose à en tirer. Cela permet de se recentrer. Il faut mettre des mots sur les émotions.

17. Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?
La prière de saint François d'Assise m'inspire beaucoup :

« Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix,
Là où est la haine, que je mette l'amour.
Là où est l'offense, que je mette le pardon.
Là où est la discorde, que je mette l'union.
Là où est l'erreur, que je mette la vérité.
Là où est le doute, que je mette la foi.
Là où est le désespoir, que je mette l'espérance.
Là où sont les ténèbres, que je mette la lumière.
Là où est la tristesse, que je mette la joie.

O Seigneur, que je ne cherche pas tant à
être consolé qu'à consoler,
à être compris qu'à comprendre,
à être aimé qu'à aimer.

Car c'est en se donnant qu'on reçoit,
c'est en s'oubliant qu'on se retrouve,
c'est en pardonnant qu'on est pardonné,
c'est en mourant qu'on ressuscite à l'éternelle vie. »

18. Est-ce qu'il vous est arrivé, au cours de votre pratique, de procéder ou de collaborer à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?
Je n'en ai jamais préparé, mais j'y ai assisté, oui.

19. Avez-vous pu parler de certains événements avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?
Non. Cela m'a peut-être manqué, oui…

PERSONNEL

20. Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous aident dans des situations de crise ? Comment ?
La musique, manger au restaurant, la nature, mon chien…

21. Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?
L'amour.

***22.* Quelle place prennent ces événements dans votre vie ?**
Je n'y pense pas au quotidien. J'ai effectué sept missions humanitaires, ce qui m'a appris à mettre des choses de côté.

23. Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec ces événements ?

J'ai gagné la polyvalence, le fait de pouvoir accepter certaines situations, l'écoute positive. Ce sont de belles rencontres sur mon chemin.
J'ai perdu en quelque sorte l'opportunité d'avoir moi-même une famille, car j'ai dû faire des choix (missions humanitaires notamment)…

24. Qu'avez-vous appris de ces événements que vous aimeriez transmettre ?
Il faut rester humble et laisser les gens qu'on soigne, qu'on accompagne, écrire eux-mêmes leur histoire.

25. Pensez-vous qu'une présence spirituelle permanente dans votre service de maternité serait un plus?
Oui.

Témoignage de Sage-Femme n°2[772]

PERSONNEL

1. **Dans votre pratique professionnelle, à quel rythme êtes-vous confrontée à une complication foetale ou maternelle nécessitant une prise en charge en urgence et des soins intensifs?**
   C'est irrégulier.

2. **Comment vivez-vous généralement ces événements personnellement ?**
   Sur le moment, j'ai l'esprit clair et lucide pour effectuer les gestes médicaux et pour expliquer ce qui se passe aux parents à qui il faut consacrer du temps. Je délègue le plus possible l'administratif (téléphones, etc.).

3. **Comment vivez-vous (ou vivriez-vous) le fait de devoir accompagner des parents qui ont fait le choix de mener la grossesse d'un enfant porteur d'une maladie létale à terme ?**
   Je respecte le choix des parents qui sont en général prêts, c'est clair dans leur tête. En cas de choix d'interruption de grossesse pour une trisomie (21, 18 ou 13), par exemple, je ne suis pas à l'aise avec cette décision, mais je respecte bien sûr là aussi le choix des parents.

4. **Comment gérez-vous « l'équilibre de la bonne distance » entre votre angoisse de soignant et la relation avec les parents?**
   Je reste à l'écoute tout en restant professionnelle.

5. **Comment gérez-vous l'alternance des situations entre l'accouchement d'une mère qui porte un enfant mort ou voué à la mort et celui d'une mère d'un enfant vivant? Passer de la souffrance intense au bonheur tout aussi intense dans deux salles de travail côte à côte?**
   C'est plus dur pour les personnes concernées. Mais c'est dur aussi de rester neutre pour le soignant…

6. **Est-ce que vous pouvez aborder ce qui arrive avec quelqu'un (psychologue, aumônier...) hormis en colloque ?**
   Autrefois des aumôniers passaient, en clinique. Plus maintenant. On a une psychologue sur demande.

7. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes face à des situations critiques ?**
   Par exemple, une fois, lors de l'accouchement d'un bébé mort-né, j'ai parlé avec la mère, avec le père, avec les deux ensemble. Je me suis demandé ce que j'avais raté, ce que l'équipe avait raté. Ce couple est revenu quelques années après pour un deuxième accouchement. Je ne m'en suis pas occupée, car ni eux ni moi ne l'avions demandé. Cela m'a laissé un goût d'inachevé…

[772] Elle travaille à la maternité d'une clinique privée à Genève.

8. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de vos collègues directs et supérieurs hiérarchiques (médecins si vous êtes infirmière ou sage-femme) dans ces moments-là ?**
   Par rapport à mes collègues, surtout… Certaines sont très superficielles. Voire faux-jetons...

SPIRITUEL

9. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Je prie. Sainte Rita… Au travail je récite intérieurement des mantras…

10. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
    Oui je suis croyante.

11. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
    Une grande place.

12. **Etes-vous intégrée dans une communauté religieuse ?**
    Non.

13. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez au travail ?**
    Oui. On ne connaît pas la vie spirituelle des gens. Il faut aimer les gens. Croire en Dieu… On donne et on reçoit. Ma communauté, c'est le boulot !

14. **Est-ce qu'elle vous a aidé à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Oui, beaucoup. Lors de deuils notamment. Il faut essayer de trouver un enseignement à travers ce qui nous arrive.

15. **Comment avez-vous vécu certains événements existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Toute chose a un sens. La mort d'un enfant aussi… Sûrement. Avec les parents, j'y participe…

16. **Si vous êtes croyante, est-ce que des textes bibliques ou spirituels vous ont aidée ? Ou vous ont au contraire écrasée ? Lesquels ?**
    Oui, je pense à des livres qui m'aident dans les moments difficiles : Jonathan Livingstone le goéland *et* Illusions *de Richard Bach. J'y trouve du sens, un message…*

17. **Est-ce qu'il vous est arrivé, au cours de votre pratique, de procéder ou de collaborer à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Non.

18. **Avez-vous pu parler de certains événements avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Non et cela ne m'a pas tellement manqué. Je prie. Je pense…

PERSONNEL

19. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous aident dans des situations de crise ? Comment ?**
    La nature. Arroser mon jardin. Mes chats. Je parle à mes chats… La musique baroque. Les Stabat Mater.

20. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    Etre honnête avec soi-même. La famille. Le partage en famille.

21. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec ces événements ?**
    Je n'ai jamais rien perdu. J'ai toujours gagné quelque chose. On ne connaît pas encore tout…
    Les gens vivent tellement superficiellement la naissance…

22. **Qu'avez-vous appris de ces événements que vous aimeriez transmettre ?**
    L'importance de la relation d'aide, de la proximité avec autrui, d'être en lien.

23. **Pensez-vous qu'une présence spirituelle permanente dans votre service de maternité serait un plus?**
    Oui ce serait utile car les gens sont en perte de lien. On n'a jamais été aussi connecté (Internet, etc.) ni aussi seul…

Témoignage d'un pédiatre[773]

PERSONNEL

1. **Dans votre pratique professionnelle, à quel rythme êtes-vous confronté à une complication foetale ou maternelle nécessitant une prise en charge en urgence (p. ex. césarienne d'urgence) et de soins intensifs (réanimation)?**
   *Cela dépend. Souvent c'est la loi des séries comme dernièrement… J'ai réanimé un bébé dont le cœur avait cessé de battre en cours d'accouchement. Il a ensuite été emmené aux HUG. [*Cf. *le témoignage de Infirmière puéricultrice n°1 ; il s'agit du même cas.]*

2. **Comment vivez-vous ces événements personnellement ?**
   Sur le moment, intérieurement, ça bouillonne. Je ne montre pas grand chose, il faut réfléchir, être pragmatique. Quand j'entends le cœur du bébé qui recommence à battre, le mien bat encore plus vite ! En tout temps il faut garder confiance, car tout peut arriver, même le meilleur… Ensuite, la pression redescend, en général je suis vidé moralement et physiquement. Quand ça se passe mal, c'est la révolte et la tristesse.

3. **Comment vivez-vous (ou vivriez-vous) le fait de devoir accompagner des parents qui ont fait le choix de mener la grossesse d'un enfant porteur d'une maladie létale à terme ?**
   Cela m'est arrivé dans le cas d'une trisomie 18. Je respecte le choix des parents et les informe au mieux. Une autre fois une mère m'a consulté après avoir eu un diagnostic de trisomie 21. Elle voulait se renseigner sur la maladie pour faire son choix de garder ou non son enfant en connaissance de cause.

4. **Comment gérez-vous « l'équilibre de la bonne distance » entre votre angoisse de soignant et la relation avec les parents ?**
   Si on dit les choses comme on les ressent, on est plus crédible. J'essaie de rester positif et confiant, sans rien promettre. Après, il faut voir comment c'est reçu et adapter le message au besoin.

5. **Comment gérez-vous l'alternance des situations entre l'accouchement d'une mère qui porte un enfant mort ou voué à la mort et celui d'une mère d'un enfant vivant ? Passer de la souffrance intense au bonheur tout aussi intense dans deux salles de travail côte à côte ?**
   Dans la plupart des cas heureusement tout se passe bien ! Le coup dur reste rare en clinique. Un bel accouchement me dope ! Au début de ma carrière, j'ai effectué un an en néonatalogie aux HUG. Moralement, ça a été dur…

6. **Est-ce que vous pouvez aborder ce qui arrive avec quelqu'un (psychologue, aumônier...) hormis en colloque ?**
   Aux HUG c'était mal vu, en tant que soignant, de montrer ses émotions… Donc non.

[773] Médecin ayant son cabinet à Genève et assurant des gardes en clinique privée.

7. **Qu'est-ce que vous avez découvert de vous-mêmes face à des situations critiques ?**
   Que j'étais fidèle à moi-même. Que j'avais la capacité à m'imposer dans une équipe déjà formée, par exemple quand je suis appelé en urgence en clinique et qu'il faut travailler avec les sages-femmes et infirmières présentes qui ont pris la mère et l'enfant en charge depuis plusieurs heures.

8. **Qu'est-ce que vous avez découvert des autres, de vos collègues directs et supérieurs hiérarchiques (médecins si vous êtes infirmière ou sage-femme) dans ces moments-là ?**
   Parfois il y en a qui paniquent… Dans les cas extrêmes, on voit les limites de certaines personnes… Certaines manquent de contrôle.

SPIRITUEL

9. **Habituellement, qu'est-ce qui vous donne du courage, du réconfort ?**
   Le sport est mon exutoire. Et je trouve du réconfort en mes amis.

10. **Vous décrivez-vous comme une personne croyante/spirituelle/religieuse ?**
    Croyant oui, mais je ne sais pas bien en quoi… En Mère Nature, je dirais spontanément ! Ce qui est sûr, c'est qu'on ne maîtrise pas tout. Mais je suis convaincu qu'on est maître de son destin : on va où on veut aller.

11. **Quelle est la place de la spiritualité dans votre vie ?**
    Elle n'est pas centrale du tout ! Mais je visite les églises en voyage…

12. **Etes-vous intégré dans une communauté religieuse ?**
    Non. Je n'ai pas besoin d'un lieu religieux pour me retrouver.

13. **Est-ce que la religion/la spiritualité est importante à vos yeux dans ce que vous vivez au travail ?**
    Ma foi en Mère Nature est importante au quotidien !

14. **Est-ce qu'elle vous a aidé à d'autres moments de votre vie ? Lesquels ?**
    Oui surtout dans les coups durs. Il y a quelque chose qui fait qu'on a la force d'avancer. Je ne sais pas si c'est inné ou acquis...

15. **Est-ce que le fait d'être confronté régulièrement à des difficultés en lien avec la maternité renforce votre foi ?**
    J'ai douté. Mais bon… Si Dieu existe, comment laisse-t-il faire tout ça ??? S'il y avait une justice, ça se saurait…

16. **Comment avez-vous vécu certains événements existentiellement ? Y avez-vous décelé du sens ?**
    Quand je suis moi-même confronté à une épreuve, ça me fait avancer. Quand cela touche autrui, j'ai plus de peine. Cela me ramène sur terre, j'ai conscience de la chance que j'ai.

17. **Est-ce qu'il vous est arrivé, au cours de votre pratique, de procéder ou de collaborer à un rituel d'adieu (cérémonie, prière, enterrement, etc.) ?**
    Oui aux HUG, un enterrement de bébé.

18. **Avez-vous pu parler de certains événements avec un accompagnant spirituel (pasteur, prêtre, aumônier…) ? Si non, est-ce que cela vous a manqué ?**
    Oui, dans des coups durs, avec une pasteure.

PERSONNEL

19. **Est-ce que l'art, la musique, des objets symboliques, la nature, ou la présence d'animaux à vos côtés vous aident dans des situations de crise ? Comment ?**
    Quand j'étais enfant j'avais un chien. J'aime les chiens en général… J'écoute aussi de la musique qui me « rebooste ». Et je fais du sport, course, vélo.

20. **Qu'est-ce qui reste essentiel, pour vous ?**
    L'amour. La vie.

21. **Quelle place prennent ces événements dans votre vie ?**
    Cela m'a donné la capacité à ne pas vivre dans le passé mais à me tourner vers le futur. J'ai appris à assimiler, à comprendre l'erreur s'il y en a eu, Cela m'a modelé pour devenir qui je suis aujourd'hui. J'ai plus des flashs que de réels souvenirs.

22. **Qu'avez-vous gagné ou perdu personnellement avec ces événements ?**
    J'ai perdu l'innocence et la naïveté.
    J'ai gagné en humilité. On n'est pas grand chose…

23. **Qu'avez-vous appris de ces événements que vous aimeriez transmettre ?**
    L'humilité. Et qu'il faut profiter de chaque moment et tirer le positif de chaque événement.

24. **Pensez-vous qu'une présence spirituelle permanente dans votre service de maternité serait un plus?**
    24h/24 serait beaucoup pour une clinique. Mais la possibilité d'avoir une personne atteignable en cas de besoin, oui, ce serait bien.

Entretien avec Véronique Barrelet , psychologue du Planning familial (HUG)

1. Comment sont prises en charge psychologiquement les femmes qui viennent demander une IVG ?
La plupart du temps la femme prend rendez-vous chez un médecin en cabinet privé ou vient directement à la maternité pour demander l'IVG. C'est ensuite le médecin ou l'infirmière qui la reçoit pendant environ 30 minutes, pour les formalités, et qui évalue si elle aurait besoin d'un suivi psychologique en cas d'ambivalence, d'hésitation ou de fragilité psycho-sociale. Alors ils nous l'envoient.
Toutes ne voient donc pas un psychologue avant l'intervention ? – *Non.*

2. La voyez-vous avant ou après l'intervention ?
Les deux, en général. Quand je la vois avant, je lui propose toujours de la voir après, la plupart accepte. Ici au Planning, on l'aide non seulement dans ses démarches administratives (la plupart sont des migrantes sans papiers), mais surtout, on prend le temps, avec elle, de parler, d'évoquer sa situation, comment elle en est arrivée là, de voir sur quel entourage elle peut compter quel que soit le choix qu'elle fait. Je lui dis toujours que ce n'est jamais une solution idéale, qu'elle sera soulagée sur le moment mais que cela ne se fera pas sans tristesse, que cela pourra être difficile, que c'est la solution la moins mauvaise possible à ce moment-là dans ce contexte-là. Cette étape de mettre des mots sur le vécu, de s'entendre parler de sa propre histoire qui ainsi ne reste pas dans son imagination lui permet de repartir avec cette histoire-là, rendue bien réelle par la verbalisation. Elle peut ensuite (re)construire sa vie avec cette histoire-là sur laquelle elle a posé des mots et que quelqu'un (moi) a entendue.

3. Combien de temps la voyez-vous après ?
Assez vite après l'intervention, environ deux semaines après. Mais certaines reviennent un ou deux ans après, assez mal, et ont alors besoin d'un travail d'élaboration.
On peut parler de travail de deuil ? – *Oui, si on veut, c'est à la mode de parler de deuil. Evidemment, c'est une perte, mais elles sont mal parce qu'elles n'en ont pas parlé avant, parce qu'elles ont gardé tout ça en elles. Certaines sont étonnées d'aller aussi mal, et ce qu'elles traînent n'est plus vivable. Je leur dis que c'est normal d'être triste, de pleurer. Il faut qu'elles puissent continuer à vivre en se disant qu'elles ont pris la bonne décision à ce moment-là de leur vie dans cette situation-là. On fait le travail que je fais en général avant, celui de poser des mots sur le vécu de la femme. Elles déposent le « paquet » et peuvent repartir allégées.*

5. Faites-vous un suivi sur le long terme ?
Non, très rarement. Surtout pour des femmes qui viennent longtemps après, mais le terrain était fragile. La majorité est soulagée et va bien, elles reprennent leur vie où elles l'ont laissée avant.

6. On parle de syndrome post-avortement, qu'en est-il ?
Il n'y a pas vraiment de mots pour dire un certain mal-être que peuvent ressentir certaines femmes après l'intervention. Je ne parlerais pas d'un syndrome, car toutes ne souffriront pas de complications psychologiques. Celles qui vont mal après avaient déjà un terrain propice, une fragilité préexistante. Il y en a une qui est venue une fois, furieuse contre la maternité où personne ne lui avait dit qu'elle serait aussi mal après… C'est délicat, parce que travailler avec l'humain n'est pas une science exacte. Les gens peuvent être

ambivalents, se mentir à eux-mêmes, jouer un rôle et c'est parfois difficile, même pour des psychologues, de déceler leur vrai état d'esprit dans un moment aussi capital. On n'entend pas ce qu'on n'a pas envie d'entendre, n'est-ce pas… Alors l'intervention se passe, et après, il faut recoller ce qui a explosé… Dans ce cas précis, il devait y avoir un coupable et c'était la maternité…

7. Pensez-vous qu'avorter est devenu banal, une sorte de « rite de passage » pour certaines jeunes filles ?

Cela arrive. Les jeunes testent leurs limites avec la vie et la mort. Avorter, c'est en quelque sorte côtoyer la mort, celle de l'enfant qu'on a réussi à concevoir pour parfois montrer aux adultes qu'on est adulte soi-même. Le choix est plus difficile qu'avant, avec la contraception… Avant, on assumait les conséquences de ses actes, on ne se posait pas la question de savoir si on gardait ou non l'enfant (à moins de faire un avortement clandestin à risques). Maintenant on a le choix… C'est plus dur, paradoxalement, de se demander quoi faire face à une grossesse imprévue…